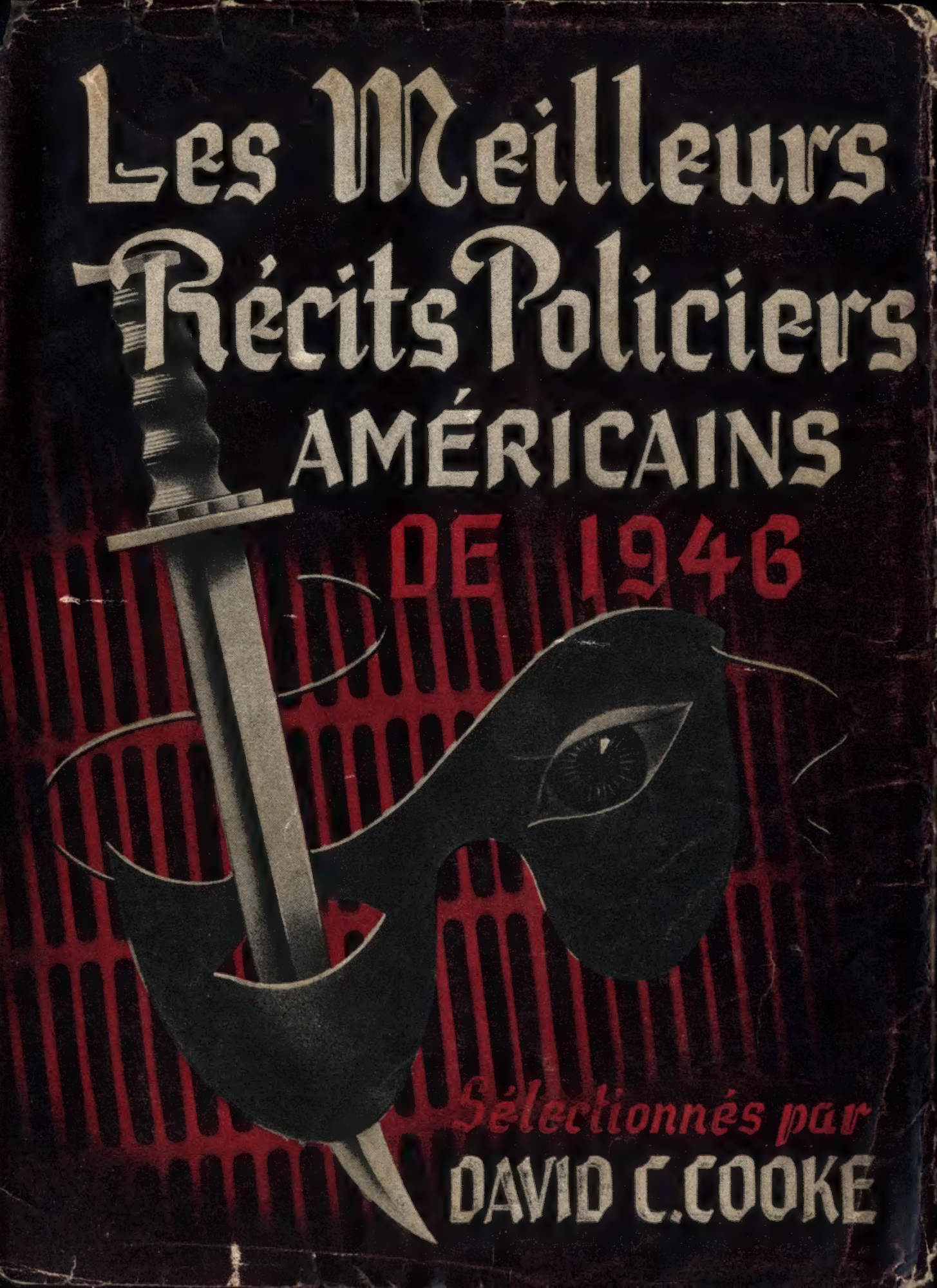
Les Meilleurs Récits Policiers AMÉRICAINS

DE 1946



Sélectionnés par

DAVID C. COOKE

Les Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946

Sélectionnés par David C. COOKE

Présentant un choix des meilleurs récits policiers, cette anthologie contient des œuvres d'auteurs aussi réputés que G. T. Fleming-Roberts, Royce Howes, Q. Patrick et Marie Beynon Ray. Ces récits ont été extraits de magazines, tels que *Cosmopolitan, Collier's* et *The Saturday Evening Post,* ainsi que de revues spécialisées comme *Black Mask, Detective Story Magazine* et *Argosy.*

Le choix de David C. Cooke en ce qui concerne les œuvres qui composent ce recueil a porté sur plus de quinze cents récits. Le résultat : une sélection remarquable de ce que la littérature policière a donné de meilleur.

Voici le meurtre sous tous ses aspects, des crimes pour tous les amateurs, sans distinction de goût, des cadavres multiples ou isolés, de l'action, de l'épouvante et de savantes déductions. *Voué au Crime* est un tissu d'intrigues criminelles; *Prélude au Crime* est un chef-d'œuvre de tension; *Un Moment, Dr. Marlowe* voit un mystère résolu par la psychologie.

Dans ces récits, les assassins commettent leurs crimes de toutes manières, depuis la strangulation pure et simple jusqu'au plus subtil poison. Pour les amateurs de « Detective Novels », *Les Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946* contient un véritable banquet de sang — des meurtres pour chaque lecteur et pour tous les goûts.

Les Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946

Sélectionnés par DAVID C. COOKE

Traduction de l'anglais par Jean FABER

ELB

ÉDITIONS "LA BOÉTIE"

EXTRAIT DU CATALOGUE

F. M. DOSTOIEVSKY

Humiliés et Offensés.
Les Frères Karamazov.

ANDREY BELY

Pétersbourg.

SOLOGOUB

Le Démon Mesquin.

Dr. MARDRUS

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit (texte intégral).

MARGARET MORRISON

Angles.

MAETERLINCK

La Vie des Termites.
La Vie des Abeilles.
La Vie des Fourmis.

CHARLES DICKENS

Les Grandes Espérances.

Les Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays. Copyright by Editions « La Boétie ». 1948.

Les Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946

Sélectionnés par DAVID C. COOKE

Traduction de l'anglais par Jean FABER

EDITIONS « LA BOÉTIE »
36, rue de Loxum
BRUXELLES

AVANT - PROPOS

Cette sélection des « Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946 » a été réunie grâce à la collaboration des auteurs, éditeurs et agents suivants :

« Voué au Crime », par G. T. Fleming-Roberts, paru dans *Argosy*, copyright 1945, by Popular Publications, Inc., et reproduit par autorisation de August Lenniger, agent littéraire;

« Un Bon Truc », par Royce Howes, paru dans *The Saturday Evening Post*, copyright, 1945, by the Curtis Publishing Co, et reproduit par autorisation de *The Saturday Evening Post;*

« Ne Reviens pas Vivante », par Robert C. Dennis, paru dans *Detective Tales*, copyright, 1945, by Popular Publication, Inc., et reproduit par autorisation de August Lenniger;

« Les Œillets Blancs », par Q. Patrick, paru dans *Collier's*, copyright, 1945, by the Crowell-Collier Publishing Co., et reproduit par autorisation de l'auteur;

« Prélude au Crime », par Walter C. Brown, paru dans *Blue Book*, copyright, 1945, by the McCall Corp., et reproduit par autorisation de Paul R. Reynolds and Son;

« L'Homme qui a Perdu sa Tête », par Bruno Fischer, paru dans *Doc Savage*, copyright, 1945, by Street and Smith Publication, Inc., et reproduit par autorisation de August Lenniger;

« Un Cadavre dans la Grange », par Margaret Manners, paru dans *Argosy*, copyright, 1944, by Popular Publications, Inc., et reproduit par autorisation de l'auteur;

« Publicité et Crime », par A. Boyd Correll, paru dans *Detective Story Magazine,* copyright, 1945, by Street and Smith Publications, Inc., et reproduit par autorisation de l'auteur;

« La Femme qui Sanglotait », par Day Keene, paru dans *Detective Tales,* copyright, 1945, by Popular Publications, Inc., sous le titre original « Dance with the Death-House Doll » et reproduit par autorisation de l'auteur.

« Un Instant, Dr. Marlowe », par Marie Beynon Ray, paru dans *Cosmopolitan,* copyright, 1945, by Hearst Magazines, Inc., et reproduit par autorisation de Ann Watkins, Inc.;

« Meurtre Forain », par Julius Long, paru dans *Black Mask,* copyright, 1945, by Popular Publications, Inc., et reproduit par autorisation de Jacques Chambrun, Inc.;

« Je voudrais que tu sois Morte », par C. William Harrison, paru dans *New Detective,* copyright, 1945, by Popular Publications, Inc., et reproduit par autorisation de August Lenniger;

« Le Piège », par Henry Norton, paru dans *Detective Story Magazine,* copyright, 1945, by Street and Smith Publications, Inc., sous le titre original « You're Cute - Electrocute » et reproduit par autorisation de l'auteur;

« Presque Parfait », par Norman A. Daniels, paru dans *The Shadow,* copyright, 1945, by Street and Smith Publications, Inc., et reproduit par autorisation de l'auteur;

Ont également coopéré à la réalisation de ce livre les agents littéraires Nannine Joseph; Curtis Brown, Inc.; Lurton Blassingame, et Sydney A. Sanders.

INTRODUCTION

Un court et incomplet historique

Le roman policier, en tant que stimulant de l'imagination populaire, est une des plus récentes formes de récréation pour les masses en quête d' « évasion » — hors de la morne monotonie d'un monde sans fantaisie. Son « invention », ses procédés et son caractère sont généralement attribués à l'immortel Edgar Allan Poe, l'original génie qui créa C. Auguste Dupin et « Double crime dans la rue Morgue » en 1841. Mais, s'il est vrai que Poe a posé les principes fondamentaux qui régissent encore les romans policiers modernes, son « invention » est plutôt l'adaptation d'une forme d'imagination et de construction romanesques aussi anciennes que l'histoire de la civilisation. Les littératures orientales, latine, grecque et juive fourmillent de récits de déduction et d'analyse se rapportant à des actions criminelles. Les histoires de la littérature policière affirment que ces premières œuvres d'imagination ne sont pas des récits purement policiers, mais, si l'on raisonne ainsi, neuf dixièmes des soi-disant récits « policiers » d'aujourd'hui ne sont pas, en termes stricts, de vrais récits policiers, et dans un grand nombre d'entre eux l'art et la science de la recherche et de l'analyse ne figurent même pas au tableau. Cependant on les classe également sous la rubrique générale de récits « policiers ».

Une des légendes les plus célèbres de l'époque ancienne est celle de « Suzanne et les Vieillards », tirée de l'Ecriture, qui traite de l'analyse du témoignage, dans le but de disculper Suzanne, laquelle avait été faussement accusée de cohabitation avec un amant imaginaire. « Bel et le Dragon », également tiré de l'Ecriture, est un des premiers

exemples de vraie recherche dans laquelle un problème est résolu grâce à un ingénieux stratagème du « détective ». Le récit est complété par plusieurs des stratagèmes en usage dans les œuvres modernes, jusqu'à une chambre verrouillée et scellée où le crime est perpétré. Et ce récit fut écrit bien des siècles avant que fut créée, en 1829, la première force de police officielle!

D'autres exemples anciens, quoique vrais, de recherche et d'analyse, se rencontrent dans les Fables d'Esope, et même le conte enfantin de « Kumpelstiltskin » est l'histoire d'une énigme où la recherche est un élément nécessaire.

Le plus ancien de tous les récits de crime est probablement « L'Intelligent Voleur. » Le nom de l'auteur et celui de son pays d'origine sont perdus. Le récit est rapporté dans un ancien livre bouddhiste d'il y a presque mille ans. Mais même à cette époque reculée il n'était pas neuf, car il avait été transmis verbalement d'un bout à l'autre du monde alors connu, raconté avec des personnages et des circonstances différents, mais toujours avec le même crime et un dénouement identique. Ce récit est vieux d'au moins vingt-cinq siècles, et peut-être davantage.

Quel que soit l'âge de « L'Intelligent Voleur », son thème général est aussi neuf que la dernière œuvre d'Ellery Queen ou de Craig Rice. Tous les procédés modernes se trouvent dans un récit : la tête de la victime coupée pour empêcher l'identification du cadavre, le piège compliqué tendu pour prendre le criminel — et la méthode de celui-ci pour s'échapper et détourner momentanément ses poursuivants. Que peut-on demander de plus à un récit de crime qu'il soit « policier » ou non?

Avec de pareils antécédents, on eût pu croire que le récit policier prospérerait et deviendrait une des branches littéraires les plus savoureuses et les plus acceptables. C'est cependant le contraire qui est généralement vrai. Pour une raison insaisissable, le récit policier est vu d'un œil méprisant par un grand nombre des lecteurs de notre temps; et voit-on souvent un roman policier sur la liste des livres qui se ven-

dent le mieux? Edmond Wilson, l'éminent critique du New-Yorker, a émis l'opinion, dans un éditorial d'il y a quelques mois, que les livres policiers sont « stupides », « mal écrits » et « ennuyeux » et il alla même jusqu'à conclure qu'on ne devait plus gaspiller de papier à publier « ces sottises ». Cependant, beaucoup d'auteurs parmi les plus doués ont, à un moment donné, trouvé ce terrain assez fascinant pour y consacrer toute leur attention. Parmi ceux qui ont dirigés leurs efforts dans cette voie se trouvent W. Somerset Maugham, Robert Louis Stevenson, Hugh Walpole, Irvin S. Cobb, Ben Hecht et James Hilton. Mais, quoique le dernier cité de ces auteurs fût visiblement attiré par le défi du récit policier en lui-même, son « Est-ce un meurtre? » fut publié sous le pseudonyme de Glen Crevor, apparemment parce que ses éditeurs ne voulaient pas que son large public associât son nom à un genre aussi mal vu que le récit policier.

Il est facile de constater, par conséquent, que la lignée des auteurs de récits de mystère n'est pas composée, comme beaucoup semblent le croire, du « rebut » du Quatrième Etat. Il y a aussi de bons écrivains — en fait plus habiles que la majorité de ceux de leurs contemporains qui alimentent d'autres terrains littéraires. Ils ne peuvent jamais laisser leurs récits s'égarer et ne pas avoir un commencement, un milieu et une fin bien déterminés, comme le font d'autres qui se consacrent à des genres plus relevés; même le plus petit lapsus de leur plume suffit souvent à appeler sur leur tête une ou deux calamités également désastreuses : la hache des éditoriaux s'abattant sur leur cou fragile, ou la colère sans mélange du lecteur qui s'aperçoit qu'il a été roulé.

Rappelons ici que la forme la plus pure du récit policier est la nouvelle et non pas le roman. La nouvelle est par essence libérée des détours et des intrigues secondaires. Elle constitue d'ordinaire un récit direct du premier mot jusqu'au dernier, et, en théorie, chaque mot est soigneusement choisi pour contribuer à un des deux buts suivants : construire l'énigme ou le mystère, ou bien présenter la solution. D'autre part, le roman policier est trop souvent une nouvelle allongée

ou gonflée par des détails et des descriptions, et semée de ce qu'on appelle des « harengs rouges » qui servent à lui donner la longueur voulue.

Un étrange paradoxe est le fait que la nouvelle policière est presque universellement admise à la radio. Un coup d'œil sur les programmes quotidiens nous montre beaucoup de jeux radiophoniques populaires appartenant à ce genre; ils sont tous présentés en trente minutes ou moins — beaucoup moins si on décompte le temps consacré à la musique, à la publicité et à d'autres interruptions. Monsieur l'Attorney du District, Entr'acte, Le Sanctuaire Intérieur, Mr. et Mrs. North, Le Faucon, L'Ombre *et quelques autres sont présentés chaque semaine au public adulte; et certes les récits juvéniles tels que* Le Surhomme, Le Capitaine Minuit, Le Forestier Solitaire, *ne peuvent être classés que parmi les récits policiers, nonobstant la mise en scène ou les capacités physiques des personnages.*

CONCERNE LE PRESENT RECUEIL

Pour dire vrai, le titre de ce livre porte à l'erreur. Il est présomptueux de la part d'un éditeur, quel qu'il soit, *de s'asseoir à son bureau, de choisir un groupe de récits dans une certaine catégorie, puis de les cataloguer comme « les meilleurs ». Il n'y a pas d'étalon admis pour mesurer les qualités des récits d'imagination, et tous les lecteurs ont heureusement, des goûts différents. En chiffres ronds, deux mille cinq cents récits ont été lus et soigneusement analysés avant la sélection finale qui les a réunis dans ce recueil. Toute la gamme de la littérature policière a été parcourue, depuis la note la plus basse jusqu'à la plus haute. Le seul terrain inexploré a été celui des livres, car nous nous sommes consacrés à n'éditer que des récits qui n'avaient pas encore été publiés en librairie.*

Un autre inconvénient du titre est qu'il ne dit que la moitié de ce qu'il devrait dire. Ceci est un recueil de récits courts, *choisis pour la facilité de la lecture, de sorte que, même si le lecteur ne peut s'arrêter avant la fin (comme c'est souvent*

le cas lorsque le récit policier est bon), il ne perdra cependant pas trop de sommeil. Nous n'avons pris en considération que des récits de quinze mille mots au plus, en raison de cette théorie de la lecture facile, et la majorité d'entre eux ont beaucoup moins de dix mille mots. Ce sont des récits courts, sans détours, sans impasses et sans « harengs rouges » superflus. Chaque mot, du début jusqu'à la fin, n'est là que pour assurer la continuité de l'histoire elle-même. Ces récits commencent tous au commencement, entrent dans l'action aussi rapidement que possible après une introduction appropriée, atteignent un point culminant, et finissent quand tous les fils ont été rattachés.

Les récits d'imagination posent toujours une question de goût, et ceux qui séduisent un lecteur ne plaisent pas nécessairement aux autres. Pour éprouver le contenu de ce recueil, nous avons employé plusieurs de nos amis comme cobayes, et les résultats se sont révélés intéressants. Des récits qualifiés d' « excellents » par certains de ces amis serviables n'ont été notés que comme « bons » par d'autres, et vice versa. Ainsi notre œuvre a passé la première épreuve sans difficulté, et si nous n'avons pas, en fait, réuni tous les « meilleurs » récits policiers de l'année passée, nous en avons du moins choisi de nombreux dans cette catégorie, et quelques-uns dans la catégorie des « bons ».

Bonne lecture!

DAVID C. COOKE

Les Meilleurs Récits Policiers Américains de 1946

G. T. FLEMING-ROBERTS

VOUÉ AU CRIME

Ce récit est une intrigue compliquée d'assassinat, illuminée par l'analyse tardive qu'en fait Hank Blindloss. Il est construit des éléments les plus violents, où s'entremêlent étroitement l'action dramatique et l'angoisse de l'attente. Le personnage de Carole est dessiné d'une manière si remarquable qu'il devient vivant, comme une Dalilah à la ruse timide...

G. T. Fleming-Roberts, quoique peu connu du public, est un auteur ancien et expérimenté de récits de mystère. L'imagination coule en abondance de sa plume féconde, comme l'eau du Niagara, et ses récits atteignent toujours un niveau exceptionnellement élevé.

Il n'était pas mort.

Il gisait dans l'obscurité, écoutant le tic-tac agile de la petite pendule française sur la cheminée de marbre rose, et se demandait combien de secondes elle avait compté depuis que le son des pas rythmant une fuite éperdue s'était évanoui dans la nuit. Couché sur le tapis, la tête tournée vers la gauche, ses bras et ses mains gantées étendus sur le sol, impuissants, il était à six pieds du guéridon où se trouvait le téléphone. Quelque part derrière lui se trouvait le couteau aux empreintes dénonciatrices. A dix pieds ? à douze pieds ? Il n'avait aucun moyen de savoir quelle distance il avait couverte en rampant pouce à pouce, dans son agonie.

Il regrettait à présent que sa première pensée eût été pour le téléphone. Il aurait pu atteindre le couteau ou le trousseau de clefs — le trousseau de clefs de Carole qui se trouvait au

coin de la porte, dans la bibliothèque où Ruffy, le chat, l'avait poussé au hasard de ses jeux. Il pouvait entendre Ruffy donnant aux clefs des coups de patte.

Les clefs, le téléphone et le couteau, les trois sommets d'un triangle aigu comme nulle pointe de flèche et lui, Hank Blindloss, gisait en travers de cette flèche, percé par elle, profondément, incapable de changer quelque chose à son affreuse situation.

Le tapis était moëlleux, mais Hank ne le sentait pas. Il songeait seulement qu'il était plat. Le monde entier était plat et penchait inexorablement vers l'abîme. Une bise légère, parfumée des lilas du jardin, frôlait le sol, et il la respirait avidement. Derrière les fenêtres à la française aux volets baissés, on entendait les bruits légers de la terre en été, et, par-delà le jardin, la rumeur bourdonnante de la circulation dans la rue. Mais dans la maison il n'y avait que les sons de son agonie, le cliquetis assourdi des clefs de Carole bousculées par la patte de Ruffy, et le tic-tac pressé de la pendule sur la cheminée, dans sa cage de verre.

Hank pouvait se rappeler l'aspect de la pendule. Elle ressemblait à Carole, se dit-il, avec son mécanisme merveilleux, délicatement enchevêtré. Elle ressemblait à Carole dans sa transparence ; on pouvait les observer toutes les deux, la jeune femme et la pendule, sans comprendre ce qui les faisait agir. La pendule ressemblait à Carole par sa musique insistante, et surtout par sa façon de mentir aisée et franche.

Le coup de couteau dans son dos ne le faisait pas beaucoup souffrir, et ne l'engourdissait pas non plus. Peut-être la torture morale de vivre lucidement ses derniers instants annihilait-elle la souffrance physique. Il éprouvait une étrange sensation de tourbillon dans sa poitrine, qui lui rappelait le mince jet de soda qu'on verse dans un grand verre d'alcool. Hémorragie interne, se dit-il, et il eut une certaine satisfaction grimaçante d'avoir été assassiné proprement.

L'autre assassinat, songea-t-il, a dû être beaucoup moins propre.

La pendule sonna — onze heures moins le quart. L'heure

n'avait pas d'importance. Les minutes seules comptaient, et les secondes qui les composaient, mais les heures n'existaient plus pour Hank Blindloss.

Comme il gisait, épuisé et vide, sa pensée remonta le labyrinthe de son histoire, pour en reprendre le début. Le début, c'était la personnalité de Carole, l'assemblage de chromosones qui avait préparé, avant sa naissance, sa beauté éblouissante et son existence superficielle, avide d'hommes. Il ne savait rien, au début. Mais il y avait du moins un moment dont il pouvait se dire « C'est alors que je suis apparu ».

C'était pendant les années 30, quand Hank Blindloss, un célibataire qui se surmenait dans son commerce de gros d'articles de nouveautés, avait été transporté à l'hôpital à cause d'un ulcère aigu à l'estomac. Le chirurgien était le jeune docteur Mac Kee, mince, presque chauve, vif, avec des yeux bleus perçants et de longues mains fermes comme le roc. Pendant les jours qui suivirent l'opération, le docteur et son malade s'étaient trouvé un goût commun pendant leurs brèves conversations. Tous deux aimaient une bonne partie d'échecs.

« J'ai essayé de l'enseigner à Carole », avait dit Angus Mac Kee. « Carole est ma femme... Elle ne comprend pas les finesses du jeu d'échec et n'est pas une très bonne partenaire. »

Il changea maladroitement de sujet, comme s'il avait eu l'impression de s'être vanté sans le vouloir. En réalité il n'était pas vain de son talent aux échecs. Sa seule vanité était la sûreté de ses mains.

Maintes fois, pendant les semaines et les mois qui suivirent, Hank avait assisté à des démonstrations pénibles de cette adresse manuelle. Angus rapprochait du feu la table où se trouvait le jeu d'échecs sans renverser une seule pièce, il déplaçait de grands verres de Pilsner débordants de mousse, il passait à Hank et à Carole le plat d'argent avec la haute pile d'amandes salées.

« Chéri, tu as des nerfs de fer ! » s'exclamait Carole.

Chose étrange et terrible, c'étaient les mains d'Angus qui devaient finir par le trahir...

Hank se rappelait sa première partie d'échecs dans l'appartement des Mac Kee, sa première rencontre avec Carole. Elle était vêtue de satin d'un bleu glacé qui moulait son buste parfait et sa taille, puis s'élargissait jusqu'au sol, en plis raides. Elle lui avait semblé grande, froide et inaccessible. Moins d'une heure plus tard il était mécontent de lui-même, parce qu'il s'était trompé. Elle n'était rien de tout cela, elle n'était même pas grande.

Elle se blottit comme un jeune chat sur une chaise basse à l'écart des joueurs d'échecs, un moment silencieux, une moue innocente sur ses lèvres rouges et sensuelles. Puis elle s'approcha de la table dans un froissement de soie et s'appuya à la chaise d'Angus, faisant semblant de s'intéresser au jeu. La pipe de son mari était éteinte et elle frotta une allumette pour la rallumer. A la lueur de la flamme, des points violets apparurent dans ses yeux gris-vert. Des yeux magnifiques au milieu de cette blancheur, se dit Hank.

Puis elle se mit à gazouiller. « Regarde, Angus chéri, mets ton phare là-bas, et ton cheval ici. » Elle eut un « ik ! » de désespoir enfantin. « Ça ne va pas. Tu vas être maté. »

« Le phare, ça s'appelle la tour », expliqua Angus avec un sérieux patient. « Le cheval, c'est le cavalier. Et on dit faire mat, pas mater. »

Carole se mit à rire. « La prochaine fois j'aiderai M. Blindloss. Cela égalisera les chances. »

Elle « aida » Hank dans la suite mais son charme était si troublant qu'il manqua se perdre à un piège qu'Angus lui avait préparé. Il se dit que ceci ne valait rien. Il n'était pas un homme à femmes. Il s'énervait facilement. Il ne se rendait pas compte que Carole avait déjà plongé en lui son frêle aiguillon et fouillait sous sa peau, cherchant le sang.

Cette partie, comme beaucoup d'autres qui furent jouées pendant les soirées suivantes, ne fut jamais terminée. La cause en était au téléphone et au vœu d'Hippocrate. Angus Mac Kee se retourna, sa main toujours posée sur le téléphone raccroché, ses yeux bleus, fixant d'un air de regret l'échiquier et la joyeuse flambée. Il sourit vaguement.

« C'est la vieille Mrs. De Graff », dit-il. « Sa fille prétend que c'est urgent. Elle a probablement de nouveau mangé des pommes de terre frites... Cela ne vous fait rien d'attendre, Blindloss ? Ce n'est qu'à dix blocs d'ici. Cela ne me prendra pas longtemps de la calmer. »

Hank avait regardé la pendule, cette même pendule française sous son globe de verre. Dix heures trente.

« Mais elle avance », avait gazouillé Carole, suivant le regard de Hank. « N'est-ce pas, Angus, elle avance quand il fait froid ? »

« Elle n'est pas à l'heure », grogna Angus. « C'est la seule chose dont on puisse être sûr avec cette pendule. Elle n'est jamais à l'heure... Vous attendez, n'est-ce pas, Blindloss ? Je serai de retour dans trois quarts d'heure. »

Hank avait promptement acquiescé. Carole avait dit: « Bien sûr! » et elle avait battu des mains. « Il y a du brandy, Angus, pour quand tu reviendras, et il y aura des petits gâteaux et d'autres choses... Voyez-vous, Mr. Blindloss, il faut que je le tente par des friandises, sinon il partira une nuit pour aller voir une vieille et riche douairière et ne reviendra **jamais**. » D'une autre pièce où il était allé chercher sa trousse, Angus Mac Kee répondit en riant : « Ce n'est pas vrai! » Il revint avec sa valise, son chapeau et son pardessus, et immédiatement Carole s'inquiéta gentiment de lui.

« Ton **gros** pardessus, chéri ! Ne sais-tu pas que nous sommes en hiver? Et qui soignera le docteur s'il attrappe une pneumonie ? » Elle avait pris le pardessus léger qu'il avait sur le bras et l'avait emporté dans la pièce voisine pour l'échanger contre un pardessus plus chaud.

« Elle prend bien soin de vous, docteur », avait dit Hank.

« C'est vrai ». Souriant, Angus attendit le retour de Carole. Elle apporta le lourd pardessus à bout de bras et fit exprès de trébucher. Ils rirent de ce geste inattendu, car ses mouvements étaient toujours vifs et gracieux.

Angus était sorti. Il avait la tendance des médecins de ne pas se rendre compte que le temps passait. Une heure, deux heures s'écoulèrent. Hank et Carole goûtèrent plusieur fois

Hank se rappelait sa première partie d'échecs dans l'appartement des Mac Kee, sa première rencontre avec Carole. Elle était vêtue de satin d'un bleu glacé qui moulait son buste parfait et sa taille, puis s'élargissait jusqu'au sol, en plis raides. Elle lui avait semblé grande, froide et inaccessible. Moins d'une heure plus tard il était mécontent de lui-même, parce qu'il s'était trompé. Elle n'était rien de tout cela, elle n'était même pas grande.

Elle se blottit comme un jeune chat sur une chaise basse à l'écart des joueurs d'échecs, un moment silencieux, une moue innocente sur ses lèvres rouges et sensuelles. Puis elle s'approcha de la table dans un froissement de soie et s'appuya à la chaise d'Angus, faisant semblant de s'intéresser au jeu. La pipe de son mari était éteinte et elle frotta une allumette pour la rallumer. A la lueur de la flamme, des points violets apparurent dans ses yeux gris-vert. Des yeux magnifiques au milieu de cette blancheur, se dit Hank.

Puis elle se mit à gazouiller. « Regarde, Angus chéri, mets ton phare là-bas, et ton cheval ici. » Elle eut un « ik ! » de désespoir enfantin. « Ça ne va pas. Tu vas être maté. »

« Le phare, ça s'appelle la tour », expliqua Angus avec un sérieux patient. « Le cheval, c'est le cavalier. Et on dit faire mat, pas mater. »

Carole se mit à rire. « La prochaine fois j'aiderai M. Blindloss. Cela égalisera les chances. »

Elle « aida » Hank dans la suite mais son charme était si troublant qu'il manqua se perdre à un piège qu'Angus lui avait préparé. Il se dit que ceci ne valait rien. Il n'était pas un homme à femmes. Il s'énervait facilement. Il ne se rendait pas compte que Carole avait déjà plongé en lui son frêle aiguillon et fouillait sous sa peau, cherchant le sang.

Cette partie, comme beaucoup d'autres qui furent jouées pendant les soirées suivantes, ne fut jamais terminée. La cause en était au téléphone et au vœu d'Hippocrate. Angus Mac Kee se retourna, sa main toujours posée sur le téléphone raccroché, ses yeux bleus, fixant d'un air de regret l'échiquier et la joyeuse flambée. Il sourit vaguement.

« C'est la vieille Mrs. De Graff », dit-il. « Sa fille prétend que c'est urgent. Elle a probablement de nouveau mangé des pommes de terre frites... Cela ne vous fait rien d'attendre, Blindloss ? Ce n'est qu'à dix blocs d'ici. Cela ne me prendra pas longtemps de la calmer. »

Hank avait regardé la pendule, cette même pendule française sous son globe de verre. Dix heures trente.

« Mais elle avance », avait gazouillé Carole, suivant le regard de Hank. « N'est-ce pas, Angus, elle avance quand il fait froid ? »

« Elle n'est pas à l'heure », grogna Angus. « C'est la seule chose dont on puisse être sûr avec cette pendule. Elle n'est jamais à l'heure... Vous attendez, n'est-ce pas, Blindloss ? Je serai de retour dans trois quarts d'heure. »

Hank avait promptement acquiescé. Carole avait dit: « Bien sûr! » et elle avait battu des mains. « Il y a du brandy, Angus, pour quand tu reviendras, et il y aura des petits gâteaux et d'autres choses... Voyez-vous, Mr. Blindloss, il faut que je le tente par des friandises, sinon il partira une nuit pour aller voir une vieille et riche douairière et ne reviendra **jamais**. » D'une autre pièce où il était allé chercher sa trousse, Angus Mac Kee répondit en riant : « Ce n'est pas vrai! » Il revint avec sa valise, son chapeau et son pardessus, et immédiatement Carole s'inquiéta gentiment de lui.

« Ton **gros** pardessus, chéri ! Ne sais-tu pas que nous sommes en hiver? Et qui soignera le docteur s'il attrappe une pneumonie ? » Elle avait pris le pardessus léger qu'il avait sur le bras et l'avait emporté dans la pièce voisine pour l'échanger contre un pardessus plus chaud.

« Elle prend bien soin de vous, docteur », avait dit Hank.

« C'est vrai ». Souriant, Angus attendit le retour de Carole. Elle apporta le lourd pardessus à bout de bras et fit exprès de trébucher. Ils rirent de ce geste inattendu, car ses mouvements étaient toujours vifs et gracieux.

Angus était sorti. Il avait la tendance des médecins de ne pas se rendre compte que le temps passait. Une heure, deux heures s'écoulèrent. Hank et Carole goûtèrent plusieur fois

au brandy et décidèrent qu'il était bon, quoique Carole déclarât inopinément qu'elle préférait la glace aux fraises. Ils rirent et bavardèrent beaucoup. Carole fit sortir Hank de sa réserve, elle lui posa des questions sur son travail. Il se surprit faisant l'éloge lyrique du commerce en gros des articles de nouveautés, et s'arrêta court.

Angus revint à une heure du matin, les épaules voûtées, épuisé de fatigue. Il était trop tard pour jouer aux échecs.

« Mais nous recommencerons », dit Angus avec chaleur. « C'était amusant. Cette soirée a fait du bien à Carole aussi. Elle est trop souvent seule. »

« Oui, revenez sans faute », ajouta Carole. « Je crois qu'Angus et vous, vous vous convenez bien. Vous avez tant de points communs. »

Mais ils n'avaient rien de commun, en réalité, sauf Carole...

Sur le chemin du retour, Hank avait pensé qu'il eût été merveilleux d'avoir une femme comme Carole. Et il voulait dire, **comme** Carole. Il ne voulut jamais rien dire de plus pendant toutes les charmantes soirées qu'il passa ensuite chez les Mac Kee. Même il ne faisait que songer à une femme **comme** Carole lorsqu'ils prirent l'habitude de se rencontrer en ville pour des déjeuners, des cocktails, des dîners. Quand il se rendit pleinement compte de ce qui lui arrivait, ce fut un vrai choc pour lui, et il comprit en même temps qu'aucune autre n'était **comme** Carole.

Hank Blindloss était un homme sévère et consciencieux. Ses pensées étaient positives et consciencieuses. Il comprit aussitôt qu'il fallait mettre fin à tout cela. Il fallait y mettre fin, non dans un mois, ni demain, mais à l'instant même. Cette après-midi-là, il tenait la main de la jeune femme sur la table faiblement éclairée, au salon de thé René, et il lui dit ce qu'il pensait.

« Nous nous voyons trop souvent, et ce n'est pas un mal qu'on guérit peu à peu. Il faut que le traitement soit impitoyable, comme pour n'importe quelle autre habitude. »

« Mais Hank ». Elle n'avait pas besoin de terminer sa protestation pour la rendre éloquente. Elle essaya de feindre

l'étonnement, la bouche entr'ouverte et les yeux agrandis. Cependant elle devait savoir quel effet elle produisait sur Hank, quel effet elle voulait produire.

« Ne soyez pas stupide, Hank ! » Son étonnement enfantin faisait place à la mauvaise foi. « Vous êtes un vrai puritain. Angus a les idées larges. Il sait combien ma vie est solitaire. Il a confiance en nous... »

« Sans raison », interrompit-il sèchement.

« Mais Angus vous aime bien. Vous ne **pouvez** pas rompre, Hank ! »

Souriant, il baissa les yeux sur la main qu'il tenait, regarda les os fragiles. Il la souleva, la serra cérémonieusement et la lâcha.

« Comme cela », dit-il. « Dans un instant je vous aiderai à mettre votre manteau. Nous sortirons d'ici, ma main posée sur votre coude. Je vous trouverai un taxi et vous aiderai à y monter. Je lèverai mon chapeau et vous sourirez. Ce sera : adieu, Carole, et adieu, Hank. Comme cela. »

« Comme cela ? » Elle haussa ses fins sourcils, et les coins de ses lèvres. Elle respira profondément. « Très bien, Hank », murmura-t-elle.

Mais ce ne fut pas comme cela, et ce ne fut pas très bien. Dans l'antichambre de René, lorsqu'ils eurent derrière eux les lumières roses et devant eux la poussière de la rue, elle se retourna soudain vers lui, sauvagement, l'entoura de ses bras, se serrant contre lui, et se haussa pour atteindre ses lèvres.

Elle avait pris racine en lui de toutes ses fibres fragiles. Il n'y avait pas de salut.

Hank ne vit aucun des Mac Kee pendant dix mois. Il se disait qu'il avait oublié Carole. Puis un soir le téléphone sonna dans son appartement.

« Hank, vous devez venir ! » La voix de Carole chuchotait désespérément dans le cornet. « C'est pour Angus. Il a perdu un malade ce matin. Une opération. »

Hank ne comprenait pas. Angus devait déjà avoir perdu des malades auparavant.

« Non, non », dit précipitamment Carole. « Il a **fait** quelque chose. Ou bien c'est quelque chose qu'il a négligé de faire. Et c'était le fils Carter. Vous savez ce que les Carter peuvent faire, avec leur fortune, leur situation et leur influence. Vous **devez** venir et tâcher de lui faire passer ce moment, Hank. Il est **complètement** à plat. Je vous en prie, Hank, je vous en prie. »

« Eh bien... » consentit-il à moitié, soudain conscient des battements précipités de son cœur. « Très bien. Pour une demi-heure. »

Carole vint à sa rencontre dans le corridor de l'appartement. Il savait que pas une fois au cours de ses pensées durant les dix mois qui venaient de passer il n'avait flatté la jeune femme ni lui avait rendu justice. Mais ses cheveux n'étaient ni d'or ni de cuivre, ils étaient les deux à la fois, et fins comme du verre filé. Elle lui tendit les deux mains, avec un pauvre sourire, les yeux mi-fermés et tendres.

« Où est Angus ? » Un soupçon subit rendait son accent brusque.

« Là ». Elle eut un geste en arrière et chuchota. « Hank, j'ai peur pour lui. Il est... »

Hank n'écouta pas, il entra dans le salon. Angus était assis, ses mains s'agrippaient au bras de son fauteuil, leurs articulations blanchies par l'effort. Ses petits yeux bleus étaient hagards, entourés d'ombre, leur regard aigu était terni.

« Bonjour, mon vieux », dit-il à Hank, sans sourire. Il se leva avec effort, sa main était morte. « Vous ne pouvez pas nous faire ça, Hank. Où êtes-vous resté tout ce temps ? »

Avant que Hank pût répondre, Carole gazouillait : « Bien sûr qu'il ne peut pas nous faire ça. Il nous a terriblement négligé ».

Hank dit qu'il avait été très occupé, ce qui était vrai. Il s'était occupé pour tâcher d'oublier Carole, et il n'y avait pas réussi. Il pouvait à peine la quitter des yeux tandis qu'elle allait et venait, gracieuse et vive comme une libellule, préparant la table et l'échiquier.

« Je vais chercher de la bière... Non Angus, reste tran-

quille. Et vous, Hank, prenez une chaise. Je vais m'asseoir dans mon coin et tricoter. Vous ne saviez pas cela, Hank, mais j'ai appris à égayer mes heures de loisir en tricotant. » Fausse gaîté, qui faisait résonner sa voix comme le carillon de la pendule.

« Oui, elle a appris à tricoter. C'est bien, n'est-ce pas, Hank ? » dit Angus. Puis il resta silencieux, les lèvres pincées, et Carole lui lança un regard — un regard étrange, effrayé — avant de se sauver à la cuisine. Angus, en disposant la rangée des pions noirs, en renversa trois. Il jeta un regard sombre aux pièces qui roulaient, puis retomba dans son fauteuil et ses yeux hagards cherchaient ceux de Hank.

« Hank, j'ai tué ce garçon ce matin », dit-il d'une voix rauque.

Hank secoua la tête. « Ne dites pas de bêtises. Vous avez fait de votre mieux pour le sauver. »

Angus ne parut pas entendre. « J'ai fait cette opération cent fois ou davantage. Ce garçon avait toutes les chances d'en réchapper. Mais mes maudites mains ont perdu leur assurance. Je n'ai pas pu m'en tirer... »

Il s'interrompit quand Carole entra avec un plateau chargé de grands verres de Pilsner et de bouteilles. Ils ne parlèrent plus de la mort du fils Carter, mais un peu plus tard, comme Hank et Carole revenaient de la cuisine où ils avaient été chercher un supplément de bière, ils trouvèrent Angus penché en avant, le visage dans ses mains. Ils s'arrêtèrent sur le seuil, fixant Angus. Ils l'entendirent marmotter dans ses mains. Les doigts de Carole se crispèrent sur l'épaule de Hank, elle le repoussa vers la cuisine et ferma calmement la porte. Elle se tourna vers Hank, les yeux brillants d'effroi.

« Avez-vous entendu ? » chuchota-t-elle.

Hank fit signe que oui. Sa bouche était sèche et pâteuse. Il revint vers l'évier pour prendre une gorgée d'eau.

« Que veut-il dire par « il l'a tué », Hank ? »

« Il ? » J'ai cru qu'il disait : « **Elle** » l'a tué. » Il posa son verre d'eau sans avoir bu.

« Non, non », dit-elle précipitamment. « Il a dit « il », j'en suis sûre. Comment cela pourrait-il être « elle » ? Vous pensez que c'est une des infirmières ? »

Hank ne savait pas. Il n'y pensa pas beaucoup, car soudain Angus lui semble lointain, presque comme s'il n'existait pas, et il n'y eut plus que Hank et Carole. Comme si Angus était mort. Carole avait dû ressentir la même chose. Evitant lestement Hank, elle prit un sachet de chips et froissa dans ses mains l'emballage de cellophane.

« Ecoutez, Hank, c'est ainsi qu'on fait le bruit de l'incendie à la radio. Ne dirait-on pas une brosse qui brûle ?... Angus, écoute... » Elle entra en riant dans le salon, toujours froissant le sachet. Angus les entendit venir, et put reprendre son masque. Pendant le reste de la soirée, il ressembla tout à fait à ce qu'il avait toujours été. Seules ses mains qui tremblaient en déplaçant les pièces sur l'échiquier le trahissaient.

Il était une heure et demie quand Hank prit congé, et ce fut la dernière fois qu'il vit Angus Mac Kee vivant. Cette nuit même, Angus prit une dose mortelle de morphine et s'endormit pour toujours. Le billet qu'il griffonna avant de mourir donnait des instructions pour son enterrement, et rien d'autre.

Ni Angus, ni Carole n'avaient de parents. Il n'y eut que Hank et Carole dans la voiture qui suivit le corbillard. Carole, pâle comme il se devait, était en deuil. Le voile qui garnissait son élégant petit chapeau donnait à sa beauté une nuance vaporeuse, irréelle, la rendant inaccessible... Mais elle n'avait pas pleuré. Hank l'avait examinée attentivement, et il savait qu'elle n'avait pas pleuré.

« Est-ce mal de ma part de ne pas pouvoir pleurer? » chuchota-t-elle anxieusement comme ils revenaient du cimetière. « J'ai essayé, Hank, mais je ne peux pas. Tout simplement *je ne peux pas.* »

« Non, » répondit-il, mais il songeait : *C'est parce qu'elle n'a jamais vraiment aimé Angus. Elle est pour moi — pour moi seul.*

La petite main de Carole agrippa la large main de Hank, y enfonçant ses ongles. « Hank, vous êtes un amour, » murmura-t-elle. « Vous êtes aussi confortable que de vieux souliers. »

C'était ainsi — Carole, veuve, était déjà fiancée. Dans son amour, Hank oublia de lui demander ce qui était arrivé aux mains fermes d'Angus pour qu'elles aient tué le fils Carter. Peut-être la réponse était-elle déjà dans l'esprit de Hank, en quelque recoin sombre où il refusait de s'aventurer...

A présent il savait, comme il gisait là saignant, écoutant le tic-tac rapide de la petite pendule française. Elle était semblable à Carole, la pendule — semblable au battement vif et fort de son cœur dans la nuit. C'était presque comme si elle avait été là, couchée près de lui.

Il n'y avait pas de salut, même maintenant...

Ils s'étaient mariés huit mois après l'enterrement d'Angus. Carole était incroyablement merveilleuse, c'était une femme-enfant qu'il comblait de présents pour le plaisir égoïste de voir ses yeux agrandis par l'attente, sa joie extatique. Il lui rapporta de New-York des boucles d'oreilles en diamant brun, mais elle était tout aussi charmée d'un cornet de crème glacée aux fraises acheté à l'épicerie du coin...

« De la crème glace, Hank, mon ange! De la glace *rose*. *J'adore* positivement la glace rose. Mon chéri. »

« Je puis t'en acheter en gros, » avait-il plaisanté un jour, songeant à Jack Blindloss, son demi-frère, qui était employé dans un commerce d'épicerie. Jack revenait quelquefois dans ses propos, mais il ne lui avait jamais demandé de venir chez lui pour voir Carole. Il n'avait pas particulièrement bonne opinion de Jack — il le trouvait prodigue, dissipé, doué d'un certain charme un peu louche qui lui valait toujours des histoires de femmes.

Carole accompagnait rarement Hank dans ses voyages d'affaires hors de la ville. Voyager la fatiguait. « De plus, je perds toute la joie de ton retour. Et les cadeaux. *J'adore* qu'on me fasse des surprises. »

Ruffy, l'angora jaune, était une de ces surprises. C'était une bête splendide, dédaigneuse, qui ressemblait à un chien par son attachement pour Carole et sa méfiance envers les étrangers. Ruffy tolérait seulement Hank, mais il aimait les heures pendant lesquelles Carole jouait avec lui et le couvrait de rubans.

Il était enfantin, innocent, délicieux de vivre avec elle — voilà ce que Hank pensait de Carole pendant leurs premières années de mariage. Cependant elle ne rentrait jamais ses griffes, mais il ne voulait pas les sentir. Quelquefois cependant elles le touchaient.

Le second été de la guerre ils louèrent la maison de campagne du juge Rawson — une grande ferme de briques rouge située à l'écart de la grand'route, avec une allée ombragée de peupliers qui conduisait à la grange blanchie derrière la maison. Carole en était enchantée.

Hank devait aller dans le Sud en juillet pour affaires. Ce fut un voyage fatiguant, et finalement il l'écourta de deux jours pour rentrer chez lui un mardi à deux heures du matin, très fatigué et découragé. Il roula dans l'allée vers la grange, sortit de sa voiture et s'arrêta un moment, écoutant les bruits nocturnes. Couvrant le bourdonnement aigu des insectes, il lui sembla entendre le cri d'un chat. Cela venait de derrière lui, de la grange. Ruffy? Impossible. Ruffy ne s'écartait jamais de plus de dix pieds des talons gracieux de sa maîtresse. Hank s'avança vers la maison, puis s'arrêta. Par Saint-Georges, c'était bien Ruffy.

Il revint sur ses pas, gagna la grange, ouvrit la porte, tourna l'interrupteur. Les miaulements suppliants de Ruffy venaient du grenier, là où se trouvait jadis la provision de foin. La porte de cette pièce était fermée, le crochet rouillé et tordu était enfoncé dans la gâche. Hank retira le crochet, ouvrit la porte, et Ruffy sortit, un peu crotté, son ruban bleu dénoué, des brins de paille accrochés à sa fourrure.

Hank examina un instant le grenier. Il y avait sur le sol un plat, vide et blanc, auquel collaient quelques poils jaunes de Ruffy. Etonné, Hank sortit de la grange avec Ruffy sur

son épaule, et marcha lentement vers la maison. Sur la terrasse il retint Ruffy d'une main tandis que de l'autre il cherchait ses clefs. Il fit jouer la clef dans la serrure, mais la porte était verrouillée de l'intérieur. Il s'apprêtait à faire le tour pour entrer par la porte de la façade, quand il entendit un frôlement léger et rythmé et les petits pas précipités de Carole qui venait lui ouvrir. Il posa Ruffy à terre.

Elle était vêtue d'une chemise de nuit de star, en soie noire avec un corsage de dentelle noire, et elle se haussa sur la pointe des pieds nus pour couvrir de baisers le visage et les lèvres de son mari.

« Mon chéri! » — elle était haletante. « C'est *la plus belle* surprise que tu m'aies jamais faite — *toi,* deux jours entiers plus tôt que tu ne l'avais dit!... Ruffy, cesse, tu me chatouilles! » Elle rit à Ruffy qui se frottait contre ses chevilles nues. Elle le repoussa doucement du pied. Hank remarqua le vernis rouge de ses ongles de pieds. Il détestait qu'on se peigne les ongles de pieds et elle le savait. Mais elle ne l'attendait pas. Il prit le fin visage animé de Carole entre ses mains et l'embrassa. Elle avait du rouge aux lèvres et aux joues — pas trace d'une crème de nuit. C'était bizarre — cela, et Ruffy enfermé dans la grange.

« Où est ta valise? » Elle recula, regardant autour d'elle, les yeux brillants d'attente.

« Dans la voiture, dit-il. Je suis diablement fatigué. Ç'a été une mauvaise semaine. Rien à acheter, et cent mille personnes pour l'acheter... Mais je t'ai apporté une robe, rien qu'un petit machin en coton. »

« Une robe! » Elle battit des mains. « Je t'en prie, chéri! Je ne peux vraiment pas attendre jusqu'à demain. Es-tu trop terriblement fatigué pour aller la chercher? »

« Non, dit-il, je crois que non. » Il quitta la cuisine pour retourner à la voiture. En revenant, il lui sembla entendre une voiture qui démarrait sur la grand'route, et se souvint d'avoir vu un cabriolet gris clair parqué au coin quand il était entré dans l'allée. Un soldat en permission qui se promène avec sa bonne amie, avait-il songé. Et à présent, mal-

gré la froide et lente marée de la réalité qui montait autour de lui, il continua à penser que c'était un soldat avec sa bonne amie.

Il emporta sa valise et le carton avec la robe dans la maison, et monta le carton dans le vieux salon au plafond haut, pour voir Carole le déballer.

« Oh! Que c'est *chou!* » Elle tint la simple robe blanche devant elle, inclinant la tête de côté d'un air critique. « C'est juste ce que je désirais plus que *n'importe quoi.* C'est... » Elle s'interrompit et regarda Ruffy qui se lavait, blotti sur le sol, devant le miroir.

Hank dit: « Ruffy était enfermé dans le grenier de la grange. Quelle est cette idée? »

Elle se retourna lentement, le regarda, et ses beaux yeux se plissèrent un peu.

« J'essayais d'apprendre à Ruffy à attraper les souris, dit-elle. J'ai pensé que puisque je deviens une paysanne, il pouvait aussi bien apprendre à devenir un chat campagnard. Aussi, je l'ai enfermé dans le grenier cette après-midi et j'ai dû oublier de le faire sortir. »

« Ah, » dit-il, et il pensa au plat qui avait contenu le dîner de Ruffy.

Elle replia sa nouvelle robe, la remit dans le carton et la tapota en lissant soigneusement le tissu, puis elle se mit à danser en tourbillonnant sur la pointe des pieds et se laissa tomber sur les genoux de Hank.

« Ma petite fille, » dit-il en la serrant contre lui. « Tu es ma petite fille, n'est-ce pas? »

Elle se pelotonna dans ses bras. « Pour toujours et toujours. « Elle respira pendant quelques instants aussi doucement et profondément que si elle s'était endormie, puis elle dit: « Qu'arriverait-il si tu rentrais une nuit à l'improviste comme aujourd'hui et si tu trouvais quelqu'un d'autre? Un autre homme? » Elle se mit à rire de son idée. « Que ferais-tu? »

Il respira lentement et bruyamment: « Je le tuerais, » dit-il.

« Sûrement, tu le tuerais, » chuchota-t-elle. « Parce que tu

m'aimes tant. » Elle prit la bague avec le grand diamant qu'il portait au doigt et la tourna en méditant. « Comment le tuerais-tu? » demanda-t-elle curieusement.

Il frissonna légèrement malgré la chaleur. « Avec n'importe quoi, je suppose... En voilà un sujet de conversation! »

« Un sujet stupide! » Elle rit et se redressa. « Mais je suis une fille stupide. C'est ma façon de découvrir si tu es jaloux.»

Elle l'embrassa passionnément. Et même à ce moment elle complotait sa perte...

Il fallait que ce fût quelqu'un qu'il connaissait, quelqu'un qu'il amenait probablement chez lui, une de ses relations d'affaires, peut-être. Sinon il n'y avait aucune raison pour que Carole enfermât Ruffy dans le grenier. Il fallait du temps à Ruffy pour s'habituer aux gens. Seules les personnes que ses maîtres recevaient régulièrement pouvaient devenir les amis de Ruffy. Donc l'autre homme devait être quelqu'un que Hank ramenait quelquefois pour dîner, et Carole avait craint que Ruffy ne la trahît.

Il se mit à ramener chez lui ses amis, systématiquement, un par un, et les observa en présence de Carole, et épia Carole. Carole fut pour tous charmante, innocemment flirt.

Il y renonça. Peut-être que tout cela n'était qu'imagination de sa part. Il valait mieux l'oublier.

En septembre, ils trouvèrent en ville la maison qu'ils cherchaient — une villa de huit pièces, à la façade de pierre, en retrait de la rue.

« La *mignonne* maison! Mon chéri, je suis sûre que nous allons être scandaleusement heureux, ici.

» Ou bien est-ce que tu penses que c'est mal d'être heureux alors que le monde entier est en flammes? Je me le dis quelquefois... Sais-tu quel est son seul petit défaut, chéri? » Elle parlait de la maison; Carole était changeante comme le vent, à tel point qu'il était quelquefois difficile de la suivre. « Il n'y a pas d'eau douce. Je me suis habituée à l'eau douce dans la maison du juge, et je ne peux plus boire cette sale eau calcareuse, et encore moins y prendre mon bain. »

Il lui expliqua qu'ils pourraient faire installer une distribution d'eau douce. « On fait placer un cylindre de zéolite dans la conduite d'eau chaude, et on le fait remplacer deux fois par mois par un cylindre nouvellement chargé.»

Elle ouvrit de grands yeux. « C'est épatant! » Puis elle demanda, moqueuse. « Mais, est-ce que cela ne t'inquiétera pas qu'un homme vienne apporter le machin à eau douce toutes les deux semaines? Je suis tellement flirt, tu sais. »

Ils éclatèrent tous deux de rire, Hank se sentait soudain complètement soulagé. L'adorable et séduisante Carole était toute à lui. Quel fou, quel sot jaloux il avait été. Comme il avait l'esprit laidement soupçonneux...

Il gisait dans les ténèbres, et il lui semblait que le tic-tac de la pendule s'était précipité. Le sol plat s'inclinait et il s'y cramponnait. Il avait une étrange sensation aux mains, comme si du sable coulait entre ses doigts. Il pensa que c'était le duvet du tapis, puis il se souvint qu'il avait toujours ses gants. Ce picotement provenait donc des cellules privées de sang. C'était la mort — rampante, visqueuse, étreignante.

Ruffy était revenu une fois de plus près de la porte de la bibliothèque; il jouait avec les clefs de Carole et griffait le bas de la porte. Les clefs cliquetèrent, puis un autre objet métallique tomba sur le sol.

Hank songea: Mon Dieu, c'est le couteau!

Ruffy, effrayé par ce bruit, bondit doucement dans le salon. Il ronronna et se frotta contre l'épaule de Hank. Carole ressemblait au chat comme elle ressemblait à la pendule. Carole était tout ce qui se trouvait dans la chambre, et tout faisait partie de Carole. La mort rampante faisait partie d'elle.

Hank frappa le chat, il haïssait Ruffy pour ce qu'il avait de Carole. Ruffy miaula et s'enfuit. Hank aperçut un moment la silhouette du chat contre la faible lueur nocturne des fenêtres à la française. Ruffy gambadait de côté comme un poulain maladroit, comme si la maladresse était un jeu. Comme Carole trébuchant sur le bout du pardessus d'Angus Mac Kee, comme si la maladresse était un jeu.

Le coup qu'il avait porté à Ruffy l'avait épuisé. Il resta

immobile; sa respiration lui faisait mal. Il n'avait pas perdu conscience un instant, ni du coup de couteau, ni de la blessure. Son grand corps vigoureux mettait du temps à mourir. Et son esprit aussi mourait lentement. Il fallait qu'il reste là, à penser. Il fallait qu'il songeât au grand garçon blond, à Kip Williams, le pion sur l'échiquier du crime...

Hank avait rencontré Kip Williams moins d'un mois auparavant, en allant au bureau. Kip était le fils dans la firme F. H. Williams et Fils, une maison d'articles de nouveauté à Nashville, et Hank ne put deviner ce qu'il venait faire si loin dans le Nord. Hank s'approcha de lui avec un large sourire.

« C'est Kip Williams ou le diable m'emporte! » Il lui tendit la main. « Que faites-vous en ville, Kip? »

Kip tressaillit. Il posa ses doigts maigres avec hésitation dans la grande main rude de Hank et une légère ombre d'appréhension passa sur son visage à la beauté fade.

« Hank Blindloss! Dites donc, c'est votre résidence officielle ici? » Kip avait une voix rauque et désagréable. « Si je m'en étais souvenu, je serais allé vous voir depuis longtemps. Comment allez-vous? Comment... comment va Mrs Blindloss? » Ses pâles yeux s'écartèrent de Hank comme s'il avait cru que Carole allait surgir à côté de lui.

Hank ricana. Ils cherchaient toujours Carole, ces jeunes gens. Ils ne l'oubliaient pas. Voyez Kip, par exemple. Il devait y avoir trois ans que Carole avait accompagné Hank dans un voyage à Nashville, où ils avaient été reçus par la famille Williams.

« Carole va bien, très bien, » dit cordialement Hank. « Elle est toujours la plus belle fille du monde... Mais combien de temps resterez-vous en ville? »

De nouveau, une ombre rapide passa sur le visage de Kip, et fut effacée par un sourire moutonnier. Il dit: « Je crois que j'ai pris racine ici. J'ai essayé d'entrer dans un service de l'armée, mais on n'a pas voulu de moi. La guerre me rend inquiet et pas capable de faire grand'chose. Mon père et moi nous sommes querellés et je suis ici depuis deux ans, chez Stern et Higgins, l'agence de publicité. »

Hank dit qu'il n'en croyait pas ses oreilles. « Mais écoutez, Kip, il faut que vous veniez chez nous ce soir. Venez dîner... Etes-vous marié? »

Kip secoua la tête. « Non. Je ne suis pas marié. Et si nous remettions ce dîner, Hank? J'ai un sacré rhume. »

« Allons donc! Je n'accepte pas de refus, Kip. Ne vous en faites pas pour votre rhume. J'ai juste ce qu'il vous faut. Je vous parie des dollars contre des prunes que vous aurez oublié votre rhume à minuit. »

Ces mots s'étaient révélés étrangement prophétiques...

Finalement, Kip Williams avait accepté. Ils se serrèrent de nouveau la main et s'éloignèrent dans des directions opposées. Hank ne sut jamais ce qui le poussa à regarder en arrière, mais il eut juste le temps de voir Williams entrant dans une voiture parquée au carrefour — un cabriolet gris clair.

Un cabriolet gris clair. *Un cabriolet gris clair parqué sur le côté de la route près de l'allée de la maison de campagne du juge Rawson... Ruffy enfermé dans le grenier... Carole, fardée à deux heures du matin... Cette ombre passagère d'appréhension qui avait passé sur le visage de Kip Williams juste maintenant... Kip disant: « Je suis ici depuis deux ans.»*

Hank s'arrêta sur le trottoir. Il regarda le cabriolet gris clair de Kip Williams s'éloigner du carrefour. Il secoua vigoureusement la tête. Non. Ce n'était pas possible. Il devait y avoir des milliers de cabriolets gris clair comme celui-là.

Il tourna les talons et, ses yeux noirs pleins de méfiance éclairés par le brillant soleil de ce matin de juin, il gagna son bureau et téléphona à Carole. Il l'entendit crier « allo » de sa voix claire, et pendant un moment il ne put rien dire. Elle répéta allo, et il dit: « Hank. »

« Eh bien, mon chéri! Je t'ai donné un baiser d'adieu il y a juste une demi-heure. Tu en veux encore un? »

Il eut un rire forcé. « Je viens de rencontrer Kip Williams et je l'ai invité à dîner pour ce soir. Tu te souviens de Kip Williams de Nashville? »

Hésita-t-elle un moment avant de répondre?

« Ah, celui qui a un triple menton et une moustache de morse? »

« Non, » dit-il en ricanant. » Celui-là c'est le père de Kip. Kip, c'est le jeune , qui a des cheveux ondulés. »

« Ah, le *beau* garçon... Seigneur! Je croyais que tous ces jeunes gens étaient à l'armée. Je vais me faire coiffer et je mettrai les petits plats dans les grands. Raccroche maintenant, chéri, car il faut que je fasse mes préparatifs. »

Il fallait qu'elle fasse ses préparatifs. Elle devait avoir découvert immédiatement que Kip Williams pouvait être le moyen d'atteindre un but. Carole était opportuniste avant tout.

Hank rapporta des bonbons à Carole, ce soir-là.

« Des bonbons, chéri! Des bonbons et *deux* beaux garçons, tout cela pour moi! vraiment, Hank, tu es trop gentil... Mais il faut que je *vole* à la cuisine. Tu m'appelleras quand Kid Williams sera là. »

« Kip, » corrigea-t-il en riant.

« Que ce soit Kid ou Kip, le dîner sera probablement en retard. »

Elle n'avait aucune idée du temps. Mais, songea Hank, c'est parce que le temps ne l'a pas touchée. Il y avait sept ans qu'il l'avait vue pour la première fois, et elle n'avait pas changé.

Elle accueillit Kip Williams comme elle avait accueilli tous les invités masculins que Hank avait ramenés précédemment. Avec une coquetterie franche et innocente, elle lui tendit les deux mains. Tenant ses mains, sa tête lumineuse un peu penchée de côté, elle le regarda en souriant, tandis qu'il rougissait et se râclait la gorge, en murmurant qu'il avait un sacré rhume.

« Kip Williams! » s'exclama Carole. « Naturellement! Que je suis sotte, Hank. Naturellement je me souviens de lui... Figurez-vous, Monsieur Williams, j'ai cru que mon mari avait dit Kid Williams, comme un champion de boxe. N'était-ce pas parfaitement idiot de ma part?... Vite, Hank, fais-nous des whisky-sodas. »

Elle eut un rire argentin. Elle entraîna Kip vers le salon, toujours tenant une de ses mains. Les oreilles de Kip étaient rouges et transparentes.

Hank alla à la cuisine et prépara les whisky-sodas. Ruffy était dans la cuisine, lavant avec sa patte mouillée de salive sa figure couverte de crème. Hank dit: « Ote-toi de mon chemin, le chat, » et il revint par la porte battante avec le plateau où cliquetaient les verres. Cela lui rappela les mains d'Angus Mac Kee, et il éprouva une étrange sensation glacée au creux de l'estomac.

Carole et Kip étaient debout devant le foyer de pierre. Carole rajustait le mouchoir blanc qui sortait de la poche extérieure du veston bleu-marine de Kip Williams. Celui-ci avait l'air d'un collégien à son premier rendez-vous, se dit Hank — les oreilles rouges mais le visage un peu pâle, des gouttes de sueur sur son front bas, un rictus stupide et inexpressif aux lèvres. Hank se sentit soudain supérieur par l'âge et l'assurance.

« Lequel est le moins fort, chéri? » demanda Carole. Hank le lui désigna et elle le prit. Kip Williams prit le sien et dit: « Merci. » Il but la première gorgée avec une précipitation désespérée. Il dit: « Ah, il n'y a que ça, Hank! » et hocha sa tête blonde d'un air approbateur.

Il s'assit et Carole demanda à Kip Williams comment cela allait à Nashville. Il dit que tout allait bien. Hank expliqua que Kip n'habitait plus Nashville, qu'il travaillait ici dans leur ville. Kip dit que c'était exact, qu'il travaillait ici en ville.

Quelque chose n'allait pas. Hank s'en rendait compte, il remarquait le mur de réserve derrière lequel se cachait Kip Williams. Kip se recroquevillait derrière ce mur, ses yeux bleus étaient continuellement fixés sur Carole comme ceux d'un acteur hésitant qui guette la réplique du souffleur. Mais Carole ne l'aidait pas. Carole seule était sûre de ce qu'elle avait à faire.

« Mon rôti! » Elle se leva brusquement. « Il faut que j'aille surveiller le rôti. »

Kip se mit automatiquement debout, il fit un pas comme

pour la suivre, se reprit, regarda Hank. Hank avait un petit sourire amer. Kip n'avait pas envie d'être seul avec Hank. Kip avait peur de Hank. Kip avait raison. Son nom seul le désignait comme coupable.

« Asseyez-vous, Kip. » Hank fut surpris lui-même de l'aisance avec laquelle il parlait. Il observa Kip qui s'asseyait comme si sa chaise eût pu être la chaise électrique.

« Comment en êtes-vous venu à quitter le commerce d'articles de nouveauté? » demanda Hank du ton de la conversation.

« Je... je ne l'aimais pas. » Les yeux de Kip s'écartèrent de Hank avec la rapidité du vif-argent. « Vous avez une belle maison, » dit-il.

« Ruffy! » La voix de Carole traversait le hall, venant de la salle à manger. « Ruf-fy! Tu sais bien que tu n'aimes pas les visiteurs! »

Ruffy traversa le hall en direction du salon, comme s'il savait très bien ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas.

Ruffy se frotta contre le chambranle de la porte, trotta un peu par la chambre, puis galopa vers les jambes de Kip Williams en ronronnant joyeusement. Kip était immobile comme une statue de pierre, les lèvres entr'ouvertes en un sourire morbide. Ruffy se frotta contre les jambes de Kip, fit le tour de la chaise, s'arrêta devant elle et sauta légèrement sur les genoux de Kip.

« Vous lui plaisez, » dit Hank avec calme. Ses yeux quittèrent le chat et la physionomie terrifiée de Kip Williams et se dirigèrent vers la salle à manger. Carole se tenait sur le seuil. Ses yeux étaient à demi fermés, son sourire mince, étrange et secret. Elle remarqua les yeux noirs de Hank posés sur elle et tout ce qu'il y avait de mystérieux dans son expression disparut derrière un masque charmant et naïf. Elle traversa le hall à pas menus et entra dans le salon. Kip, conscient que Hank et Carole le regardaient, caressa Ruffy d'une main molle.

« Il... il m'aime bien, » dit-il faiblement.

« N'est-ce pas la chose *la plus extraordinaire!* » s'exclama Carole. « Ruffy ne s'entend avec *personne* au premier abord. »

« Oui, » dit Hank. « Ruffy ne s'entend avec personne au premier abord, Kip. » Il songea à Angus Mac Kee répétant les paroles de Carole quand elle avait dit qu'elle employait ses heures de solitude à apprendre le tricot. Le ton acerbe de Hank était le même que celui d'Angus.

Carole dit: « Comment est ce dicton — Si votre chat a confiance en quelqu'un, vous pouvez avoir confiance en lui aussi? Ou bien est-ce pour les chiens?... En tout cas, Ruffy a certainement confiance en vous, Kip Williams. »

« Oui, » dit Kip. « Cela en a l'air. »

Carole s'approcha de la chaise de Kip et prit Ruffy. Kip humecta ses lèvres sèches.

Hank songea: *Je le tuerais* — c'était ce qu'il avait promis à Carole si jamais il découvrait qu'elle avait un amant. Quoique ce ne fût qu'un gosse. C'était cela — Kip était un gosse, et Hank était d'âge moyen. Kip devait être plus jeune que Carole de cinq ou six ans. Il n'était qu'un gosse pâle de terreur.

Hank souriait. C'était un dur petit sourire qu'il pouvait sentir, et sa dureté lui faisait mal. Il regarda Carole qui caressait Ruffy. Il dit: « Il n'y a plus de soda pour boire encore du whisky. Est-ce que Kip et moi avons le temps avant le dîner d'aller jusqu'à la 63^{me} rue? »

« Ne puis-je y aller? » Kip était soudain debout, son visage pâle s'était animé. « J'ai ma voiture, Hank, vous désirez sans doute aider Carole à préparer le dîner, hum... n'est-ce pas? »

Hank ricana. « Pas du tout. Carole n'en a pas l'air, mais elle est excellente cuisinière. »

« N'est-ce pas? » gazouilla-t-elle. « Eh bien, vous avez au moins une heure. La soirée est si belle. Allez-y tous les deux. »

« Le long du canal, » dit Hank. « Il fait merveilleux sur l'ancien chemin de halage, Kip. » *Avec n'importe quelle arme qu'il pourrait trouver. Et le canal était à la fois accessible et profond.*

« La promenade vous fera du bien. »

« Certainement, » insista Carole. » C'est excellent de se promener. Allez-y, Kip. »

Kip, qui fouillait de nouveau dans ses poches, dit d'une voix rauque. « Sûrement, cela me plaît beaucoup, Hank. Allons... allons-y. »

Hank se rappelait la promenade le long du chemin de halage avec Kip, il se rappelait la surface unie de l'eau profonde. C'était étrange, mais son esprit avait été aussi calme que cette eau Ils avaient peu parlé Il n'y avait rien à dire. Chacun d'eux savait sans doute ce qui préoccupait l'autre.

Derrière la haute haie qui entourait un jardin, Hank se baissa et ramassa une pierre. Cela eût été très facile à ce moment — un coup rapide de cette pierre et Kip perdant connaissance, aurait roulé le long du talus dans l'eau noire et profonde. Personne n'en aurait rien su. — Hank avait regardé Kip, et Kip fixait la pierre. Le visage de Kip était verdâtre. Hank sourit légèrement et lança la pierre dans la direction d'un pigeon qui venait de prendre son vol. Kip vacilla, reprit son équilibre et se remit en marche.

A quelques mètres de là, Kip Williams ramassa une pierre. Il regarda au-dessous d'eux vers le bord du canal, tendit un index tremblant dans le vide. « J'ai... j'ai cru qu'il y avait là encore un pigeon, » expliqua-t-il maladroitement. Mais il ne lança pas la pierre; il continua à marcher en la gardant à la main.

Ce n'est qu'un gosse pâle de terreur, songea Hank. Et Carole était une femme merveilleuse.

Ils arrivèrent au pont de l'avenue du Collège. Kip laissa maladroitement tomber la pierre et elle roula jusqu'à la rive.

Il se dit que je ne le tuerai pas ici, remarqua Hank. Eh bien, je ne le ferai pas. Des voitures passaient le pont, ainsi que les acheteurs du samedi soir avec leurs filets à provisions. *Il se dit que je le tuerai sur le chemin du retour. Il fera noir.* Il ricana intérieurement tandis qu'ils se dirigeaient vers le pont.

Comme ils traversaient le carrefour de la 63^{me} rue, Hank

prit le bras de Kip comme si celui-ci eût été aveugle. Peut-être l'était-il — aveugle de peur. — Il aurait aimé trouver le moyen de dire à Kip qu'il avait changé d'avis et qu'il ne le tuerait pas. Il ne pouvait lui dire: « Vois-tu, Kip, tu as poursuivi les farfadets dans les sables mouvants. Ce n'est pas ta faute. » Il ne pouvait lui dire cela, car si Kip comprenait il se retournerait probablement au milieu de la rue et frapperait Hank à la la mâchoire. Carole valait la peine qu'on se batte pour elle, tant qu'on ne la connaissait pas.

Hank ne comprenait pas le rôle de Ruffy dans tout ceci. Pourquoi Carole avait-elle laissé Ruffy la trahir, alors qu'elle aurait pu, si facilement, l'en empêcher?

Il dit brusquement à Kip, tandis qu'ils gagnaient le carrefour: « Je n'arrive pas à comprendre comment Ruffy est devenu si familier. Quand nous étions à la maison de campagne du juge Rawson, Carole enfermait Ruffy dans le grenier de la grange quand elle attendait... hum... des visiteurs en mon absence. »

Kip s'arrêta court, le dos tourné vers la chaussée. Sa langue tremblait sur ses lèvres sèches. « Je ...je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

Hank sourit. « Eh bien, n'en parlons plus... » commença-t-il et il s'interrompit, les yeux fixés sur le mouchoir blanc qui sortait de la poche extérieure de Kip. Un des poils dorés de Ruffy était resté attaché à la toile blanche. Hank eut un geste brusque et arracha le mouchoir de la poche de Kip. Kip se retourna sauvagement et s'enfuit en courant sur la chaussée.

« Kip! Attendez! » Il comprit que Kip avait pris son geste vers le mouchoir pour une attaque mortelle, un coup rapide d'un couteau jusque-là caché, par exemple. Il se rendit compte qu'il était trop tard. Tout cela traversa son esprit comme un éclair tandis qu'il appelait Kip pour le mettre en garde. Il y eut un grincement aigü de caoutchouc sur l'asphalte. Une auto fit une embardée pour éviter Kip tandis que celui-ci se précipitait à l'aveuglette sous les roues d'une autre. Hank ferma les yeux, crut entendre, dominant tous les bruits, le choc

de l'acier contre la chair et entendit le frottement tardif des freins.

Il se força à regarder le corps immobile étendu sur la chaussée, puis à marcher vers lui. Kip était mort. Hank le comprit au premier coup d'oeil. Il serra les poings pour arrêter le tremblement de ses mains. Il entendit un léger craquement, et il s'aperçut qu'il tenait toujours le mouchoir de Kip Williams. Il le regarda et le déplia. Le craquement était produit par un petit sachet fait d'un carré de fine toile, cousu à la main. Une odeur pénétrante s'échappait du sachet. Hank le flaira... C'était de l'herbe à chat. Dans un éclair il se souvint que Carole avait récolté de l'herbe à chat l'été précédent dans la propriété du juge Rawson, et qu'elle en avait donné de temps en temps à Ruffy pendant tout l'hiver... « Ruffy *adore* ça. Je suppose que c'est naturel, puisque Ruffy est un chat et que c'est de l'herbe à chat. »

Hank comprenait maintenant.

Il se releva en tremblant. Machinalement, il gagna le trottoir. Il ne vit pas les gens qui accouraient d'une voiture parquée plus bas dans la rue. Sa seule pensée était de s'en aller, d'être seul avec ce qu'il savait à présent être la vérité, la terrible vérité — que Carole avait trahi Kip Williams parce qu'elle voulait le faire!

C'était un baiser de Judas. Toutes les questions en apparence insouciantes qu'elle avait posées à Hank sur ce qu'il ferait à « l'autre homme » avaient été intentionnelles. Elle les avait renvoyés ce soir — Hank et Kip Williams — en se disant qu'un seul d'entre eux reviendrait. Et celui qui reviendrait paierait son crime de sa vie. Elle avait voulu se débarrasser des deux hommes à la fois. Elle en avait assez de Kip, et plus encore de Hank. Elle aurait l'argent de Hank et un autre homme..

Il songeait qu'elle devait toujours avoir eu un amant, même avant qu'il ne l'eût connue. Elle en avait eu pendant les dix mois pendant lesquels il avait évité d'aller chez les Mac Kee. Il comprenait maintenant ce qui était arrivé aux mains d'Angus Mac Kee. Angus — le généreux et confiant Angus — avait

appris l'infidélité de Carole. Peut-être s'était-elle arrangée pour qu'il l'apprît juste avant l'opération que devait subir le fils Carter. Peut-être le fils Carter était-il l'amant du moment. Hank ne pouvait évidemment en être certain, mais la méthode de Carole était claire: Il s'agissait d'opposer l'un à l'autre deux indésirables, et les deux dragons frères se détruiraient mutuellement.

Kip Williams était mort. Le fils Carter, Angus Mac Kee, et à présent Kip Williams... Et puis?

Hank était un homme méditatif aux pensées lentes et positives...

Le fils Carter, puis Angus, puis Kip — et à présent, c'était

Hank était un homme méditatif aux pensées lentes et posi-

dernier. S'il pouvait trouver un moyen pour mettre fin à cela, peut-être goûterait-il un peu de la paix que la mort amène sans doute avec elle. S'il pouvait seulement atteindre le téléphone. Trois mots à la police, et il pouvait empêcher les meurtres à venir.

Ses mains gantées et insensibles s'agrippèrent au tapis, ses bras remuèrent, lourds comme du plomb. Il avança d'un pouce sur le sol qui semblait s'incliner, puis s'arrêta épuisé.

Il entendait le tic-tac de la pendule, le murmure des feuilles dans le jardin et de temps en temps le bruissement d'une auto qui passait dans la rue.. Quelque part dans l'obscurité, Ruffy trottait sur ses pattes de velours, seul et indifférent comme Carole l'était le soir où elle avait envoyé Kip Williams à la mort...

Elle était en train de manger des bonbons. Connaissant Carole comme il la connaissait, Hank se dit qu'il n'était pas incroyable qu'elle eût provoqué un crime à son entière satisfaction et qu'elle se fut assise ensuite pour manger les bonbons que Hank lui avait rapportés. La boite de pralines était ouverte sur la table, et plus tard Hank trouva des traces de ses doigts poissés sur le téléphone. Elle avait précipitament posé le cornet quand Hank était entré, et avait tourné vers lui son petit visage radieux.

« Chéri! *Au nom du ciel,* où as-tu été? J'étais sur le point

de prévenir la police. » Elle courut à lui pour qu'il la prît dans ses bras.

« Où est Kip? » demanda-t-elle. « Je vous ai attendus si longtemps tous les deux... »

« Kip est mort, » dit-il avec calme.

« Mort? Kip? Non, Hank! Ce... ce n'est pas possible! »

Il se dit qu'elle devait avoir préparé cette réplique, tellement l'accent en était incrédule.

Il dit: « C'est un accident »

« Un accident? » Y avait-il une nuance d'effroi dans sa voix?

« Oui. Au coin de la 63 me rue et de la rue du Collège. Quelque chose l'a effrayé. Il s'est enfui sur la chaussée... »

« *L'a effrayé?* Hank, es-tu fou? »

« Non. Au contraire, je suis probablement l'homme le plus sain d'esprit avec lequel tu aies jamais vécu. »

Plus tard, lorsqu'elle fut sortie, visiblement bouleversée par ce qui s'était passé — ou par ce qui avait failli se passer — Hank alla au téléphone, prit son mouchoir propre et le pressa sur le cadran du téléphone. Il prit ainsi une empreinte des trous du cadran et put voir quels étaient ceux que les doigts poissés de Carole avaient touchés. Il inscrivit toutes les lettres et tous les chiffres. Peut-être, en essayant toutes les combinaisons possibles, pourrait-il reconnaître l'identité de la « police » que Carole avait été sur le point de prévenir.

Il veilla tard dans la nuit avec ses lettres et ses chiffres, les retournant en tous sens. De toutes les combinaisons qu'il trouvait ferme, une le frappait particulièrement : HA 5467-3.

C'était le numéro de Jack Blindloss, le demi-frère de Hank.

Maintenant il pouvait s'avouer pourquoi il n'avait jamais admis Jack chez lui. Ce n'était pas tant parce qu'il avait honte de lui que parce qu'il ne savait pas comment Carole réagirait. Jack avait un certain charme louche, une inexplicable séduction de brute.

Une sombre fureur montait en Hank, à la pensée que l'amant était Jack. Il n'avait pas pensé que Jack pût tomber aussi bas, n'avait pas soupçonné que Carole fût aussi facile.

Il devait choisir son moment. Il devait être absolument

sûr de mettre fin à cela, car la besogne qu'il avait à faire n'était pas de celles que l'on peut recommencer si on échoue une première fois.

Son premier mouvement fut d'emmener Carole à l'Epicerie Klinert, où Jack Blindloss travaillait. Il réussit à faire cela de façon naturelle. « Jack me procure des cigarettes quand il réussit à en glisser quelques paquets sous le comptoir », expliqua-t-il en entrant dans le magasin. Sa présentation fut également naturelle. « Jack, je ne crois pas que tu connaisses Carole, ma femme ». « Enchanté », marmotta Jack, et ce fut un aveu muet. Il détourna ses froids yeux bleus de Carole aussi vite que possible, et ne le regarda plus. Il n'était pas possible qu'un homme s'intéressât si peu à Carole.

Carole s'en tira beaucoup mieux. « Hank, tu me l'as caché! » murmura-t-elle espièglement lorsqu'ils eurent quitté le magasin. « Il est positivement *fascinant*. Cette cicatrice au menton... »

« Il l'a acquise en tombant d'une balançoire à l'âge tendre de six ans », interrompit sèchement Hank, se demandant quel conte impressionnant Jack pouvait bien avoir fait à Carole au sujet de cette cicatrice...

Même après cela il prit son temps. Ses pensées allaient lentement, furtives et assurées. Il voyait son plan se perfectionner peu à peu. Hank n'avait jamais été violent, et ce qu'il voulait faire lui semblait une manifestation de la justice aveugle.

Il acheta le couteau dans un magasin d'antiquités. C'était une pièce magnifique, en acier finnois, le manche et la lame forgés d'un seul morceau. Il l'emporta à son bureau dans son emballage de papier, et là il le nettoya soigneusement. Puis il le remballa, le mit dans sa poche et s'en alla à l'Epicerie Klinert, sous le prétexte de savoir si Jack avait de nouveau des cigarettes pour lui.

« A propos, j'ai quelque chose à te montrer », dit-il en s'accoudant sur le comptoir. « Quelque chose que j'ai trouvé ce matin dans un magasin de bric-à-brac ». Il sortit le

paquet et le tendit à Jack. « Ouvre-le. J'aimerais savoir ce que tu en penses ».

Jack ouvrit le paquet et fit entendre un petit sifflement en voyant le couteau. « Qu'est-ce que tu vas faire de ça, Hank ? » dit-il en le prenant en main pour mieux l'examiner.

« Le donner à Carole comme coupe-papier » dit Hank.

Jack saisit le couteau et le brandit. Il en essaya la pointe sur sa paume. « Toute lettre qu'on ouvrira avec ce poignard ira au bureau des lettres mortes ».

Hank se mit à rire et Jack remit le couteau dans le papier et le tendit à Hank. Hank referma le paquet sans toucher au couteau.

Il prit son temps. Le plus difficile était de conserver son attitude vis-à-vis de Carole, de jouer le rôle de l'époux confiant, profondément amoureux de sa charmante femme. Dix jours se passèrent sans événements avant qu'il tentât sa seconde démarche. Il appela simplement Jack Blindloss au téléphone et lui demanda de prendre au magasin cinq livres d'arséniate de plomb et de les emporter à son domicile où lui, Hank, viendrait les chercher un soir de la semaine prochaine; il avait l'intention, dit-il, de les employer pour vaporiser au jardin. Il possédait un petit vaporisateur à pression qu'il emporta au sous-sol pour le vérifier — du moins c'est ce qu'il dit à Carole. Il fallait bien qu'il donnât une explication de ce bricolage.

Mais il n'alla pas chez Jack chercher l'arséniate de plomb. Le lundi de la semaine suivante on lui téléphona de Memphis: il y avait de nouveaux approvisionnements de coton pour les civils, et les métiers à tisser bourdonnaient de nouveau. Il quitta aussitôt son bureau pour aller faire sa valise.

La première chose qu'il fit en arrivant à Memphis fut d'acheter un cadeau pour Carole — un collier de perles qu'il paya deux mille dollars; il se sentit un peu triste en l'achetant et en écrivant la carte qu'il voulait glisser dans l'écrin. Tout en écrivant, il lui semblait entendre sa voix: « Comme c'est *adorablement* gentil, Hank. Mon cher amour! »

Le vendredi, il reçut à l'hôtel un télégramme de Miss Brand, sa secrétaire: *Mrs Blindloss gravement malade. Revenez immédiatement.*

Hank froissa le billet jaune dans sa large main et marcha à pas lourds vers le téléphone. Il demanda l'inter.

« Donnez-moi la Compagnie H. D. Blindloss, à Indianapolis, le 6783 — 3, » demanda-t-il anxieusement. Puis il attendit, écoutant le bourdonnement des fils, la diction précise des employés, puis la voix aimable de l'employé de sa centrale: « Compagnie H. D. Blindloss. Parlez. »

« Ici Mr Blindloss. Je voudrais parler à Miss Brand. »

« Oui, certainement, un instant, Mr. Blindloss. » Puis la voix anxieuse de Miss Brand: « Mr Blindloss? »

« Je viens de recevoir votre télégramme. Pour l'amour du ciel, qu'est-il arrivé à Carole? »

« Un... un accident, je crois. Je viens de la clinique... »

« Un accident? » répéta-t-il. « Vous croyez? Bon Dieu, Mademoiselle, est-ce que vous ne le savez pas? Quel genre de blessure? »

« Non, non, » dit Miss Brand. « Pas ce genre d'accident, Mr Blindloss. Un empoisonnement. »

« Un empoisonnement! » cria-t-il. « Un empoisonnement? Carole?

« Elle s'est trompée de médicament, sans doute, » dit Miss Brand avec effort. « Je ne sais pas au juste. On fait tout ce qui est possible pour la sauver. Mais vous êtes sur le chemin du retour, n'est-ce-pas? »

« Je pars à l'instant, » dit-il. « Je vais tâcher de prendre l'avion. De toute façon, j'arriverai le plus vite possible. Il serait bon que vous préveniez mon demi-frère, Jack Blindloss, à l'Epicerie Klinert. Et si vous pouvez faire autre chose, je compte sur vous, Miss Brand, jusqu'à ce que je sois là. »

Miss Brand était une personne de confiance. Quand Hank arriva, descendant les escaliers à la gare de l'Union, il la vit sur le quai, serrant son sac noir sur sa poitrine plate.

« Miss Brand! Miss Brand! » Il fendit la foule, balançant ses lourdes valises, un peu essoufflé.

« Miss Brand, est-ce que... » Il s'arrêta. Il n'était pas besoin de poser des questions.

« Ce sont de mauvaises nouvelles, Mr Blindloss, » dit Miss Brand.

« Elle est morte, » dit-il sombrement. Il n'était plus nécessaire de se hâter. Carole était morte. Il ramassa machinalement ses valises et entra lentement dans le vaste hall de la gare.

Ce fut Miss Brand qui héla un taxi, et Miss Brand qui y monta, s'assit à côté de Hank et lui répondit quand il dit qu'il voulait tout savoir.

« Carole n'a pas... elle ne s'est pas... » commença-t-il.

« Non, ce n'est pas un suicide, on l'a constaté, » dit Miss Brand. On n'a trouvé aucune lettre. Mrs Blindloss est tombée malade la nuit du mardi. Elle est parvenue à se traîner jusqu'au téléphone et à appeler un médecin. On l'a transportée immédiatement à la clinique, mais au matin, il n'y avait plus d'espoir. On... vous comprenez, il y avait deux poisons, du plomb et de l'arsenic, un composé qu'on emploie, je crois, comme insecticide. C'est mortel. Et il est très difficile d'en retrouver l'origine, car n'importe qui peut en acheter presque partout, m'a dit un policier .

« Mais comment... Comment... »

« On ne sait pas, » dit précipitamment Miss Brand désireuse de lui éviter de parler de cela. C'est parce qu'il est difficile de retrouver l'origine d'un poison de cette espèce. Rien ne permet de croire que Mrs Blindloss en a trouvé chez elle. »

« Non, » interrompit-il, « j'avais tout employé. »

« Donc, si c'était un accident et qu'elle ait absorbé ce poison chez des amis, par exemple, pourquoi est-elle la seule qui soit tombée malade? »

« C'est donc qu'elle a été empoisonnée intentionnellement, » dit-il en réfléchissant. « C'est un assassinat. Et ils *doivent* retrouver le coupable. »

Il alla directement à la Police, mais les renseignements qu'il obtint du détective, le lieutenant Cruese, étaient à peu de choses près les mêmes que ceux que Miss Brand lui avait

déjà donnés. Cette après-midi-là l'officier judiciaire donna l'autorisation d'enterrer, et Hank dut s'entendre avec l'entrepreneur des pompes funèbres.

Le soir tombait quand il put enfin gagner sa maison solitaire. Il n'y eut que Ruffy et le tic-tac de la pendule pour le recevoir. Il tira les rideaux avant d'allumer la lampe. Il ne désirait pas de manifestations de sympathie.

Il alla à la cuisine et donna à manger à Ruffy, puis il gagna la bibliothèque. L'étui de cuir qui contenait les clefs de Carole gisait sur le sol, mais il ne le ramassa pas. Il éprouvait une aversion soudaine pour tout ce qui avait appartenu à Carole. Il s'approcha des rayons de livres et s'assura que le paquet contenant le couteau était toujours caché derrière les volumes.

Il quitta la maison à huit heures et demie ce soir-là et se rendit au garage pour prendre sa voiture. Il roula le long de l'avenue du Collège, vers le sud, et s'arrêta à vingt blocs de l'Epicerie Klinert. Il parqua sa voiture derrière le coin où se trouvait le magasin et marcha le long de la façade pour s'assurer que son demi-frère Jack était bien là.

Reprenant la voiture, il roula le long de l'avenue quatre blocs plus loin, jusqu'à une autre épicerie où il acheta une portion de glace aux fraises... « De la glace *rose*, Hank! *J'adore* la glace rose! » Une fois de plus, il remonta en voiture et descendit jusqu'à la 16^{me} rue jusqu'à l'appartement de Jack Blindloss — trois chambres misérables au-dessus d'une crèmerie. Il se dirigea vers l'arrière du bâtiment. Il y avait là un escalier-échelle qui aboutissait à la porte de derrière de l'appartement de Jack, et Hank le grimpa, muni du papier qui contenait la crème glacée. Sur le palier, au sommet de l'escalier, il y avait deux paniers remplis de vieux papiers et d'objets de rebut.

Hank s'agenouilla sur le palier et gratta une allumette. Il y avait, parmi les vieux papiers, plusieurs cornets qui avaient contenu de la crème glacée et Hank en choisit un qui portait des traces roses... « De la glace rose! Vraiment, Jack, mon chéri! » Hank se redressa, les deux cornets, le vide et le plein, à la main, et se dirigea vers la porte.

Un simple passe-partout lui donna accès à une cuisine étouffante de chaleur, remplie d'une puante odeur de graillon et du relent aigre de la bière. Tâtonnant de ses mains gantées, Hank atteignit la fenêtre et baissa le lourd volet vert avant d'allumer. Des plats sales, quelques-uns tachés de crème à la glace rose, et de coquilles d'écrevisses, étaient empilés dans l'évier. Des bouteilles de bière traînaient sur le buffet.

Hank déposa les deux cornets de crème glacée sur le fourneau. Il passa rapidement en revue les deux autres pièces et revint finalement à la cuisine avec le paquet d'arséniate de plomb que Jack s'était procuré pour lui. C'était un simple sachet de papier brun noué avec une ficelle et portant l'étiquette de la maison Klinert. Hank posa le paquet sur le fourneau à côté des cornets. Le contenu du cornet plein s'était liquéfié à présent. Il en versa une partie dans le carton vide qui provenait de l'Epicerie Klinert. Il y ajouta une bonne portion d'arséniate de plomb et mélangea le tout avec une cuiller sale qu'il prit sur l'évier.

Tout en remuant la glace empoisonnée, il songeait, incrédule: *Carole ici? Dans ce sale trou?* Ses lèvres se pincèrent. Oui, Carole était venue ici. Il avait trouvé un bâton de rouge, de la nuance qu'elle préférait, enfoncé entre les coussins du divan usé. Des cigarettes de sa marque favorite emplissaient les cendriers. Un instantané de Carole, que Hank avait pris lui-même, lui avait souri sur le bureau de Jack. Carole et Jack, deux êtres de la même espèce — l'une raffinée et l'autre dégradé...

Il enleva le carton de crème glacée empoisonnée du fourneau et le plongea dans l'évier. Il ouvrit la porte de derrière, rejeta le carton vide dans le panier où il l'avait pris. Une seconde plus tard, il quittait l'appartement, emportant ce qui restait de la crème glacée qu'il avait apportée.

Dès qu'il fut rentré chez lui, il téléphona à Jack Blindloss au magasin.

« Ah, bonjour Hank, » dit Jack. Il y eut un bref et pénible silence. « Tu sais, on m'a téléphoné à propos de ta femme. Je

suis vraiment désolé, mon vieux. Elle m'a paru vraiment une jolie petite femme. »

« Oui, je le crois volontiers, » dit sèchement Hank. Il entendit la respiration précipitée de Jack. Puis il dit: « Carole a été assassinée Jack. J'ai cru qu'il valait mieux que tu saches que je le sais. »

« Que veux-tu dire? » La voix de Jack était dure et soucieuse.

« Je veux dire que je t'attends ici chez moi à dix heures et demie, » poursuivit Hank. « Sinon je communiquerai ce que je sais à la police. N'oublie pas, à dix heures et demie. » Il raccrocha sans attendre la réponse de Jack.

Une fois de plus, il remit ses gants. Ses mains étaient fermes, ses gestes décidés. Il gagna la bibliothèque, y entra. Ruffy était là, jouant avec le trousseau de clefs de Carole. Hank retira de derrière les livres le paquet contenant le couteau. Il ôta le papier et le jeta dans la corbeille. Tenant le couteau par la lame entre ses doigts gantés, il alla à la porte de la bibliothèque. Il entr'ouvrit la porte en en saisissant le bord de sa main gauche, de manière à ménager une fente entre le bord de la porte, du côté des gonds, et l'encadrement. Il leva le couteau, le manche en avant, glissa le manche dans l'ouverture du côté des gonds. Il referma la porte, juste assez pour caler le couteau, et en même temps, pour faire une expérience, il mit sa main droite sur le bord de la porte à la place où se trouvait sa main gauche, approchant ainsi son dos de la pointe aiguë de la lame. Il sentit le picotement du couteau à travers sa chemise, juste sous les omoplates — *un endroit qu'il est d'ordinaire impossible d'atteindre quand on se blesse soi-même.* Il relâcha la porte et le couteau tomba sur le sol.

Hank sourit de satisfaction. Il ramassa le couteau et une fois de plus, le glissa entre le bord de la porte du côté des gonds et l'encadrement. De nouveau, il crispa ses mains et tira sur la porte suffisamment pour maintenir le couteau en place. Il n'y avait plus rien à faire qu'à attendre. Il s'en fallait de beaucoup que ce fût fait. Quand il entendrait Jack, il n'aurait

plus qu'à tourner le dos au couteau et à se faire une blessure légère, juste de quoi déchirer sa chemise et faire couler un peu de sang; puis il relâcherait la porte et le couteau tomberait. Les empreintes de Jack étaient sur le manche.

Puis il attaquerait Jack avec ses poings seulement. Il ne doutait pas qu'il pouvait battre Jack de manière à lui faire perdre connaissance. Il aurait une certaine satisfaction à le battre. Ensuite, il appellerait la police. Jack l'avait attaqué avec le couteau, dirait-il. Il n'y comprenait rien, mais la police aurait peut-être des idées. La police constaterait *un motif* d'un double assassinat — celui de Carole et de Hank — pour s'emparer de la fortune de Hank. Car Jack était le seul parent de Hank.

La police commencerait à s'intéresser à l'appartement de Jack. On trouverait de l'arséniate de plomb chez un homme qui n'avait pas de jardin. On analyserait les taches des plats dans l'évier. On ouvrirait la conduite de l'évier et on y trouverait de la glace aux fraises fondue et mêlée à l'arséniate de plomb. On trouverait le portrait de Carole — Carole, une femme innocente, attirée dans l'appartement d'un sombre et cruel gredin, qui lui faisait manger de la glace empoisonnée puis la renvoyait chez elle pour y mourir. C'était là le tableau que le ministère public dépeindrait au jury. C'était là la preuve qui enverrait Jack Blindloss à la chaise électrique.

Tout en attendant et en écoutant le tic-tac de la pendule et le cliquetis des clefs de Carole agitées par la patte de Ruffy, Hank songeait: *C'est un complot digne de toi, Carole!*

Il attendit dix, puis quinze minutes. Il était décidé à attendre jusqu'à ce que Jack entrât dans le long salon par la porte-fenêtre qui se trouvait à l'opposé de la bibliothèque, puis à se blesser et à jeter le couteau. Il n'y avait qu'une petite lampe allumée à un bout de la table à côté du fauteuil à bascule. Jack ne remarquerait sans doute pas le couteau calé dans la porte, ne le verrait pas tomber derrière Hank.

La petite pendule française sonna la demie. Il n'y avait plus que quelques minutes à attendre. Il entendit le grincement

de la porte dans le mur du jardin, puis les pas rapides de Jack le long des parterres. Il aperçut vaguement l'ombre de Jack sur les vitres. Derrière Hank, Ruffy sentait au bas de la porte.

« Va-t-en au diable, sale bête, » chuchota Hank. Il n'avait pas envie d'avoir Ruffy dans les jambes au moment critique. Les clefs de Carole cliquetèrent. Ruffy griffa le bas de la porte. Les pas de Jack résonnèrent sur la terrasse de briques.

« Entre, Jack, » appela Hank.

Le volet de la porte-fenêtre retomba brusquement et Jack Blindloss pénétra dans la chambre. Maintenant. *Maintenant.* Hank tourna le dos au couteau, sentit la pointe à travers sa chemise, et... et s'arrêta, stupéfait, fixant son frère.

Une cigarette pendait aux lèvres minces de Jack. Il était pâle, ses yeux bleus étaient minces et froids. Il tenait un revolver à la main. Hank n'avait pas compté avec cela. Il ne s'était pas attendu à voir Jack armé. Il ne voulait pas mourir — il voulait seulement se blesser dans le dos.

Il était là, le couteau dans son dos, sa main droite serrant le bord de la porte. Il ne pouvait lâcher la porte sans que tout son complot s'en allât en fumée. Il restait là, simplement, fixant des yeux Jack Blindloss.

Jack dit: « Sale fils de... ! » Il traversa la longue pièce, son revolver braqué sur Hank. « Alors, tu as des renseignements pour les flics, n'est-ce pas? Très bien. Oui, c'était comme ça, Carole et moi. Il y a deux façons de voir les choses. As-tu jamais entendu parler du mari jaloux qui descend sa femme parce qu'elle est tombée amoureuse d'un autre type? As-tu jamais entendu parler de ça? »

Jack s'approcha encore, le visant toujours, les lèvres grimaçantes autour de la cigarette lumineuse. Les regards étaient des vrilles qui perçaient la fumée qui lui voilait la figure.

« Tu l'as tuée, Hank. Par l'enfer, je ne sais pas comment tu t'y es pris, mais c'est toi qui l'as tuée. Toi... toi... » Jack bredouilla, avala sa salive. « Elle était la plus belle créature que Dieu ait jamais faite, et tu l'as tuée. »

Un sourire lent et stoïque entr'ouvrit les lèvres de Hank.

Sa main droite lâcha la porte. Le complot n'avait plus d'importance à présent. Il avait besoin de ses deux mains pour combattre Jack armé de son revolver, et même alors...

Que se passait-il? Par l'enfer, que se passait-il dans son dos? Il n'avait pas entendu le couteau tomber. Il n'était pas tombé. Il était toujours là, appuyé contre le dos de Hank.

Le maudit chat avait poussé les clefs de Carole sous la porte. Le couteau était dans son dos et devant lui il y avait Jack, Jack et son revolver.

Jack disait: « Et si nous n'avions pas eu le même père, je te descendrais avec ça, Hank. » Puis il avait lancé son poing en plein dans le visage de Hank, poussant Hank contre le couteau, le frappant de nouveau... « Allons, viens te battre, espèce de...! » Il mit son revolver en poche, saisit Hank par le devant de sa chemise et le tira en avant, l'écartant du couteau; il s'accrocha à lui, essaya de le maintenir debout pour le frapper de nouveau.

« Jack, pour l'amour du ciel... »

« Ah! » Jack le lâcha. Jack avait vu le couteau fixé dans la porte. Il recula, vit Hank fléchir les genoux et tomber en avant sur le sol. Il répéta: « Ah! » Puis, marchant à reculons, il culbuta sur le fil de la lampe qui se trouvait au bout de la table. La lampe s'écrasa sur le sol, s'éteignit, et dans l'obscurité soudaine, Jack, pris de panique, se retourna et s'enfuit de la maison...

Il n'était pas encore mort. Pas tout à fait. Tout s'était déroulé exactement comme il l'avait combiné, car Ruffy avait retiré les clefs de dessous la porte et le couteau aux empreintes révélatrices était tombé. Tout était comme il l'avait combiné, à cela près que lui, Hank Blindloss, se mourait. Mais il n'était pas encore mort, il lui fallait vivre encore un peu. Il fallait qu'il trouvât encore un sursaut de force, encore un peu d'énergie à dépenser pour atteindre le téléphone. Il voulait dire à quelqu'un la vérité, car maintenant, il voyait Jack Blindloss sous un jour différent, il le voyait objectivement. Jack était envoûté, comme Hank, Angus, Kip, le fils Carter l'avaient été. Il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait

fait. La vraie coupable, c'était la beauté fatale et mensongère de Carole, et Jack n'y pouvait rien.

Maintenant, se dit-il, *maintenant...* et il se rapprocha pouce à pouce de la table pour s'y accrocher et faire tomber le téléphone à terre... s'il pouvait en avoir la force... Il devait parler à quelqu'un — *à n'importe qui...* Ecoute, n'importe qui, je suis Hank Blindloss. Tu n'as jamais entendu parler de moi, mais lis les journaux demain et tu sauras qui je suis. Ecoute ceci: J'ai tué Carole. C'est ma femme. C'est une sorcière. Je l'ai empoisonnée si adroitement, que rien ne pouvait m'accuser. Je n'étais même pas là. Carole buvait toujours de l'eau douce. Tu comprends? J'ai simplement dévissé le conduit du cylindre adoucisseur d'eau et j'ai versé tout l'arséniate de plomb que j'ai pu trouver dans le cylindre.

Ce poison est lent, mortel, et à double action. Plomb et arsenic. Elle a dû avoir une mort horrible, et c'est moi qui l'ai tuée. Quand l'employé du service des eaux viendra dans un jour ou deux, il ôtera ce cylindre et en mettra un nouveau. Pour recharger ce cylindre, on l'emportera d'ici, et on le nettoiera de sa zéolite en y faisant passer un courant d'eau sous pression. Tu comprends? Toute trace du poison disparaîtra dans ce courant, au service des adoucisseurs d'eau. C'est malin, n'est-ce pas? Elle méritait de mourir ainsi. Mais Jack ne mérite pas de mourir. Jack est un envoûté, comme nous tous, et elle était une sorcière. Elle aurait dû être brûlée vive, mais à défaut, c'est le poison qui lui convenait le mieux...

Voilà ce qu'il voulait dire à quelqu'un. *A n'importe qui.*

Il sentit un flot d'énergie le traverser comme une brûlure. Il appuya les mains au sol, souleva le torse. Il se traîna en avant et retomba sur le sol, haletant. Une de ses mains gantées avança, toucha le pied de la petite table. *S'y cramponner. Renverser cette sacrée table. Faire tomber le téléphone par terre.*

La table vacilla et se renversa sur Hank. Un instant, il crut que c'était la fin. Puis, tout près de sa tête, il entendit un bourdonnement léger et continu. Le bourdonnement du téléphone décroché. Le récepteur était près de sa tête. Où était

l'appareil? Sa main droite avança en tâtonnant. Pieds de table, fils de téléphone... *Suivre les fils, jusqu'à l'appareil.*

Il trouva l'appareil. Sa main ouverte appuya sur le cadran. Il sentit le butoir du cadran à travers son gant. *Maintenant. Sous le butoir, juste dessous — l'appel à la centrale. Mettre le doigt dans ce trou et lui faire faire le tour du cadran. Tout le tour. Maintenant. Enlever le doigt. Laisser le cadran retomber. Maintenant. Ecouter.*

« Ici la centrale. »

Hank eut une aspiration saccadée. *Maintenant. A haute voix. Le lui dire et qu'elle entende.*

« Ecoutez. Ici... ici... Hank Blindloss... J'ai tué ma femme. Arséniate de plomb dans l'adoucisseur d'eau... J'ai tendu un piège à Jack. Je me suis poignardé moi-même... Les empreintes de Jack sont sur le couteau... J'avais des gants. On trouvera les gants. On... »

« Allo, » fit l'employée. « Allo! »

Il ne répondit pas. Le sol plat s'inclina, se dressa jusqu'à la verticale. Il glissait rapidement à travers la terre à présent, vers le bout de la terre, vers l'abîme de ténèbres. Il entendait dans sa tête un cliquetis bruyant et continu, comme si on eût tenu la pendule contre son oreille. C'était Carole. Carole était là.

S'il y avait quelque chose au fond de l'abîme de ténèbres, ce serait Carole, qui attendait Hank. Il ne lui échapperait pas, pas même en ce moment...

ROYCE HOWES

UN BON TRUC

Tout commentaire critique de ce brillant récit ne ferait qu'en révéler l'intrigue; Emil Dill agit avec tant d'aisance et réalise son plan avec tant de perspicacité que la scène finale fait explosion sous les yeux du lecteur avec la force d'une bombe à retardement. Voici un récit que vous relirez et que vous étudierez pour localiser les éléments qui vous auront échappé à la première lecture — et pour découvrir qu'ils étaient présents tout le temps!

Emil Dill s'appuyait au bout du pupitre officiel et regardait fixement le lieutenant Farron. Dill est reporter de nuit des affaires policières pour la *Ledger-Gazette*, mais il n'a pas l'air que les gens qui ne sont pas de la partie s'attendent à trouver à un reporter. Il a passé la cinquantaine, et on le prendrait pour un pasteur pauvre. Il ne fume pas, et il ne prend un verre que quand il croit que, pour des raisons professionnelles, il est politique d'accepter celui qu'on lui offre.

A part de nombreuses parties de poker à son quartier général à l'imprimerie du journal, la seule activité mondaine de Dill est d'assister à des réunions de Boy Scouts, à des soupers de la paroisse, à des patronages et à d'autres divertissements de ce genre. Il y pratique des tours de prestidigitation. Il y est passable, mais c'est son seul dada et il le cultive avec amour.

Accoudé au pupitre, Dill ne quittait pas des yeux le lieutenant. Farron faisait semblant de s'intéresser, beaucoup plus qu'il n'était nécessaire, aux formulaires qu'avait posés sur le pupitre le policier qui avait fait le service de jour et qu'il venait de relever. Dill et Farron font semblant d'être en bons

termes, mais depuis trois ans que Farron est au poste central, il n'en a jamais appris à Dill, au sujet d'une affaire, plus que ce qui est strictement exigé par le principe de l'accès du journalisme aux événements publics. Dill vous dirait que les policiers trop taciturnes le sont devenus parce qu'ils ont tant à cacher qu'ils n'osent plus parler de quoi que ce soit.

Donc, Dill observait le lieutenant comme s'il espérait, en l'examinant assez longtemps et avec assez d'insistance, découvrir quelque chose de sinistre. C'était sa façon tranquille de taquiner un policier qu'il n'aimait pas. Farron en était juste arrivé au moment où il ne pouvait raisonnablement plus prétendre étudier les formulaires et ne pas remarquer Dill, quand la grande porte de bronze qui donnait sur la rue s'ouvrit.

On pouvait voir que l'homme qui entrait n'était pas habitué aux postes de police. Il hésita un moment sur le seuil devant la pénombre puis s'approcha du pupitre; son attitude était un mélange de timidité et de violence. Sa démarche était irrégulière. Il n'était pas précisément boiteux, mais un de ses pieds frappait le sol carrelé avec plus de force que l'autre. Ses pas résonnaient dans la pièce au plafond haut.

Sauf qu'il était plus voûté, il ressemblait tant à Dill qu'on n'aurait pu les distinguer l'un de l'autre en les rencontrant ensemble. Arrivé près du pupitre, il s'arrêta, regardant Farron, et les lampes jumelles sur leur support de cuivre accusèrent les rides profondes et tombantes de son visage.

« Eh bien, monsieur, que puis-je pour vous? » demanda Farron. Il jeta un regard de côté comme s'il espérait que Dill pût avoir disparu.

« Je voudrais porter plainte contre un homme qui tourne autour de ma fille, » dit l'homme.

« Quel est votre nom? » demanda Farron, son crayon en suspens au-dessus de son bloc-notes.

« Partlinger. Arthur Partlinger. »

« Comment écrivez-vous ça? »

« Part, comme part, et linger. Partlinger. »

« Epelez-le. Dites-moi les lettres, » dit Farron avec irrita-

tion. Puis il regarda Dill et changea de ton. « C'est plus sûr ainsi, monsieur, » dit-il. Partlinger épela son nom et donna son adresse.

« Eh bien, quelle est cette histoire d'un type qui tourne autour de votre fille? » demanda Farron.

« C'est un gredin — un gredin vulgaire. J'ai découvert qu'il tenait un tripot. Ce n'est pas du tout le genre d'homme qu'une famille convenable souhaiterait comme camarade à sa fille. » Partlinger parlait avec une ardeur concentrée.

Dill et le lieutenant le regardaient attentivement. Farron ne pensait pas à son procès-verbal. Dill pensait que Partlinger avait l'air d'un respectable citoyen, même s'il se montrait irritable sur le chapitre de l'amoureux de sa fille. Ce n'était sûrement pas un original. Peu de gens sont capables de voir leur ressemblance avec autrui, et Dill aurait probablement protesté si on lui avait dit qu'il prenait dès le début le parti de Partlinger parce qu'ils avaient tant de traits communs. Il aurait plutôt admis qu'il se rangeait aux côtés de Partlinger parce qu'il était toujours prêt à s'opposer à Farron.

« Quel âge a votre fille? » demanda Farron.

« Myrna a vingt-trois ans. »

Farron posa son crayon et repoussa le bloc-notes. « Elle n'est pas mineure. Elle est assez âgée pour savoir ce qu'elle fait, » dit-il à Partlinger. « Je croyais que vous m'apportiez une C. D. M., c'est à dire une contribution à la délinquence d'un mineur. Si vous ne voulez pas qu'elle aille avec ce type, interdisez-le lui C'est votre affaire. Vous êtes son père. La police n'y peut rien. »

« J'ai essayé de lui parler, mais elle est volontaire et obstinée. Je n'arrive pas à lui faire comprendre combien cet homme est mauvais. » Quelque chose dans le langage de Partlinger faisait vaguement songer Dill à un tract.

« Eh bien, comme je vous l'ai dit, nous ne pouvons rien y faire, » dit Farron d'une voix subitement déterminée.

« Vous pouvez l'arrêter, » objecta Partlinger. « Vous pouvez l'envoyer en prison ou le chasser de la ville. Je sais tout sur

son compte, commissaire. Je m'en suis occupé. C'est un joueur — un joueur professionnel.

« Avez-vous une preuve qui nous permette de présenter au tribunal une P. J. O.? » demanda Farron. « C'est à dire une plainte justifiée et opérante. Nous ne pouvons pas perdre notre temps à arrêter des gens que nous ne pouvons pas faire condamner, vous savez. Tout ça coûte cher, et nous devons penser aux contribuables. Où habite ce type? Pouvez-vous déterrer quelqu'un qui a joué dans ce tripot et qui veuille bien signer une plainte? »

Partlinger ne répondit pas. Il restait là, l'air furieux, déçu et perplexe. Après quelques instants, il se détourna du pupitre et pour la première fois regarda Dill bien en face. Son expression changea. « N'êtes-vous pas Emil Dill? » demanda-t-il. « N'êtes-vous pas un reporter qui écrit des articles dans la Ledger-Gazette? Vous ne vous souvenez pas de moi, mais je me souviens bien de vous. Vous avez fait une séance de prestidigitation au dîner de notre club, au printemps dernier. C'était juste après Pâques, 277 place du Centenaire. »

Dill hocha la tête. « Certainement, » dit-il. « Je me souviens. J'ai terminé par mon truc du drapeau et du verre d'eau. »

« Ne pouvez-vous pas faire quelque chose pour moi? » demanda Partlinger. « Ne pouvez-vous pas faire un article dans votre journal pour dire que la police refuse d'agir contre ce gredin? »

« Ce n'est pas permis — ce n'est pas une matière de fait-divers, » expliqua Dill. « Nous pourrions être poursuivis pour calomnie et diffamation. »

« Mais tout est vrai. Je vous le garantis. D'ailleurs vous n'auriez pas besoin de citer le nom du type. » Partlinger sourit comme si l'affaire était conclue.

Dill secoua la tête. Il détestait s'associer à Farron, mais dans le cas présent, la loi le lui ordonnait. « C'est comme le lieutenant l'a dit, » expliqua-t-il. « Votre fille n'est pas mineure. Elle a le droit de fréquenter qui bon lui semble. Elle pourrait nous poursuivre aussi bien que l'homme, et elle en serait sans doute plus capable. Elle pourrait dire que notre

journal a fait preuve d'indiscrétion et a jeté le trouble dans ses affaires, et que nous lui avons causé un affront et un dommage moral. Les affaires de famille, c'est de la dynamite pour un journal, Mr Partlinger, sauf si elles sont déjà entre les mains de la police ou des tribunaux. »

Il leva les yeux vers Farron et leurs regards se rencontrèrent. Le lieutenant souriait d'un air sarcastique, les paupières baissées. Dill revint à Partlinger.

« Allons, Mr Partlinger, » dit-il. Venez avec moi à la rédaction et racontez-moi toute votre histoire. Peut-être trouverai-je le moyen de vous aider si je vois ça dans les détails. »

Le poste central se trouve dans le même immeuble que les quartiers généraux, et Dill conduisit Partlinger par les portes battantes, le vestibule central et les ascenseurs.

Quand il revint, il était près de minuit, heure à laquelle se termine la prestation de Dill. Il attendit que Farron eût fini d'écrire le procès-verbal d'un ivrogne et qu'on eût emmené l'ivrogne pour le conduire dans une cellule.

« Eh bien, » demanda Farron, « connaissez-vous l'histoire de la fille qui ne veut pas obéir à son père? »

« Vous auriez pu faire quelque chose pour ce type, » répondit Dill. «Vous auriez dû le laisser raconter son histoire. Il se trouve que le type que la fille fréquente est Dude Benja. Dude a un casier judiciaire aussi long qu'une échelle de pompier. »

« Je ne peux pas faire des histoires à un type parce qu'il a un casier judiciaire. »

« Cela s'est déjà fait. »

« Ce département n'emploie pas ces méthodes. »

N'importe qui, après avoir passé un mois aux quartiers généraux aurait pu démentir cette affirmation, mais Dill la laissa passer. « N'importe, vous auriez dû faire quelque chose, » dit-il à Farron. « Dude n'est pas le genre de type qu'on peut laisser tourner autour d'une fille comme celle de Partlinger. »

« Dude Benja n'est rien du tout, » annonça Farron. C'est un bandit en toc. Tout ce qu'il fait, c'est tenir un petit tripot

dans son propre logement, au vieux Mowry. Bien sûr que nous le savons. Il n'y a rien dans ce district que nous ne sachions. Mais il ne vole pas l'argent des imbéciles. Les types qui viennent jouer chez Dude sont aussi fats que lui. Ce ne sont pas des écoliers, ni des inspecteurs pompiers. »

Farron s'échauffait et devenait judicieux. « Et d'ailleurs, » continua-t-il, « supposez que nous le prenions en flagrant délit. Dude dirait qu'il était chez lui et qu'il recevait quelques amis pour une partie de cartes. Il dirait que nous le poursuivons parce qu'il a un casier judiciaire. Pour une histoire pareille, vous n'obtiendriez rien du tribunal, sauf une semonce pour avoir calomnié un électeur. »

« Très bien, donc ce que Dude fait au Mowry ne fait de tort à personne, » concéda Dill. « Revenons à Myrna Partlinger, âgée de vingt-trois ans. Comme je viens de le dire, Dude Benja n'est pas le genre de type qu'il convient de laisser tourner autour d'elle. Il faudrait que quelqu'un l'en empêche, et le père Partlinger ne sait pas comment s'y prendre. »

« Tout ce que je sais, c'est que la loi dit qu'elle est assez âgée pour veiller sur elle-même. » Farron parlait du ton aigre de quelqu'un qui espère que la conversation en restera là.

« Ce n'est pas parce qu'elle a vingt-trois ans qu'elle sait ce que c'est que les gens comme Dude, » s'obstina Dill. « Si elle le savait, elle cesserait de le fréquenter. »

« Dites donc, ce n'est pas moi qui lui fais la cour, » remarqua Ferron. Si vous voulez y mettre votre grain de sel, parlez à Dude, pas à moi. »

Dill regarda à terre et fit glisser la pointe de son pied le long d'une fente du carrelage. « Je ne crois pas que parler à Dude servirait à quelque chose, » dit-il. « Je crois qu'il faudrait faire quelque chose de plus énergique. »

« C'est mon avis, » approuva Farron.

Dill repassa son pied sur la fente. « A quel numéro du Mowry Dude tient-il son tripot? » demanda-t-il après un long silence.

« Le six cent dix-sept, » répondit Farron. « Si vous pensez

aller jusque là, j'y enverrai la voiture avec l'équipe de secours. » Il renifla avec un rire moqueur. Dill remonta à la salle de rédaction sans rien ajouter et donna son coup de téléphone à la Ledger-Gazette pour dire que son service était fini pour ce soir-là.

Dill s'était arrêté pour prendre un café et un sandwich, si bien qu'il était presque une heure quand il frappa au 617 du Mowry House. Après un temps assez long, la porte s'ouvrit juste assez pour montrer la moitié de la figure de Dude Benja. Quand il vit son visiteur, Dude parut surpris. Mais il fit entrer Dill et eut l'air charmé de le voir. Il y avait trois autres hommes dans la pièce, et tous trois avaient repoussé leur chaise loin de la table. L'un d'eux cachait sa main droite sous son veston.

Dill reconnut l'homme à la main cachée et ils se saluèrent. C'était Joe Moey. Joe était ce qu'on pouvait appeler le type du suspect : un de ces voyous que la police arrête chaque fois que quelque chose de fâcheux arrive, et qui ne tombe cependant jamais sous le coup d'une véritable accusation. Dill et Joe se connaissaient comme un reporter d'affaires criminelles et un personnage de ce genre finissent par se connaître avec le temps. C'était de la même façon que Dill avait fait la connaissance de Dude Benja.

« J'avais envie d'une petite partie de cartes ce soir, et je n'ai pas trouvé de partenaires à la salle de rédaction, » expliqua Dill à Dude. « Herb Farron m'a dit que je pourrais trouver quelque chose de gai ici. »

« A votre service, » dit Dude, et il présenta les deux hommes que Dill ne connaissait pas. Il les nomma simplement Morrie et Dutch.

Ils jouèrent simplement au poker et la partie fut calme. Il n'y eut rien de remarquable en fait de donnes; la chance tourna la plupart du temps en faveur de Dude. Dill, Morrie et Dutch jouaient un jeu classique. Joe risquait des coups hardis qui lui réussissaient rarement. Dude donnait quelquefois l'impression de jouer un jeu hasardeux pour favoriser

ses invités, mais ses adversaires se révélaient généralement moins bien pourvus de cartes qu'il paraissait le supposer. Toutefois, pour autant que Dill pût s'en rendre compte, tout se passa correctement.

Quand Dill eut perdu vingt dollars, il dit qu'il en avait assez pour une séance. Dude offrit une consolation banale en disant que le moins qu'il pouvait faire était d'offrir un verre. Tandis qu'il prenait une bouteille et des verres dans le buffet, Dill lui dit :

« Je n'ai pas voulu en parler plus tôt parce que j'ai eu peur de troubler votre jeu, mais un drôle d'oiseau est venu ce soir au poste central pour se plaindre de vous. »

Dude regarda par-dessus son épaule. « Vraiment? » dit-il. « Qui était de service? »

« Herb Farron. »

« Ça devait être une plainte sérieuse, pour troubler mon jeu, » dit Dude. « Qu'est-ce que c'était? »

« Un citoyen a dit que vous faisiez la cour à sa fille, et qu'il allait faire quelque chose pour vous en empêcher. »

Dude se mit à rire. « Un type du nom de Partlinger, n'est-ce pas? » demanda-t-il.

Dill inclina la tête. « A votre place, je prendrais garde, Dude. » dit-il. « Pourquoi ne laissez-vous pas cette jeune fille tranquille? »

« C'est une très jolie gosse, » riposta Dude. « Une petite blonde comme je les aime. Nous nous entendons très bien, et le père n'a qu'à aller se noyer dans le réservoir. Je parie que Farron n'a rien fait que le rabrouer. »

« C'est à peu près tout, » avoua Dill. « Seulement je dis qu'à votre place je prendrais garde. Ce Partlinger peut avoir des amis. »

Dude posa brusquement la bouteille et les verres sur la table. « Ça ne vous regarde pas, donc nous n'avons plus besoin d'en parler, » dit-il à Dill.

Dill haussa les épaules et éparpilla les cartes sur la table. Tandis que Dude versait le whisky, Dill laissa son regard errer sur le dos des cartes, qui représentait une fontaine au

clair de lune. Joe Moey l'observait et de temps en temps regardait aussi les cartes étalées. Quand son regard revenait à Dill, un de ses sourcils remontait légèrement.

« Je vais vous montrer un truc, » dit subitement Dill. Il rassembla les cartes et les tendit à Joe. « Prenez-en une — n'importe laquelle, » dit-il. « Vous pouvez la montrer aux autres si vous voulez, et retenez bien laquelle c'est. »

Joe regarda le paquet d'un air réfléchi et choisit une carte parmi celles du dessous. Il la passa rapidement devant les yeux de Dude, de Morrie et de Dutch. Dill posa le paquet sur la table, toujours l'envers au-dessus. « Maintenant mettez votre carte dessus », dit-il à Joe. Joe obéit, et pendant un instant Dill regarda la fontaine au clair de lune. Puis il poussa le paquet vers Joe. « Coupez n'importe où et mettez le paquet du dessous au-dessus, comme toujours quand on coupe, » ordonna Dill.

Quand Joe eut coupé soigneusement, Dill regarda les autres. « Vous pouvez tous couper, » dit-il. « Cela rendra le truc plus difficile pour moi. » Quand les trois autres eurent coupé, Dill se mit à séparer les cartes, à l'endroit cette fois. Il s'arrêta au huit de trèfle. « Voilà votre carte, Joe, » dit-il.

Joe restait immobile, regardant la carte. « C'est exact? » insista Dill.

« C'est ma carte, » reconnut Joe. « C'est un bon truc, c'est très bien, » ajouta-t-il. Son sourcil remonta de nouveau. Dutch regarda Dude, puis de nouveau Dill, et déclara aussi que c'était un bon truc. Morrie voulut le voir encore une fois. Dude vida son verre, dit qu'il était l'heure de séparer les hommes des petits garçons et demanda qui voulait se ranger parmi ces derniers.

A cette annonce, Dill déclara qu'il en avait assez de jouer et Joe Moey ajouta qu'il avait sommeil. Il dit qu'il avait eu tort de boire du whisky, car lorsqu'il buvait tot le matin, cela l'assoupissait. Dutch et Morrie trouvèrent qu'une partie à trois ne serait pas assez mouvementée.

Dill se coucha si tard qu'il n'avait dormi que quatre heures quand sa femme le réveilla un peu avant neuf heures pour

lui dire qu'on le demandait au téléphone. C'était Nathan Mc Kerry, le chef des détectives.

« Désolé de vous tirer du lit, Emil, » dit Mc Kerry, « mais je voudrais que vous veniez immédiatement. »

« Oui? » demanda Dill. « Qu'y a-t-il que vous ne puissiez pas faire faire par l'employé du service de jour? » Il avait senti son cœur se crisper, mais il surveillait sa voix. A l'entendre, on eût dit qu'il ne croyait pas que Mc Kerry pût avoir quoi que ce soit d'intéressant à raconter.

Le chef négligea la question de Dill. « Herb Farron dit qu'en quittant le service la nuit dernière vous avez dit que vous alliez au Mowry chez Dude Benja, » dit-il. « Y êtes-vous allé? »

« Certainement. J'ai pris part au jeu. Dites, qu'est-ce qui se passe? » demanda Dill avec une curiosité soudaine.

« Dude a été tué dans la chambre même où vous avez joué. »

Dill resta silencieux pendant quelques instants après la déclaration de Mc Kerry. Puis il dit : « J'arrive aussitôt que j'aurai enfilé mes vêtements et trouvé un taxi. »

En descendant en ville, Dill éprouva, pour la millième fois dans sa carrière, sans doute, un sentiment d'orgueil à constater la rapidité avec laquelle on travaillait dans sa profession. Les dernières éditions du matin annonçaient en manchette l'assassinat de Dude.

Dans le bureau des détectives qu'il traversa pour gagner le cabinet du chef Mc Kerry, Dill rencontra le lieutenant Farron. Farron venait de sortir de chez le chef et se hâtait.

« Vous êtes suspect aujourd'hui, Emil, » dit-il sans s'arrêter. « Vous êtes le dernier parmi ceux que nous connaissons qui a vu Dill vivant. »

Dill grimaça un sourire, mais ne répondit pas. Il voulait d'abord avoir un entretien avec Mc Kerry.

Mc Kerry le salua d'un brusque signe de tête, et Dill se laissa tomber sur une chaise après avoir jeté son chapeau sur une étagère. « Comment est-ce arrivé? » demanda-t-il.

« Trois balles d'un douze. On dirait qu'il a essayé de se sauver, » dit le chef. « Sa tête était dans le corridor et ses pieds dans la chambre. Qui était au jeu, à part vous? »

Dill réfléchit un moment, se demandant qui il fallait soupçonner, mais ne trouva personne. « Joe Moey et deux oiseaux nommés Morrie et Dutch. Je n'ai pas entendu leur autre nom et je ne me souviens pas de les avoir vus auparavant, » dit-il.

Mc Kerry poussa sur un bouton et un détective se montra à la porte. « Tapez-moi un mandat d'arrêt, » ordonna le chef, « pour Joe Moey, Morrie Gorsky et Dutch Potter. Nous avons besoin d'eux pour l'affaire Benja. Dites aux hommes qui iront les arrêter que Joe, Morrie et Dutch sont suspects, très suspects. A propos, avons-nous quelqu'un de garde à la morgue? On ne sait jamais ce qui peut se passer à la morgue quand il s'y trouve un type comme Benja. »

« Le sergent Hale y est, » dit le détective.

Mc Kerry le congédia d'un geste. « Eh bien, que s'est-il passé au Mowry pendant que vous y étiez? » dit-il en revenant à Dill.

« J'y suis arrivé vers une heure. Dude et les autres avaient l'air d'avoir joué aux cartes. J'ai dit que je voulais prendre part au jeu, et c'est ce que j'ai fait. Je ne sais pas à quelle heure nous avons cessé, mais il était près de cinq heures quand je suis arrivé chez moi. Dites, chef, il y a eu des coups de feu, est-ce que personne au Mowry n'a rien vu? »

Mc Kerry secoua dédaigneusement la tête. « Est-ce qu'il y a jamais personne qui remarque quelque chose d'important dans un endroit comme le Mowry? » demanda-t-il. « Le veilleur de nuit dit qu'il a vu deux hommes sortir du corridor un peu avant les coups de feu, mais il ne se souvient plus de ce qui s'est passé après le moment où les gens du sixième ont sonné à son bureau pour lui dire qu'un malheur était arrivé. Il dit que n'importe qui a pu entrer ou sortir à ce moment. Il était trop appelé pour s'en rendre compte. Dites-moi, Emil, vous a-t-il semblé qu'un de ces types était armé? »

« Eh bien, quand je suis entré, Joe Moey avait glissé sa main dans son veston comme s'il tenait quelque chose. »

« Y a-t-il eu une querelle? »

« La seule querelle, si l'on peut dire, a eu lieu quand j'ai

dit à Dude qu'il devrait cesser de faire la cour à une petite demoiselle blonde. Il s'est un peu vexé. »

Mc Kerry ne s'intéressa pas pour l'instant à une querelle aussi insignifiante. « C'est absolument tout? » insista-t-il. « Il n'y a rien eu qu'une paisible partie de cartes? Comment s'est-elle terminée? »

« J'ai perdu pas mal d'argent, et j'ai dit que j'en avais assez. »

« On a accepté ça aimablement? »

« Certainement. Dude nous a offert un verre et je lui ai montré un truc de cartes. » Il sortit de sa poche un paquet de cartes. « C'est un truc épatant, chef. Laissez-moi vous le montrer. »

« Je vous en prie, Emil, » implora le chef. « J'ai à m'occuper d'un assassinat, ce matin. Montrez-moi cela une autre fois. »

Dill déploya les carte en éventail. « Cela ne prendra pas une minute, » dit-il. « D'ailleurs vous ne pouvez pas faire grand'chose jusqu'à ce qu'on amène Joe Moey et les deux autres. Prenez une carte. Celle que vous voudrez. »

Mc Kerry céda. Il est plus facile et cela prend moins de temps de laisser Dill montrer un de ses trucs que de le persuader de ne pas le faire quand l'envie lui en prend. N'importe qui, au quartier général, vous dira cela. Le chef choisit une carte et obéit aux instructions de Dill en la mettant sur le paquet et en coupant.

« Qui a gagné le plus chez Dude? » demanda-t-il en déplaçant la moitié du paquet de cartes et en enfouissant celle qu'il avait choisie environ au milieu.

« C'est Dude, » déclara Dill. « Coupez de nouveau. Coupez deux ou trois fois. Cela rendra le truc plus difficile pour moi. »

Mc Kerry obéit et Dill partagea les cartes jusqu'à ce qu'il arrivât au quatre de cœur. « C'est la carte que vous avez tirée, » dit-il au chef. « C'est bien cela? »

« C'est cela! C'est un bon truc, » admit Mc Kerry. « Seulement j'aimerais vous le voir faire avec d'autres cartes. »

« Vous pensez que ces cartes sont marquées? » demanda Dill.

« Je sais qu'elles le sont. C'est la seule manière dont vous puissiez faire cela — enterrer une carte en coupant trois ou quatre fois, et puis la ressortir en les partageant. »

Dill parut offensé. « Je n'emploie pas de petits moyens mécaniques comme les cartes marquées, » dit-il. « Un truc qu'on ne peut pas faire avec n'importe quel paquet de cartes, je ne vois pas à quoi il rime. Sinon, c'est comme quand on scie une femme en deux — ce n'est pas un vrai truc. »

Mc Kerry ne put suivre ce raisonnement, et il répéta qu'il était impossible de faire ce truc avec des cartes non marquées.

« Ecoutez, » déclara Dill. « Vous êtes détective et je veux vous prouver qu'un homme de votre profession ne doit pas se hâter de conclure. Je vais vous expliquer comment on fait ce truc. Voyez, pendant que je manie ce paquet de cartes, je peux facilement voir celle du dessous. Quand vous coupez, vous posez naturellement la carte qui était au dessous sur celle que vous avez choisie et posée au-dessus du paquet. Il y a beaucoup de chances pour que vous ne coupiez jamais de manière à séparer ces deux cartes, et si vous le faites, vous ne pouvez que les remettre dans leur position première — celle que je connais au-dessous et celle que vous avez tirée au-dessus. Avant de partager, je jette un coup d'œil pour être sûr que ce n'est pas le cas. Si c'était le cas, votre carte serait la première du paquet. Autrement, c'est celle qui se trouve juste après celle du dessous, c'est à dire celle que je connais. Vous comprenez? »

« En effet, c'est juste et enfantinement simple, » avoua Mc Kerry. « Très bien, Emil, je vous fais mes excuses. Vous n'employez pas de cartes marquées. » Il s'arrêta court et regarda Dill. « Dites-donc, » dit-il, « quand vous avez fait ce truc chez Dude, vous êtes-vous servi des cartes que vous avez ici ou de celles avec lesquelles vous jouiez? »

« Je me suis servi des cartes de Dude, » dit le reporter « Pourquoi? »

Mc Kerry se leva. Il tenait les cartes à la main, et Dill eut nettement l'impression qu'il allait donner libre cours à une violente émotion en les lui jetant à la figure. Quoi qu'il en

fût, le chef fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Il se rassit et décrocha l'écouteur.

« Quoi? » s'exclama-t-il... « Qui?... Oh, Hale. Oui je sais, vous êtes à la morgue. » Mc Kerry s'arrêta pour écouter. « Oui? » dit-il. « Comment s'appelle-t-elle?... Myrna Partlinger, hein? Eh bien, elle n'est peut-être rien du tout ou peut-être est-ce la bonne amie de Dude. Laissez-la seulement déposer ses stupides fleurs et s'en aller. Je sais ce qui s'est passé. C'était une bagarre à propos de cartes. Joe Moey, ou peut-être était-ce Morrie Gorsky ou Dutch Potter, a cru que Dude trichait et que ses cartes étaient marquées. Donc, qui que soit cette Myrna Partlinger, elle n'a rien à voir avec l'assassinat de Dude. »

Mc Kerry raccrocha et se retourna vers Dill. « Ce n'est pas que je me soucie beaucoup qu'un type comme Dude Benja soit tué, » dit-il. « C'est seulement que ça fait tort au service que des vagabonds se massacrent dans les faubourgs. Cela donne aux citoyens l'impression que nous ne surveillons pas bien. Je ne peux rien vous faire, Emil, mais j'aurais cru qu'un homme de votre expérience serait plus capable de calculer les conséquences. A quoi songiez-vous donc en faisant un truc comme celui-là, chez un joueur de profession, avec ses propres cartes, sous le nez de ses habitués? »

Dill hocha gravement la tête d'un air niais. Il y avait de l'horreur dans sa voix.

« Quand on pense qu'un vieux petit truc de cartes peut avoir des effets pareils, » murmura-t-il. « On pourrait vraiment croire que j'ai attiré Dude dans un piège... comme si j'avais une raison de me débarrasser de lui. » Le visage de Dill s'éclaira soudain. « Je parie qu'Herb Farron aimerait voir faire ce truc... ce truc qui a provoqué une telle histoire. Est-il ici, » demanda-t-il.

« Il va revenir tout à l'heure », dit le chef. « Herb a dû aller voir quelqu'un, pour décommander la voiture d'occasion qu'il comptait acheter. On dirait que l'affaire était presque conclue, et que quelque chose est survenu brusquement qui a dérangé toutes ses combinaisons financières. »

ROBERT C. DENNIS

NE REVIENS PAS VIVANTE

Ce petit récit original fleurit sur le terrain de l'assurance, défriché par James Cain dans ses romans « Le facteur sonne toujours deux fois » et « Double indemnité ». Bien des personnages de romans policiers ont les plus grandes peines à se débarrasser du cadavre après l'assassinat, mais voici une nouvelle formule : Frank Partridge cache le corps à tous les regards et à tous les soupçons plusieurs années avant le moment critique!... Robert C. Dennis, pour autant qu'on en puisse juger, n'a pas été frustré des fruits assurés de son talent, mais, à considérer les résultats, il a été injustement négligé par le meilleur public.

Il y a une chose que vous devez comprendre : je ne suis pas un criminel. Je n'ai pas la mentalité d'un criminel. Il est vrai que la police est convaincue que j'ai tué ma femme il y a sept ans. C'est ridicule, j'étais moralement incapable de tuer ma femme. Je l'aimais. Il est vrai que j'ai été responsable de sa disparition il y a sept ans, et que j'ai machiné une escroquerie, mais la faute en est aux circonstances.

Je ne suis pas un criminel!

Peut-être vous souvenez-vous de l'époque d'il y a sept ans — 1938. La crise — ou la dépression — touchait à sa fin. Les plans d'armement étaient mis à exécution. L'Europe mobilisait. Chamberlain avec son parapluie était à Munich, sacrifiant des pays pour éviter la guerre. J'avais trente-neuf ans.

« Nous aurons la guerre dans six semaines, » prophétisai-je.

« En Europe, » dit vivement Mildred. « Cette fois nous n'y serons pas mêlés — du moins je l'espère. »

« Nous y entrerons au printemps, » dis-je.

« Mais tu as trente-neuf ans, Frank, » insista-t-elle. « Tu ne devras sûrement pas partir! »

« Je ne songeais pas à cela. Ecoute : La dernière guerre a duré quatre ans et demi. Celle-ci durera aussi longtemps — mettons cinq ans. Aucune nation n'est capable de mener une guerre moderne plus longtemps que cinq ans. » Je répétais comme un perroquet les commentaires de la radio, mais c'était là mon opinion. « Cinq ans. Nous serons en mil neuf cent quarante-trois. Disons deux années de prospérité pour reconstruire ce que la guerre aura détruit. Cela nous met en mil neuf cent quarante-cinq. Et ensuite? »

« Je ne sais pas » avoua Mildred.

« Une nouvelle crise. La pire de l'histoire. »

Je crus qu'elle allait pleurer. Nous n'étions pas encore tout à fait remis des effets de la période que nous venions de passer, et nous en portions les marques, elle plus que moi, pensai-je. Ces durs moments l'avaient rendue laide. Ses cheveux, qui tombaient en mèches, n'étaient pas ondulés, son visage était marqué de rides et sa vieille robe brune ne lui allait plus.

« Qu'allons-nous faire, Frank? » chuchota-t-elle.

« J'aurai quarante-six ans alors, » continuai-je. « Je serai considéré comme vieux, quand je voudrai trouver du travail. » C'était une perspective sinistre, et même les secours du gouvernement, que nous avions refusés auparavant, pourraient être les bienvenus. Cela pourrait être aussi grave.

Mildred fit naître l'idée qui me vint ensuite, en disant : « Il y a l'assurance. Elle vaudra quelque chose à ce moment. »

« Très peu de chose, » dis-je. La police d'assurance était de vingt ans, et je l'avais prise au nom de Mildred dès que j'avais retrouvé du travail, six mois auparavant. Je ne pouvais pas me faire assurer moi-même; aussi, à défaut de cela, avais-je fait ce qui me paraissait le mieux — une assurance de dix mille dollars. Les paiements étaient élevés, et s'il y

avait une nouvelle crise, je ne pourrais jamais les continuer. Je suppose que je n'aurais pas dû prendre une assurance aussi coûteuse, mais un peu de prospérité avait pour un moment brouillé mon jugement.

« Très peu de chose, » répétai-je. « Assez pour vivre un an ou deux. Et ensuite? »

« Je ne sais pas. » dit Mildred avec désespoir.

« Si nous pouvions toucher les dix mille dollars à ce moment, nous serions tranquilles pour le restant de nos jours. »

Elle eut un petit sourire. « Veux-tu me tuer, ou dois-je mourir d'une mort rapide et naturelle? »

Je voudrais que vous notiez cela. Elle dit ces mots en manière de plaisanterie. *C'était* une plaisanterie. Au fond d'elle-même, elle savait que j'étais incapable de la tuer.

Je dis très lentement : « Personne ne doit mourir — du moins vraiment. Si la compagnie d'assurance croyait que tu es morte, nous pourrions toucher la prime, n'est-ce pas? »

« Mais c'est impossible. Comment pourraient-ils penser que je suis morte, si je ne le suis pas? Un docteur verrait vite que je suis vivante. » Elle secoua la tête avec impatience. « Viens dîner. »

Mais quoique j'eusse faim, je ne pus pas manger. « Il y a deux moyens, » dis-je soudain en posant ma fourchette. « Premièrement, si quelqu'un mourait et que la compagnie d'assurance croyait que c'est toi, ils devraient payer. Evidemment, ce n'est pas possible. Mais le second moyen... »

Mildred écoutait attentivement. « Quel est-il? »

« Si tu disparaissais et qu'on ne te retrouvait pas, je pourrais dire que tu dois être morte. Et au bout d'un certain temps, les tribunaux te déclareraient légalement morte. Alors nous pourrions toucher les dix mille dollars. »

« Combien de temps faudrait-il? » chuchota Mildred.

« Sept ans, » dis-je. « Et ces mêmes sept ans ne nous donneraient que moins du tiers de la somme. »

Elle laissa échapper un long soupir. « Comment, ce serait en mil neuf cent quarante-cinq! »

« Exactement. Deux ans après la guerre. Au beau milieu de la crise. Quand d'autres mourront de faim et n'auront pas de toit, nous, nous aurions dix mille dollars! » Je m'échauffais. « Pense à cela, Milly! Dix mille dollars! Nous nous installerions quelque part où personne ne nous connaît, dans une petite ville par exemple — ou bien nous achèterions une ferme — et nous vivrions confortablement toute notre vie. Pense à cela! »

Elle y pensait, car cela signifiait la sécurité, et c'est ce que les femmes désirent par-dessus tout. Peut-être devrais-je dire que tout le monde le désire. Après la période que nous venons de passer...

« Est-ce que cela marcherait? » demanda calmement Mildred. « Comment ferions-nous? »

Nous laissâmes notre dîner refroidir sur la table et nous allâmes dans la pièce de devant. Là j'expliquai : « D'abord, il faudrait que tu t'en ailles — dans un autre quartier de la ville, par exemple, et que tu aies une nouvelle identité, une nouvelle vie. Il vaudrait mieux que tu quittes tout à fait la ville, mais comme ceci nous pourrions nous voir de temps en temps. Tu prendras un logement et tu devras trouver une situation quelconque, car je ne serai pas en état de te donner de l'argent. Du moins, pas les premiers temps. »

« Mais toi. » protesta-t-elle. « Est-ce que la police ne s'en mêlera pas? »

« Oh, je serai soupçonné, » concédai-je. On fera des recherches. Mais la police ne trouvera rien, puisqu'il n'y a rien à trouver. »

Elle approuva de la tête, mais elle n'était pas entièrement satisfaite. « Je pourrais me déguiser, » dit-elle en s'animant un peu.

« Cela peut être une bonne idée. Habille-toi autrement, d'une façon plus jeune. Fais-toi faire un rinçage au henné, maquille-toi beaucoup. Tu peux te rajeunir de dix ans. » Je fis une pause et la regardai avec insistance. « Ce sera dur — sept ans, c'est long. Mais cela finit par passer. Je peux

m'arranger pour te voir quelquefois. Mais ce ne sera pas facile. Crois-tu que tu puisses le faire? »

« Je peux le faire, » dit-elle gravement. « Tu verras. »

« Nous commencerons demain, » dis-je.

Le détective chargé des recherches s'appelait Kettle, et la première pensée qu'il m'inspira fut comique. C'était un homme grand et gros et je songeai : *Kettle? Il a davantage l'air d'un pot! (1)* Je ricanai légèrement et il le remarqua, Si bien que je suis sûr qu'il en conclut que j'étais un criminel plein de sang-froid.

Il se mit à l'œuvre avec beaucoup de confiance. Il connaissait le motif du crime et il connaissait le coupable. Il ne lui restait plus qu'à trouver le corps de la victime, puis à m'arrêter. Plein de zèle, il se mit à la recherche du cadavre de Mildred.

Au bout d'une semaine, il perdit le gai demi-sourire qui plissait sa grande bouche, mais il ne perdit pas confiance. Il ne fit que mettre plus d'ardeur à accomplir sa tâche.

Au bout du premier mois, il me regardait avec un respect nouveau. Pour ma part, je restais employé comme conseiller à la même firme, et je cultivais aussi le petit potager derrière la maison. Nous étions à la fin d'octobre et j'arrachais mes pommes de terre. Un jour, je vis Kettle qui m'observait pensivement.

« Rien de neuf? » Je m'étais exercé à poser cette question automatiquement, comme un mari affligé, mais qui espère toujours.

« Vous savez, » dit-il songeusement, « vous m'avez appris quelque chose. Oui, monsieur! Je vous ai sous-estimé au début. C'est mal. C'est vraiment très mal! Mais vous avez l'air si peu extraordinaire... » Il s'interrompit. « Si j'avais été sur mes gardes dès la première semaine, je vous aurais pincé alors, je crois. Oui, monsieur, je le crois! Vous avez sans doute fait des tas de gaffes, mais je n'y ai pas fait attention. J'avais trop confiance. »

« Vous ne devriez pas parler ainsi, » lui reprochai-je. « C'est une horrible accusation. Je n'ai pas fait de mal à ma femme. »

(1) Kettle : bouilloire.

Je me détournai et entamai un autre sillon de pommes de terre.

Soudain Kettle s'exclama. « Voilà ce que c'est! Ça doit être ça! Oui, monsieur. »

« Quoi? » demandai-je un peu effrayé.

Il ricana joyeusement et secoua sa grosse tête. « Je vais attendre un petit peu, Mr. Partridge. »

Il attendit jusqu'à ce que toutes mes pommes de terres fussent rentrées dans ma petite cave. Puis il apparut avec deux ouvriers armés de bêches et leur ordonna de creuser dans mon jardin.

Cela prit un jour et demi, et pendant ce temps, Kettle se promenait là, souriant et me faisant signe chaque fois que je sortais. Il me traitait comme un adversaire amical dans quelque jeu de devinettes. Il avait supprimé de l'affaire l'élément humain au point de n'avoir plus de pensées macabres. C'était un jeu, rien de plus. Mais un jeu qu'il était décidé à gagner.

Ce fut vraiment amusant de voir son assurance diminuer. Quand finalement il abandonna le jardin, il était si abattu que j'eus un peu pitié de lui, de même qu'il aurait eu pitié de moi si j'avais perdu. Mais il ne resta pas longtemps découragé. Son idée suivante fut la cave à légumes.

Il resta dans ce séjour sombre et humide pendant près d'une semaine.

Je commençais à m'amuser de notre petit jeu. Car j'entrevoyais dix mille dollars, et ma vie n'était pas en danger. En d'autres termes, j'éprouvais tous les frissons de l'homme qu'on pourchasse et qui essaie d'échapper tout en sachant qu'aucune fin violente ne me menaçait si j'échouais.

Les moyens de se débarrasser d'un cadavre étaient beaucoup plus nombreux que je ne l'avais imaginé. Mais il est vrai que je n'ai pas la mentalité d'un criminel. Kettle creusa partout où il était possible d'enterrer quelque chose. Il fit faire une analyse du contenu de la chaudière. Il trouva dans le voisinage une citerne abandonnée et y fit descendre un de ses hommes. Il fit draguer la rivière. Il fouilla la maison

pour trouver des acides ou du vitriol, dans le cas où j'aurais découpé le cadavre pour le faire disparaître pièce par pièce; il chercha en des cachettes auxquelles je n'aurais jamais songé si j'avais voulu en trouver une.

Il n'omit pas une seule hypothèse, et il arriva finalement, je crois, à la conclusion que le cadavre finirait par surgir et qu'il n'avait qu'à observer et à attendre. Kettle trouva suspect que nous n'eussions pas d'amis intimes dans le voisinage. En fait, tout le monde me soupçonnait.

« Mais je vous aurai, Partridge, » dit gaiement le détective. « Tôt ou tard je vous pincerai. Savez-vous pourquoi? Parce que je suis venu à bout de toute affaire à laquelle je me suis sérieusement appliqué. Et je m'applique à celle-ci. Oui, monsieur! »

Deux semaines plus tard il m'informa, le cœur presque brisé, qu'il en avait fini avec cette affaire. Elle était officiellement clôturée. Mildred était considérée comme disparue, c'est tout.

Oh, Kettle continuait ses recherches à ses moments de loisir, il me l'assurait tandis que son visage s'éclairait un peu. Il était toujours à mes trousses. Oui, monsieur!

Au bout d'un an, tout se passait pratiquement comme je l'avais prévu. Il est vrai que la guerre ne commença qu'en septembre 1939, presque un an plus tard que je ne m'y attendais. Et ce pays ne manifestait aucune intention d'y participer, mais je me souvenais comment nous avions réussi à nous tenir à l'écart jusqu'en 1917, et je savais que cela devait arriver.

La seconde année fut, je crois, la plus pénible. Ce n'était plus excitant. A présent, il semblait qu'une éternité nous séparait de 1945. Et Mildred me manquait. Nous nous voyions naturellement, mais en cachette et rarement, car Kettle rôdait toujours autour de moi. Mais, par-dessus tout, les soins de Mildred me manquaient. Je n'avais jamais compté vivre seul. Je suis un mauvais cuisinier et une déplorable ménagère. Je commençais à avoir l'air très négligé, mais je m'hypnotisais sur les dix mille dollars qui nous attendaient.

Pendant cette première année, on découvrit un certain nombre de cadavres, comme cela arrive chaque année dans une grande ville. Et chaque fois je fus convoqué pour voir si ce n'était pas Mildred.

J'étais naturellement tenté de dire : « Oui, c'est elle, » pour pouvoir toucher l'argent immédiatement. Mais je ne cédai pas. Il y avait quelque chose dans cette façon d'agir qui ressemblait trop à un véritable assassinat. Et je n'étais pas un criminel! Je ne pus m'y résoudre.

Pendant les deux années qui suivirent, Mildred et moi nous nous adaptâmes au changement survenu dans notre vie, ainsi qu'à l'évolution des événements que j'avais prévue. Car nous entrâmes en guerre à la fin de 1941.

Je trouvai une meilleure situation dans ma profession de conseiller et me mis à bien gagner ma vie. Mildred en faisait autant. Nous étions tous deux économes et nous espérions déjà avoir plus que les dix mille dollars quand nous achèterions la petite culture d'orangers en Californie; car nous avions décidé que ce serait là que nous irions nous cacher.

Mildred changeait à son avantage. A la fin de la cinquième année elle avait trente-huit ans, et elle paraissait plus jeune et plus jolie qu'au jour où nous avions comploté notre projet. Je ne la voyais pas souvent, car Kettle qui avait plus que jamais l'air d'un pot, prit sa retraite et acheta une petite maison dans mon bloc.

Je ne crois pas qu'il le fit tout à fait sans intention. Il avait projeté de s'établir dans mon voisinage, et avait trouvé par hasard ce qu'il cherchait à quatre maisons seulement de la mienne. Il vint me voir lorsqu'il fut installé et me dit, du ton d'un homme qui en défie un autre aux échecs : « Vous voyez, je suis à vos trousses, Partridge. Oui, monsieur! je n'ai pas dit mon dernier mot! » Il ricana joyeusement et s'en fut.

Il m'ennuyait à présent, car il m'obligeait à être prudent. Comme il avait maintenant tout son temps à me consacrer, je ne devais pas lui donner l'occasion de découvrir la retraite

de Mildred. Pas maintenant, après si longtemps. Pas après cinq ans. Parce que maintenant les conditions n'étaient plus les mêmes. Si nous avions échoué en 1938, nous n'aurions pas perdu grand-chose, car l'argent de l'assurance se trouvait dans un avenir si éloigné que nous ne pensions pas qu'il fût réellement à nous. A présent, nous avions presque six années, longues et pénibles, derrière nous.

Six ans d'effort. J'avais gagné ces dix mille dollars, à force de sacrifices et de renoncements. Cette somme avait pris pour moi des proportions qui en faisaient une obsession. Je ne pouvais pas la laisser échapper maintenant.

Aussi voyais-je très rarement Mildred.

Une autre complication avait surgi. J'écrivis à la compagnie d'assurance une lettre pleine de naïveté, pour lui faire savoir que je comptais réclamer mon argent. Immédiatement il y eut un regain d'activité. Il y eut de nouveau des enquêteurs chez moi. Je dis de nouveau, car la compagnie avait enquêté à l'époque de la disparition de Mildred. Ils me donnèrent beaucoup de souci, quoique Kettle les détestât presque autant que moi.

Car ceci était son terrain réservé.

Il n'avait jamais renoncé; en partie, je crois, parce qu'il ne pouvait concilier mon air insignifiant, qui n'avait rien de dramatique, avec l'intelligence nécessaire pour dissimuler un corps là où *lui* ne pouvait le découvrir. Il ne pouvait franchement pas croire que cela m'était possible. Et cependant, c'était un fait. Kettle devenait un vrai tourment pour moi.

Je décidai de prendre mes mesures pour disparaître dès que cette dernière année serait écoulée et que j'aurais mes dix mille dollars. Il n'y avait même plus un an à attendre — plus que neuf mois. J'avais six ans et trois mois derrière moi! Qu'on y songe! Qu'on songe à ce que cela représentait pour moi. C'est déjà long dans la vie de n'importe quel homme, mais pour moi c'était pire. Car je n'avais pas vécu; je n'avais fait qu'exister, attendre.

Et ce fut alors que Mildred vint me voir. Elle arriva très

tard dans la nuit, si bien qu'il n'y avait pas de danger, mais je fus effrayé et irrité. Je crois que je lui parlai durement.

Elle était extrêmement bien habillée et paraissait charmante et désirable, si bien que ma colère se dissipa presque aussitôt et que j'allai à elle. Je la pris dans mes bras, mais elle se recula. Elle dit tout de suite : « Frank, je veux divorcer. »

Je fus assommé. Je fus stupéfié. Je ne la reconnaissais plus. C'était une étrangère.

« Nous avons été séparés trop longtemps, » poursuivit-elle, parlant avec une calme raideur tout à fait nouvelle pour moi. « Je n'ai plus aucun sentiment pour toi. J'ai refait ma vie, j'ai de nouveaux amis... j'ai un nouvel amour. »

« Mais notre projet! » protestai-je. « Plus que neuf mois. »

« Non, » dit-elle. « Il faut que je réapparaisse un jour. quand je reviendrai. »

« Mais ne reviens pas, » dis-je avec ardeur. Car maintenant je savais que je n'avais plus non plus aucun sentiment pour elle. Je ne la connaissais plus. Elle n'était pas ma femme. « Laisse-moi toucher l'argent. Reste dans ta nouvelle vie. »

« Mais je veux me remarier, » dit-elle.

« Très bien, » criai-je. « Je resterai à l'écart. Je te laisserai faire. Laisse-moi seulement toucher l'argent. »

« Tu veux dire me remarier sans divorcer? » s'exclama-t-elle. « Mais c'est de la bigamie! »

J'attire votre attention sur cette remarque. Elle ne voulait pas enfreindre la loi! Il me semble que c'est une preuve concluante qu'elle non plus n'avait pas une mentalité criminelle.

« Mais je perdrai mon argent. » Je tremblais de tout mon corps. J'entrevoyais vaguement combien nous avions changé. Dans la nouvelle vie qu'elle s'était créée, l'argent n'avait pas de rôle ni d'importance. Mais moi, je n'avais vécu que pour cet argent, j'avais construit ma vie autour de lui. Il était tout pour moi.

« Je peux te donner environ quinze cents dollars, » dit-elle

du ton d'un homme d'affaires. « Je réapparaîtrai et dirai que j'ai eu une amnésie. Nous obtiendrons le divorce. »

Quinze cents dollars. J'avais travaillé, je m'étais sacrifié pour en avoir dix mille. Elle ne pouvait pas me faire cela : c'était inhumain!

C'était une étrangère, ce n'était pas ma femme, et je n'avais aucun sentiment pour elle quand je la frappai. Je la frappai deux fois. Puis j'essuyai tranquillement le sang et je remis le tisonnier à sa place.

Je la regardai, étendue à mes pieds, et je lui dis, quoique elle ne pût plus m'entendre : « Je devais faire cela. Ne comprends-tu pas? Tu as été morte trop longtemps pour pouvoir revenir. »

Je savais à présent ce que j'avais à faire. Je savais où je mettrais le corps. Dans la seule cachette sûre — là où Kettle ou les hommes de l'assurance ne chercheraient jamais.

Demain j'irai au tribunal pour faire constater que Mildred est légalement morte. Les sept ans sont passés. Maintenant j'obligerai la compagnie d'assurance à me payer les dix mille dollars.

Je n'ai plus qu'un souci, une crainte qui me hante. Et c'est Kettle. Il est toujours aux alentours, m'épie sans cesse. Je ne sais pas ce que je dois faire de lui. Je pourrais le tuer, mais je recule à cette seule idée. Je ne suis pas un criminel. Je ne peux même pas penser comme un criminel.

Et aujourd'hui, Kettle m'a fait une peur terrible. Il regardait pensivement mon potager, fixant, me semblait-il, l'endroit même où j'ai enterré Mildred, et puis il dit rêveusement :

« Vous savez, je me demande si nous n'aurions pas dû creuser plus profondément la première fois. Oui, monsieur Partridge, je crois que nous aurions dû creuser plus profondément! »

Q. PATRICK

LES ŒILLETS BLANCS

Le Lieutenant Timothy Trant est membre de la brigade criminelle de New-York et il ne possède pas, heureusement, l'apparence extérieure et les manières du détective moyen. Comme Philo Vance et Ellery Queen, il sait porter un costume civil et être aussi nonchalant et présentable qu'un promeneur quelconque sans avoir l'air d'un homme du peuple... Richard Webb et Hugh Wheeler, dont la collaboration porte le nom de Q. Patrick, Patrick Quentin, et qui écrivent les histoires de Jonathan Staggs, sont des écrivains doués qui produisent beaucoup, et qui savent transformer l'extraordinaire en lieu commun, et rendre le lieu commun extraordinaire. Ils ont fait preuve de cette qualité dans de nombreux romans et nouvelles, et les résultats se sont toujours révélés extrêmement satisfaisants pour le lecteur.

Le lieutenant Timothy Trant, de la brigade criminelle de New-York, regarda sa visiteuse d'un œil approbateur. Elle était jeune, jolie, réservée et fraîche — fraîche comme le brin d'œillet blanc qu'elle portait à l'épaule.

Elle dit : « Je m'appelle Angela Forrest. Vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas? »

Trant réfléchit ; sa mémoire était presque parfaite. « Je ne crois pas... si, évidemment. Princeton. A une promotion. Il y a neuf ans. Vous aviez une robe blanche, très décolletée dans le dos. Vous valsiez merveilleusement. »

Les yeux bleus de la jeune fille s'agrandirent. « Que c'est extraordinaire ! Vous vous souvenez ! Et après tout, pourquoi pas ? Moi, je me souviens. Vous avez fait des choses

si remarquables pendant ces neuf ans. C'est pour cela que j'ai songé à vous, maintenant que j'ai besoin d'aide. »

« D'aide ? » interrogea Trant. « De la part de la brigade criminelle ? »

« De la part d'un membre de la brigade criminelle qui ne soit pas un policier *ordinaire*, de la part de quelqu'un qui possède assez d'imagination pour ne pas me croire folle. » Elle détacha gravement les œillets blancs du revers de son manteau. « Je viens à propos de ces fleurs. »

Timothy Trant, diplômé de Princeton en 35, était doué d'un intérêt passionné pour les aspects les moins orthodoxes du comportement humain, et c'est ce qui l'avait détaché d'une solide carrière d'homme d'affaires pour le faire entrer dans la police. Une jolie fille qui rapporte des fleurs à la brigade criminelle n'a sûrement rien d'orthodoxe. Miss Angela Forrest l'intriguait.

« C'est mon anniversaire aujourd'hui. » Elle posa les fleurs sur le pupitre. « Ces fleurs sont arrivées ce matin, par douzaines, envoyées par un anonyme. »

« Et cela vous inquiète ? »

« Cela me fait peur. » Une terreur difficilement réprimée durcissait son regard. « Voyez-vous, deux personnes de ma famille ont déjà reçu un envoi anonyme d'œillets blancs le jour de leur anniversaire. Et quelques heures après elles sont mortes, toutes les deux. »

« Que c'est décourageant! » dit le lieutenant Trant, fasciné.

Susceptible, la jeune fille s'échauffa : « Vous ne me croyez pas ? »

Trant sourit. « Je ne puis ni vous croire ni ne pas vous croire avant d'en savoir davantage. »

« Je... je le suppose. Vous voulez que je vous raconte toute l'histoire ? »

« Je le désire vivement », dit le lieutenant Trant.

Elle croisa les jambes. Elle avait de jolies jambes. Ses yeux étaient toujours pleins de crainte, mais elle rassemblait visiblement tout son courage, et puisqu'elle avait juré de

dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, à la grâce de Dieu.

« Mon oncle, le colonel John Forrest, a été la première victime. Vous avez peut-être entendu parler de lui. Il est mort il y a six mois. Abattu avec son propre revolver. Il venait d'être renvoyé du Pacifique. On a parlé d'une dépression due à la guerre. »

Le lieutenant Trant se rappelait cette affaire : un officier de l'armée, fatigué, épuisé par l'enfer d'une campagne difficile, revenu à une vie civile qui lui paraissait dépourvue de sens. Cette tragique conséquence de la guerre n'était pas rare. La police avait classé l'affaire du colonel Forrest comme un cas de suicide.

Angela Forrest continua : « Mon oncle John vivait seul ici à New-York. Cela s'est passé le jour de son anniversaire. Toute la famille était descendue en ville pour le fêter et dîner avec lui. Je suis venue tôt pour lui apporter un petit cadeau. Pas de réponse à mon coup de sonnette. Je me suis inquiétée. Le concierge est venu ouvrir la porte de l'appartement. La première chose que nous avons vue en entrant dans le salon, c'étaient les œillets blancs, éparpillés par douzaines sur le tapis. Il y avait aussi un vase cassé et une flaque d'eau. Je me suis baissée pour ramasser les fleurs et j'ai vu que quelques-unes étaient tachées de rouge. C'est ainsi que j'ai trouvé mon oncle John. Il gisait là, son revolver à la main, il avait renversé le vase dans sa chute. » Elle frissonna. « Il y avait du sang sur les œillets. »

Elle s'arrêta comme pour reprendre des forces. Le lieutenant Trant ne fit aucun commentaire. Il murmura simplement : « Et puis ? »

« La police est venue, naturellement. On a fait des recherches. On a dit que c'était un suicide. Ah, les œillets ne semblaient pas avoir d'importance alors. J'ai pensé que c'était étrange qu'ils fussent là, car mon oncle John n'avait jamais aimé les fleurs, mais... mais ce n'est qu'au moment de l'événement suivant que j'ai commencé à me dire que les œillets blancs sont... sinistres. »

« Il y en a eu encore ? »

« En février dernier, ma tante, Mrs. Lucia Dean. Elle était la sœur de mon père. Elle est morte le jour de son anniversaire, elle aussi. Dean - Chippogne, Long Island. Vous vous rappelez ? »

Le lieutenant Trant se souvenait. L'affaire avait eu lieu hors de sa circonscription mais son ami l'inspecteur Cadbury de la police de Chippogne, s'y était beaucoup intéressé. Une dame du monde, d'âge mûr, avait donné un dîner d'anniversaire et avait été trouvée morte dans son garage, asphyxiée par du monoxyde de carbone. Un accident... c'est ce qu'avait dit l'enquêteur. On n'avait fait aucun rapprochement entre sa mort et celle de son frère.

« Notre famille se réunit toujours pour les anniversaires, Lieutenant », dit Angela Forrest. « Ce sont à peu près les seules occasions où nous nous voyons. Nous étions tous chez tante Lucia. Les œillets étaient arrivés le matin. Ils ont dû provenir d'un anonyme, car elle m'a demandé si c'était moi qui les avait envoyés. Ce n'était pas moi. Plus tard on l'a trouvée dans sa voiture au garage — morte. Les hommes de l'inspecteur Cadbury l'ont portée dans le salon. Nous sommes tous descendus. Les œillets étaient là, auprès du corps. Leur parfum était partout, ce parfum sucré, horrible... comme si on les avait envoyés, pour l'enterrement ! » Sa voix se brisa : « C'étaient des œillets — les deux fois. Et aujourd'hui quand j'ai ouvert la boîte et que j'ai vu... »

Elle s'interrompit et cacha son visage dans ses mains.

Trant demanda calmement : « Vous avez parlé des œillets à l'inspecteur Cadbury? »

« Naturellement », dit-elle d'une voix rauque. « Cela ne l'a pas intéressé. C'est une coïncidence, a-t-il dit. »

« Trois coïncidences », murmura Trant. « Je suppose que vous donnez un dîner d'anniversaire ce soir, Miss Forrest? »

« Oui. Toute la famille viendra, tous ceux qui restent. Ils passeront la nuit. »

« Décommandez-les. »

« Je ne peux pas, je... » Elle s'arrêta. « Donc vous *croyez*

qu'il y a du danger ? Vous ne me croyez pas folle d'avoir l'impression... »

« Non, il y a quelque chose de plus qu'une coïncidence quand des œillets blancs arrivent, anonymes, chez deux personnes différentes, le jour de leur anniversaire et quelques heures avant leur mort. Bien sûr que je ne vous crois pas folle. » Le lieutenant Trant la regarda attentivement. « Est-ce que les œillets blancs ont une signification particulière dans votre famille ? »

« Pas que je sache. »

« Etrange », dit Trant. « Un assassin qui envoie des fleurs à la victime qu'il s'est choisie. Pas orthodoxe du tout. Vous ne soupçonnez personne en particulier, personne de votre famille ? »

« Non. »

« Personne n'avait de raison de désirer la mort de votre oncle ou de votre tante ? »

Elle hésita. « C'est que, en un certain sens, nous avions tous un motif. »

« En un certain sens ? »

« Vous appellerez cela un motif, je suppose. Mon père possédait toute la fortune. Avant de mourir, il a créé un fonds. Les revenus sont partagés également entre ses frères, ses sœurs et leurs enfants. Quand l'un d'entre eux meurt, sa part est distribuée aux autres. »

« Oui, j'appelle cela un motif. » Trant prit un des œillets sur le pupitre. « Comment ces fleurs sont-elles arrivées ? »

« Par la poste. Envoi spécial. Dans une simple boîte. »

« Pourquoi ne pouvez-vous pas décommander votre dîner de ce soir ? »

Elle le regarda avec désespoir. « A quoi cela servirait-il? Si les œillets ont la signification que je leur attribue, je ne pourrais pas empêcher ce qui doit arriver en décommandant un dîner. » Elle s'arrêta. « Il n'y a qu'une chose à faire. Ah, j'y ai bien pensé, et j'en suis sûre. »

« Et c'est ? »

« De donner le dîner, de laisser à chacun toutes les occa-

sions et... d'arriver à éclaircir la chose. » Elle se pencha par-dessus le pupitre d'un geste impulsif. « C'est pour cela que je suis venue vous trouver. J'ai pensé que si vous... »

« Si j'assistais au dîner ? »

« Oui. Je sais que c'est terriblement... »

« Peu orthodoxe », interrompit gaiement le lieutenant Trant.

« Mais j'ai peur, Lieutenant, je l'avoue. » Elle s'interrompit. « Mais je n'aurai pas peur, si vous êtes près de moi au moment du danger. »

En regardant l'ovale charmant de son visage, le lieutenant Trant dut reconnaître que ce n'était pas seulement le détective en lui qui était touché par cette prière.

« Ce serait un peu voyant, d'avoir un policier à dîner », murmura-t-il. « Je viendrai en ami, qu'en pensez-vous ? Un ancien camarade de Princeton? »

Le sourire d'Angela Forrest était radieux. « Alors vous viendrez ? »

« J'en serai charmé », dit le lieutenant Trant.

La jeune fille montra un soulagement pathétique. Elle paraissait débarrassée d'un grand poids. Elle se leva et lui tendit une carte. « Voici l'adresse. C'est une vieille baraque, mais c'est mon père qui me l'a laissée et je n'ai pas d'autre maison. Ah ! je ne puis vous dire combien je vous suis reconnaissante. »

« Au contraire », dit Trant. « C'est moi qui vous remercie. »

« Et de quoi ? »

Le lieutenant Trant sourit. « De m'avoir donné un intéressant sujet de réflexion — et d'avoir valsé si merveilleusement il y a des années. »

Lorsqu'elle eut quitté le bureau, il ramassa les œillets fanés et considéra leurs pétales flétris.

Puis il décrocha le téléphone.

Sa communication avec son ami l'inspecteur Cadbury convainquit le lieutenant Trant qu'il y avait quelque chose de louche dans la famille Forrest. Cadbury était un homme compétent et borné. Il avait un solide mépris masculin pour

des folies féminines telles que la signification sinistre des œillets blancs, et il soutint fermement que le colonel Forrest s'était incontestablement suicidé. Mais il convint que le cas de Mrs. Dean était différent. Quoique Cadbury ne possédât pas la moindre trace de preuve permettant d'inculper un des membres de la famille, il était convaincu que l' « accident » survenu dans le garage de Mrs. Dean était dû au crime.

« Dites que c'est une impression, si vous voulez », grommela-t-il dans le téléphone, « mais c'est une impression basée sur vingt ans d'expérience policière. J'ai flairé l'assassinat, à l'époque. Je le flaire encore. »

« Très intéressant », murmura le lieutenant Trant.

Au bout de dix minutes, Trant connaissait par cœur les circonstances de la mort de Mrs. Dean. Il apprit que n'importe quel membre de la famille Forrest avait eu l'occasion de mettre en scène l' « accident ». Les personnes en cause — probablement les mêmes que celles qui se trouveraient au dîner d'anniversaire d'Angela — étaient au nombre de quatre : Philip Forrest, le cousin d'Angela, célibataire, était un boursier de Wall Street, passablement malchanceux, qui avait un faible pour la boisson; Herbert et Lucy Bartram, des cousins, étaient jumeaux et tous deux étaient chimistes, originaux et ardents chercheurs et finalement, Miss Ellen Forrest, une vieille fille, tante d'Angela fut brièvement dépeinte par Cadbury comme « une sacrée horreur ».

« Etes-vous certain », demanda Trant avant de raccrocher, « que l'odeur que vous avez flairée dans le garage de Mrs. Dean n'était pas celle... des œillets blancs? »

« Des œillets — fantaisies! » grogna Cadbury. « Cette jeune Forrest avec ses œillets! Si vous voulez mon avis, elle est aussi toquée que le reste de la bande. »

« Ah non », dit le lieutenant Trant, peiné. « Je ne dirais pas cela. En aucune façon... »

Ce soir-là, Trant arriva à l'adresse qu'Angela lui avait donnée, devant une austère vieille maison brune qui se dressait dans un cadre effacé. Il portait une chemise et une cravate éclatantes, pour avoir l'air aussi peu policier que

possible. Avant de sonner, il fit le tour du bloc pour s'assurer que le policier en civil qu'il avait convoqué était bien là. L'homme était là, stationnant discrètement à l'entrée d'une allée parallèle à la cour de la maison. Trant lui fit un signe et, retournant à la porte d'entrée, il annonça son arrivée.

Ce fut Angela elle-même qui lui ouvrit. Elle portait une robe d'un blanc crème qui faisait ressortir son extrême pâleur. Cependant elle se dominait parfaitement. Avec un léger rire, elle lui dit :

« Je suis encore en vie, comme vous voyez. »

Trant faillit se laisser prendre à ce rire, mais quand ils s'avancèrent dans le hall, il sentit que le bras d'Angela tremblait, contre le sien.

« J'espérais que vous arriveriez le premier, mais mon cousin Philip est déjà là. » Elle baissa la voix : « Est-ce que... est-ce que vous me conseillez quelque chose ? »

Trant la regarda très gravement. « Ne restez seule avec personne. C'est tout. Si l'occasion s'en présente, trouvez un prétexte pour m'emmener avec vous. Promettez-moi de faire cela. »

Une lueur alarmée passa dans ses yeux. « Je vous le promets. »

Philip Forrest était installé dans le grand salon à l'ancienne mode, un shaker de cocktails devant lui. Il s'adonnait à son « faible pour la boisson » mentionné par l'inspecteur Calbury et, quand Angela le présenta, il voyait déjà tout en rose.

Sur le piano, Angela avait disposé l'énorme bouquet d'œillets blancs dans une grande coupe d'argent, et c'était plutôt macabre, se dit Trant. Ni les fleurs, ni les divagations de Philip Forrest n'ajoutaient beaucoup de gaieté à ce soi-disant joyeux anniversaire.

L'arrivée des deux Bartram n'améliora pas la situation. Herbert et Lucy, les jumeaux chimistes, avaient tous deux les cheveux roux, de minces visages de savants, et des voix discordantes qui parlaient interminablement de leurs recher-

ches en cours. Après avoir prévenu Angela qu'ils devraient partir tout de suite après le dîner d'anniversaire pour assister à une conférence importante, ils burent des cocktails, se disputèrent et ne firent attention à personne.

L'unique vieille servante était dans le salon où elle venait d'apporter un second shaker de cocktails, quand la sonnette de la porte d'entrée tinta de nouveau.

« Ce doit être tante Ellen. J'y vais, Mary. »

Angela se leva pour sortir mais, se souvenant de l'avis de Trant, elle revint, prit sa main et l'entraîna avec elle.

Comme ils traversaient le hall, Trant hasarda : « Vous avez de charmants parents. »

Elle fit la grimace : « Attendez d'avoir vu tante Ellen. »

Quand ils eurent ouvert la porte, tante Ellen, une grande femme à la poitrine opulente, se précipita dans la maison. La « sacrée horreur » de l'inspecteur Cadbury portait une lourde valise et demanda à être conduite immédiatement à la chambre où elle devait passer la nuit.

Suivie du lieutenant Trant qui portait la valise, Angela conduisit sa tante dans une chambre à l'étage. Trant posa la valise près du lit, quand tante Ellen poussa un cri aigu et désigna un maigre chat noir qui jouait joyeusement sous le bureau avec une souris en caoutchouc.

« Un chat, Angela ! Tu sais que je ne supporte pas les chats. J'en ai maintenant pour des heures à éternuer. »

« Je regrette, tante Ellen. Je ne comprends pas comment Minnie a pu entrer ici. »

Angela chassa le chat, mais tante Ellen ne s'adoucit pas. Il lui était impossible de dormir dans une chambre où un chat s'était trouvé, dit-elle. Avec un soupir résigné, Angela murmura :

« Très bien, tante. Je vais dormir ici. Tu peux avoir ma chambre. » Elle se tourna vers Trant : « Voudriez-vous être assez gentil pour porter la valise. C'est juste de l'autre côté du couloir. »

Même la chambre d'Angela ne satisfit pas tante Ellen. Elle était froide, objecta-t-elle. Il y avait un radiateur à gaz d'un ancien modèle. Angela l'alluma.

Tante Ellen éternua : « Cela va mieux. A présent, Angela, dînons. J'ai faim. »

Le dîner d'anniversaire fut une catastrophe. Personne ne fit attention à Angela, qui essaya bravement d'être charmante. Philip Forrest, ivre et répugnant, mangeait, plongé dans une stupeur apathique; les deux Bartram se parlaient en criaillant et tante Ellen se plaignait.

Trant, presque certain qu'une des personnes assises à cette table était un assassin, était franchement perplexe. Son métier lui avait inspiré une admiration envieuse pour les assassins — en particulier pour ceux qui avaient assez d'imagination pour envoyer des fleurs à leurs victimes. Il ne voyait rien à admirer chez ses convives.

Finalement ils revinrent tous au salon. La servante avait posé sur une table près du feu un plateau chargé de café, de verres à liqueur et d'une bouteille de liqueur de pêche. Angela servait les liqueurs quand le cousin Philip retrouva assez de lucidité pour grommeler :

« Hé, attendez un instant. J'ai un cadeau pour Angy. Dans mon pardessus. C'est l'anniversaire d'Angy. »

Il sortit dans le hall et revint avec une bouteille de cognac. « Du vrai cognac, » annonça-t-il. « C'est vraiment meilleur que cette liqueur de pêche. » Il brisa le cachet, versa un peu du contenu dans un verre et l'avala. « Heureux anniversaire, Angy. » Il en répandit un peu dans un autre verre et le tendit à Angela.

Angela le remercia avec un sourire forcé et posa le verre près d'elle sur un guéridon, puis elle versa de la liqueur de pêche aux Bartram et à Trant. Philip brandit la bouteille sous le nez de Tante Ellen.

« Veux-tu un petit coup du cadeau d'Angy, Tante? »

« Philip, tu es ivre. » Les yeux de tante Ellen lancèrent un éclair. « Angela, pour l'amour de Dieu, pourquoi as-tu ces œillets blancs. Je les déteste. Ils me rappellent toutes ces coupes que Lucia a gagnées en cultivant des œillets pareils, et qui s'entassent dans le buffet de ma salle à manger. J'ai froid. Va me chercher mon châle. Il est sur ma valise. »

Trant se leva : « Je vais vous chercher votre châle, Miss Forrest. »

En redescendant avec le châle, il vit Angela dans le hall avec les deux Bartram. Les cousins mettaient leur manteau et criaillaient toujours, disant qu'ils seraient en retard à leur conférence de chimie.

« La soirée était charmante, » la cousine mit un baiser sur la joue d'Angela. « Nous serons rentrés vers onze heures et demie. Ne nous attends pas. Y a-t-il une clé? »

Angela lui en donna une, et les jumeaux sortirent en hâte, en claquant la porte d'entrée.

Angela eut un geste de désespoir et se retourna vers Trant. « Je suis gênée de vous avoir demandé de venir. »

Il sourit : « Je ne suis pas venu pour m'amuser, vous savez. »

« Je sais. » Le charmant visage d'Angela était pâle. « Mais tout ceci... c'est si piteux et si vulgaire. Ils sont toujours ainsi. Je commence à croire que je me suis fait des idées et que... »

« Que les œillets blancs n'ont rien de sinistre? »

Elle frissonna. « Qu'en pensez-vous? »

« Je ne pense pas encore, » dit Trant. « J'observe et j'attends. »

Revenu au salon, Trant étala le châle sur les épaules grassouillettes de Miss Forrest. Philip, maussade à présent, s'agitait sur sa chaise.

« Pour l'amour du ciel, est-ce que vous ne pouvez pas être plus amusants que cela? Bois, Angy. Tu n'as pas encore goûté à ton cadeau. »

Il saisit la bouteille de cognac et s'en versa encore un verre. Angela prit son verre, sourit à son cousin, et porta le cognac à ses lèvres. Elle allait boire quand ses sourcils se froncèrent en une grimace perplexe, et elle écarta le verre.

Immédiatement, Trant dit: « Angela, je crois que vous avez pris mon verre, Voici le vôtre. »

Il lui passa son verre et prit celui que tenait la main froide de la jeune fille. Sans être remarqué, il porta le verre

à ses narines. Il se rendit compte alors de ce qui avait fait hésiter Angela.

Il était excité, à présent. La fête devenait enfin — tout à fait peu orthodoxe. D'un air insouciant, il dit qu'il avait oublié de donner un coup de téléphone urgent et demanda à Angela de lui indiquer où se trouvait l'appareil. Tenant toujours son verre de liqueur de pêche, elle le conduisit par la salle à manger jusqu'à un petit office au sol couvert de linoléum.

« Pourquoi avez-vous changé de verre avec moi? » demanda-t-elle anxieusement. « Je n'avais pas le vôtre. C'était le mien. Je le sais, car je l'avais laissé sur la table. »

Le regard sévère, Trant demanda : « Vous avez voulu boire et vous ne l'avez pas fait, pourquoi? »

« Parce que... parce que cela sentait la liqueur de pêche et cependant j'avais vu Philip le verser de sa bouteille de cognac. J'ai été étonnée. J'ai cru que peut-être... »

Trant l'interrompit : « Sentez le verre que vous avez en main. C'est le mien. C'est de la vraie liqueur de pêche. »

Elle renifla d'un air perplexe.

« C'est cela. » Trant lui prit le verre et lui tendit l'autre, celui où elle avait failli boire. « Qu'est-ce que cela sent? »

« On dirait — on dirait une espèce de liqueur de pêche. »

« On dirait. Quelle odeur y a-t-il encore? »

« On dirait que cela ressemble plus... » elle s'arrêta et ses yeux se remplirent d'horreur. « Cela ressemble plus à des amandes. »

« Exactement. A des amandes. Des amandes amères. »

« Acide prussique. » Angela fit un pas vers Trant, le verre échappa à ses doigts tremblants et se brisa sur le linoléum. « Alors... alors c'est arrivé! »

« Bien joué, » murmura Trant. « Falsifier de la liqueur de pêche avec de l'acide prussique. Si le cousin Philip n'avait pas apporté cette bouteille de cognac, le tour était joué. Vous l'auriez bu. Vous n'auriez jamais remarqué l'odeur. »

A présent que le danger était là, Angela Forrest perdait

tout sang-froid. Elle restait là, un peu vacillante, les yeux fixés sur Trant. « Mais qui? »

Trant avait l'air sombre. « C'est ce qui m'enrage. J'étais en haut pour chercher le châle. Avez-vous quitté le salon avant les Bartram ou en même temps qu'eux? »

« En même temps qu'eux, mais... ils avaient oublié de dire bonsoir à la tante Ellen et ils sont retournés. »

« Alors n'importe lequel d'entre eux peut avoir fait cela. N'importe lequel. »

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que nous allons faire? »

« Les Bartram rentrent à onze heures et demie. Nous n'allons rien faire jusque là. » Trant était très en train maintenant. « Ecoutez, je ne veux pas que votre tante et votre cousin se méfient. Retournez près d'eux. Je vous rejoins dans un instant. Et pour l'amour du ciel, ne buvez rien! »

Elle hésita, le regardant désespérément. Puis, sans un mot, elle sortit.

Resté seul, Trant regarda le linoléum. Une petite mare de liquide s'était formée autour du verre brisé. Il se baissa, ramassa le liquide avec son mouchoir, fourra le mouchoir dans un pot de grès qu'il trouva sur l'étagère de l'office et se glissa dans la cuisine. Il n'y avait plus trace de la vieille servante, qui était probablement partie pour la nuit. Trant sortit de la cuisine, traversa la cour et gagna l'allée derrière la maison. Le policier en civil attendait. Trant lui donna le pot et lui dit d'aller le plus vite possible au laboratoire pour faire faire immédiatement une analyse, et de revenir ensuite.

Trant retourna au salon. Devant le spectacle qui l'y attendait, il lui fut presque impossible de croire que quelques instants seulement auparavant, une froide et subtile tentative d'assassinat avait été commise contre Angela. Philip, à moitié endormi, était écroulé sur un siège à côté du feu. Tante Ellen était absorbée dans une réussite. Angela, pâle, les yeux pleins d'angoisse, était assise seule sur le sofa.

Trant la rejoignit. Pendant un temps, qui leur parut interminable, la soirée d'anniversaire suivit son cours, et

pendant ce laps de temps une pensée extrêmement peu orthodoxe naquit dans le cerveau du lieutenant Trant, une pensée fascinante qui le fit tressaillir d'étonnement.

A dix heures juste, la tante Ellen rangea ses cartes et se leva. « Je vais me coucher », annonça-t-elle, et elle fronça le nez à l'adresse de Philip qui paraissait complètement endormi. « Il vaut mieux que tu l'envoies au lit aussi, Angela. C'est l'alcool. C'est dégoûtant. » Comme la cousine Bartram, elle embrassa Angela sur la joue. « Bonne nuit, Monsieur... euh... euh. Bonne nuit, Angela. Charmante soirée. »

Lorsque sa tante fut sortie, Angela regarda Philip endormi, puis Trant.

Trant dit : « Je vais m'occuper du cousin Philip. Quelle est sa chambre ? »

Angela la lui indiqua, et Trant secoua Philip et le réveilla suffisamment pour lui faire monter l'escalier et le jeter sur son lit où il se mit instantanément à ronfler.

Trant ferma la porte de la chambre, mit la clé en poche et redescendit. Angela attendait anxieusement dans le hall.

« Les Bartram ne rentreront pas avant une heure et demie. Qu'allons-nous faire ? »

Le lieutenant Trant sourit : « Vous, Miss Forrest, vous allez vous coucher. »

« Me coucher ? »

« Vous n'allez pas attendre les Bartram. Vous allez gagner votre chambre, vous enfermer à clé et y rester jusqu'au matin. »

« Mais vous disiez que vous alliez tâcher de découvrir qui... »

« Je crois que j'ai trouvé. » Il sourit de nouveau. « Ne vous inquiétez pas. Ou je me trompe fort, ou il n'y aura plus d'assassinats dans la famille Forrest cette nuit. »

Angela tressaillit. « Vous ne voulez pas dire... »

Trant posa sa main sur le beau bras blanc de la jeune fille. « Faites ce que je vous dis, promettez-le moi. Je vous le demande au nom du bal de Princeton et de votre robe

blanche décolletée. Demain j'arriverai tôt, et je crois que je pourrai vous expliquer tout. Vous comprendrez alors. »

Il se pencha et lui baisa la joue, à l'instar de tante Ellen.

« Charmante soirée », dit-il. « Ça m'a l'air d'être la formule consacrée. Au revoir, jusqu'à demain... »

Après avoir donné ordre au policier en civil de surveiller la maison de près, le lieutenant Trant retourna au quartier général de la police et téléphona à l'inspecteur Cadbury, stupéfait, pour lui annoncer que s'il venait en ville tôt le matin suivant, il pourrait arrêter l'assassin de Mrs. Dean.

Il laissa Cadbury balbutiant d'étonnement, et téléphona au laboratoire de la police pour demander le rapport du chimiste qui avait fait l'analyse du mouchoir trempé de cognac.

« Eh bien, Trant. » La voix du chimiste était moqueuse. « Drôle de cognac, sur ce mouchoir. Ça ne devait pas être très bon. »

« Je le crois volontiers », dit Trant.

Le chimiste ricana. « Je parie que je sais ce que vous avez cru. Une bonne petite dose mortelle d'acide prussique, n'est-ce pas? Eh bien, je regrette de vous décevoir. Il y a un liquide étranger dans ce cognac, mais ce n'est que... »

« De l'huile d'amandes amères ? » demanda Trant.

Le chimiste renifla. « Au diable, Trant. A quoi cela sert-il de faire une analyse pour vous ? Vous connaissez toujours le résultat avant d'avoir le rapport. »

Il raccrocha.

Pendant un instant, Trant resta à son pupitre, un léger sourire aux lèvres. La pièce était sombre et faiblement éclairée. Un bruit soudain lui fit lever les yeux. Une petite souris était assise dans un coin, le regardant, les yeux ronds et le museau contracté. Le lieutenant Trant regarda la souris, et tout à coup il pâlit et une violente angoisse assombrit sa physionomie.

« La souris de caoutchouc ! » s'écria-t-il. « Grand Dieu, le souris de caoutchouc ! »

Il se leva d'un bond et la souris s'enfuit précipitamment. Il descendit en courant, sauta dans une auto de la police et roula à toute allure jusqu'à la maison d'Angela Forrest.

Il risquait d'avoir commis la faute la plus tragique de sa carrière.

Il parqua la voiture à un bloc de là et se hâta jusqu'à l'entrée de l'allée où le policier en civil attendait. Il saisit le bras de l'homme. « Est-ce que quelqu'un est entré dans la maison depuis mon départ? »

« Oui, mon lieutenant, les deux cousins. Ils sont rentrés il y a une demi-heure. »

« Il y a une demi-heure », gémit Trant.

Il s'élança derrière la maison et regarda la façade. Dans l'ombre, il réussit à reconnaître la fenêtre de la chambre d'Angela, et il se tourna vivement vers son agent : « Ecoutez, Kelly », dit-il, « il faut que j'entre par la troisième fenêtre d'en haut, et vite. »

« C'est facile, monsieur. J'ai bien repéré l'endroit pendant qu'il faisait jour. Il y a une baie à la salle à manger, et juste au-dessus une gouttière. » Il ricana. « Je vous ai vu faire pis que cela dans le temps, monsieur. »

Les deux hommes se glissèrent dans la cour. Kelly avait raison. En moins d'une minute, Trant s'était hissé sur le toit de la baie et glissé sans bruit le long du court tuyau qui le séparait de la fenêtre ouverte de la chambre d'Angela.

Retenant son souffle, il pénétra dans l'obscurité profonde de la chambre. Immobile comme une statue, il écouta. Une respiration bruyante et rauque venait du lit. En l'entendant, il ressentit un soulagement inexprimable.

Il n'était pas arrivé trop tard.

Il se glissa vers le lit. Dans l'obscurité il ne pouvait distinguer que la tête de la silhouette endormie. Quelque chose de blanc luisait sur la table de chevet. Il s'en empara et vit que c'était un verre à moitié plein de lait. Il le pencha et laissa tomber quelques gouttes de lait sur sa

langue. Leur goût légèrement acide confirma ses pires soupçons.

Le lait contenait un narcotique.

Il se souvenait de la disposition des lieux. Sans bruit, il passa devant le radiateur à gaz non allumé, s'approcha du placard et s'y glissa. En guettant dans les ténèbres, il sentait son sang battre à coups irréguliers dans ses poignets.

Le cadran lumineux de sa montre lui apprit qu'une demi-heure s'était passée quand il entendit des pas dans le corridor. Ils s'arrêtèrent devant la porte. Puis Trant entendit le grincement de la clef qui tournait prudemment dans la serrure. La porte gémit faiblement en s'ouvrant. Les pas étouffés s'avançaient à présent dans la chambre.

Une seconde plus tard, Trant entendit le premier bruit qu'il attendait — la fenêtre qu'on fermait doucement. Son anxiété était presque insupportable tandis qu'il attendait le second, le plus sinistre.

Et, tandis qu'il se blottissait dans l'obscurité contre les robes légèrement parfumées, le second bruit se fit entendre.

C'était le sifflement aigu du gaz s'échappant du radiateur non allumé.

Le moment était venu. Sans bruit, il sortit du placard et s'approcha de la porte, à laquelle il s'adossa. Le gaz faisait entendre son sifflement de mauvais augure dans les ténèbres. Trant distinguait vaguement une silhouette qui s'éloignait du radiateur, cette silhouette qui s'était glissée dans la chambre, avait tourné le robinet du radiateur... et ne l'avait pas allumé.

Il trouva à tâtons l'interrupteur et donna de la lumière. Quand la chambre s'éclaira, il y eut un petit cri. Trant détourna son regard de tante Ellen qui dormait d'un sommeil dû à la drogue pour le reporter sur l'autre silhouette, la silhouette qui restait pétrifiée entre le radiateur et le lit.

C'était Angela Forrest.

Elle avait remplacé sa robe de soirée blanche par un costume sombre. Elle regardait Trant sans le voir.

Il dit avec calme : « Prendre l'assassin, la main encore

sanglante, c'est le cliché qu'on emploie généralement, je crois. » Il s'arrêta. « Comme cela va être difficile d'asphyxier la tante Ellen sans nous asphyxier aussi, vous et moi; avec votre permission, je ferme le gaz. »

Angela Forrest, ses cheveux noirs encadrant son visage livide, ne répondit pas. Trant alla au radiateur, ferma le gaz et retourna près de la porte.

D'une voix presque méprisante pour lui-même, Trant dit : « C'était extrêmement stupide de ma part de vous dire qu'il n'y aurait plus d'assassinat cette nuit. Vous voyez, j'ai commis ma grande erreur, j'ai oublié la souris de caoutchouc. »

Il continua à observer la jeune fille. « J'ai compris il y a quelques minutes seulement que vous avez mis la souris de caoutchouc dans la chambre libre pour y attirer le chat, de manière à ce que tante Ellen, avec son horreur des chats, insiste pour changer de chambre avec vous. Demain, naturellement, on aurait trouvé la pauvre tante Ellen asphyxiée par le gaz, dans votre chambre. Comme personne dans la famille ne savait que vous aviez changé de chambre, tout le monde aurait cru qu'elle avait été assassinée à votre place. »

Il s'arrêta. « Quand l'agent que j'ai placé près de la maison m'a dit que les Bartram étaient revenus, j'ai été terrifié, car je savais que vous ne tueriez la tante Ellen que quand ils seraient ici, pour qu'ils soient suspects. Mais... quoi... je suis arrivé à temps, n'est-ce pas ? »

Angela passa sa langue sur ses lèvres.

Assez tristement, Trant reprit : « Quand je suis parti ce soir, j'avais compris que vous aviez simulé cette tentative d'empoisonnement vous-même. C'est dommage que vous ayez laissé tomber ce verre sur le linoléum et non sur le tapis. Sinon, j'aurais eu des difficultés à faire analyser cet « acide prussique » et à découvrir que ce n'était que de l'inoffensive huile d'amandes amères. Oui, j'ai vu alors que vous êtes intelligente, mais j'ai sous-estimé votre intelligence. Vous étiez la pauvre petite fille effrayée. J'étais le grand et fort policier qui devait vous sauver d'un assassinat. Faire

d'un policier votre chevalier à la brillante armure avant même de commettre le crime — ç'a été brillant... et peu orthodoxe, Miss Forrest. »

Elle ne disait toujours rien. Il l'observait, avec un regard d'admiration envieuse. « Vous m'aviez si bien deviné. Vous avez exactement compris quel genre d'histoire m'intriguerait. Une féerie, avec des œillets blancs qui arrivent, anonymes, les jours d'anniversaire, pour annoncer la fatalité. Franchement, je m'y suis laissé prendre jusqu'au moment où la tante Ellen a laissé échapper que Mrs. Dean cultivait des œillets blancs pour les expositions florales. J'ai compris tout de suite que les œillets blancs étaient les fleurs qu'on avait le plus de chances de trouver dans la maison de Mrs. Dean ou dans l'appartement de son frère. »

Angela Forrest avait serré les poings.

Trant murmura : « Vous n'avez probablement pas assassiné le colonel Forrest. Mais la part supplémentaire du fonds que vous avez recueillie lors de son suicide vous a fait plaisir, et vous a donné l'idée de supprimer Mrs. Dean aussi. Vous vouliez en faire un accident, mais je suppose que vous avez récemment entendu dire que l'inspecteur Cadbury soupçonnait un crime. » Il haussa les épaules. « D'où la petite mise en scène de ce soir. Une invention ingénieuse pour prouver votre innocence et liquider la tante Ellen du même coup. »

Il eut un sourire d'excuse. « Pardonnez ma curiosité, mais il y a encore quelque chose que je ne comprends pas tout à fait. Pourquoi avez-vous fait cela ? Tuer une tante, pour vous acheter un nouveau chapeau ? C'était cela votre idée ? »

Les yeux d'Angela étincelaient maintenant. Soudain elle cria presque, d'une voix perçante :

« C'était *ma* fortune. Cela a toujours été ma fortune. Elle appartenait à *mon* père. C'était injuste. Les autres n'y avaient pas droit. »

« Ah, mon Dieu! » Le lieutenant Trant soupira. « Quel

motif banal. J'espérais quelque chose de plus extraordinaire. »

Plusieurs jours après l'arrestation d'Angela Forrest, le lieutenant Trant retrouva l'œillet fané caché sous des papiers qui couvraient son pupitre. Il le ramassa presque avec respect et l'enferma dans un tiroir.

« Pour mes mémoires », murmura-t-il.

WALTER C. BROWN

PRELUDE AU CRIME

Palpitant, voilà le terme qui convient à ce récit. Pas à pas, l'intrigue se dévoile en un complot criminel « différent ». Aucun indice concret, tel que le revolver, la corde ou le poignard. Les personnages sont rendus avec une telle perfection qu'il nous semble entendre la musique du Prélude de Rachmaninoff, quand Spencer De Witt Rowland tend son piège aux Chandler qui ne se méfient pas. Ce récit tiendra en haleine même le lecteur le plus blasé d'histoires mystérieuses, celui qui a passé en revue tous les auteurs depuis Sir Arthur Conan Doyle jusqu'à Elisabeth Sanxay Holding... Walter C. Brown est plus ou moins un nouveau venu dans le monde du roman policier, mais ce récit fait entrevoir pour lui un avenir plein de promesses.

Maintenant que tout cela est passé, Carol et moi ne pouvons trouver qu'une chose favorable à dire de l'individu nommé Spencer De Witt Rowland : il avait une grande et sincère passion pour la belle musique. Il avait la musique dans l'âme — la musique et le crime. Une étrange combinaison, sans doute; mais Spencer Rowland était certes un homme imprévisible.

En considérant cela par après, je crois que l'amour insatiable de Rowland pour la musique lui faisait l'effet d'une drogue, et qu'il recherchait délibérément l'ivresse que lui procurait la beauté des sons. C'est la seule façon dont je puis expliquer son goût sinistre pour le célèbre Prélude en do dièze mineur de Rachmaninoff.

C'est une jolie chose que ce Prélude, avec son motif obsédant, né du son lumineux et profond des cloches d'église de Novgorod en Russie. Mais comment Caroll et moi eussions-nous pu deviner que cette mélodie merveilleuse résonnant dans la maison solitaire de Rowland était un avertissement du destin menaçant? A une personne normale, cette musique splendide n'aurait inspiré que des pensées élevées et les émotions les plus nobles.

Je me souviens que Rowland jouait le disque du Prélude exécuté par Rachmaninoff lui-même, quand Carol et moi arrivâmes en voiture à ce charmant cottage situé au bout d'une longue avenue déserte couverte de gravier, au cœur vert des Bois de Piper.

Le disque touchait à sa fin juste au moment où nous nous arrêtâmes devant la maison. Mais Carol ne remarqua même pas que la musique avait cessé. Elle regardait, extasiée, les lignes parfaites du cottage blanc de Rowland, ses fenêtres illuminées aux croisées profondes.

« Oh, Greg, regarde! Quelle maison parfaite! Elle ne peut pas être réelle! »

Je comprenais parfaitement ce que Carol éprouvait. Elle regardait ce cottage de conte de fées et songeait à nos chambres garnies dans la maison surpeuplée que nous appelions à contre-cœur notre chez nous.

Nous nous étions mariés juste avant mon départ pour le continent; maintenant que j'étais rendu à la vie civile avec une honorable retraite, j'essayais désespérément de trouver un endroit tranquille où je pourrais rassembler ce qui restait de ma carrière littéraire d'avant-guerre.

Nous savions exactement quelle maison nous désirions, mais notre espoir de la trouver s'effaçait peu à peu. Il y avait une crise des logements. Nos annonces dans les journaux avaient donné de piètres résultats, jusqu'à ce que fût venue, comme un présent du ciel, la lettre de Spencer De Witt Rowland, qui nous offrait le cottage de nos vœux...

« Oh, Greg, regarde! » s'exclama Carol, regardant effronté-

ment par les croisées illuminées. « C'est parfait à l'intérieur... »

« Eh bien, ne t'emballe pas, » dis-je d'un air sombre. « Il doit y avoir un piège quelque part. »

« Oh, Greg, si nous pouvions avoir ce cottage! » haleta Carol. « C'est... c'est une maison de rêve! »

Carol avait raison. Le cottage de Rowland était en effet une maison de rêve ...Mais rêve peut signifier cauchemar.

Comme nous frappions à la porte d'entrée, la musique reprit. C'était toujours le même disque — le Prélude de Rachmaninoff — dont la mélodie sonore éclatait comme un prologue musical à notre entrée dans la retraite sinistre de Rowland.

Je me souviens d'avoir trouvé assez bizarre qu'on pût jouer le même disque presque sans intervalle. Si j'avais été doué de seconde vue à ce moment, nous aurions tourné les talons et nous nous serions enfuis à des milles de cette charmante petite maison avant que le Prélude n'eût atteint sa dernière note.

« Je me demande à quoi ressemble Mr. Rowland. » chuchota Carol tandis que nous attendions qu'on vînt nous ouvrir.

La porte s'ouvrit et Spencer Rowland apparut. C'était un homme petit et assez corpulent, d'une cinquantaine d'années, les tempes grisonnantes, une courte moustache surmontant sa bouche souriante.

« Entrez, entrez, » dit-il cordialement, et il nous conduisit dans le salon où brûlait un feu ouvert. La musique du Prélude s'échappait d'une armoire construite à côté du beau foyer de pierre blanche que surmontait un portrait remarquable d'une jeune femme.

Les manières de Rowland étaient calmes et courtoises. Il nous demanda si nous avions eu du mal à trouver les Bois de Piper et l'avenue privée qui conduisait au cottage.

« Pas du tout, » dis-je. « Mais si vous ne nous aviez pas donné des explications détaillées dans votre lettre, je crois que nous aurions continué à rouler et que nous n'aurions jamais

soupçonné qu'il y avait une route par ici, sans parler d'une maison. »

Le Prélude se termina et le disque s'arrêta avec un déclic; la chambre devint paisible et silencieuse dans la calme lueur du feu.

« Ainsi, vous êtes Gregory Chandler? » demanda Rowland. « C'est très intéressant. J'ai lu quelques-uns de vos livres. »

Nous parlâmes d'ouvrages que j'avais écrits, de celui que je comptais écrire sur ma campagne en Europe et de nos projets d'avenir, à Carol et à moi. La conversation avec Rowland était si aisée et si amicale que ce ne fut qu'après que je remarquai quelle image complète de notre vie je lui avais donnée — et bien plus tard seulement je commençai à soupçonner quel plan retors avait dicté chacune des questions doucement amenées.

« C'est par pur hasard que j'ai vu votre annonce pour une propriété à la campagne, » dit Rowland. « Avant cela, je n'avais pas la moindre intention de louer mon cottage. Mais j'ai été intrigué par le fait que vous êtes écrivain. Voyez-vous, je m'intéresse également aux activités artistiques. Je fais de la peinture. »

Carol et moi regardâmes le beau portrait de la jeune femme au-dessus de la cheminée, et Carol demanda : « Est-ce là un de vos tableaux, Mr. Rowland? »

Il inclina la tête. « C'est ma femme, » dit-il simplement. « Elle est morte il y a plusieurs années. Elle était beaucoup plus jeune que moi, ce qui m'a rendu sa mort encore plus pénible. J'ai été bien seul ici, depuis... »

Rowland s'arrêta, regardant dans le vide. « Aussi j'ai décidé qu'un changement me ferait peut-être du bien. Voyager pendant un an ou deux, peut-être, et probablement me remettre à la peinture. »

« Mes projets sont juste à l'opposé, » dis-je. « J'ai suffisamment voyagé sous les auspices de l'Oncle Sam, et j'en ai assez pour longtemps. Ce dont j'ai besoin, c'est d'un endroit tranquille où je puisse m'installer pour écrire. »

Rowland nous regarda, hochant la tête et souriant. « Oui,

j'ai l'impression que vous convenez tous deux très bien à cette maison, » dit-il en se levant. « Voulez-vous la visiter? »

Intérieurement le cottage était beaucoup plus grand qu'il nous avait semblé, et installé avec tout le confort moderne. Carol se montra enchantée de tout, et Rowland sourit de voir son enthousiasme.

« C'est une maison isolée, Mrs. Chandler, » dit-il. « Il n'y a pas de téléphone, et il y a environ six milles d'ici à Eastredge, qui est l'endroit le plus proche où on puisse faire des achats. Mais vous ne devez pas vivre d'une façon trop primitive. »

Il nous conduisit par un escalier jusqu'au grenier mansardé dont il avait fait un atelier. Il y avait une grande baie vitrée dans le toit exposé au nord, et des quantités de toiles sans cadre étaient appuyées aux murs.

« Quelle merveilleuse maison, Mr. Rowland ! » s'exclama Carol quand nous fûmes revenus au salon. « Je l'aime déjà. »

« Oui, » dis-je, « nous aimerions beaucoup la prendre si nous pouvons nous entendre sur le loyer... »

« Je ne crois pas que nous aurons des difficultés à ce sujet, » dit Rowland en souriant. « Le plus important pour moi, c'est d'avoir des locataires soigneux. Je crois que Mrs. Chandler et vous saurez vraiment apprécier ma maison et prendre bien soin de mon mobilier. » Il énonça le loyer — qui était extrêmement bas.

Carol et moi nous regardâmes, pouvant à peine croire à notre chance. Après toutes nos déconvenues dans la chasse aux maisons, ceci nous semblait un conte venu tout droit des Mille et Une Nuits. Mais c'était la réalité, car Rowland rédigea immédiatement un simple contrat de location que nous signâmes et je lui payai le premier mois comptant.

« J'espère que vous serez tous deux très heureux ici, » dit cordialement Rowland. « Et maintenant, si nous prenions un petit verre de quelque chose, pour fêter cela? Je dois avoir une bouteille de Chauvenet quelque part. ...Et nous ferons un peu de musique — de mon favori Rachmaninoff, si vous le voulez bien. »

Je crois que Rowland devait posséder tous les disques des maîtres de la musique russe. Il feuilleta les albums de disques noirs — les symphonies, les concertos de piano, les rhapsodies, les préludes, et fit soigneusement son choix. Puis, nos verres en main, nous nous assîmes autour du feu, sirotant notre Chauvenet et écoutant les flots d'harmonie de la Troisième Symphonie de Rachmaninoff.

Ce Chauvenet devait être un vin capiteux. Il réchauffa nos cœurs et délia nos langues et bientôt nous nous mîmes à bavarder et à rire ensemble avec l'aisance naturelle de vieux amis.

Au beau milieu de notre conversation, qui roulait sur la musique, l'art et les livres — une conversation agréable et intéressante qui faisait s'enfuir le temps — Rowland posa soudain son verre.

« J'ai une idée splendide! » annonça-t-il. « Je pense que vous serez d'accord avec moi pour dire que voilà une très heureuse rencontre. Nous nous trouvons *simpatico,* comme on dit en espagnol. C'es rare, croyez-moi... Eh bien, je voudrais tirer parti de cette occasion. Prenons la voiture tout de suite, retournons à votre appartement et emballez vos affaires. Vous reviendrez avec moi ce soir et vous resterez ici comme mes hôtes jusqu'à ce que votre location entre en vigueur. Qu'en pensez-vous? »

Eh bien, je pensais que c'était un peu précipiter les choses; et je crus franchement que c'était le Chauvenet qui parlait, et non pas Rowland. Nous fîmes de notre mieux pour refuser poliment, mais Rowland était entiché de son idée de génie.

« Pourquoi pas? » répliqua-t-il « Vous n'aimez pas l'endroit où vous habitez — et pour ma part, cela me ferait le plus grand plaisir d'avoir de nouveau des hôtes chez moi. Vraiment, je considérerais cela comme une bonté de votre part. J'ai été tellement seul ici... »

Les choses présentées de cette manière, que pouvions-nous faire, si ce n'est nous laisser convaincre par Rowland? Il eut réponse à toutes les objections, même à celle que je pré-

sentai finalement en disant que notre petite voiture ne pourrait contenir tout notre bagage.

« Alors nous prendrons ma voiture aussi! » répliqua-t-il gaiement.

A la lumière des événements qui suivirent, je me suis demandé ce qui nous serait arrivé si nous avions décliné l'invitation de Rowland. Je ne doute pas qu'il avait dans ce cas un autre projet, car c'était un homme imaginatif, qui savait comploter avec prudence et habileté.

Il était minuit passé quand nous revînmes au Bois de Piper, déchargeâmes nos bagages et pénétrâmes dans le cottage comme les invités de Spencer De Witt Rowland, sans le moindre soupçon du noir dessein qui se cachait sous cet acte apparemment inspiré par une hospitalité gaie et spontanée.

Après que Rowland nous eut souhaité le bonsoir, nous restâmes à la fenêtre de notre chambre à coucher, regardant l'entrelacs de clair de lune et d'ombre au-dessus de la tache sombre des Bois de Piper, et Carol, heureuse, s'appuya contre moi.

« Pauvre Mr. Rowland! » murmura-t-elle. « Il doit s'être senti terriblement seul ici, Greg. La façon dont il a insisté pour que nous revenions ici ce soir — il est affamé de quelqu'un à qui parler... »

Je songeai à ces paroles de Carol, couché dans mon lit, agité et sans avoir envie de dormir. Je songeai à Spencer Rowland. Pourquoi cet homme m'inspirait-il un vague malaise? Cette impression me troublait, car il ne nous avait témoigné qu'une extrême gentillesse et beaucoup de considération.

Juste à ce moment, j'entendis de nouveau le Prélude, sa mélodie emportée me parvenait assourdie par les portes fermées du salon. Rowland le jouait encore et encore, presque sans intervalle.

Peut-être que je ne me rappelle pas bien le nombre de fois qu'il a joué ce disque; peut-être que j'en étais obsédé et que cette musique étouffée, chuchotante, n'était qu'un écho dans ma mémoire. Mais le Prélude me sembla se continuer en une suite interminable, et de nouveau, je fus envahi par l'impres-

sion qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cette charmante maison et son génial hôte qui avait une passion aussi insatiable pour Rachmaninoff.

Le Prélude jouait toujours quand je m'endormis, mais il ne me paraissait plus beau. Il me semblait sévère et menaçant... et quelque peu sinistre.

Mais il n'y avait rien de sinistre dans le cottage de Rowland quand nous nous éveillâmes le matin. Les chambres étaient baignées de soleil et l'air imprégné de la délicieuse odeur du café bouillant et du lard frit.

Nous trouvâmes Rowland dans la cuisine préparant le déjeuner et il nous lança un joyeux « Bonjour », refusant les offres de service de Carol.

Ce fut un joyeux repas, servi dans la grande salle à manger aux larges fenêtres donnant sur le jardin.

Carol était particulièrement jolie ce matin-là, me sembla-t-il et comme nous flânions devant notre café et les longues cigarettes russes de Rowland, je remarquai que notre hôte l'étudiait d'un regard attentif d'artiste.

« Si jamais vous faites peindre votre portrait, Mrs. Chandler, » dit-il, « vous devrez poser dans la lumière du feu ou du soleil. Votre visage devra être tourné de trois-quarts, et légèrement levé... »

Rowland s'arrêta, comme frappé d'une idée subite. « Mais pourquoi est-ce que *moi* je ne peindrais pas votre portrait? » s'exclama-t-il avec enthousiasme. « Voudriez-vous poser pour moi, Mrs. Chandler? »

Carol hésita, flattée et quelque peu embarrassée par cette proposition soudaine. « C'est extrêmement gentil de votre part, Mr. Rowland. Je... je ne sais vraiment que dire... »

« Nous aurions dix jours — c'est plus qu'assez, » insista Rowland. « Nous pouvons commencer aujourd'hui — cette après-midi, peut-être. Cela m'entretiendrait la main, et ce serait très agréable pour vous d'avoir votre portrait ici au-dessus de la cheminée, là où se trouve maintenant celui de ma femme. »

Et c'est ainsi que Spencer Rowland commença le portrait de Carol. Cela me parut bien innocent à l'époque — une proposition si spontanée, si naturelle!

Rowland se mit à l'œuvre cette après-midi même, tandis que je faisais ma correspondance.

« Vous devez faire savoir à vos amis où vous êtes, Chandler, » dit Rowland. « Je vous ai vraiment kidnappés tous deux hier soir. En vérité, je ne sais pas si vous avez laissé votre nouvelle adresse à votre ancien appartement. L'avez-vous fait? »

« Je n'y ai pas pensé, » répliquai-je. « A propos, quelle est l'adresse exacte ici? Rien que Bois de Piper? »

« Non, » expliqua Rowland. « Je regrette, mais il n'y a pas de distribution ici. Tout le courrier va à la boite postale dix-neuf, à la poste de Eastredge. Si vous écrivez vos lettres, je les mettrai à la poste pour vous. Je compte aller en ville à la fin de l'après-midi. Et quand vous aurez fini, vous nous rejoindrez à l'atelier, n'est-ce pas? »

Mes lettres ne me prirent pas longtemps; Carol et moi avons peu de parents : je n'ai qu'un oncle que je n'ai pas vu depuis des années, et Carol une sœur aînée mariée à Ann Arbor. Je n'eus donc que trois lettres urgentes à écrire : à mon oncle, au gérant de la maison que je quittais (j'y joignis mes clés), et à mon éditeur de New-York.

Puis je montai au grenier-atelier. Carol était placée en plein soleil, et Rowland avait déjà esquissé les grandes lignes de sa tête et de ses épaules.

Mais même à l'atelier, il n'y avait pas moyen d'échapper à la passion de cet homme pour la musique. Il y avait installé un gramophone portatif, et il travaillait dans un déchaînement continuel de musique — Beethoven, Brahms, Tchaïkowsky, et évidemment, l'inévitable Rachmaninoff .

Plus tard dans l'après-midi, tandis que Rowland sortait sa voiture pour sa course à Eastredge, Carol griffonna rapidement un mot pour sa sœur, et je donnai les quatre lettres à Rowland pour les mettre à la poste.

« Je serai revenu dans une heure environ, » dit-il en mettant

son moteur en marche. « Il vaut mieux que vous n'alliez pas dans les bois, sauf si vous restez sur les sentiers.

« Y a-t-il des serpents? » demanda Carol.

« Non, rien que de la boue! » cria-t-il en s'éloignant. « Une épaisse mélasse noire. Vous abîmeriez vos souliers. »

Comme nous le regardions s'éloigner, je demandai à Carol : « Eh bien, mon amour, quel effet cela fait-il d'être modèle? »

« Oh, j'aime beaucoup cela, » dit Carol. Puis son visage s'assombrit un peu. « Mais j'aimerais que Mr. Rowland ne joue pas ce Prélude aussi souvent. C'est un beau morceau de musique, mais... trop, c'est trop. »

« Il est certainement entiché de cet air, » répondis-je. « Je le lui ai entendu jouer et rejouer, hier soir quand nous étions couchés. »

« Eh bien, » dit Carol en riant, « tout le monde a sa petite manie. Allons faire une promenade dans ces fameux Bois de Piper avant qu'il ne fasse noir. »

Nous suivîmes l'étroit sentier qui courait à l'aventure à travers le bois, mais l'endroit était désagréable, humide et sombre, dégageant une odeur de décomposition et de cave. Je n'avais encore jamais vu une telle quantité de champignons de toute espèce dans les terrains découverts, troncs d'arbre abattus et souches pourries couverts d'une couche épaisse de fongus pareils à de la gomme et d'une grande variété de couleurs : ivoire pâle, jaune soufré, corail, cinnamome, rouge vif.

« Rentrons, » dit Carol mal à l'aise. « Je n'aime pas cet endroit. On dirait qu'il est atteint d'une horrible maladie. »

Rowland revint d'Eastredge, l'arrière de sa voiture encombré de provisions. Carol insista pour préparer le dîner ce soir-là, et en prenant le dessert et le café, nous racontâmes à Rowland notre brève promenade dans les Bois de Piper.

« Je n'ai jamais vu une telle moisson de fongus, » commentai-je. « Il y aurait probablement un tas de bons champignons à récolter, si on s'y connaissait. »

« Très probablement, » approuva Rowland. « Mais je ne me

fierais pas à mon propre jugement. Quand je veux des champignons, je les achète au marché en ville. »

« Les Bois de Piper vous appartiennent, n'est-ce pas? » demandai-je.

« Oui, » répondit Rowland. « Je les ai achetés pour ne pas avoir de voisin, mais je n'y mets jamais les pieds. C'est un endroit humide et boueux... et déprimant. »

Après le dîner, on joua encore du Rachmaninoff et nous restâmes au coin du feu, bavardant, fumant, écoutant. Pendant cette soirée, Rowland fut la personnification de la meilleure hospitalité. C'était un causeur extrêmement intéressant, ayant beaucoup voyagé, beaucoup lu, ferré sur un grand nombre de sujets.

Jusqu'à un certain moment, j'aurais considéré cette soirée comme une des plus paisibles et des plus agréables de ma vie, mais je me souviens que ce fut ce soir-là que je découvris que Spencer Rowland pratiquait délibérément le mensonge.

Cette découverte eut lieu pendant que Rowland était à la cuisine, préparant des boissons. Carol était assise au coin du feu, feuilletant un magazine, et je m'étais approché de la bibliothèque où je parcourais nonchalamment quelques livres. Soudain, j'en ouvris un où une inscription se trouvait sur la page de garde — une inscription qui me causa un sursaut violent et désagréable.

Je fixais toujours les six mots tout simples écrits sur cette page, quand j'entendis Rowland qui revenait. Je glissai rapidement le livre à sa place et retournai auprès du feu.

Mes pensées se mêlaient en un tourbillon confus tandis que j'écoutais parler Spencer Rowland, si brillant, si parfaitement hospitalier. Mais je le regardais avec des yeux nouveaux car les soupçons légers et évasifs qui m'avaient envahi contre toute raison avaient à présent une base concrète. Je savais maintenant que cet homme était un menteur, qu'il avait menti délibérément au sujet de la mort de la femme dont le portrait surmontait la cheminée.

Comme j'étais au lit cette nuit-là, songeant à l'inscription

dans le livre, me demandant si je devais raconter ma découverte à Carol, les sons étouffés du prélude de Rachmaninoff me parvinrent de nouveau du salon, juste comme la nuit précédente. Je croyais que Carol dormait, mais elle se redressa soudain.

« Greg! Es-tu éveillé? » chuchota-t-elle. « Il joue de nouveau ce morceau! »

Je me mis à rire et je répondis d'un ton léger : « Nous n'avons qu'à nous y habituer, Carol. Notre ami Rowland ne vit apparemment que de ce Prélude. Je crois que je vais tâcher de m'emparer de ce disque demain, et marcher dessus par accident. »

Mais de nouveau, dans la claire lumière du soleil, quand notre spirituel hôte nous présenta les plats à la table du déjeuner, il sembla ridicule de croire que quoi que ce soit dans cette charmante petite maison pût provoquer le doute ou le soupçon.

« Commençons tôt à l'atelier, » suggéra Rowland à Carol. « La lumière est excellente, ce matin. »

Dès que Carol et lui eurent gagné l'atelier, je me rendis au salon et pris sur l'étagère le livre révélateur. Je le regardai, puis je regardai le portrait au-dessus de la cheminée.

Alice Rowland portait une simple robe blanche, ses cheveux cuivrés encadraient une petite tête fière; elle avait des yeux bleus pleins de douceur et un faible sourire incurvait ses lèvres. Rowland avait fait remarquer une ou deux fois qu'il y avait une certaine ressemblance entre sa femme et Carol, mais je ne voyais pas laquelle. Carol était plus vivante, ses cheveux avaient un ton châtain plus foncé et plus chaud, ses yeux étaient plus gris que bleus. Alice Rowland n'était apparemment qu'un an ou deux plus âgée que Carol. Bien jeune pour un homme de l'âge de Rowland...

En examinant ce portrait, d'une technique fine et aiguë qui paraissait presque lui donner trois dimensions, je me demandai comment Rowland s'était entendu avec sa jeune femme. Je me demandai si elle avait partagé son enthousiasme passionné pour la musique et pour le Prélude de Rachmaninoff.

Rowland nous avait très peu parlé de sa femme; et parmi les quelques détails qu'il avait donnés, le plus important se révélait être un mensonge. Mais pourquoi — pourquoi nous avoir menti au sujet de la mort d'Alice Rowland?

En méditant sur cette question, je sortis dans le jardin puis dans les Bois de Piper. Et comme j'errais sans but, je remarquai soudain que, quoique le sol fût humide et élastique, il n'y avait pas trace de la boue noire contre laquelle Rowland nous avait mis en garde.

Pouvait-il y avoir quelque raison pour laquelle notre hôte ne voulait pas que nous parcourions ce bois? Je continuai à marcher, regardant autour de moi avec intérêt, et j'arrivai finalement à un petit sentier à peine tracé et couvert de fougères. Le sentier aboutissait à une sorte de cuvette de trente pieds de largeur environ. Il n'y avait rien dans ce vallon, sauf un énorme quartier de roche grise entouré d'une herbe rude parsemée de petits objets blanchâtres.

A première vue, on eût dit des champignons, mais en les regardant de plus près, je vis que c'étaient des mégots de cigarettes — des mégots des cigarettes russes de Rowland, avec leur bout de carton. Les uns paraissaient vieux et détrempés, les autres tout frais.

Les paroles de Rowland résonnaient à mes oreilles : « Je ne mets jamais les pieds dans les Bois de Piper. » Pourquoi avait-il menti à propos d'une chose aussi insignifiante? Sans aucun doute, ce vallon était le but de promenades fréquentes, car au moins une cinquantaine de bouts de cigarettes étaient éparpillés sur le gazon.

Et pourquoi Rowland venait-il ici si souvent? Il n'y avait rien d'intéressant ici, pas de vue à peindre, pas même un endroit confortable pour s'asseoir, sauf le bord du dur rocher gris.

Je ne pus rien m'expliquer, mais je me sentais décidément mal à mon aise en retournant au cottage. Cela faisait trois fois que j'avais surpris Rowland disant des mensonges mesquins et inutiles, et je me demandais ce qui se cachait sous cette série de contre-vérités.

Toutefois, mes soupçons aboutirent à une impasse. J'observai attentivement Rowland; mais pas une seule fois, ni en paroles, ni en action, il ne se départit le moins du monde de son rôle d'hôte ravi et généreux.

Les jours passèrent agréablement dans ce charmant cottage, délicieusement occupés par des conversations intéressantes, la bonne chère et la bonne musique. Carol continuait à poser pour Rowland, et le portrait s'annonçait très réussi. Ma première idée avait été que Rowland avait proposé de peindre le portrait de Carol dans le but de prolonger son séjour près de nous. En tout cas, je classai bientôt cette pensée, car le portrait de Carol promettait d'être fini en temps voulu, et tous les jours, Rowland faisait de nouveaux préparatifs de départ.

Devant tout cela, et devant le personnage séduisant et bien équilibré qu'était cet homme, j'eus souvent honte de mes soupçons vagues et inquiets. Et puis, au plus profond de la nuit, quand j'entendais les sons étouffés du Prélude murmurer dans le cottage silencieux, je me rappelais l'inscription révélatrice dans le livre de Rowland et le vallon aux mégots que j'avais découvert dans les bois. ...Et puis ce Prélude, cet éternel Prélude!

Le tableau fini, Rowland décrocha le portrait de sa femme et le remplaça par celui de Carol au-dessus de la haute cheminée blanche. Il l'inaugura par une gaie cérémonie et ouvrit une bouteille de Cordon Rouge à cette occasion.

Carol et moi fûmes ravis de ce portrait, et à juste titre, car Rowland avait créé une toile que n'importe quel artiste eût été fier de signer.

« Si cela vous plaît, Mrs. Chandler, je suis assez récompensé, » dit-il en souriant à Carol. « Les portraits sont un peu en dehors de ma ligne. Je les laisse aux artistes qui peignent pour de l'argent. »

« Vous abordez le sujet favori de Greg, Mr. Rowland, » dit Carol en riant. « Il dit toujours que tous les artistes devraient être riches en naissant. »

Rowland eut un petit rire. « Eh bien, je ne suis pas vrai-

ment riche, mais j'ai une petite fortune personnelle, de sorte que je peux me permettre de peindre ce que je veux. Mais je n'ai pas eu de chance en matière financière. J'aurais pu être très riche. » Il s'interrompit, faisant tourner le pied de son verre entre ses doigts. « Ma femme était d'une famille très fortunée. Si elle avait vécu seulement quelques jours de plus, elle aurait hérité une grosse somme d'une tante dont elle était la préférée, et aujourd'hui, je posséderais une grande fortune. » Il secoua la tête. « Perdre d'un seul coup une femme ravissante et une fortune, cela vous conduirait à douter de la Providence. »

Il parlait avec beaucoup de naturel, sans amertume, sans emphase; mais pour mon esprit aiguisé par le soupçon, ces mots furent comme une clé ouvrant brusquement une serrure. Je regardai soudain Rowland, et mes cheveux se hérissèrent tandis qu'un frisson me parcourait l'épine dorsale.

Car, dans un éclair subit, j'avais vaguement entrevu pour la première fois la nature et la portée du péril qui rôdait dans cette charmante demeure. J'étais certain à présent que l'homme aimable qui souriait, debout près du feu, en sirotant délicatement son champagne, était... un assassin!

Un instinct profond essayait de me mettre en garde, tandis que mon froid bon sens le repoussait brutalement. N'étais-je pas en train d'assembler une série de mensonges insignifiants pour en faire les éléments sinistres d'un crime? Mon imagination d'écrivain ne m'emportait-elle pas au pays de la fantaisie?

Le reste de cette soirée n'est qu'un trou confus dans ma mémoire. Ce complot que je voyais en esprit — existait-il réellement dans le cerveau de Spencer Rowland, ou n'était-ce qu'un produit de ma propre imagination?

Je restai éveillé dans notre chambre obscure, attendant que Rowland rejouât cet éternel Prélude. Pendant longtemps, il n'y eut qu'un profond silence dans la maison; puis ils résonnèrent — ces sons étouffés venant du salon obscur.

« S'il complote quelque chose, » me dis-je, « il l'exécutera

ce soir. Il s'en va demain —à moins qu'il n'ait menti à ce propos aussi. »

J'ouvris la porte d'un pouce ou deux et restai là dans les ténèbres, écoutant. Finalement la musique cessa, et ensuite il n'y eut plus que le silence.

Moitié endormi, moitié éveillé, je montai cette nuit-là une sorte de garde insensée. Mais rien ne se passa. Et ce fut le matin; quand Carol et moi entrâmes dans la cuisine, Rowland s'y trouvait, innocemment occupé à presser des oranges. Ma raison me dit que jamais homme n'eut moins l'air d'un assassin...

Il était midi passé quand Rowland eut terminé ses derniers préparatifs de départ. Ses valises étaient prêtes dans le hall, et il transportait le reste de ses effets personnels au grenier.

« Eh bien, tout est prêt, » annonça-t-il finalement en regardant sa montre. « Et maintenant, je dois aller en ville pour donner quelques coups de téléphone avant de partir. Il faut que je me renseigne sur l'heure des trains, et que je prenne mes dispositions pour garer ma voiture. Je ne serai pas longtemps absent. »

Stupéfait et troublé, je le regardai grimper dans son auto bleu foncé et partir. Mes craintes avaient-elles une base réelle quelconque? Tout ce qui s'était passé ce matin était tellement normal et naturel, et les préparatifs de départ de Rowland étaient si francs et si authentiques, que j'eus l'impression d'être un sot en me rappelant mes soupçons frénétiques de la nuit précédente.

Carol était en train de préparer le lunch quand j'allai au garage pour jeter un coup d'œil sur ma voiture. Je remarquai la veste de cuir de Rowland qui pendait à un clou. Je la décrochai dans l'intention de demander à mon hôte s'il comptait l'emporter ou la ranger; mais quand je la jetai sur mon bras, quelque chose tomba d'une des poches extérieures.

C'était une lettre, dont l'adresse était de l'écriture de Carol — la lettre de Carol à sa sœur! Rowland l'avait gardée — et l'avait lue, car l'enveloppe était déchirée! L'instant d'après j'avais sorti les autres lettres que Rowland avait

promis de mettre à la poste pour moi, et toutes étaient ouvertes!

Ma première réaction fut un sursaut de colère, mais presque au même instant je vis la vraie signification de cette action de Rowland : le plan se dessinait, découlant de tous mes soupçons.

Les lettres dans ma poche, je me précipitai dans le cottage. Carol fut saisie en voyant mon air.

« Greg! Qu'y a-t-il? Que s'est-il passé? » cria-t-elle.

« Ecoute, Carol, il faut que nous partions d'ici — et vite! » dis-je. « Nous sommes tombés dans un guet-apens — un guet-apens criminel! »

« Un *guet-apens?* » souffla-t-elle. « Greg, es-tu fou? »

Je sortis les lettres. « Regarde ceci! Voici toutes les lettres que nous avons écrites, elles n'ont pas été mises à la poste! Je les ai trouvées dans la veste de Rowland. Et ce n'est pas un oubli : il les a ouvertes pour les lire! Il n'y a pas une seule personne qui sache que nous sommes ici dans les Bois de Piper! Nous sommes coupés de tout ici — nous sommes isolés. Nous pourrions être assassinés dans cette maison sans que personne ne s'en doute jamais! »

Carol eut un petit rire tremblant. « Greg, quelle bêtise! Pourquoi au nom du ciel Mr. Rowland nous assassinerait-il? Je ne comprends pas l'histoire de ces lettres, mais... »

« Ecoute, Carol », dis-je avec insistance, « peut-être aurais-je dû te dire cela plus tôt, mais j'ai soupçonné Rowland presque depuis le début. J'ai trouvé qu'il y avait quelque chose de bizarre ici, la façon dont il a précipité notre installation le premier soir, la façon dont il joue ce maudit Prélude tout le temps. Et il nous a menti, Carol. De propos délibéré, au sujet de sa femme entre autres. Je suis certain qu'il l'a assassinée, et je parie que nous sommes après elle sur la liste! »

« Es-tu devenu complètement fou? » balbutia Carol. « Greg, c'est absolument insensé! »

« Ecoute-moi, Carol », dis-je. « Rowland veut de l'argent, beaucoup d'argent. As-tu entendu ce qu'il a dit hier soir?

Si sa femme avait vécu seulement *quelques jours de plus* elle aurait hérité d'une fortune. Très bien, suppose que Rowland *ait assassiné* sa femme et qu'il l'ait enterrée dans les bois. Ils vivaient seuls ici, personne n'en aurait rien su. Puis il a connaissance de cet héritage. Pour réclamer cette fortune, Rowland a besoin d'un certificat de décès prouvant que sa femme est morte *après* sa riche tante. Tu ne comprends pas? C'est là que toi tu apparais. Rowland compte sur *toi* pour lui fournir le certificat de décès dont il a besoin ! »

Mais Carol avait encore l'air perplexe. « Tu ne peux pas avoir raison, Greg, protesta-t-elle. Tu parles comme si tout cela s'était passé récemment, mais Mrs. Rowland est morte il y a des années. »

« C'est ce que dit Rowland! » répliquai-je. J'allai à la bibliothèque et j'en sortis le livre à l'inscription révélatrice. « Regarde ce qui est écrit sur la page de garde : *A Spencer, d'Alice. Noël 1944*... Ce qui prouve qu'Alice Rowland était encore en vie à Noël dernier. Qui sait, peut-être a-t-elle été assassinée quelques jours seulement avant que Rowland ne nous adresse cette lettre au sujet du Cottage. »

« Ah, Greg, je... je ne peux pas le croire! » bégaya Carol.

« Ecoute, Carol », dis-je. « Personne ne sait que nous sommes ici. Rowland peut facilement nous faire prendre du poison, ou un narcotique, ou n'importe quoi. Il m'enterre dans les bois, puis il va chercher un médecin. Il lui raconte que sa femme a pris une dose trop forte de cachets pour dormir ou une histoire de ce genre, et il le ramène ici. Tu meurs sans avoir repris connaissance, le certificat de décès est fait au nom d'Alice Rowland — et Rowland n'a plus qu'à réclamer cette fortune. C'est aussi simple que cela! Le médecin n'a aucune raison de soupçonner que tu n'es pas Mrs. Rowland. Rowland l'affirme, et il y a ton portrait au-dessus de la cheminée pour le prouver! Maintenant nous savons pourquoi il désirait tant peindre ton portrait! »

Carol fut ênfin convaincue. Elle pàlit en regardant son portrait avec horreur.

« Nous devons... nous devons agir! cria-t-elle avec désespoir. « Il peut revenir d'une minute à l'autre! »

« Nous allons sortir d'ici! » dis-je.

« A l'instant — comme nous sommes. Nous sautons dans la voiture et nous filons comme l'éclair. Quand nous serons sur la grand'route, nous tournerons à gauche, pour ne pas rencontrer Rowland revenant d'Eastredge. Et nous continuerons jusqu'à un poste de police. »

Nous courûmes hors de la maison et grimpâmes dans la voiture. Je débrayai. Je ne parvins pas à mettre le moteur en marche.

Carol et moi nous nous regardâmes. « On a saboté le moteur! » dis-je. « J'aurais dû me douter qu'il n'oublierait pas une précaution aussi élémentaire. »

Carol tressaillit. « J'entends une voiture, Greg! » souffla-t-elle. « Ce doit être Rowland! »

« Retourne dans la maison, vite! » chuchotai-je. « Essaie d'être naturelle, et ne t'approche pas de Rowland. S'il arrive quoi que ce soit, sors par la porte la plus proche, sauve-toi dans les bois, et ne t'arrête pas! »

Carol était hors de vue et j'avais l'air de me promener nonchalamment dans le jardin quand la voiture de Rowland apparut. Il arrêta sa voiture devant la porte d'entrée et me fit signe.

J'allai à sa rencontre. Je ne connaissais pas ses intentions; je ne savais même pas s'il avait un revolver; ma seule idée était de ne pas le quitter et, au premier geste suspect, de le frapper de toutes mes forces à la mâchoire. Mais il descendit de sa voiture de l'air le plus innocent, les bras chargés de paquets.

« Je suis passé par le marché d'Eastredge », dit-il aimablement comme j'entrais à sa suite dans la cuisine. Carol faisait semblant de s'occuper des casseroles du déjeuner. « J'ai rapporté un beau morceau de bœuf, Mrs. Chandler », dit-il, « mais je ne peux pas rester dîner avec vous. Mon train part plus tôt que je ne le pensais. Je dois vous quitter tout de suite. »

« Et voici quelques champignons », poursuivit-il en ouvrant une boîte proprement emballée. » Il sourit : « Vous pouvez les manger sans crainte, ils ne viennent pas des Bois de Piper. »

Carol et moi échangeâmes un coup d'œil avertisseur — la même pensée nous avait traversé l'esprit. Des champignons — des champignons vénéneux — que Rowland avait ramassés dans quelque recoin sombre des Bois de Piper ! Ce devait être un assassinat paisible, un assassinat suave et souriant, doucement perpétré par empoisonnement...

« Eh bien, il faut que je vous dise au revoir, si je veux attraper mon train », déclara Rowland en me tendant les clés de la maison. « Je vous écrirai aussitôt que j'aurai une adresse définitive. »

J'aidai Rowland à entasser ses bagages dans la voiture. Il était là, sous le gai soleil, vif et souriant comme toujours, et nous serra cordialement la main.

« Au revoir! » cria-t-il en grimpant dans l'auto. « Bonne chance à vous deux... jusqu'à notre prochaine rencontre! » La voiture se mit en marche, et il se retourna en nous faisant signe au moment où elle disparaissait au tournant.

Carol et moi nous nous regardâmes, et j'essuyai mon front en sueur.

« Peut-être aurais-je mieux fait de l'assommer tant que j'en avais l'occasion », dis-je à Carol. « Ceci n'est qu'un répit. Il n'ira pas loin, puis il cachera la voiture et viendra pour nous épier et pour attendre. »

La voix de Carol tremblait : « Ah Greg, allons-nous-en maintenant, vite! »

« Nous ne pouvons pas tant qu'il fait jour », dis-je. Il nous verrait. Nous sommes en sécurité jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'il croie que nous avons dîné et mangé ces champignons. Ce poison est narcotique, et il reviendra en s'attendant à nous trouver inconscients. »

« Devons-nous attendre? » supplia Carol. « Ne pouvons-nous pas descendre jusqu'à la grand'route et arrêter la première voiture qui passera... »

« Il nous verrait », dis-je. « Il y a des chances qu'il ait un revolver, Carol, et si nous essayons de courir, il s'en servira. Mais si nous restons ici, il croira que tout marche selon ses plans. Dès qu'il fera noir, nous nous sauverons dans les bois. Il y a une ferme vers le Nord. Nous irons de ce côté. »

Ce fut une épreuve que d'attendre pendant ces quelques heures que le soleil se couchât. Nous errions dans la maison, agités et inquiets, regardant, écoutant, sursautant au moindre bruit. Puis le crépuscule vint, et les Bois de Piper s'étendirent sombres et menaçants dans leur lugubre silence.

J'allumai toutes les lumières dans le salon, puis dans la cuisine. Puis Carol et moi sortîmes par la porte de côté dans l'obscurité grandissante. Le temps nous parut interminable jusqu'à ce que nous ayions atteint la lisière des Bois de Piper. Nous rampâmes dans la première ligne des broussailles, les yeux et les oreilles en éveil. Puis nous continuâmes d'avancer, prudemment, sans bruit...

Le pire, c'était le silence. Nous ne savions pas si Rowland avait remarqué notre fuite du cottage, nous n'aurions pu dire si nous étions poursuivis. Nous savions que puisque nous pouvions marcher sans bruit sur ce sol humide et spongieux, Rowland pouvait en faire autant. Et il connaissait chaque pouce des Bois de Piper, chaque sentier...

S'il y eut jamais voyage cauchemardesque, ce fut le trajet que Carol et moi fîmes dans l'obscurité des Bois de Piper cette nuit-là. La lune se leva et fit naître des centaines d'ombres marbrées qui bougeaient et tremblaient, et dont chacune pouvait être Spencer Rowland nous barrant le chemin.

Ce maudit silence tendait nos nerfs à les rompre. Carol était à bout, sa respiration ressemblait à des sanglots étouffés. « Courage, chérie! » chuchotai-je en l'entourant de mon bras. « Nous devons être presque au but maintenant. »

Mais il n'en était rien. Nous étions perdus. Nous avions perdu le sentier que nous avions suivi, et nous ne pouvions plus qu'avancer au hasard, en nous guidant sur la lune. Fina-

lement, nous traversâmes quand même le dernier rideau de broussailles, nous émergeâmes dans une prairie de hautes herbes... et nous vîmes briller les lumières d'une ferme de l'autre côté du champ.

Malgré notre épuisement nous nous mîmes à courir, coupant à travers champs, trébuchant sur le seuil de la ferme.

« Avez-vous le téléphone? » dis-je haletant au fermier qui ouvrit la porte. « Je veux appeler la police! »

Le fermier s'appelait Henderson, il avait le téléphone et je demandai le poste de police d'Eastredge. Un sergent de la police nommé McMichael répondit, et mon histoire dut lui sembler bien incohérente au premier abord car il resta sceptique.

« Ecoutez, sergent », dis-je. « Il y a un moyen bien simple de vérifier tout cela. Regardez dans les registres de la population si le décès de Mrs. Alice Rowland a jamais été déclaré, je crois que vous feriez bien de vous mettre à la besogne. »

« Je vais vérifier cela », dit-il. « Restez où vous êtes, Mr. Chandler, je vous resonnerai. »

Mais le sergent McMichael ne me retéléphona pas. Au bout d'un temps, étonnamment court, il arriva en personne à la ferme d'Henderson avec ses hommes.

« On dirait que quelque chose de drôle se passe ici, c'est vrai », dit McMichael. « Il n'y a aucune déclaration du décès de Mrs. Rowland. Nous allons au cottage. Vous ferez bien de revenir avec nous. »

La maison était comme nous l'avions laissée : les lumières allumées, la boîte de champignons sur la table de la cuisine. McMichael et ses hommes fouillèrent consciencieusement la maison et les alentours.

« Oui, Rowland a filé », annonça McMichael. « Je suppose que quand il s'est aperçu que vous vous étiez enfuis du cottage, il a décidé de se mettre à l'abri. Eh bien, il n'ira pas loin, nous le rattraperons. »

McMichael me fit répéter toute l'histoire, point par point.

Il sembla particulièrement intéressé par le vallon où Rowland avait semé tous ces mégots de cigarettes.

« Si vous nous montriez cet endroit? » dit-il en se levant. « Pouvez-vous le retrouver dans l'obscurité? »

Je conduisis le sergent McMichael et ses hommes jusqu'au vallon. Ils allumèrent leurs lampes de poche tout autour sur le talus, et McMichael désigna une tache en haut de la pente.

« Je croirais volontiers que ce grand rocher était perché là-haut il n'y a pas si longtemps. Il se peut qu'il ait roulé de lui-même, et d'autre part il se peut aussi qu'on l'ait poussé. Nous allons le pousser et voir ce qui se trouve dessous. »

Au moyen de solides pieux de clôture, les hommes halèrent le roc jusqu'à ce qu'ils l'eurent délogé. Puis ils se mirent à creuser. Au bout d'un moment le sergent McMichael revint vers moi.

« Je crois que vous feriez mieux de rentrer dans la maison » dit-il. « Ce spectacle ne sera pas très joli. »

« Vous avez trouvé quelque chose? » demandai-je.

« Oui, un corps de femme », répondit brièvement McMichael. « Ce doit être Mrs. Rowland, ou je me trompe fort. »

Le sergent McMichael avait raison : c'était le cadavre de la jeune Mrs. Rowland qui se trouvait sous ce rocher dans les Bois de Piper. L'autopsie révéla qu'elle était morte empoisonnée — empoisonnement dû aux champignons — aux mêmes *Amanita* que Rowland nous avait si obligeamment procurés pour notre dîner.

« Je m'y attendais, après avoir entendu votre histoire », me dit McMichael. « Les assassins n'ont d'habitude qu'une seule idée. Eh bien, cela peut prendre quelque temps, mais nous attraperons Rowland, n'ayez pas peur. »

Carol et moi doutions quelque peu de cette prédiction optimiste, mais apparemment nous étions injustes envers le sergent Mc Michael, car non seulement il arrêta Spencer Rowland, mais encore il le fit d'une manière fort élégante.

McMichael avait insisté pour que nous restions au cottage jusqu'à ce que l'affaire Rowland fût liquidée, et il vint en personne d'Eastredge pour nous annoncer la capture. « Eh bien, nous avons arrêté Rowland! » dit-il. « Nous avons pensé qu'il se cacherait en ville — les criminels croient toujours qu'une grande ville est le meilleur des abris. Mais nous lui avons tendu un piège et il y est tombé tout de suite.

« Quelle sorte de piège? » demandai-je.

McMichael ricana. « Eh bien, comme vous m'aviez dit que Rowland jouait tout le temps ce disque du Prélude, j'ai pensé qu'il devait être toqué sur ce point, et qu'il essaierait de se procurer cette musique, quel que fût l'endroit de sa cachette. Par conséquent, nous avons visité tous les boutiquiers de la ville qui vendent des disques de gramophone, et nous leur avons ordonné de nous signaler un homme d'un certain âge qui voudrait acheter un gramophone et des disques de Rachmaninoff... »

Le sergent McMichael fit une pause, triomphant. « Et le truc a réussi! Rowland est venu dans un des magasins et a demandé ce Prélude. Le marchand l'a roulé, il lui a raconté qu'il l'avait commandé et qu'il le recevrait le jour suivant, puis il nous a téléphoné. Rowland avait rasé sa moustache et il portait des lunettes noires, mais je l'ai reconnu quand même. »

« A-t-il avoué? » demandai-je.

« Ah oui! » répondit McMichael. « Une fois sous les verrous, il s'est effondré. D'abord il a essayé de bluffer, disant que Mrs. Rowland avait cueilli ces champignons par erreur et qu'elle les avait mangés. Mais nous lui avons fait remarqué que Mrs. Rowland n'avait certainement pas cueilli cette boîte d'*Amanita* qu'il avait laissée sur la table de votre cuisine, et il ne nous a pas fallu très longtemps pour lui faire avouer. »

Le sergent bomba sa large poitrine. « Ce Prélude pour lequel Rowland était si enragé, beau morceau, n'est-ce pas? Je l'avais entendu bien des fois auparavant, mais je ne

savais pas ce que c'était. Je le siffle toute la journée maintenant. »

Oui, je crois que Carol et moi sommes parmi les seuls qui n'aiment pas le *Prélude en do dièze mineur* de Serge Rachmaninoff. C'est un joli morceau de musique, mais nous ne désirons pas l'entendre avant très, très longtemps. Et nous avons perdu aussi notre goût pour les champignons.

BRUNO FISCHER

L'HOMME QUI A PERDU SA TÊTE

L'extraordinaire professeur Henry Poggioli de T.S. Stubling, dévoile l'affaire de l'assassinat de la fiancée hindoue dans « Le Voyage à Bénarès » un mois et dix jours après *que lui-même, Poggioli, soit condamné et pendu pour ce même assassinat. Bruno Fischer a créé la situation exactement opposée. Son Jim Crane est assassiné, mais il refuse de rester mort tant qu'il n'a pas obtenu œil pour œil, malgré même qu'il n'ait que l'idée la plus vague de l'identité de son meurtrier! « Le voyage à Bénarès » a été surnommé « un tonnerre à retardement »; le récit original qu'on va lire appartient à la même catégorie, quoique Jim Crane découvre le secret de son propre meurtre plutôt par une série de circonstances que par l'analyse des faits donnés.*

La femme regarda Jim Crane et poussa un hurlement. Elle sortait de la grande maison de briques devant laquelle il venait de passer.

Crane s'arrêta sous le réverbère et regarda autour de lui. Il n'y avait personne d'autre dans la rue sombre et déserte. La maison de briques était entourée de terrains vagues. Il se tourna vers la femme.

« Qu'y a-t-il? » demanda-t-il. Elle se tapit sur le seuil. Elle n'avait poussé qu'un seul cri aigu, mais sa bouche restait ouverte. D'un geste brusque, elle tendit le doigt vers lui.

« Vous... vous... » haleta-t-elle.

La peur la rendait hystérique et lui coupait la parole.

Pouvait-elle avoir peur de lui. C'était insensé. Il était sûr de n'avoir encore jamais vu cette grosse femme mûre.

« Que vous arrive-t-il? » dit-il en allant à elle.

Elle étendit les mains comme pour le repousser et hurla de nouveau.

Au-dessus d'eux une voix cria : « Hé, vous, laissez-la tranquille! »

Un homme en manches de chemise se montrait à une fenêtre du deuxième étage. La femme gémissait à présent.

« Que diable se passe-t-il? » demanda Crane.

« Filez! » dit l'homme. « Voulez-vous que j'appelle un agent ? »

Cette femme et cet homme étaient fous, se dit Crane. Si un agent survenait, ce serait difficile de lui expliquer qu'il n'avait fait aucun mal à cette femme. Les gens croient toujours les femmes plutôt que les hommes. Le mieux était de s'en aller.

Il descendit la rue à grandes enjambées. Arrivé à quelque distance, il regarda en arrière. La femme était sortie sur la chaussée et le suivait des yeux. Crane ne voulait pas avoir affaire à elle; elle paraissait capable de le pourchasser d'accusations violentes.

Il se hâtait de tourner le coin quand il entendit la femme dire d'une grosse voix rauque : « Vous l'avez vu, Mr. Prim? »

« Sûr que je l'ai vu. » C'était sans doute l'homme à la fenêtre qui parlait. « Heureusement que je vous ai entendue, que j'ai regardé dehors et que je l'ai chassé. »

« Ce n'est pas ce que je voulais. Le pauvre homme. Il m'a fait si peur. »

Crane n'avait pas cessé de marcher. Dans l'autre rue, il pouvait encore entendre les voix, mais il ne distinguait plus les paroles. Cette femme était folle, en tout cas. Qu'avait-elle dit? « *Le pauvre homme. Il m'a fait si peur.* » Ce n'était pas là un langage sensé. On rencontre toutes sortes de gens quand on est en promenade.

Il s'arrêta. En promenade? Il n'était pas en promenade. Il avait quitté sa maison pour aller chez Ellen Hoyt, mais

ceci n'était pas son chemin. Cette rue, et cette autre où la femme avait crié, ne lui étaient pas familières.

Il marcha jusqu'au prochain croisement et leva les yeux vers la plaque indicatrice. Le mouvement de sa tête fit gémir son estomac. Il se demanda pourquoi. Puis il oublia son estomac quand il vit qu'il se trouvait au coin de l'avenue Washington et de la Quatrième rue.

Ellen Hoyt habitait l'avenue Washington, mais aux environs de la Dixième rue. Lui-même habitait plus haut vers la ville. L'appartement d'Ellen se trouvait entre sa maison à lui et l'endroit où il se trouvait présentement. Comment était-il possible qu'il fût allé six blocs plus loin que son but?

Il s'arrêta près de la plaque, essayant de se souvenir. Il était rentré chez lui de son bureau, s'était lavé et rasé, et était sorti pour aller chercher Ellen et l'emmener dîner en ville. Par des soirées agréables comme celle-ci il préférait aller à pied. Mais il ne se souvenait pas d'avoir marché. Il ne se souvenait plus de rien entre le moment où il était sorti de chez lui et celui où il avait entendu le cri de la femme.

Ainsi donc il avait rêvassé en parcourant les rues, songeant probablement au mois prochain, quand Ellen et lui seraient mariés. Il était passé devant la maison d'Ellen sans s'en apercevoir. Cela pouvait arriver à tout le monde. Il n'y avait pas là de quoi s'inquiéter.

Jim Crane traversa la chaussée et se dirigea vers la Dixième rue. Son estomac faisait du bruit. Cela avait commencé, il s'en souvenait, au moment où il avait rejeté la tête en arrière pour regarder la plaque. De plus, ses jambes étaient molles. Qu'avait-il donc? Etait-il troublé par les cris de la femme?

Une enseigne au néon annonçait : « Café ». Il décida qu'il avait simplement faim. Il avait déjeuné très légèrement à midi, et à présent il était sept heures et demie. Une tasse de café le soutiendrait jusqu'au moment où Ellen et lui arriveraient au restaurant.

La salle était petite, sale et déserte, à part le gérant

bedonnant qui lisait un journal de courses. Crane s'assit sur un tabouret devant le comptoir et chercha ses cigarettes.

« Un café », dit-il.

Le gérant leva les yeux de dessus son journal. Il fronça les sourcils. « Vous vous sentez bien, monsieur? »

« Je... » Crane se sentait beaucoup mieux depuis qu'il était assis. « Naturellement que je me sens bien », dit-il avec humeur. « Pourquoi? »

« Eh bien, vous êtes plutôt vert. »

Crane ricana. « C'est parce que je suis employé. Vie trop sédentaire. Ça ne vous fait rien de vous dépêcher, pour ce café? Je suis en retard. »

Le gérant lui lança un regard pénétrant, puis se tourna vers le percolateur. Derrière le comptoir se trouvait un miroir sali par les mouches, qui avait été caché jusqu'à ce moment derrière le gérant. A présent Crane se voyait, penché en avant, son chapeau enfoncé profondément sur son front et une cigarette pendant au coin de ses lèvres minces. Son long visage osseux ressemblait, se dit-il, à une tête de mort. Il ne s'était jamais soucié de son visage, et Ellen disait qu'elle l'aimait. Mais en ce moment, il était tiré plus qu'à l'ordinaire et son teint, qui avait toujours été pâle, était positivement vert.

J'espère que je ne suis pas en train de devenir malade, se dit-il, et il regarda l'horloge au-dessus de la porte. Elle marquait onze heures moins vingt.

« Votre horloge avance », dit-il au gérant qui posait le café devant lui.

« De quelques minutes peut-être. »

« Vous voulez dire de trois heures », dit Crane en consultant sa montre-bracelet. Elle marquait la même heure que l'horloge au mur.

Ce n'était pas possible. Il était parti à sept heures et quart pour être chez Ellen à sept heures et demie. Il avait fait un détour, il se pouvait donc qu'il fût en retard de quelques minutes. Mais trois heures? Et sans se rappeler une seule minute de ces trois heures?

Il vit dans le miroir la peur envahir ses yeux. « Ecoutez », dit-il anxieusement. « Sommes-nous le vendredi vingt-sept octobre? »

Les sourcils du gérant se haussèrent. « Certainement, monsieur. Dites donc, vous êtes aussi malade que vous en avez l'air si vous ne savez même pas quel jour nous sommes. »

Crane soupira. Ce n'était du moins pas de l'amnésie ou quelque chose de ce genre. Mais trois heures perdues!

Puis il crut avoir trouvé la réponse. Pour une raison quelconque, il devait avoir confondu les aiguilles de l'horloge. Il n'était pas onze heures moins vingt, mais huit heures moins cinq. Il tourna la tête pour regarder de nouveau l'horloge. Il ne s'était pas trompé la première fois; c'était l'aiguille des minutes qui était presque sur le huit.

« Seigneur Dieu! » cria le gérant. « Que vous est-il arrivé, monsieur? »

« Hein? »

Crane détourna son regard de l'horloge. Le gérant galopait pour faire le tour du comptoir. Effaré, Crane le regarda.

« Votre tête! » Le gérant s'arrêta derrière Crane. Sa voix était perçante et horrifiée. « Seigneur Dieu! »

Crane passa sa main au-dessus de sa nuque. Il sentit que ses cheveux courts étaient collés comme par de la glu.

« Du sang? » murmura-t-il, incrédule.

« Le dos de votre pardessus en est plein et... » Les yeux du gérant lui sortaient de la tête. « Jésus, ne sentez-vous rien, monsieur? »

« Quoi, non », dit lentement Crane. « J'ai eu le cœur qui tournait un peu il y a quelques minutes, mais c'est passé. Ce doit être une blessure superficielle. »

« Une blessure superficielle! » L'attitude du gérant se fit soudain douce et empressée. « Ne bougez pas, monsieur. Restez assis là pendant que j'appelle une ambulance. »

« Allons donc », dit Crane agacé. « Cela ne peut pas être grand'chose puisque je ne le sens même pas. Je vais le laver chez mon amie. »

« Restez où vous êtes. » Le gérant sortit une pièce de monnaie de la poche de son tablier et se précipita vers la cabine téléphonique. Quand il y fut entré, il passa sa tête au dehors. « Ne bougez pas de cette chaise, monsieur. N'essayez pas de marcher. Soyez calme. »

Crane fronça les sourcils sur sa tasse de café. Une chose était claire : ce coup à la tête expliquait les trois heures perdues. Mais il ne pouvait se rappeler ce qui s'était passé. Etait-il tombé? Quelqu'un l'avait-il assommé pour le voler?

Il tira son portefeuille. Vingt-huit dollars, le compte y était. Il n'avait aucun objet de valeur sur lui. Ce devait donc être une chute. Mais où et quand?

Dans la cabine, le gérant disait : « Oui, avenue Washington, juste après la cinquième rue. Dépêchez-vous. »

Pourquoi ce type s'excitait-il ainsi? Crane avait donc perdu un peu de sang. La blessure ne devait pas être grave puisqu'il n'en ressentait pas les effets. De nouveau, il passait la main sur sa nuque. Rien que du sang séché. Il se disposa à tâter plus haut.

Ce fut à ce moment que la porte s'ouvrit et qu'un gros homme noiraud entra. Il s'apprêtait à fermer la porte derrière lui, quand il s'arrêta pétrifié. Il regarda fixement Crane; ses lèvres épaisses se mirent à trembler et son front se couvrit de sueur.

Crane fit demi-tour sur sa chaise pour regarder le nouveau venu en face. Il était sûr de ne l'avoir jamais vu auparavant. Cependant cet homme était aussi effrayé que l'avait été la femme sur le seuil de la porte.

« Me connaissez-vous? » demanda Crane en se levant.

Crane sentit un frisson le parcourir. Peut-être que la femme qui avait crié avait-elle été effrayée par la vue du sang, et le gérant croyait qu'il était blessé assez gravement pour avoir besoin de soins, mais ce noiraud n'avait pas vu le derrière de sa tête. Crane était à moitié tourné vers lui lorsqu'il était entré.

Que *s'était-il passé* pendant ces trois heures perdues? Ce noiraud avait-il quelque rapport avec sa blessure ?

Crane s'approcha de la porte. Il pouvait voir par la fenêtre le noiraud debout à trente pas du café, et regardant derrière lui. Il semblait hésiter.

Crane fut saisi de colère. Il voulait en avoir le cœur net. Il obligerait le noiraud à lui dire pourquoi il avait peur de lui.

Il ouvrit brusquement la porte. Le gérant sortit de la cabine et cria : « Hé, monsieur, pour l'amour du ciel! L'ambulance arrive! Ne faites pas... »

Crane continua son chemin.

Au moment où le noiraud vit Crane surgir dans la rue, il se mit rapidement en marche vers la ville. Il ne courait pas.

« Une minute », appela Crane qui le suivait. « Je veux seulement vous demander... »

Le noiraud baissa la tête, enfonça ses mains dans ses poches et allongea ses courtes jambes. Les jambes plus longues de Crane diminuaient la distance qui séparait les deux hommes.

Le noiraud disparut derrière le coin de la Sixième rue. Quand Crane tourna le coin, l'autre l'attendait, ses larges épaules pressées contre le mur et un vilain grand revolver à la main.

« Laissez-moi tranquille! » haleta le noiraud.

Crane baissa les yeux vers le revolver. Il dit: « Ne faites pas l'idiot. Je veux seulement vous demander comment vous me connaissez. »

Il ne faisait pas très clair, mais Crane pouvait voir le visage de l'homme défiguré par la peur. Ce n'était cependant pas le visage d'un homme qui s'effraie facilement. C'était un visage dur, cruel et brutal, ou du moins ce l'était quelques minutes auparavant.

« Vous êtes mort! » gémit le noiraud. « Ne me touchez pas. »

Tous ceux qu'il avait rencontrés pendant ces dernières minutes étaient absolument fous furieux, se dit Crane. Ou alors c'était lui-même qui avait perdu la raison. Il fallait

qu'il sût à quoi s'en tenir. Il décida de tourner la chose en plaisanterie.

« Comment savez-vous que je suis mort? » dit-il. « Si vous ne m'avez jamais vu auparavant... »

Le revolver fut braqué et pour la première fois Crane réalisa pleinement la menace. Ce sacré idiot voulait vraiment tirer!

« Vous ne pouvez pas me rouler », dit le noiraud d'une voix rauque. « Vous voulez que je vous dise en face comment je sais que vous êtes mort. Vous voulez une certitude. Eh bien, cette fois, *c'est moi* qui aurai une certitude. » Son doigt se contracta sur la détente du revolver.

Il y eut un faible déclic. Ce fut tout.

Le noiraud regarda son revolver. Puis il regarda le visage de Crane. Avec un cri étouffé, il se précipita, passa devant Crane et remonta la rue au galop.

Crane resta planté sur place, regardant fuir l'épaisse silhouette jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue. Il n'essaya pas de suivre l'homme. Il avait peur d'un revolver qui inexplicablement, ne l'avait pas tué. Et il avait peur aussi d'autre chose que du revolver — d'une chose qu'il ne comprenait ni ne savait même pas tout à fait, mais qui commençait à se dessiner vaguement et avec insistance au fond de sa mémoire.

Une sirène résonna et une ambulance passa à côté de lui. En regardant derrière le coin, il la vit s'arrêter devant le café. Cette ambulance était pour lui.

Il se hâta dans la direction opposée. Sa blessure n'était pas assez grave pour le retenir. Ellen était probablement fâchée contre lui parce qu'il n'était pas venu. Ou bien elle s'inquiétait. Il devait la rejoindre au plus tôt.

Mais Ellen était morte.

Il eut un sanglot étouffé. Il s'arrêta et reprit sa marche presque au même instant. Qu'est-ce qui lui avait mis cette idée absurde en tête? Il avait téléphoné à Ellen à six heures. Il lui avait donné rendez-vous pour sept heures et demie, mais il n'avait pas pu arriver chez elle car quelque chose lui était arrivé en route.

Ellen était morte.

Il l'entendait de nouveau, cette voix intérieure qui lui disait cela avec une effroyable assurance.

« Non! » dit-il tout haut. « Le coup que j'ai reçu m'a ébranlé; il me fait imaginer des choses. »

Ellen était étendue, le visage dans une mare de son propre sang.

« Assez! » dit-il avec colère. « Elle n'a rien. Elle va très bien. Elle a eu une aventure désagréable ce matin, mais il ne lui est rien arrivé et elle t'a parlé à six heures. C'est toi qui saigne. C'est toi qui es blessé. »

Quelle était la gravité de cette blessure? Il ne semblait pas que les effets physiques en fussent si terribles, mais elle provoquait une réaction mentale qui lui donnait des pensées terribles. Il tâta le derrière de sa tête, le sang séché se caillait à la nuque. L'entaille devait se trouver plus haut. Sa main remonta presque jusqu'à la coiffe de son chapeau.

Il n'y avait pas de crâne. Ses doigts remontaient dans le vide.

Il vacilla. Il retira sa main d'une brusque secousse. *Je suis mort,* songea-t-il. *C'est pour cela que j'ai fait peur à ces gens. Le sommet de ma tête n'existe plus. Ce noiraud savait que je ne pouvais pas être vivant.*

Il se remit, se disant que les sensations de ses doigts étaient faussées. Une blessure qu'on tâte paraît toujours pire qu'elle n'est en réalité.

A la lumière d'un réverbère, il put distinguer son image dans la vitrine d'un magasin de confection. Le col de son léger pardessus de tweed était taché de sang, il avait une tache de sang séché entre les épaules. Mais il eut beau se tourner, il ne put amener le derrière de sa tête dans son champ de vision.

Il s'arrêta dans le vestibule du magasin. La porte vitrée faisait aussi office de miroir; elle formait un angle avec la vitrine, de sorte qu'il put voir le derrière de sa tête. Il ôta son chapeau.

Une partie de son crâne était enfoncée dans sa tête, et on

voyait l'os écrasé là où il n'était pas recouvert par les cheveux. Cela ne saignait pas et n'avait probablement pas saigné assez pour beaucoup l'affaiblir. Le sang s'était-il caillé? L'os horriblement enfoncé protégeait-il la blessure? Crane ne voyait pas bien, mais il en avait vu assez.

Cependant il ne sentait rien que l'émotion, et cette émotion le fit trembler pendant une longue minute. Puis il replaça prudemment son chapeau sur sa tête, en arrière, pour couvrir l'os devenu visible. Il réussit à sortir une cigarette de sa poche, et gratta toute une série d'allumettes.

Le cri de la femme sur le seuil s'expliquait à présent. Elle avait vu son crâne quand il avait passé sous la lumière et l'horreur de cette vision l'avait mise hors d'elle. Le gérant avait gardé un peu plus de sang-froid. Mais pourquoi le noiraud avait-il eu peur? Il n'avait pas vu la blessure. Crane s'était toujours présenté à lui de face.

Et Ellen était morte, étendue dans une mare de son propre sang.

Non! L'esprit de Crane avait été ébranlé par le choc. Il essaya désespérément de réfléchir. Il était parti de chez lui, et puis une femme avait crié. Entre ces deux moments, Ellen était étendue morte. C'était tout ce qu'il savait et ce ne pouvait pas être vrai.

Il se retrouva en train de marcher, et il luttait contre le violent désir de se précipiter chez le docteur le plus proche, ou à l'hôpital le plus proche, pour avoir une chance d'en réchapper. Mais il fallait d'abord qu'il vît Ellen.

Il ne se souvenait pas d'avoir franchi la dernière distance de quelques blocs. Soudain il se trouva dans l'immeuble, pressant le bouton de l'ascenseur. Il monta jusqu'au troisième, longea le corridor, tourna le coin... et vit un agent de police en uniforme qui stationnait devant la porte d'Ellen.

Ses genoux flanchèrent. L'agent s'avança et lui prit le bras.

« Vous êtes blessé? » demanda l'agent en l'examinant. « Vous avez l'air souffrant. Dites donc, qui êtes-vous? »

Crane lutta pour se redresser. « Je vais très bien. Je suis Jim Crane et je... »

« Nous vous cherchons », interrompit l'agent, excité.

L'agent ouvrit la porte. Il y avait une demi-douzaine d'hommes dans le petit logement d'une seule chambre d'Ellen. Et Ellen était là.

Elle gisait, la face contre terre, ses longs cheveux bruns étalés autour de son visage comme une auréole. Il y avait du sang sur ses cheveux et sur le tapis, du sang qui avait coulé de l'horrible trou qu'elle avait à la tête.

Il sembla à Crane qu'il revenait sur les lieux de la tragédie, qu'il s'y était déjà trouvé. Trois heures auparavant, il le savait à présent, il avait vu le même spectacle.

« Crane, n'est-ce pas? » Un homme aux yeux étincelants surgit en face de lui. « Je suis le lieutenant Blanchard. »

Crane se sentit faiblir et s'appuya au mur. « Nous devions nous marier le mois prochain », murmura-t-il.

Quelques souvenirs revenaient à Crane. Il se rappelait qu'il était entré dans cet appartement trois heures auparavant et qu'il avait regardé Ellen étendue morte dans son propre sang. Il avait entendu du bruit derrière lui et il avait voulu se retourner, mais il n'avait pas eu le temps de le faire. Puis plus rien.

Crane dit : « L'assassin m'a frappé aussi. Regardez. » Il ôta son chapeau et tourna le dos.

Une exclamation effrayée monta du groupe des hommes. Le lieutenant dit vivement : « Dr. Rowland! » Un homme au visage potelé, sûrement le coroner, prit doucement le bras de Crane et le conduisit jusqu'au divan. Crane se coucha et enfonça son visage dans les coussins.

Des doigts tâtèrent le derrière de son crâne, mais en évitant apparemment la blessure. Le Dr Rowland dit d'un ton incrédule : « Vous dites que vous vous êtes promené dans cet état? »

« Je me sens très bien », marmotta Crane. « Sauf tout à l'heure quand j'ai rejeté la tête en arrière pour regarder

une plaque de rue; alors j'ai eu la nausée pendant quelques minutes. Est-ce que je guérirai? »

« Nous allons vous arranger ça en un rien de temps! »

Le lieutenant Blanchard demanda : « Est-ce qu'il aurait pu se faire cette blessure lui-même? »

« Sottise! » Le docteur Rowland se releva. « Il a été frappé par derrière. »

Il y eut un silence. Même le murmure des autres hommes dans la chambre avait cessé. Crane tourna la tête sur son coussin et vit que Blanchard et le Dr. Rowland avaient gagné l'autre bout de la pièce et s'entretenaient à voix basse. Mais la chambre était petite, et il put discerner des bribes de phrases.

« ... je ne puis rien faire ici », disait le Dr. Rowland. ...hôpital... même là... aurait dû mourir sur le coup... fracture du crâne... »

Sa voix se fit plus basse. Puis Blanchard parla et Crane s'efforça d'entendre.

« ... abandonné ici à ses propres moyens... revenu... parle lucidement et... »

Le Dr. Rowland secoua la tête et éleva la voix avec humeur si bien que Crane put saisir des phrases entières.

« C'est un de ces phénomènes que les médecins ne peuvent expliquer d'une façon satisfaisante. J'ai déjà vu des blessures semblables. La victime ne se doute même pas qu'elle est mortellement atteinte. Elle peut sentir et agir normalement pendant un temps assez long, et puis soudain... »

Le Dr Rowland jeta un coup d'œil sur Crane, vit comme il écoutait attentivement et baissa la voix.

Crane enfonça sa tête dans le coussin. Il pouvait finir la phrase du docteur : *et puis soudain elle tombe morte.* Un de ses cousins avait été blessé à la tête lors d'un accident d'auto. Il s'était relevé et avait marché jusque chez lui, tout à fait normalement, et deux heures après il avait perdu connaissance et était mort.

Le noiraud avait raison, se dit sombrement Crane. *Je suis mort. Mais je ne suis pas encore assez mort pour lui.*

« Lieutenant », dit-il tout haut. « Je sais qui est le coupable. C'est l'homme qui a attaqué Ellen ce matin. »

Blanchard se rapprocha du divan. «Que savez-vous de l'incident de ce matin? »

« Seulement ce qu'Ellen m'a dit au téléphone. »

Crane parlait les yeux fermés, la joue appuyée contre le coussin. « Ellen travaillait dans une fabrique de papier, comme employée. Entre autres, elle payait le personnel. C'était l'heure du déjeuner, et elle était seule au bureau. Elle était en retard pour préparer les salaires, et elle voulait aller déjeuner après. Elle était occupée à mettre l'argent dans les enveloppes quand deux hommes armés entrèrent, le visage couvert d'un mouchoir. L'un d'eux resta à la porte pour guetter si personne ne venait. L'autre ramassa l'argent. Au moment de partir, son mouchoir se défit et tomba. Il tira sur Ellen, mais la manqua. Elle se cacha derrière un pupitre. A ce moment il y eut une rumeur au dehors, et l'homme dont Ellen avait vu le visage n'eut pas le temps de faire le tour du pupitre pour l'atteindre. Il prit la fuite avec son complice.

« Tard dans l'après-midi, Ellen me téléphona au bureau. Elle était très bouleversée. Elle revenait justement du poste de police, où on lui avait montré des photos, mais elle n'avait pas vu celle de l'homme au revolver. Elle ne pouvait le décrire que vaguement, car il n'avait rien de très caractéristique, mais elle était sûre de le reconnaître si elle le voyait. Je lui dis que je serais ici tout de suite après le bureau pour la consoler de sa terrible aventure. A six heures je lui téléphonai de nouveau. Elle dit qu'elle allait mieux. Mais quand j'arrivai ici à sept heures et demie... » la voix de Crane se brisa.

« Continuez », insista Blanchard.

« Ellen ne vint pas ouvrir quand je sonnai. Je trouvai la porte ouverte. J'entrai, et Ellen était là, dans l'état où elle est maintenant. Puis j'entendis quelqu'un derrière moi, et

c'est tout ce que je sais. » Crane frissonna. « Je suppose qu'après quelque temps je revins à moi, je ramassai mon chapeau et je sortis, mais je ne m'en souviens pas. »

« Et vous n'avez pas vu l'homme? »

« Pas à ce moment », dit Crane, « mais plus tard. » Et il parla du noiraud.

Le lieutenant Blanchard fronça les sourcils. « L'homme qu'elle nous a décrit était grand et plutôt maigre. »

« Alors c'est l'autre qui nous a assassinés », dit Crane.

Un des détectives présents poussa une exclamation. Tous les yeux se fixèrent sur Crane. Il réalisa ce qu'il venait de dire. *Nous! L'homme nous a assassinés!*

Eh bien, n'était-ce pas la vérité?

Il humecta ses lèvres et reprit : « Le noiraud devait être celui des deux hommes dont Ellen n'a pas vu le visage. En réalité, il a dû rester à la porte pendant presque tout le temps de l'attentat, si bien qu'elle n'a même pas pu décrire sa silhouette. Mais c'est lui qui l'a assassinée. »

Blanchard hocha gravement la tête : « C'est probable. »

Crane se dressa sur un coude, étranglant d'amertume. « Que le diable vous emporte, ne saviez-vous pas qu'elle était en danger? N'avait-elle pas droit à la protection de la police? »

Blanchard répondit calmement : « Elle n'a identifié personne. Nous n'avions pas cette photo dans notre collection. Comment aurait-on pu deviner qu'elle n'était pas en sécurité? »

« Vous autres flics l'avez laissé mourir! » cria Crane. « L'homme au revolver devait avoir une fiche de police ailleurs. Il a eu peur qu'on ne montre à Ellen des photos de la police d'autres villes. Tôt ou tard elle l'aurait fait prendre. Il ne pouvait pas la laisser vivre. »

Le Dr. Rowland lui mit la main sur l'épaule. « Du calme, mon vieux... Lieutenant, je ne peux pas permettre que cet homme s'excite. »

Blanchard haussa les épaules. Ce geste signifiait : « *Il est pratiquement mort, alors qu'est-ce que cela fait?* »

Un interne de l'hôpital entra accompagné du chauffeur de l'ambulance qui portait une civière. L'interne regarda Crane, siffla entre ses dents et ne fit rien pour soigner, ni même pour panser la blessure. C'était trop dangereux, ou bien cela ne servait à rien. En fait, ils l'emmenaient pour qu'il ne mourût pas là.

Quand ils le posèrent sur la civière, Crane ouvrit la bouche pour dire qu'il pouvait marcher tout seul. Mais cela demandait moins d'effort de se laisser emporter. Rien n'avait d'importance. Ellen était morte, et c'est pourquoi la mort ne lui faisait pas peur.

Mais il avait quelque chose à faire. Il ne savait pas très bien quoi, et il resta couché, réfléchissant, jusqu'à ce qu'il sentit l'air frais et qu'il sût qu'il était dans la rue. Alors il comprit.

« Attendez un instant! » dit Crane en levant la main.

La civière s'arrêta. L'interne, qui était devant, tourna la tête pour le regarder.

« Il n'y a plus rien à faire pour me sauver », dit Crane. « Je le sais. En fait, je devrais être mort. Ellen n'a pas été frappée plus fort que moi. Il doit y avoir une raison pour que j'aie vécu. J'aurais dû mourir deux fois et je ne suis pas mort — la seconde fois, c'est quand le noiraud a tiré sur moi et que le coup n'est pas parti. J'ai réfléchi, et la seule réponse que j'ai trouvée est que du temps m'a été accordé pour trouver l'assassin d'Ellen. C'est pour cela que le noiraud s'est trouvé sur mon chemin dans le restaurant, mais je ne le savais pas à ce moment. Maintenant il faut que je le retrouve. »

Le conducteur dit: « Il commence à délirer, docteur. »

« Non », insista Crane. « Mon esprit n'a jamais été plus lucide. C'est un miracle de plus, car les éclats d'os sont entrés dans mon cerveau. Et pourquoi ne suis-je pas mort d'hémorragie? »

« Restez tranquille », lui dit l'interne. « On ne peut jamais connaître l'effet des blessures à la tête. Il n'y en a pas deux pareilles. »

« Pourquoi vous moquez-vous de moi ? » dit Crane avec lassitude. « Du temps m'a été accordé pour trouver l'assassin d'Ellen. Cela ne peut pas être autre chose. Vous devez donc me laisser aller. »

« Nous vous soignerons bien à l'hôpital », dit l'interne d'un ton apaisant. « Et ensuite vous pourrez aller où vous voudrez. Marchons, George. »

Lorsque la civière se remit en route, Crane examina les possibilités de s'échapper. Mais ils le rattraperaient avant qu'il ne fût descendu de la civière, et il ne pourrait sans doute pas supporter une lutte. Il lui fallait prolonger le temps qui lui avait été accordé. Peut-être qu'en arrivant à l'hôpital ils le laisseraient seul dans l'ambulance assez longtemps pour qu'il pût s'évader.

Ils glissèrent la civière dans l'ambulance. Le conducteur s'éloigna vers son siège. L'interne allait monter à l'intérieur auprès de Crane, quand il s'arrêta en tâtant ses poches.

« As-tu une cigarette, George? » cria-t-il.

« Vous savez que je n'en fume pas. Il y a une boutique encore ouverte au coin de la rue. »

L'interne s'éloigna. Crane se redressa lentement. Par la porte restée ouverte, il voyait la rue s'étendre devant lui. Il avait dit à ces gens qu'il voulait s'échapper, mais ils avaient mis ces propos sur le compte du délire d'un homme gravement blessé. Et ils ne le surveillaient pas, car ils ne pouvaient pas concevoir qu'un homme atteint d'une blessure pareille pût se lever et s'en aller.

Puis il se trouva debout à côté de l'ambulance, examinant prudemment la rue dans la crainte de voir apparaître l'interne ou le conducteur. Il était seul.

Pas tout à fait seul. Du coin de l'œil, il vit quelque chose qui bougeait dans un passage sombre de l'autre côté de la rue. Pas davantage. Pas de silhouette distincte, seulement une ombre qui remuait dans l'ombre. Mais il savait que ce devait être le noiraud, car la vie lui avait été laissée pour une seule raison. Il se mit à traverser la rue.

L'ombre sortit du passage et devint la silhouette trapue

d'un homme. Il regarda Crane en tendant le cou. Il tira son revolver.

Crane n'avait pas peur. Il continua à traverser la chaussée. Le noiraud avait été placé là pour lui par la même force qui le maintenait vivant, lui, Crane.

Et le noiraud ne tira pas. Le revolver oublié balottant au bout de son bras, il descendit la rue en courant.

Crane se mit aussi à courir. Tout à coup, il fut pris de nausée. La tête lui tournait; il faillit tomber. *De la prudence,* se dit-il. *Voilà une chose que tu ne peux plus faire.*

Il marcha aussi vite qu'il le pouvait. Il suivit le noiraud derrière le coin, et quand il le vit de nouveau, la distance qui les séparait avait atteint une centaine de pieds. Crane courut deux pas et s'arrêta au moment où il allait s'abattre. Il ne pouvait courir sans donner des secousses à sa tête. Un sanglot d'impuissance s'étrangla dans sa gorge. Il continua à marcher, mais l'autre était déjà hors de vue.

Au bout d'un moment, Crane s'appuya contre le mur d'une maison pour se reposer. Il se sentait malade jusqu'au fond de son être et son chapeau lui semblait peser une tonne. Mais il n'avait plus de chapeau; il l'avait laissé dans l'appartement d'Ellen. Il comprit alors qu'il n'avait plus beaucoup de temps.

Soudain, il fut secoué par un rire amer. Si une Providence divine le maintenait en vie pour accomplir une certaine tâche, pourquoi cette Providence ne l'avait-elle pas laissé compléter son œuvre en lui permettant d'attraper le noiraud? A présent celui-ci avait toute la ville pour se cacher. Il déjouerait même la police qui avait des moyens illimités, du temps et des hommes.

Mais attendons. Il y avait une explication logique à ces deux rencontres avec le noiraud, en moins d'une heure. La seconde rencontre était facile à comprendre. Le noiraud avait assassiné Ellen; il était retourné sur les lieux de ce crime pour apprendre si on établissait un rapport entre lui et cette affaire.

Et la première fois? Le noiraud était entré dans un restau-

rant. Il ne savait pas que Crane s'y trouvait. Il avait été effrayé jusqu'au fond de lui-même à la vue de l'homme qu'il croyait avoir tué. Il était simplement entré dans un restaurant du voisinage pour manger.

Du voisinage! Le noiraud habitait quelque part aux environs du restaurant.

Crane ne se souvenait pas d'avoir marché le long de ces cinq blocs. Il lui sembla que son cerveau s'était obscurci et quand il revint à lui il avait devant lui une enseigne au néon qui disait : « Café ». Le poids qu'il sentait sur sa tête devenait insupportable. Ses jambes se dérobaient sous lui.

Il était arrivé et, sauf une voiture qui passait de temps en temps, la ville dormait. Il avança lentement, luttant pour empêcher son esprit de s'obscurcir et ses jambes de faiblir.

Dans le silence, il entendit le bruit d'une course. Il resta immobile, concentré sur les pas qui s'éloignaient. Et alors, loin, de l'autre côté de la rue, il aperçut une ombre fuyante. Elle tourna brusquement et disparut dans l'allée d'une maison.

Crane ne pensa même pas que ce pouvait être un autre que le noiraud. C'était l'accomplissement du dessein qui dépassait sa propre compréhension logique. Il ne douta pas que l'homme n'eût été volontairement amené ici pour la même raison qui faisait que lui, Crane, vivait encore.

Il y avait un extincteur d'incendie à l'endroit où la silhouette avait quitté la rue, par conséquent il était sûr de retrouver la place exacte. L'extincteur se trouvait devant une maison cubique à un étage. Le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie, et il y avait de la lumière aux deux fenêtres d'en haut.

Il dut franchir une porte, se hisser avec une lassitude extrême par un escalier faiblement éclairé, puis traverser un petit hall pour aboutir devant une porte. Des voix d'hommes parlaient derrière cette porte.

Crane reconnut une des voix comme étant celle du noiraud, bien qu'elle fût aiguë de terreur. « Je te dis, Hick, qu'il me hante. Tu peux rire, mais je l'ai tué. Je t'ai raconté com-

ment il est entré juste au moment où j'avais liquidé la fille, de sorte que j'ai dû lui faire son affaire à lui aussi. »

« Comment sais-tu qu'il était mort? » demanda une voix railleuse.

« Je sais comment il faut frapper. C'est instantané, et on ne se salit pas. Un coup sur la tête, et le type est mort avant de toucher terre. Et j'ai vu ce que j'avais fait à celui-ci. Par l'enfer, la moitié de sa tête était enfoncée! »

« T'es-tu assuré qu'il était mort? »

« Je ne suis pas resté là plus longtemps qu'il ne le fallait », répondit le noiraud avec hésitation. « Eh bien, ça va, admettons que je ne lui aie pas tout à fait réglé son compte. Mais qu'est-ce qu'il ferait des heures après dans le restaurant de Steve, à boire du café bien tranquillement? Il serait mort ou à l'hôpital. Et il m'a reconnu, Hick, alors qu'il ne m'avait jamais vu. Comment diable pouvait-il me reconnaître? Et il m'a suivi. Mon revolver ne lui a pas fait peur. Et quand j'ai poussé sur la détente, rien ne s'est passé. »

« Tu l'as raté? »

« Le revolver était braqué en plein sur lui. Mais le coup n'est pas parti. Le revolver n'a pas tiré et je venais de le nettoyer et de le huiler pour la besogne de ce matin. »

L'homme nommé Hick ricana avec décision. « Idiot! Les revolvers ratent souvent leur coup. »

« Ça se peut. Très bien, le revolver a manqué son coup. Ensuite je suis retourné à cette maison pour voir si la police y était. Ils y étaient. Je n'y ai rien compris. Si ce type était gravement blessé, est-ce qu'ils l'auraient laissé partir? Puis, voilà une ambulance qui arrive et ils emportent quelqu'un hors de la maison. C'est mon type, je me dis. Peut-être que j'ai rêvé que je l'avais vu. Et puis tout d'un coup le voilà, pas dans l'ambulance. Il traverse la rue, juste dans ma direction. Il ne pouvait pas me voir. Je te dis qu'il ne pouvait pas. J'étais caché dans un passage. Mais il est venu droit sur moi. Et moi j'ai filé. »

« Tu es un brave. »

« Oui, tu trouves ça drôle. Sûr que j'ai eu peur. Il m'a

poursuivi, mais ce qui est bizarre, c'est qu'il ne courait pas. Il a continué à marcher, comme s'il était sûr que je ne pourrais pas lui échapper. Mais je n'ai pas eu de difficulté à lui faire perdre ma trace. J'ai passé par des jardins, j'ai fait des détours. Un chien de chasse n'aurait pas pu me suivre. » Sa voix s'éteignit, puis se fit stridente: « Ecoute, Hick! J'arrive ici en bas dans la rue et je me retourne, et le voilà. Et il marche toujours, comme si rien ne pouvait l'arrêter. »

« Sacré imbécile! L'as-tu vu entrer ici? »

« Qu'est-ce que ça fait? Il sait où nous habitons. Mais comment le sait-il? C'est ce que je te demande. Il est mort. *Je l'ai tué.* »

« Par tous les démons! » cria Hick. Peut-être qu'il va appeler la police. Vas-y voir. »

« Il n'a pas besoin de la police, Hick. Il viendra lui-même. Il savait depuis le début où nous habitons et il n'a pas amené la police. »

« Alors va, et attrape-le. »

« J'ai peur. »

« Tu as un revolver, sers-t'en. »

Il y eut un bref silence. Puis le noiraud dit plus calmement : « C'est moi qui fais les sales besognes. J'ai tué la fille pour toi. Tu m'envoies tuer un type que j'ai déjà tué une fois. »

« Ne sois pas idiot. Je t'accompagne aussitôt que j'aurai enfilé mon pantalon. »

La porte s'ouvrit si brusquement que Crane n'eut pas le temps de reculer. Dans la faible lueur qui éclairait le hall, il se trouva face à face avec le noiraud.

Un gémissement affolé s'échappa des lèvres de l'homme. Il dit d'une voix brisée : « Hick! » et porta la main à sa poche.

Crane n'avait aucun plan. Il fit simplement un pas en avant, et son corps frappa le noiraud et le bras qui sortait le revolver. Le bras, le poignet et le canon du revolver furent

pressés contre le noiraud au moment où ses doigts appuyaient sur la détente.

Un bruit de tonnerre ébranla le petit hall. Le noiraud tomba aux pieds de Crane, contre le mur. Ses yeux ouverts étaient sans regard. Il était mort.

« Très bien, camarade », dit une voix rauque. « A toi. »

Crane leva les yeux. Un grand homme maigre, en vêtements de dessous, était debout sur le seuil, un revolver automatique à la main. Son visage était celui qu'Ellen avait décrit. Elle était morte pour avoir vu ce visage pendant l'attentat.

« C'est donc toi qui as hanté Carlos. » Les yeux de l'homme maigre s'abaissèrent sur Carlos et revinrent à Crane. « Qu'est-ce que tu sais? »

Crane chancela. Ses genoux tremblaient; ses épaules se courbaient sous le poids de sa tête. Mais il n'avait pas peur. Il se sentait soulagé d'être si près du but. Il dit : « Je sais qu'il a tué Ellen et que tu es son assassin, toi aussi. »

Le visage maigre se contracta. « Ce que je veux savoir, c'est si la police est au courant? »

« Ce n'est pas nécessaire », dit Crane. Sa voix lui parut sourde et étrangère. « Je vais te tuer. » Il fit un pas en avant.

Le revolver tourna. Crane s'arrêta au contact de la balle, puis reprit sa marche.

« N'avance pas! » souffla l'homme maigre. « Je vais te frapper! » Il recula dans sa chambre. Son visage était décomposé de terreur.

Crane sourit. « Tu ne peux pas tuer un homme mort », dit-il, et il étendit les mains.

Il y eut encore un coup de feu quand les mains de Crane se refermèrent sur le cou osseux de l'homme. Crane ne sentit rien. Il était au-delà de la sensation physique.

Il tomba, avec l'homme sous lui. Encore un coup de revolver, lointain et sans importance. A quelque pouces de son visage, Crane vit un autre visage qui n'avait plus rien d'humain. Les yeux sortaient de la tête, la langue pendait, la peau s'empourprait.

Il n'y eut aucun avertissement. Au milieu d'un souffle, Jim Crane cessa de vivre.

On eut beaucoup de mal à détacher les doigts du mort du cou osseux de l'autre cadavre.

Le Dr. Rowland, le coroner, étaient perplexes. « On a entendu les coups de feu il y a vingt minutes seulement. La rigidité n'a pas pu venir si vite. »

Le lieutenant Blanchard se détourna du hall où il était occupé à examiner le cadavre du noiraud. « Crane a dû continuer à s'agripper pendant qu'il agonisait des blessures causées par les balles. »

Le Dr Rowland fronça les sourcils et ne dit rien. Au bout d'un moment il se releva. « Crane a été touché trois fois, mais aucune des balles n'a pu être mortelle. Il était condamné à tomber mort à n'importe quel moment. L'effort de la lutte l'a achevé. »

Blanchard aspira profondément la fumée. « Mais pas avant qu'il n'ait tué ces deux hommes. »

« Je ne comprends pas. »

« Vous vous rappelez ce que nous a dit l'interne de l'ambulance », dit Blanchard. « Crane divaguait, disant que quelque chose le maintenait en vie pour qu'il pût venger sa bien-aimée. Il a vécu juste assez longtemps pour le faire. »

Le Dr. Rowland: « Sottise! Crane n'est pas le premier des hommes que j'ai vu vivant, alors que selon toutes les lois de la science médicale ils auraient dû être morts. Cela est particulièrement vrai quand il s'agit de lésions au cerveau. »

« Peut-être. » Blanchard considéra le nuage de fumée qu'il venait de souffler. « Vous êtes docteur, alors pourquoi discuterais-je? »

MARGARET MANNERS

UN CADAVRE DANS LA GRANGE

Peu d'écrivains atteignent à l'habileté et la perfection littéraire des intrigues de Margaret Manners. Son « Rendez-vous de Minuit » tient mieux le lecteur en suspens en ses quelques centaines de mots que bien d'autres œuvres qui en renferment des dizaines de milliers; sa nouvelle de Manhattan : « Les Jardins suspendus » laisse au lecteur un indicible « je ne sais quoi » qui pèse sur lui pendant des heures; et ses « Assassins de Thèbes » ressortent, comme un diamant bleu sans défaut posé au milieu d'une tache de poix. Mais dans le récit qu'on va lire elle a surpassé toutes ses œuvres précédentes. On n'y retrouve pas tout à fait l'angoisse haletante du « Rendez-vous de minuit », mais le détail de l'intrigue, les personnages et la composition sont hors pair.

Demain il y aura une noce à la ferme du Haut Vallon. Je n'y serai pas. Peut-être même que je ne *serai* plus. Je suis vieille, et la maladie qui m'a fait souffrir pendant tant d'années a fini par me retenir au lit. Mais même si je pouvais marcher je n'irais pas à cette noce. Je me tourne vers le mur, et je prie que, quoique les méchants prospèrent, il soit mis fin à cela un jour!

Si je pouvais dire ce que je sais! Si je pouvais les obliger à me croire! Mais les gens de cette ville, qui croient des choses impossibles à mon sujet, ne peuvent prendre sur eux de croire la vérité. Il semble que justice ne sera pas faite, sauf si je me fais moi-même son instrument. Je crains que dans la vie les coupables ne soient pas toujours punis, ni les bons récompensés. Je suis vieille, et me voilà couchée dans

ce lit, ayant perdu l'affection de ceux avec qui j'ai passé toute ma vie.

Quand mes souffrances ne sont pas trop grandes, je m'amuse dans mon lit avec un grand tas de recettes que j'ai rassemblées. Je les copie soigneusement sur de grandes feuilles de papier pelure. Je glisserai cette confession entre les feuilles, peut-être avec les crêpes Suzette. Personne ici n'aime les crêpes Suzette. Il faudra longtemps pour que quelqu'un découvre ce papier.

Je n'ai jamais aimé les Raymond, depuis le début quand ils rachetèrent la ferme du Haut Vallon à la banque et s'y installèrent. C'était elle que j'aimais le moins. Son caractère était un mélange révoltant de dure tyrannie et d'un servile désir de plaire. Ses cheveux étaient trop jaunes et ses yeux trop verts, et elle était dévorée d'envie. On eut dit qu'elle désirait posséder tout, pour compenser ce qu'elle n'avait visiblement jamais eu.

Quant à lui, je le plaignais et je le méprisais. Je suppose que c'est le propre des femmes même vieilles, de mépriser les hommes faibles. Bill Raymond n'avait aucun ressort. Quand sa femme l'appelait, il accourait. La ferme était à elle. Tout était à son nom à elle. Cela ne témoignait certes pas de beaucoup de considération pour son mari. Ils formaient un couple pitoyable, chacun d'eux cherchant toujours à se donner de l'importance aux yeux de l'autre.

Je remarquai tout cela pour les avoir rencontrés plusieurs fois, et parce que j'étais leur voisine. Pendant des mois je les observais de Sunnyfield, ma propriété. Ma nièce Camilla est absente la plus grande partie de l'année, car elle est professeur dans un pensionnat de jeunes filles, et les vieilles dames n'ont que leur curiosité pour se distraire. C'est merveilleux, tout ce qu'on peut apprendre sur le compte des gens rien qu'en les observant.

Presque aussitôt que les Raymond se furent installés au Haut Vallon, de petites difficultés surgirent entre nous. Il y avait le droit de passage, que les Turnbull avaient toujours eu jusqu'au printemps, mais je n'avais pas l'intention de

laisser des gens comme les Raymond rôder dans ma propriété, aussi je les obligeai à faire le tour de la colline pour aller chercher leur eau potable. Puis il y eut l'histoire du veau.

Le Haut Vallon, comme son nom l'indique, est un creux fertile au sommet d'une pente rocheuse. Un de ses champs surplombe mon pâturage. J'ai toujours entretenu, par pure bonne volonté, la clôture qui le borde, quoique les Turnbull n'eussent jamais fait usage de ce champ, à cause de ce talus dangereux. Une nuit, un des veaux des Raymond s'engagea sur la pente et tomba par le trou de ma clôture. Il se cassa l'épine dorsale et il fallut l'abattre. Bill Raymond se montra fort désagréable à cette occasion, quoique je lui fisse remarquer qu'il n'y avait jamais eu de bétail dans ce champ auparavant. Il grogna beaucoup et fit beaucoup d'embarras pour enterrer la bête, l'asperger de chaux vive, puis la déterrer pour l'enterrer à nouveau, de manière à être sûr que je n'en mangerais rien.

Puis nous eûmes la dispute à propos des limites. J'admets que les Raymond avaient beaucoup de droits de leur côté, et que je n'aurais rien perdu qu'un malheureux arbre à coton. Je dus le couper plus tard, d'ailleurs, à cause de l'asthme de Mrs. Lucas. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'aimais pas les Raymond, et que je ne fis rien pour leur faciliter les choses.

A cette occasion j'élevai un mur de mauvais vouloir entre les Raymond et moi. Il est bien facile de vivre à East Huntley. Je parlai d'eux au bureau de poste et au marché, et je reconnais que ma vie fut moins triste pendant quelque temps. Mes souffrances étaient aussi pénibles qu'à l'ordinaire, mais en dépit de cela, j'étais contente d'avoir un sujet de préoccupation qui m'en distrayait. Je finis par m'amuser de toute cette histoire et, au bout d'un certain temps, je me souciais des limites comme d'une guigne Ce n'était qu'une idée.

Cela continua pendant tout l'hiver, et quand Camilla vint passer les vacances de Noël, les Raymond et moi ne nous parlions plus. Bill Raymond regarde les jeunes filles d'une

manière qui me déplait. Il ronronnait pour Camilla comme un gros petit chat, et, quoique je le lui défendisse, Camilla lui disait toujours gentiment bonjour. Elle pensait alors que je n'étais qu'une stupide vieille femme. Dieu sait ce qu'elle pense à présent!

Puis j'oubliai les Raymond pour quelque temps, car quelque chose de très désagréable m'arriva.

Au début du printemps, quand les glaces fondent et que le fleuve roule comme un grand torrent par tout le pays, Ephraim Judge tomba du Rocher Indien dans le tourbillon et son corps se perdit dans la rivière.

Lui et moi, nous avions eu notre dispute habituelle du printemps, sur la question de savoir s'il fallait ou non repeindre la maison. Il vint à la fin d'une après-midi me proposer un prix beaucoup trop élevé, comme toujours, et je le tourmentai en lui disant qu'il devait m'accorder une réduction spéciale, car il avait employé un peu de couleur qui restait chez moi de l'année précédente, pour repeindre la grange des Tucker.

Toujours est-il qu'Ephraim se mit en colère à tel point qu'il faillit avoir une attaque et je crois que toute la ville sut que nous nous étions querellés, car, George Benson vint à passer au plus fort de notre dispute. George n'est pas homme à garder quelque chose pour lui. Vers le soir nous nous calmâmes, nous fixâmes un prix et Ephraim partit pour rentrer chez lui. Ce n'est pas une longue marche par un beau jour, mais le temps se gâtait. Il avait regelé après une ondée, et les routes étaient aussi glissantes que du parquet ciré. Je dis à Ephraim d'être prudent.

Il n'arriva jamais chez lui. On trouva l'endroit où il avait glissé. Il y avait là un rocher pointu tout sanglant là où sa tête avait porté. Il avait dû être sans connaissance quand il tomba dans la haute cascade et de là dans le creux d'eau. L'eau froide fit le reste. Personne ne s'étonna qu'on ne retrouvât pas le corps. C'était déjà arrivé. Ce creux d'eau est un vrai tourbillon au printemps, et il y a, profondément sous l'eau, des courants qui emportent tout ce qui y tombe

et l'entraînent dans une rivière qui, en période de crue, se précipite violemment vers la mer.

Je fus très impressionnée. J'aimais bien Ephraim. Je fis ce que je pus pour sa veuve, et ce ne fut pas peu de chose. J'ai toujours été une personne influente dans la communauté, et mon père avant moi. Ce qui me fait souffrir à présent, plus que le mal qui ronge mon corps, c'est que tout le monde ait pu se tourner ainsi contre moi.

Pour en revenir aux Raymond, ce fut juste vers cette époque qu'ils commencèrent à me faire des avances à propos des limites. Ils me firent beaucoup de discours mielleux sur l'harmonie qui doit régner entre voisins, mais je pus voir que Bill Raymond en avait assez de se battre pour un arbre à coton et qu'il voulait faire la paix avec moi. Nous eûmes plusieurs entretiens sur ce sujet, au Haut Vallon et à Sunnyfield.

Finalement je trouvai que je l'avais assez humilié. Et pour dire la vérité, cela ne me réconforta pas beaucoup. Il avait déjà été tellement humilié par sa femme que ce n'était plus de jeu. C'est un de ces ridicules petits hommes lourdauds qui cèdent trop, qui s'entêtent trop tard et qui rencontrée l'après-midi et m'avait demandé de venir disdésagréable, d'une façon stupide, puérile. Je me demandais comment Evelyn Raymond pouvait le supporter.

J'appris quelque peu de ce qu'elle pensait de lui le dernier soir que je me rendis au Haut Vallon. Raymond m'avait rencontrée l'après-midi et m'avait demandé de venir discuter l'affaire des limites en prenant une tasse de café.

Ils avaient une discussion violente, et je pus les entendre même avant d'arriver à la porte de la maison. Il criait comme un enragé. Sa femme l'interrompit d'une voix basse et froide, pleine de moquerie.

« Ne danse pas en rond comme cela! Tu as l'air d'un enfant en colère. Je te déteste quand tu es si ridicule. »

Il y eut un silence pendant lequel il sembla s'apaiser. Puis il dit avec calme: « Tu sais que je n'ai pas besoin d'accepter ceci, Evelyn! »

Elle le railla : « Vraiment? Et que peux-tu y faire? »

Puis la voix de Bill, peinée et, il me semble, craintive : « Il y a des moments où tu pourrais me tuer, n'est-ce pas, Evelyn? »

La réponse me parvint, glacée. « Un jour, je te *tuerai*, idiot! » Cela sonna comme un avertissement.

Je frappai à la porte. Il sortit, honteux et agité. « Ah! » dit-il, comme s'il se fut soudain rappelé qu'il m'avait demandé de venir. « Ah, Evelyn! J'ai oublié de t'en parler. Voilà Mrs. Carnby. Je lui ai demandé de venir nous parler. Entrez, Mrs. Carnby. »

Nous parlâmes de choses et d'autres en buvant le café. Je vis qu'ils étaient tous deux troublés et qu'ils souhaitaient mon départ. Mais je ne pus résister à l'envie de le taquiner une dernière fois. Je me mis à me plaindre, disant que je ne savais pas pourquoi je les laissais faire semblant qu'ils m'accordaient une grâce. Toute la ville savait que la clôture, l'arbre et le remblai m'appartenaient jusqu'aux limites de la prairie du nord. Mais j'allai trop loin. J'éveillai en lui le vilain petit garçon entêté.

« Au diable tout cela! », dit-il grossièrement. « J'en ai assez de me montrer gentil envers vous. Maintenant sortez d'ici, Mrs. Carnby! Bonsoir! » Il referma la porte derrière moi en la claquant triomphalement. Je devinai que sa femme allait subir encore un de ses accès.

Le jour suivant, je ne le vis pas aux alentours. Je rencontrai sa femme pour un instant, et elle me parut étrange, presque exaltée. Cela ne me plut pas. Cela leur aurait ressemblé, de mijoter quelque chose pour me rouler. J'attendis un jour ou deux pour donner à Raymond le temps de se calmer, puis je retournai chez lui.

La femme vint m'ouvrir et elle avait toujours la même expression étrange. Elle était nerveuse et agitée et ses idées paraissaient ailleurs.

Elle me dit que son mari était parti et qu'il ne reviendrait pas de quelque temps.

« C'est un départ bien soudain », dis-je d'un ton significatif.

Elle eut un sourire mystérieux et dit : « Oui, bien soudain, Mrs. Carnby. Je regrette notre discussion à propos des limites. Je trouve que Bill n'aurait pas dû faire tant d'histoires. Nous ne nous disputerons plus à ce sujet. Il en sera comme vous voudrez. » Elle semblait vouloir se débarrasser de moi.

« Ne feriez-vous pas mieux d'attendre son retour », dis-je. « Cela pourrait ne pas lui plaire. »

Mes paroles provoquèrent un éclat. Elle se redressa et me regarda. « Le Haut Vallon est à moi, je l'ai acheté avec mon argent, Mrs. Carnby. Mon mari le sait. »

« Je pense bien qu'il le sait », dis-je. Je la remerciai et pris congé. Mais, par le ciel, je n'aimais pas cette femme!

Ni cette semaine, ni la semaine suivante je ne vis Bill Raymond. Quand je rencontrais sa femme et que je lui demandais des nouvelles, elle me répondait qu'elle ne comptait pas en recevoir tout de suite car il avait tant à faire. Elle avait l'air anxieuse, ses yeux paraissaient plus grands et plus verts dans son visage pâli, et j'étais persuadé que son mari était parti et l'avait abandonnée. J'interrogeai Elvia Carter, qui tenait le bureau de poste, et elle me dit qu'il n'y avait pas eu une seule lettre de lui.

Will Carter, le fils d'Elvia, qui est chef de gare à la station de East Huntley, arriva un soir comme nous en parlions. Il devint très songeur. Puis il nous dit que Bill Raymond n'avait pas pris de train quittant la ville, ni le soir de son départ ni depuis.

Nous nous regardâmes. « Vous feriez peut-être mieux de le lui dire », dit Elvia. « Il est peut-être arrivé quelque chose à son mari! »

Je me fis un devoir d'aller immédiatement au Haut Vallon. Elle sortait de la grange comme je traversais le champ. Ses yeux étaient cernés de noir. Elle avait l'air de n'avoir plus dormi depuis des nuits et d'avoir quelque chose sur le cœur. Mais quand je lui appris, le plus doucement possible, ce que je savais, elle parut plus surprise qu'inquiète.

« Eh bien! » dis-je. « N'allez-vous pas signaler sa disparition. Il a peut-être été victime d'un accident. » Je ne pouvais m'empêcher de penser au sort du pauvre Ephraim Judge.

« Je ne pense pas que quelque chose ait pu lui arriver », dit-elle lentement. « C'est un peu étrange qu'il n'ait pas pris le train ici. Peut-être s'est-il embarqué à la gare de West Huntley. »

« Bon Dieu! » J'étais stupéfaite de voir que quelqu'un pût se montrer aussi incompréhensif. « Pourquoi aurait-il voulu faire cela? Il n'a pris ni cheval ni voiture. West Huntley est une station importante, mais c'est à quinze milles de marche, et la gare de la ville n'est qu'à quelques minutes. De plus », ajoutai-je, « vous n'avez pas eu de ses nouvelles. S'il allait bien, ne vous écrirait-il pas? »

Ses yeux verts étincelèrent. « Il me semble que vous vous mêlez de mes affaires, Mrs. Carnby. En quoi cela vous regarde-t-il? Mon mari m'a dit expressément qu'il ne m'écrirait pas les premiers temps. Voilà pourquoi je ne m'inquiète pas. Et à l'avenir, je vous serai reconnaissante de vous mêler de ce qui vous concerne! »

Je me levai pour partir, songeant que c'était là une réaction extrêmement bizarre de la part d'une femme qui apprend des nouvelles pareilles au sujet de son mari. Pourquoi se fâchait-elle, alors que je me montrais bien meilleure voisine qu'elle n'était en droit de s'y attendre?

Je rentrai chez moi et j'y songeai longuement.

Cela arriva le jour suivant. J'étais assise à ma fenêtre, occupée à coudre, quand je vis le sheriff monter au Haut Vallon. Il était accompagné de quelques hommes, qui portaient des bêches!

Je frissonnai intérieurement comme si je savais déjà ce qui allait arriver d'épouvantable. Je posai mon ouvrage et je les suivis.

Le sheriff se montra plus bavard qu'à son ordinaire, et beaucoup plus poli. On eût dit qu'il cherchait à me tirer les vers du nez. Il me montra une lettre dans une enveloppe sale, non timbrée, et qui n'avait pas été mise à la poste. L'adresse

était formée d'un seul mot, qu'on avait décomposé dans un journal et collée sur l'enveloppe: SHERIFF. La lettre était composée de la même manière par des mots découpés et collés, et disait: « Son corps est enterré à la ferme du Haut Vallon. » Il n'y avait pas de signature.

« Où avez-vous trouvé cela? » demandai-je. Pendant ce temps je songeais : *C'est donc cela! Elle l'a assassiné!* Cela expliquait tout ce qui m'avait étonné. Rien d'étonnant à ce qu'elle ne voulût pas que je m'intéresse au sort de son mari!

« Vous savez, vous pourriez m'être utile, Mrs. Carnby », dit lentement le sheriff.

« Vous avez passé toute votre vie à côté du Haut Vallon. La ferme est sous vos yeux, pour ainsi dire. Et, pardonnez-moi, mais il est peu de choses qui échappent à votre regard. Vous pourriez nous épargner beaucoup de creusage inutile. Où pensez-*vous* qu'on enterrerait un cadavre au Haut Vallon, si on ne voulait pas qu'il fût retrouvé? »

Il avait raison. Je connaissais chaque pied carré de la propriété. « Le verger pourrait être un bon endroit », dis-je, « mais vos hommes s'épuiseront à y creuser partout. Je pense qu'on a creusé là où personne ne pourrait voir que le sol a été fouillé. » Je parlais avec calme, mais je n'y croyais pas, je ne croyais pas qu'on trouverait quelque chose.

« Un champ fraîchement labouré? » suggéra le shériff Hodge en humectant ses lèvres.

Je secouai la tête. « On pourrait retrouver le corps en cultivant. » Je réfléchis pendant une minute. « Il y a la grange, avec ce stupide vieux pavement carrelé », dis-je. « J'ai dit aux Turnbull que les carreaux se descelleraient avec le temps, et c'est ce qui s'est produit. Deux de ces carreaux pourraient couvrir une fosse d'une belle taille. Pourquoi ne cherchez-vous pas là-dessous? »

« Merci, Mrs. Carnby », dit-il aussi cordialement que si nous avions été en période d'élections.

Je les suivis, lui et ses hommes, jusqu'à la grange. La femme sortit pour venir à notre rencontre, et je ne pus

m'empêcher d'avoir des remords. Elle ne fit pas de difficultés, mais resta là, pâle et méprisante, à attendre.

Ils levèrent les carreaux descellés et se mirent à creuser. Au bout d'un certain temps, ils eurent l'air attrapés. Le sheriff me jetait des regards furieux, comme si ç'avait été ma faute. Puis une des bèches heurta un objet. Ils le dégagèrent avec précaution. C'était noir et horrible, un cadavre d'homme! Les vêtements avaient complètement disparu, la chair était rongée par endroits, et le visage était brûlé jusqu'aux os par de la chaux vive. Sans savoir pourquoi, je pensai au veau mort.

« C'est sa taille et sa corpulence, c'est cela », dit l'un des hommes.

L'identification se fit d'une manière imprévue. Evelyn Raymond s'avança en chancelant jusqu'au bord de la fosse. Ses yeux avaient une expression que j'espère ne jamais revoir. Elle regarda, et je sus que quelque chose se brisait en elle. « Bill! » cria-t-elle. « *Bill!* » Elle continua à hurler ce seul mot, et finalement on dut quérir le Dr Bailey qui lui fit une piqûre pour la faire cesser. Après cela, elle devint affreuse et sombre, et eut l'allure d'une somnambule.

On lui apporta un étui à allumettes en métal qu'on avait trouvé à côté du corps. Il était taché et rouillé, mais les initiales étaient lisibles: W.R. Elle sanglota et dit que cet étui avait appartenu à son mari, mais qu'elle croyait qu'il l'avait perdu des semaines avant son départ... avant ceci. ... Elle avait de la peine à trouver ses mots. Je me dis que si elle ne s'était pas surveillée elle aurait dit ouvertement: « avant que je ne le tue. »

La vraie preuve de sa culpabilité était serrée dans la main du mort. Il devait y avoir eu une lutte avant le coup final. Il avait arraché aux vêtements de son assassin un bouton de métal d'une forme particulière. Le sheriff fouilla la maison et, dans le cabinet de toilette de la femme, au fond d'un sac de vieux chiffons, il trouva une veste de laine cerise qui avait des boutons semblables. Et l'un d'eux manquait! Elle hurla qu'elle avait cherché cette veste pendant des semaines,

et qu'elle ne savait pas comment elle pouvait se trouver dans ce sac de chiffons. Et le bouton? Elle avait perdu ce bouton pendant une promenade dans le bois. Elle avait envoyé son mari le chercher, mais il ne l'avait pas trouvé. Son histoire ne tenait pas debout.

L'histoire par laquelle elle expliqua pourquoi elle n'avait pas signalé la disparition de son mari fut encore plus invraisemblable, aussi impossible que cela puisse paraître.

Elle reconnut qu'il y avait du désaccord entre eux. Elle y fut bien obligée, lorsque j'eus raconté la dispute que j'avais surprise ce soir-là.

« C'est venu peu à peu », expliqua-t-elle maladroitement. « C'est parce qu'il dépendait de moi. Je ne lui ai pas donné l'occasion de montrer ce qu'il valait. » Elle débitait cela en hâte, comme si elle l'eût appris par cœur et fût forcée de le dire jusqu'au bout. « Ce soir-là, après le départ de Mrs. Carnby, nous avons eu une discussion sérieuse. Ce ne fut pas une querelle. Mon mari soutint que c'était sa situation dépendante qui m'empêchait de le respecter. Nous conclûmes que malgré tout nous nous aimions assez pour recommencer une nouvelle vie. Mais nous savions que c'était impossible si la situation restait inchangée. Il réfléchit et forma un projet. D'abord je le crus fou, mais en y songeant je me dis que c'était une expérience à tenter. Récemment, j'avais repoussé trop durement certaines de ses suggestions. Je crus que cela l'aiderait si je consentais à jouer son jeu. Son projet était de partir seul, sans aucune assistance de ma part. Il ne communiquerait pas avec moi tant qu'il n'aurait pas trouvé de travail, et, s'il ne trouvait pas, il reviendrait et reconnaîtrait son échec. »

« Après tout », conclut-elle dans un sursaut de son mauvais caractère, « ce n'était pas un grand risque. Dieu sait qu'on trouve assez de travail! »

Malheureusement pour la vraisemblance de cette histoire, Bill Raymond était parti, comme le dit le sheriff « avec étonnamment peu de bagages pour un homme qui a l'intention de s'en aller pour quelque temps. » Pour autant qu'on pût

s'en rendre compte, il n'avait emporté aucun de ses vêtements, et peu ou pas d'objets personnels. Il était bien évident qu'il n'avait pas quitté le Haut Vallon cette nuit-là, et qu'il n'avait pas eu l'intention de le faire.

Elle fut prise d'une sorte de folie quand elle vit le filet se resserrer autour d'elle. « Mais j'ai cru... » bégaya-t-elle, « j'ai cru qu'il enverrait chercher ses affaires quand... Il n'a sans doute emporté qu'un baluchon. Il disait qu'il ne pourrait pas supporter les adieux. Qu'il s'en irait simplement un beau jour, sans prévenir, et que je comprendrais. Voyez-vous, je ne croyais pas, au fond, qu'il le ferait vraiment. Je ne croyais pas qu'il en aurait le courage. J'ai été presque contente, le matin, de voir qu'il était parti. » Elle s'obstina à répéter ce conte insensé.

Le sheriff commença à s'en lasser. « Ecoutez, Mrs. Raymond! Cette histoire pouvait aller tant qu'il était porté disparu. Elle convenait très bien dans ce cas. Mais à présent il vous faut la changer. Elle ne correspond plus aux faits. Son corps est là. Votre mari n'est allé à aucune gare, et vous le savez! On vous a même dit qu'il n'avait pas pris de ticket à cette gare. Cela ne vous a pas inquiétée? Comment cela? Parce que vous saviez qu'il reposait sous le sol de cette grange! Ceci *est* le corps de votre mari, Mrs. Raymond. Vous le savez! »

« Oui », dit-elle avec impuissance. « Quelqu'un l'a tué, Sheriff, mais ce n'est pas moi. » Son ton indiquait qu'elle n'espérait pas qu'on la crût.

« C'est *vous* qui l'avez tué! » dit le sheriff. « Vous en aviez l'idée depuis des semaines. Assez de gens vous ont entendue prononcer des paroles qui montraient que vous aviez la ferme intention de vous débarrasser de lui. »

« Non! » cria-t-elle. « Non! J'y ai pensé quelquefois. Je veux dire... comme n'importe qui peut y penser dans un moment de colère. J'y ai pensé, mais je ne l'ai pas fait. Je ne l'ai pas fait! » Mais elle avait dit ce qu'il ne fallait pas dire. Personne à East Huntley n'avait *jamais* pensé à tuer quelqu'un contre qui il était en colère. Nous ne comprenions

pas qu'une femme pût trouver cela naturel. Elle nous faisait peur.

Le Dr. Bailey fit son rapport. La mort était causée par un coup violent à la tempe. Quant à l'arme — il y avait beaucoup d'objets dans une ferme qui avaient pu servir, même une pierre pointue.

La femme passa en jugement. Jamais chose pareille ne s'était vue dans les annales d'East Huntley. Ce fut un procès loyal, minutieux. On répéta toutes les circonstances jusqu'à ce que nous les sûmes tous par cœur. On lui donna toutes les chances. Mais on ne put rien changer au fait qu'elle n'avait pas signalé la disparition de son mari, même après avoir appris qu'il n'avait pas quitté la ville en train.

Une surprise désagréable m'attendait au procès. Il s'agissait de la lettre qui avait appris au sheriff où se trouvait le corps. Elle avait été trouvée par Soupy Dean dans sa petite caverne, un trou étroit et profond dans les rochers au-dessus des cascades. Soupy avait déniché cette caverne l'année précédente, et il y serrait tous ses petits trésors. Soupy est normal, mais il n'est pas très intelligent.

Il est difficile de savoir combien de temps cette lettre était restée là. Il faut une rude escalade pour arriver jusqu'à la caverne, et personne n'y grimpe jamais sauf Soupy. Il avait fait son séjour annuel dans sa famille à Yarmouth. Il avait été absent plusieurs semaines. Quant il revint, il se rendit aussitôt à sa cachette. Il fut étonné de trouver cette lettre, mais c'est un garçon bien sage et il la porta au sheriff. Si Soupy n'avait pas été en voyage, nous aurions pu être informés beaucoup plus tôt.

Mais il y avait quelque chose de plus dans l'affaire de cette lettre, et cela me concernait. Le message était collé sur une feuille du papier à lettres que Camilla m'avait donné à Noël dernier! Mon nom imprimé en haut avait été coupé. Les mots avaient été découpés dans une pile de vieux magazines policiers que j'avais entassés dans mon bûcher. Un homme de peine les avait laissés là, et je m'en servais pour allumer le feu.

Je recueillis quelques regards admiratifs à l'audience, car les gens crurent que j'avais été la première à soupçonner la vérité!

Les jours du procès se succédaient et la colère et la dureté envahissaient les esprits des gens de la ville. Ce qui me frappa, c'est qu'ils semblaient haïr Evelyn Raymond, non parce qu'elle avait tué son mari, mais parce qu'elle avait amené cette honte dans la ville, de les obliger à juger une femme.

Sa défense fut désespérée. Elle vit bien, et vers la fin elle devint furieuse et hystérique. Cela ne lui gagna pas les sympathies du jury. Le jour où elle fut condamnée elle me toucha le cœur. Elle était là, les yeux fixes et vitreux de terreur. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle vécut assez pour monter sur l'échafaud. Toute la nuit qui précéda l'exécution, je ne pus dormir. Je crois qu'aucun des jurés ne le put. Nous savions qu'elle était coupable, et cependant c'est une chose terrible que de pendre une femme, même pour avoir assassiné de sang-froid.

Si elle avait modifié son histoire au début — dit qu'elle l'avait tué par accident ou en légitime défense, et qu'elle avait menti parce qu'elle avait eu peur — on l'aurait peut-être condamnée à la prison. Mais cette femme était obstinée!

Tout ce qu'elle pouvait raconter était cette histoire stupide: qu'il était parti pour tâcher de devenir quelqu'un. Une fois elle se tourna vers moi. Elle dit que c'était *moi* qui devais l'avoir tué, et en resta là. Cela ne plut pas au public. Le reste de pitié qu'elle inspirait s'évanouit.

La vie à East Huntley changea pendant le procès. Nous n'avions jamais été amenés à faire justice d'un assassin, et cela nous impressionna. Même après qu'elle fut enterrée, les choses ne furent plus comme avant. Les gens haïssaient sa mémoire, car elle les avait obligés à la condamner. On se disait que ce qui arrive une fois peut se reproduire. Il y avait un malaise dans l'air.

Il revint au couchant. Dieu merci, je ne subirai plus une horreur pareille avant de mourir.

Je marchais sur la route qui passe devant le Haut Vallon, allant vers la ville, quand la voiture de Ted Harmon arriva et s'arrêta juste devant la grille du Haut Vallon. Ted déchargea quelques bagages, puis resta là, la main sur la portière, comme s'il avait peur de ce qui allait sortir de la voiture. Son visage troublé était pâle comme la mort, et sa bouche remuait comme s'il essayait de parler sans y parvenir.

Puis son client descendit, et je fus glacée.

Ce n'est pas vrai! pensai-je. *Ce n'est pas possible! Regarde mieux, Bessie Carnby!* Mais je savais que c'était vrai!

Il avait un peu changé, pas beaucoup. Après tout, il n'y avait que quelques mois de cela. Il paraissait plus robuste, et hâlé, mais c'était bien Bill Raymond en chair et en os!

Il me vit et vint à moi, la main cordialement tendue. On voyait à son expression qu'il avait décidé de se montrer énergique et de repartir du bon pied. Puis il s'arrêta et fronça les sourcils.

« Qu'y a-t-il? » dit-il. « Vous avez l'air souffrante, Mrs. Carnby. En fait, tout le monde dans la ville a l'air malade. Personne ne m'a dit un mot. » Sa voix changea. « Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous tous? »

« Dans quelque région du pays que vous vous soyez trouvé », dis-je, « vous devez avoir appris les nouvelles! Pourquoi n'êtes-vous pas venu? »

Il me regarda avec irritation. « Cessez de me poser des énigmes, Mrs. Carnby. Je n'ai pu apprendre aucune nouvelle. Je me suis engagé dans la Marine Marchande. Je suis allé dans tous les ports du globe... Dites, ce qui vous tourmente peut attendre, n'est-ce pas? Après tout, je suis joliment pressé de voir ma femme! »

Ma bouche devint sèche. Je le retins par la manche jusqu'à ce que je puisse parler. « N'y allez pas », chuchotai-je enfin. « Elle n'est pas là! »

Il leva la tête et regarda la maison avec surprise. Dieu le sait, elle avait l'air terriblement abandonnée! Personne ne s'en était approché depuis que sa propriétaire avait été pendue.

« Ne m'a-t-elle même pas attendu? » dit-il avec violence. « N'avait-elle pas *foi* en moi? »

Quelque chose dans ses paroles et dans son ton me fit penser à une pièce de théâtre. Je le regardai attentivement.

« Elle est morte! » lui criai-je. « Morte et enterrée! Pendue pour avoir assassiné! »

Il chancela et heurta la pile de ses valises neuves. Ted et moi l'aidâmes à s'asseoir sur le gazon au bord de la route. Puis nous nous regardâmes sans pouvoir parler. Les gens commençaient à arriver de la ville. Tout le monde était bouleversé. Personne ne savait que faire.

Après tout, d'une certaine manière nous étions tous responsables de la mort de cette femme. C'était horrible pour nous tous. Cette stupide histoire qu'elle avait racontée était vraie! Quoique, le ciel le sait, personne, sauf un imbécile comme Bill Raymond, n'aurait songé à faire une chose pareille. Il avait voulu prouver qu'il était un homme, et il avait pris la première occasion venue. On vérifia son histoire, bien entendu, et elle se révéla vraie. Il était allé jusqu'en Russie !

Je ne me souviens pas quand cela commença. Il n'y eut d'abord que des propos chuchotés, auxquels je ne fis pas grande attention. Puis je commençai à rencontrer une hostilité ouverte. Les gens disaient que j'en savais beaucoup quand j'avais envoyé ce message aux mots collés. Si je l'avais appris d'une manière innocente, pourquoi n'étais-je pas venue le dire ouvertement, comme une chrétienne? Pourquoi m'étais-je servi de Soupy Dean comme intermédiaire?

Puis, comme on s'en doute, il fallut expliquer la présence du corps qu'on avait trouvé sous la grange. On se souvint d'Ephraim Judge, et de la querelle que j'avais eue avec lui le jour de sa disparition. On se rappela que son corps n'avait pas été retrouvé. Et n'était-il pas vrai que je détestais assez les Raymond pour repêcher ce corps et l'enterrer sous leur grange? *Buzz, buzz* — les chuchotements empoisonnés bourdonnaient à mes oreilles comme des guêpes.

Peu à peu, toute la ville se tourna contre moi. On com-

prend pourquoi les gens étaient si acharnés. Ils avaient exécuté une femme injustement, et ils cherchaient quelqu'un pour endosser leur faute. N'avais-je pas dit au sheriff où il fallait creuser? Cela ne servait à rien de leur dire que j'étais mourante; comment aurai-je eu la force de creuser une fosse? Ils ne me croyaient pas.

Camilla revint à la maison, épouvantée, hors d'elle, la pauvre fille. Alors Bill Raymond fit une chose étrange. Il se mit à me protéger contre la colère des gens de la ville. J'étais vieille et malade, disait-il. Mes souffrances étaient une punition suffisante. *Lui* m'excusait, *moi.* Il se mettait entre moi et les gens que j'avais connus toute ma vie!

Camilla commença à chercher aide et conseil auprès de lui. Si j'essayais d'intervenir, elle me considérait comme une vieille femme perverse cherchant à noircir un homme qui lui avait pardonné un crime effroyable. L'hiver passa comme un enfer blanc. Je le vécus presque entièrement alitée, agonisant.

Mais à présent, demain, il y aura une noce au Haut Vallon! Cet homme tendre, indulgent — cet *assassin* — épouse ma nièce! Sunnyfield, le Haut Vallon et Camilla, tout sera à lui, et je serai morte!

Vous comprenez, je sais bien que ce n'est pas moi qui ai mis ce papier dans le trou du rocher. Je sais que je n'ai pas tué Ephraim Judge. Je ne crois pas que quelqu'un l'ait tué. Il est mort, comme nous l'avons supposé, parce qu'il est tombé et que sa tête a heurté le rocher. Mais il n'est pas tombé dans l'eau. Bill Raymond l'a trouvé. Il possédait ainsi ce qu'il lui fallait pour exécuter son grand projet — un cadavre! Il enterra Ephraim sous le carrelage avec juste ce qu'il fallait de chaux vive. Il expérimenta sur le veau pour savoir quelle était la quantité nécessaire. Je pense maintenant qu'il a fait exprès de laisser entrer l'animal dans le mauvais pâturage.

Puis il mit dans la tombe le bouton de la veste d'Evelyn, et l'étui à allumettes— deux objets en métal. Il fallait qu'il fût sûr de l'identification.

Puis il s'occupa de la mise en scène. Aussi souvent que possible, il mit sa femme en colère, pour qu'elle le menaçât et qu'on l'entendît. La dernière querelle que j'entendis avait été amenée à mon intention.

Après mon départ ce soir-là, il changea de ton. Soudain il ne fut plus que remords. Il me semble que je le vois! Il amena la pauvre femme à avaler son conte. Il déposa le message là où il ne serait trouvé qu'après le retour de Soupy. Il fallait qu'il fût loin à ce moment. De plus, la chaux vive devait avoir le temps de faire son œuvre!

Tard dans la nuit, il se glissa hors de la maison et fit à pied la longue route jusqu'à West Huntley, sans rien emporter et vêtu de ses vieux habits de travail. Il sauta sur un train de marchandises à la jonction. Il s'engagea dans la Marine Marchande, de façon à pouvoir dire sans mentir qu'il n'avait rien su du procès. Mais le pire, c'est l'histoire qu'il lui raconta — si sotte, si impossible. Il savait que cette histoire la ferait pendre!

Voilà ce qu'il a fait! Il n'a pas tué Ephraim — il n'a fait qu'emprunter son cadavre. Il n'a pas tué sa femme — il a persuadé la ville de le faire pour lui.

Je ne puis rien faire. Ils sont tous persuadés que c'est moi qui ai fait toute cette chose terrible. Plus personne ne m'adresse la parole. Rien que Bill Raymond! Il vient tous les soirs s'asseoir près de mon lit avec un sourire hypocrite et une voix mielleuse. La ville l'admire pour sa sainte bonté. Camilla l'adore!

Je pense, je pense, je pense. Les murs seuls répondent à mon regard. Les recettes sont éparpillées sur mon lit, mais elles sont là pour qu'on croie que je suis occupée. Je bâtis un plan, et il faut qu'il réussisse. Les gens de la ville seront très prudents. La prochaine fois, ils ne se hâteront pas de condamner un assassin, il faut donc que mon plan soit parfait.

Mes souffrances ont été terribles ces derniers temps, mais

je me contrains à les supporter. J'ai rassemblé une dose formidable de tablettes de morphine. Annie m'en donne à heures fixes, mais elle n'observe pas si je les avale vraiment. Les gens ne se soucient plus de ce que je fais. J'ai décidé il y a longtemps, quand j'ai su ce que j'avais, que je me suiciderais quand cela irait trop mal. Il ne s'agit plus que de le faire de la bonne manière!

J'ai sonné Annie il y a quelques minutes et je lui ai donné une lettre pour le sheriff. Je lui ai dit de la remettre en mains propres et de n'en parler à personne. J'ai laissé cette oie croire qu'il s'agit d'une confession. Elle la remettra, c'est certain! Mais ce n'est pas une confession. C'est une lettre par laquelle je demande protection contre Bill Raymond qui, ai-je écrit, ne m'a pas pardonné comme il le prétend. J'écris que je l'ai vu dérober des tablettes de morphine dans mon flacon, que je sais qu'il a l'intention de m'assassiner ! J'ajoute que j'en sais trop sur les causes de la mort de sa femme, et qu'il a peur que je ne déshérite Camilla. Cela suffira, je crois.

Dans quelques minutes, Bill Raymond ouvrira la porte et viendra me souhaiter une bonne nuit, avec ses manières qui me révoltent. Soudain j'aurai besoin de mon médicament pour le cœur. Je lui demanderai de m'en verser. Ce ne sera pas difficile d'y jeter les tablettes sans qu'il le voie. Je lui ferai porter le verre à mes lèvres.

La morphine se trouve à l'autre bout de la chambre dans une armoire que je ne puis même pas atteindre. On saura que je suis morte empoisonnée par la morphine. On voudra savoir comment j'en ai eu. Le sheriff aura ma lettre. Il cherchera des empreintes digitales et il en trouvera. Il y aura des traces de morphine dans le fond du verre.

J'espère que Bill Raymond se souviendra de sa femme du Haut Vallon quand il passera en jugement. J'espère qu'il reverra ses cheveux jaunes et ses yeux verts quand on le conduira au gibet.

Note : ce manuscrit a été découvert longtemps après la mort de Mrs. Carnby, et la condamnation et l'exécution de William Raymond comme son assassin. Il m'a été apporté dans mon bureau par la nièce de la défunte, Camilla Raymond, une jeune femme étrange, aux grands yeux fixes. Elle m'a dit qu'elle l'avait trouvé parmi les recettes de sa tante.

Signé : Winston Chomes.
Attorney du Comté

A. BOYD CORRELL

PUBLICITÉ ET CRIME

Toute actrice du pays de fiction d'Hollywood sait que ses succès ou ses échecs dépendent du maintien ou de la perte de sa popularité, et elle lutte constamment pour obtenir des éloges dans toutes les occasions possibles. Renversez la situation et imaginez une actrice qui désire être perdue *dans l'opinion du public. Ce serait de la folie pure, évidemment, et même l'astucieux agent de publicité Ted Cain est de cet avis, jusqu'au moment où il découvre ces objets que* seul *un cerveau dérangé a pu rassembler... A. Boyd est auteur de scénarios pour un des principaux studios et il met dans ses intrigues beaucoup de couleur locale, aussi bien que d'action.*

La vie d'un agent de publicité d'Hollywood n'est pas toujours rose, malgré les honoraires que les meilleurs d'entre eux gagnent, et je suis censé être un des bons. Dans un moment de faiblesse, j'ai fait un contrat pour Betty Hudson, ce sot petit bout de femme, fait de rondeurs et de fossettes, mais dépourvu de cervelle, qui depuis deux ans a tenu quelques rôles insignifiants dans les films A, et quelques emplois de figurante dans les films B. Elle a réussi à me convaincre que je pourrais la lancer dans la bonne direction, et j'étais en train de faire de mon mieux pour écrire une histoire possible dont Winchell, Hopper ou Parsons pourraient se servir.

J'étais au milieu d'un petit conte où j'expliquais comment Betty se levait chaque matin pour préparer le déjeuner de sa mère, quand Mac, mon Vendredi féminin, qui travaillait dans le bureau de devant, m'appela au téléphone intérieur. Je grognai un peu.

« Mac », dis-je, « aidez-moi donc. Vous êtes un amour, mais si vous ne cessez pas de me téléphoner jusqu'à ce que j'aie fini de vendre mon âme au diable pour le prix que cette dame Hudson me paie, j'arrive chez vous et vous fais rentrer dans la gorge votre accent méridional. »

Mac dit: « Mon Dieu, mon Dieu! », puis continua: « Il y a une dame au téléphone à qui je suis sûre que vous voudrez parler. »

« Je ne connais pas de dame », lui dis-je. « Et je ne parle à personne de moins considérable que Gary Cooper ou Joy Rains, ainsi dites à votre dame que je suis mort. » Je claquai l'appareil et retournai à ma machine à écrire.

Le téléphone resonna immédiatement. Mac semblait peinée. « Ted Cain », dit-elle, « vous êtes le plus mal élevé de tous les agents de publicité qui aient jamais menti à un éditeur. » Je l'entendis mettre le contact qui me reliait à la ligne extérieure. « Je vous passe Mr. Cain, Miss Rains. »

Je sursautai, éloignai l'écouteur de mon oreille, le regardai, puis le replaçai. Joy Rains me téléphonait, et Joy, comme vous le savez, est l'étoile principale de Glamour City. Vous vous souvenez qu'elle a remporté l'année dernière le prix de l'Académie Oscar pour la meilleure actrice, dans son rôle de la fille de cuisine des « Années Sombres ». Pourquoi me téléphonait-elle à moi, agent de publicité, je ne pouvais l'imaginer. Les magazines aussi bien que les journaux accueillent à bras ouverts tout article sur elle. Ma méfiance hollywoodienne s'éveilla cependant. Il était fort possible qu'elle me demandât de lancer quelque petite actrice avec qui elle se serait liée d'amitié. Je la reçus donc avec calme.

« Oui, Miss Rains? » dis-je.

Elle ne prit pas la peine d'user de ce ton profond et vibrant qui attire tout le monde au théâtre lorsqu'elle joue. Elle s'en tint strictement aux affaires. « Mr. Cain, il paraît que votre agence de publicité est une des plus importantes. »

Je grimaçai dans le téléphone, mais répondis par un « Oui » indifférent. Je ne crus pas nécessaire de lui dire que Mac et moi étions toute l'agence.

Elle continua : « Alors je voudrais vous demander vos services. »

Je me tins sur mes gardes. Voici la petite actrice, me dis-je. « J'ai déjà beaucoup de clients, Miss Rains », dis-je. « Pour qui voulez-vous que je fasse de la publicité? »

« Comment, mais pour moi, naturellement! » Elle parut surprise de ma question. « Mais si vous avez déjà plus de clients que vous n'en pouvez servir... »

Je l'interrompis précipitamment. Avec Joy Rains comme cliente, je serais à la tête d'Hollywood. Au lieu de supplier les éditeurs, ce seraient eux qui me supplieraient. Juste l'opposé d'une cliente comme Betty Hudson. Un agent pouvait être mis à la porte de la rédaction d'un journal pour avoir présenté un article sur Betty, et la copie qu'il donnerait par la suite sur des acteurs plus qualifiés serait considérée avec méfiance. Mais avec des histoires exclusives sur Joy, je pouvais dicter mes conditions.

« Naturellement que je pense vous prendre », dis-je très vite. « Et je puis pratiquement vous promettre de faire publier tout ce que vous désirez, pour autant que cela vous concerne. »

Elle dit : « Très bien! Je compte là-dessus. Dois-je signer un contrat? »

« Oui », dis-je, « mais plus tard. Vous avez ma parole que je m'occuperai de vous, et je suis sûr — la la — que Joy Rayns tiendra sa promesse verbale. » J'étais si excité à l'idée de l'avoir pour cliente, que je faisais le sot.

Elle dit : « C'est convenu. Je veux que vous commenciez aujourd'hui. » Sa voix se fit soudain froide et cassante, détachant chaque mot comme un coup de poing. « Ecrivez une série d'informations sur moi qui auront pour effet de détruire ma réputation d'actrice, d'anéantir la soi-disant adoration du public pour moi, et de faire en sorte que tout producteur ait peur du nom de Joy Rains quand il projette un film! » J'entendis au bout du fil une sorte de sanglot, mais quand elle parla de nouveau, elle continua à lancer les mots comme des coups de poing. « Vous m'avez comprise? »

Je regardais le plafond tandis qu'elle parlait, et soudain il me parut s'abaisser, remonter, vaciller et regagner enfin sa place au-dessus de moi. Mes pieds, posés sur le pupitre, heurtèrent violemment le sol et je hurlai dans le téléphone: « *Quoi?* »

« Je suis sûre que vous m'avez bien entendu, Mr. Cain. » A présent sa voix était sans timbre, indifférente, comme si Joy eût été mortellement fatiguée. « Et j'ai votre parole que vous ferez cela pour moi. »

« Dieu tout-puissant! » criai-je violemment. « J'ai promis de m'occuper de vous, mais je n'avais aucune idée d'une insanité pareille. Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ? »

« Je m'en rends compte, Mr. Cain. »

« Mais c'est de la folie », m'exclamai-je. « Je ne peux pas! Je... Votre studio me poursuivra pour chaque sou que je gagnerai. » Je commençais à devenir fou aussi.

« Je suis libre, Mr. Cain », dit-elle. « Je vous donnerai un engagement écrit pour vous dégager de toute responsabilité. »

« Il me faut plus que cela, et je veux vous parler! » Je fus frappé d'une idée subite. « Excusez la question, Miss Rains, mais n'avez-vous pas... euh... levé le coude? »

« Je ne bois jamais », dit-elle sèchement. « Pouvez-vous venir ici à quatre heures pour que je vous remette cet écrit? Je suis aux studios Paramount, au studio numéro huit des films parlants. Je vais téléphoner à la grille pour dire qu'on vous laisse passer. »

Je dis : « J'y serai » et appelai Mac. Ma pendule marquait trois heures et demie.

Mac entra comme un nuage, un charmant nuage rose comme le printemps. Sa blouse froncée ressortait comme un bouquet d'œillets blancs sur son tailleur gris-perle d'une coupe masculine. Ses cheveux bruns étaient relevés en un halo brillant autour de sa tête, et son nez aussi était relevé, mais s'arrêtait juste à temps.

« Mac », hurlai-je, « Joy Rayns est devenue folle furieuse,

enragée, et elle m'a pris au piège pour que je fasse le polichinelle avec elle! » Je me levai et marchai de long en large. « Elle veut que... » — je me mis à compter sur mes doigts — « primo, j'écrive des articles destinés à détruire sa réputation d'actrice; secondo, que je tue l'adoration que le public a pour elle; tertio, que je m'arrange pour qu'elle soit l'horreur de tous les producteurs. Elle est folle, je vous dis! Avez-vous un dossier qui la concerne? »

« Oui », dit Mac, « et cessez de crier. » Elle sortit et revint presque aussitôt avec une liasse de papiers qu'elle posa sur mon bureau.

Je les feuilletai. C'était une collection de coupures de journaux, traitant de Joy Rains. Nous tenons un dossier au sujet des stars en vue, même si elles ne sont pas clientes. Je le parcourus en hâte, et appris que Joy était née en Virginie de parents riches, qu'elle avait gagné un concours de beauté et avait été pendant trois ans le modèle de Powers à New-York. Un autre concours l'avait amenée à Hollywood, pourvue d'un contrat de courte durée. Elle réussit du premier coup et tourna un film dont elle partagea les honneurs avec la meilleure star du siècle de cette année-là. A partir de ce moment sa gloire ne fit qu'augmenter.

Je vérifiai la colonne des potins pour découvrir un scandale à son sujet, mais je n'en trouvai pas. Elle avait épousé, il y avait deux ans, Jack Hannon, le grand éleveur de chevaux. Selon tous les rapports ils étaient très heureux ensemble, quoique six mois auparavant Hannon eut été ruiné, car sa fortune se composait de chevaux, et un incendie avait détruit les écuries de son ranch à Santa Anita.

Je ne pus rien trouver qui permît de conclure à un désaccord dans sa vie conjugale ou dans sa vie professionnelle. Je regardai Mac et haussai les épaules.

« Peut-être a-t-elle découvert la colère », dit Mac. Elle s'était penchée sur mon bureau et balançait les jambes. « Vous savez que, selon les bruits qui courent, elle est la seule star qui ne fait pas un éclat de temps à autre. »

Je reniflai avec mépris. « La colère ne se manifeste pas ainsi. Les autres hurlent toujours qu'elles sont trop bonnes et qu'on les traite horriblement. » Je me levai et pris mon chapeau sur l'armoire. « Je vais au Paramount pour la voir. Je vous téléphonerai peut-être tantôt pour vous appeler à mon secours. »

Mac se leva et me donna un léger baiser sur la joue. « Si vous avez besoin de secours, demandez-en plutôt au service psychopathique de l'Hôpital Général. Nous n'avons plus de camisoles de force depuis un an. »

A quatre heures moins cinq, je me présentai à la porte d'entrée du Paramount. Le concierge me donna un laissez-passer et dit que Joy avait téléphoné pour le prévenir de ma venue.

Le studio numéro huit des films parlants était un nouvel immeuble qui venait d'être installé. Le décor représentait les huit premiers rangs de bancs d'une église de campagne. La chaire, en simple bois de sapin, était placée devant un fond de vitraux. Sur la scène, plusieurs personnes flânaient pour tuer le temps. Deux charpentiers et un électricien jouaient sur l'estrade placée devant les bancs, jetant leurs dés contre le pied de la chaire. Quatre hommes qui, comme je l'appris ensuite, étaient l'assistant du directeur, un opérateur, son assistant et un ingénieur du son, étaient assis devant l'énorme camera, jouant aux cartes.

Au second rang des bancs se trouvait Jack Candor, le directeur. Il avait posé ses pieds sur le dossier du siège placé devant lui, et semblait dormir. A côté de lui se tenait Ace Montana, la vedette du Far-West du Paramount. Ace lisait un journal humoristique. Sur ses genoux était posé un sachet de boules de gomme, et il se les fourrait en bouche avec une régularité inconsciente. Ace était un beau et joyeux garçon dont j'avais fait la publicité depuis le temps où il jouait les extras dans les opéras à cavalcade, jusqu'à son présent rôle. Il avait des traits de faucon et de rudes cheveux cuivrés qui bouclaient. Son visage était bronzé et ses pâles yeux bleus encadrés des rides du sourire. Il leva les yeux de dessus

« Dick Tracy », m'aperçut et fit entendre un son de bienvenue qui ressemblait au meuglement d'une vache. Jack Candor s'éveilla en sursaut, lança à Ace un regard de colère, puis m'aperçut comme je m'approchais de lui.

Je les saluai : « Hé, les gars, que faites-vous là? La grève sur le tas? »

L'expression habituelle de Candor était aussi aigre que celle de Ned Sparks mangeant un pickle trempé dans l'alun. Il était grand, mince comme un bâton, sa maigreur encore accentuée par son pantalon serré à la taille et par le pullover qui le moulait. Sa tête aux cheveux noirs ébouriffés s'amincissait de façon étonnante au-dessus de ses oreilles, comme si on l'eut serrée dans un étau quand il était petit. Il regarda sa montre.

« Allons, c'est le moment de reprendre quelques répliques », dit-il. « La séance était pour quatre heures. » Il regarda par-dessus son épaule vers la camera, et cria à son assistant: « Hé, Ozzie! Va appeler Joy. Dis-lui qu'il est quatre heures. » Il se tourna vers moi. « J'espère qu'elle aura réparé sa figure après sa bataille. »

Je dressai les oreilles: « Sa bataille? » demandai-je.

Candor inclina la tête. « Oui, la chérie, Jack Hannon, son mari, est venu la voir, et ils ont hurlé tous les deux comme les sirènes à midi. »

Je commençais à flairer un motif à la folle demande de Joy. « Où cela s'est-il passé, et quand? »

Candor désigna le vitrail. « Sa loge est là derrière — elle est arrivée vers trois heures et quart pour se maquiller pour quelques gros plans que nous faisons. Hannon est venu presque aussitôt. Quelques-uns de l'équipe étaient là, se promenant sur la scène, et ils ont pu entendre Joy et Hannon qui se disputaient dans la loge. Cela s'est terminé par le départ précipité de Hannon, qui est sorti de la loge en trombe et parti au grand galop. Ace a essayé de l'arrêter. » Il ricana en regardant la vedette occidentale. « L'animal est amoureux de Joy. »

Ace rougit et s'étrangla presque en voulant avaler sa boule

de gomme pour pouvoir parler. « Ce n'est pas vrai! Nous sommes amis, c'est tout. Hannon est une sale brute. Si j'avais su qu'il l'avait frappée, je l'aurais assommé. Après son départ, j'ai entendu Joy pleurer et je suis entré. Elle avait un bleu à la tempe et elle essayait de le cacher avec du fard. »

« A-t-elle dit qu'il l'avait frappée? » demandai-je.

Ace secoua la tête. « Non. Elle est trop distinguée pour cela. Elle a dit qu'elle s'était cognée contre sa coiffeuse en se baissant pour prendre ses souliers. » Il cracha avec dégoût. « J'aurais dû l'assommer tout de même, parce qu'il lui a dit qu'elle était une névrosée. Qu'est-ce que c'est, une névrosée? »

J'allais le lui expliquer, quand un cri de terreur retentit, venant de derrière le vitrail.

Candor dit : « Ciel, c'est Ozzie! » et courut vers le côté de la scène. Je le suivis, Ace sur mes talons. Nous contournâmes les cloisons qui formaient les murs de l'église et arrivâmes derrière la scène. Il y avait là une petite loge démontable, semblable à une boîte carrée. La porte était ouverte et il s'en échappait une lumière qui éclairait vaguement la mi-obscurité de l'énorme scène. Candor arriva le premier à la porte et s'arrêta haletant. Il balbutia un « Grand Dieu! » étranglé. Derrière lui, je regardai par-dessus son épaule.

Ozzie, l'assistant du directeur, était debout, le dos appuyé à un mur. Sa main était pressée sur sa bouche et ses yeux agrandis par l'horreur. Je suivis son regard et j'aperçus Joy.

Une corde se tendait, raide, d'une des poutres qui supportaient le plafond de la loge. Une de ses extrémités était attachée à un large anneau chromé qui servait à suspendre des vêtements. A l'autre bout se balançait doucement le corps de Joy Rains. Une chaise était renversée sous ses pieds.

Ace repoussa les autres et la vit. Un cri terrible s'échappa de ses lèvres tandis qu'il se précipitait entre Candor et moi. Il entoura les hanches de la femme d'un bras vigoureux et coupa la corde avec un couteau sorti d'on ne sait où. Il souleva le corps comme une plume et le posa tendrement sur un divan.

Quelques membres de la troupe regardaient par la porte

ouverte et je la fermai. Ozzie avait retiré sa main de sa bouche mais on eut dit qu'il était prêt à se mettre à hurler. Candor restait planté là, humectant ses lèvres.

Je lui dis : « Il faut appeler la police, Jack. Où se trouve le téléphone le plus proche? »

Candor agita les mains: « L... là-bas, au bureau des scénaristes. Il n'est pas encore placé ici. » Il regarda encore une fois le corps de Joy, et son visage aigre se teinta de vert. Il s'accrocha à mes basques. « Ted... Ted! Il faut que je sorte d'ici. Je... je me sens mal. Je vais téléphoner. » Il chancela jusqu'à la porte et la referma violemment derrière lui.

J'allai à Ace et lui mis la main sur l'épaule. Il me regarda avec des larmes qu'il n'essaya pas de cacher. « Elle est morte, Mr. Cain. »

Je hochai la tête. « Je le sais. Je l'ai su aussitôt que je l'ai vue. Venez, sortez d'ici. On va faire une inspection des lieux et il vaut mieux laisser tout en place. »

Il se releva lentement, s'essuyant le nez de son poing fermé. Je me tournai vers Ozzie.

« J'ai frappé à la porte, Mr. Cain », dit-il, « et on ne m'a pas répondu. J'ai frappé de nouveau, puis je suis entré — je croyais qu'elle était peut-être sortie — et je l'ai trouvée qui pendait là. » Il s'écroula sur une chaise et passa lentement sa main sur son visage.

Je louchai vers la coiffeuse, et restai pétrifié. Joy Rains était sans doute folle. On voyait là, en bon ordre, une boucle de cheveux gracieusement attachée au tibia de quelque animal, un poisson rouge, soigneusement coupé en deux et disposé de manière à ce que la queue touchât la gueule ouverte, et un pouce environ d'un billet de cinquante dollars dont le bord extérieur était intact et le bord intérieur rongé par le feu. C'étaient là des objets que, visiblement, seule une personne au cerveau malade, avait pu rassembler et conserver. A côté d'eux se trouvaient une brosse, un peigne, un polissoir à ongles et d'autres objets de toilette féminins.

Je m'assis sur une chaise basse en attendant la police. Je décidai de raconter aux enquêteurs la mission insensée dont

Joy m'avait chargé par téléphone, puis de retourner à mon bureau. Toute cette histoire me rendait malade.

Finalement arriva le lieutenant Tom Brenlow, de la Brigade Criminelle. Nous étions amis depuis le temps où j'étais reporter des affaires policières à l'*Indépendant*, poste que j'avais occupé jusqu'au moment où je m'étais mis à m'occuper de publicité. Il était accompagné du Dr. Page, délégué par le coroner. Le lieutenant fit un examen approfondi de la petite pièce, en commençant par la corde et la chaise renversée, pour terminer par les trois objets bizarres qui se trouvaient sur la coiffeuse.

Il siffla en les voyant. « La mise en scène convient très bien à un suicide », dit-il. « Et si vous voulez mon avis, la dame était folle. » Puis il chassa tout le monde sauf le docteur. Il nous suivit sur la scène, où nous prîmes place sur les bancs d'église.

« Les questions habituelles », grogna-t-il en tirant un calepin de sa poche. « Qui a découvert le corps? »

Ozzie leva la main, la rabaissa d'un geste brusque et dit: « C'est moi ».

Brenlow l'examina pendant un instant de dessous ses sourcils en broussaille. « Votre nom? »

« Ozzie... je veux dire, Osborne Williams. » Il expliqua qu'il était allé à la loge, avait frappé à la porte et découvert le corps.

Le lieutenant humecta son bout de crayon et écrivit lentement.

Mon regard erra sur le côté de la scène et soudain mon sang se glaça. Je sentis mes cheveux se hérisser sur mon crâne. La cigarette que j'avais aux lèvres se détacha et tomba sur mes genoux, mais je me sentis incapable de faire un mouvement.

Sortant de derrière les bancs et marchant droit vers nous, apparut Joy Rains!

Je me penchai et saisis le bras de Ace qui fit tomber de mes genoux la cigarette brûlante et dit: « Que diable! »

Je ne pus que lui désigner l'arrivante. Ace la regarda et

grommela: « Ah oui. Jolie, n'est-ce pas? C'est la sœur de Ozzie. Elle double Joy. Elle s'appelle Sue Williams. »

Je respirai bruyamment. La jeune fille ressemblait à Joy d'une manière si frappante qu'on les aurait crues jumelles. Elle descendit le bas-côté, puis se tourna vers Candor et lui sourit.

« Je m'excuse d'être en retard, Jack. » Elle regarda notre groupe d'un air interrogateur. « Quelle est cette conférence? »

Son frère allongea le bras pour l'attirer près de lui. « Joy Rains s'est suicidée. Allons, calme-toi » ajouta-t-il en la voyant chanceler.

Je me penchai et l'aidai à s'asseoir. Ozzie lui raconta brièvement ce qui s'était passé. Le lieutenant Brenlow attendait patiemment, en les observant. Il se racla la gorge.

« Qui a vu en dernier lieu Miss Rains vivante? » demanda-t-il.

Ace se leva, comme un petit écolier à qui on fait réciter sa géographie. « Moi, je crois. Elle s'était battue avec son mari et je l'ai entendue pleurer... »

Brenlow interrompit: « Battue? »

« Oui. La salle brute. Il l'a frappée, mais Joy a dit qu'elle s'était cognée la tête accidentellement. » Il raconta comment il avait vu l'actrice mettre du fard sur la contusion.

Brenlow dit : « Hannon est prévenu. Il sera là d'un moment à l'autre. Nous le laisserons s'expliquer. »

Pendant qu'il parlait, Jack Hannon arriva en courant. Son visage bruni par le soleil était livide et son regard exprimait une véritable agonie. C'était un homme de haute taille et on voyait qu'il aimait les chevaux et la vie au grand air; son visage hagard se conciliait difficilement avec son apparence de robuste santé.

« Où est-elle? » cria-t-il en atteignant notre groupe.

Le lieutenant alla à sa rencontre. « Le docteur est auprès d'elle en ce moment. Vous devez attendre quelques minutes. » Il le conduisit vers un des bancs. « J'écoute les dépositions de ces personnes... comme c'est l'usage. J'espère que vous m'aiderez. »

Hannon hocha la tête d'un air égaré. « Oui, bien sûr. Mais pourquoi se serait-elle tuée? »

Ace, à mes côtés, se raidit et je l'entendis marmotter tout bas. Il lançait au mari de la star des regards furieux.

« C'est ce que nous aimerions savoir, Mr. Hannon », dit le lieutenant. « Il paraît que vous vous êtes disputé avec votre femme dans la loge. »

Hannon écarta ces paroles d'un geste de la main. « Rien de sérieux. Cela a commencé comme une véritable plaisanterie, mais en y réfléchissant, elle... euh... elle a nié qu'elle l'avait fait », conclut-il peu clairement.

Ace se leva comme mû par un ressort: « Vous l'avez frappée, sale brute », hurla-t-il.

Hannon le regarda avec stupéfaction. « Qui diable... »

Le lieutenant Brenlow se jeta entre eux « Du calme! C'est moi qui conduis cette enquête. » Il se tourna vers Jack Hannon.

« Voulez-vous me dire, je vous prie, ce que c'était que cette véritable plaisanterie? »

« Enfin, je suppose que c'en était une », dit nerveusement Hannon. « Elle m'a téléphoné chez nous pour me dire qu'elle était affreusement fatiguée. » Il hésita, puis reprit. « Honnêtement, si je ne l'avais pas si bien connue, j'aurais juré qu'elle avait bu. Elle a dit qu'elle souhaitait être morte! Puis elle a raccroché. » Il porta sa main tremblante à son front. « Naturellement je suis venu tout de suite ici, mais elle a nié m'avoir téléphoné. J'étais hors de moi, je l'avoue et je lui ai dit que ce film religieux auquel elle travaillait l'avait rendue névrosée. Cela a provoqué une dispute et je suis parti fâché. C'est tout. »

Le Dr Page entra et je l'entendis parler à Brenlow. « La mort est due à la strangulation », dit-il, « mais elle a une contusion au côté droit de la tête que je ne puis expliquer. »

Mon cerveau travaillait. Hannon avait reçu ce coup de téléphone apparemment vers trois heures; j'avais reçu le mien à trois heures et demie, quelques minutes avant la mort de Joy. Du moins elle était morte entre trois heures et demie

et quatre heures, moment où Ozzie avait découvert le corps. Candor avait dit qu'elle était arrivée au studio à trois heures et quart. Mes cheveux se hérissèrent de nouveau. Cela sentait le crime.

Je me levai et fis signe au lieutenant Brenlow de me suivre. A l'autre bout de la scène, là où les autres ne pouvaient nous entendre, je lui racontai ma conversation téléphonique avec Joy.

« Eh bien? » demanda-t-il.

Je dis: « Il y a quelque chose de bizarre là-dedans. »

Le gros lieutenant me frappa sur l'épaule et se mit à rire. « Sûr que c'est bizarre. Même son mari dit que c'est bizarre, seulement il croit qu'elle avait l'air saoule. La dame était devenue folle, je vous dis. Vous avez vu ces affaires sur sa coiffeuse? Un poisson mort. Sacré nom d'un chien! Et une mèche de cheveux attachée à un os pour la soupe! Elle n'a pas eu besoin de brûler des billets de cinquante dollars pour me convaincre qu'elle était toquée. »

« C'est justement cela », répondis-je gravement. « La comédie est trop bien jouée. »

Brenlow redevint sérieux, puis me fit un clin d'œil. « Vous voulez dire qu'elle a disposé ces objets avant de se pendre pour faire croire qu'elle était folle? »

Je dis : « Oui. Ou bien l'inverse. »

Les yeux de Brenlow s'arrondirent. « Par l'enfer! Vous voulez dire qu'elle s'est pendue d'abord, et qu'ensuite elle a mis ces petits jouets sur la coiffeuse? »

« Je veux dire qu'on peut l'avoir pendue, et avoir ensuite placé là ces rossignols pour lui donner l'air d'une folle. »

Brenlow arrondit ses lèvres pour siffloter. « Mais pourquoi... » commença-t-il. Je l'interrompis.

« Premièrement », remarquai-je, « un testament écrit par une personne dont on peut prouver qu'elle était folle au moment où elle l'a écrit ne vaut pas le papier sur lequel il est tracé. »

Brenlow dit: « Par Dieu! Et Jack Hannon a perdu son dernier sou il y a six mois! » Il repartit vers la scène.

« Du calme », lui conseillai-je. « Ce n'est qu'une suggestion. Et, de toute manière, Hannon est censé avoir quitté le studio avant qu'elle ne soit morte. Ace Montana prétend avoir parlé avec Joy après le départ de son mari. »

Brenlow se tourna vers moi avec violence. « Sacrénom! Ils sont peut-être complices. Cette querelle ridicule que Montana a essayé de provoquer m'a semblé feinte. Quand est-il arrivé sur la scène? »

Je lui dis que Ace était là quand j'étais arrivé à quatre heures, mais qu'il pouvait prendre ses renseignements chez le concierge de l'immeuble. Pendant qu'on tourne un film, il est censé noter tous ceux qui entrent et sortent.

Le concierge avait la liste des personnes qui étaient entrées au studio des films parlants et il donna complaisamment à Brenlow tous les renseignements que celui-ci désirait. Ace, Jack Candor et son assistant Ozzie Williams étaient arrivés peu après trois heures. Joy était arrivée à trois heures et quart, suivie de près par Hannon. Les deux charpentiers, l'électricien, l'opérateur et son assistant, et l'ingénieur du son étaient arrivés en groupe à quatre heures moins cinq. Le concierge avait noté mon arrivée à quatre heures et celle de Sue Williams, la sœur d'Ozzie, à quatre heures vingt-cinq.

Brenlow se tourna vers moi après avoir noté ces détails. « Cela met hors de cause Miss Williams, les deux charpentiers, l'électricien, de même que l'opérateur, son assistant et l'ingénieur du son. » Il s'adressa de nouveau au concierge.

« A quelle heure Mr. Hannon est-il parti? » demanda-t-il.

Le concierge étudia sa liste. « J'ai noté sa sortie à trois heures quarante-cinq. »

« Au diable vos racontars! » me cria Brenlow. « J'ai cru que vous me disiez qu'il était parti avant trois heures et demie! »

« C'est ce que Ace et Candor m'ont dit tous les deux », dis-je. « Du moins, ils m'ont dit qu'il avait quitté la loge après une dispute de quelques minutes avec sa femme, et qu'il y était entré à trois heures et quart. »

Brenlow dit au concierge de ne plus laisser sortir per-

sonne, et revint vers la scène. « Je vais éclaircir quels sont ceux qui ont quelque raison d'être ici », l'entendis-je grogner.

Je posai encore une question au concierge: « Miss Rains est-elle ressortie après son arrivée? »

Il secoua la tête et je me détournai pour suivre Brenlow. Cela décidait de tout. Tout était de la comédie, excepté la mort de Joy et même cela, j'en étais sûr, était un suicide de comédie.

Le lieutenant commença par l'interrogatoire de Jack Hannon.

« Combien de temps êtes-vous resté avec votre femme dans la loge? »

Hannon dit : « Cinq minutes environ, je crois. »

« Et ensuite vous avez quitté immédiatement le studio? »

« Pas tout de suite. Je me suis arrêté pour me donner le temps de me calmer, et j'ai même songé à revenir pour me raccommoder avec elle. De toute façon, je suis allé à l'autre bout du bâtiment. Il y a là des accessoires — des chevaux empaillés et des choses de ce genre — et cela m'intéressait de les voir. »

« Des chevaux empaillés? » demanda Brenlow.

Jack Candor intervint pour expliquer : « Ce sont des accessoires pour un film que nous avons terminé la semaine dernière. C'était un film du Far-West, Ace y jouait. On y fait un retour sur l'époque des pionniers et on voit les restes d'un train qui a été attaqué, avec des chevaux morts et ainsi de suite. »

Brenlow demanda : « Des os aussi? »

« Des os? Ah sûrement. Des squelettes blanchis, des roues de wagons rouillées, des flèches enfoncées dans des portières et des choses de ce genre. »

Brenlow grogna et se tourna vers Ace. « Vous jouez dans ce film-ci, cette histoire d'église? »

Ace secoua la tête. « Non, je suis venu pour regarder. Joy Rains était une très bonne amie à moi. »

« Et son mari était aussi votre ami? »

Ace regarda Hannon d'un air sombre. « Je regrette de l'avouer, mais il est mon ami. »

Le lieutenant Brenlow mordilla sa lèvre inférieure, tandis que son regard allait lentement de l'un à l'autre. Je savais ce qui le tracassait. Il essayait de happer un motif pour le crime. Son regard errant se fixa sur le directeur.

« Miss Rains était-elle assurée par le studio? »

Candor dit : « Oui, naturellement. Nous assurons toujours les acteurs et les actrices quand nous commençons un film. Justement pour un cas comme celui-ci. »

« Est-ce que la mort de Miss Rains interrompra la production du film? »

Candor répondit: « Non. Nous avons pratiquement terminé les gros plans. Sue Wiliams pourra le compléter et doubler les dialogues. »

L'intérêt de Brenlow s'éveilla : « Alors que le film rapporte ou non, le studio aura un bénéfice? »

Candor leva les sourcils. « De quoi vous souciez-vous? »

« Exactement de ce dont je vous parle. Si le film est un four, le studio s'en tirera avec la prime d'assurance pour la mort de Miss Rains. Est-ce qu'il y avait des chances pour que ce soit un four? »

Le directeur eut l'air très malheureux. « Je crains de ne pas pouvoir vous répondre. Demandez à Gold, le producteur. »

Brenlow serra le poing. « Au diable Gold! C'est à vous que je le demande. C'est vous qui l'avez dirigé. »

Candor tira sur son col. « Eh bien, franchement, oui. C'était une expérience, d'une certaine manière. Très religieuse, sans aucune fadaise qui pût plaire aux masses. C'était le dernier film que Miss Rains devait tourner pour Paramount en vertu de son présent contrat, et le studio voulait se rendre compte, avant de lui en faire un nouveau, si elle convenait pour des rôles de ce genre. »

Brenlow s'emballait presque, et j'avais envie de lui dire qu'il était fou. Paramount était un des principaux studios de la côte ouest. Ses dirigeants n'avaient pas l'habitude d'as-

sassiner les stars pour toucher leur prime d'assurance. Le lieutenant reprit :

« Est-ce qu'une personne de l'immeuble pouvait entrer dans la chambre de Miss Rains sans être remarquée? »

Candor fit signe que oui. « Je le suppose. Les visiteurs ne sont pas rares. »

Brenlow se frotta les mains et se tourna vers Jack Hannon. « Etes-vous sûr de ne pas être retourné dans la loge de votre femme avant de quitter l'immeuble à trois heures quarante-cinq? »

« Tout à fait sûr », répondit Hannon. « Il y avait un ouvrier qui travaillait là-bas aux accessoires et il peut confirmer ma déposition. »

« Ah », dit Brenlow et il se mordit de nouveau la lèvre. Puis il posa une question qui était, je le savais, lancée au hasard: « Est-ce que Ace Montana, qui dit que vous êtes son ami, vous devait quelque chose... de l'argent, par exemple? »

Ace se leva d'un air belliqueux. « En quoi diable cela a-t-il quelque chose à voir avec la mort de Joy? » demanda-t-il.

Le lieutenant l'attaqua: « Donc vous lui devez de l'argent? » aboya-t-il.

« Non! » cria la vedette du Far-West. « Pour commencer, il n'a pas un sou à lui. Je reconnais que j'ai emprunté de l'argent à Joy... »

Brenlow fondit sur lui: « Et vous devrez maintenant le rendre à Hannon! »

Je sursautai et regardai l'officier avec étonnement. J'avais rassemblé les fils de l'intrigue d'après les informations recueillies par Brenlow ainsi que d'après celles données par le concierge. Je tirai le lieutenant par le bras et l'entraînai, malgré ses protestations, sur le côté de la scène.

« Que diable faites-vous? » grogna-t-il. « Je viens justement de découvrir un motif et vous faites comme si vous travailliez encore pour l'*Indépendant*. »

Je dis : « Du calme. Le cas est résolu. Tout ce que vous devez prouver, c'est qu'il s'agit d'un assassinat et non d'un suicide. »

« Ah, vraiment! Eh bien, que croyez-vous que je sois en train de faire? Organiser un syndicat? »

Je dis: « La corde, espèce d'imbécile. Vous oubliez votre cours de base sur l'homicide. »

Il me regarda et rougit. « En effet, que je sois damné », murmura-t-il, et il se dirigea vers la loge. Je le suivis.

Le Dr. Page avait couvert le visage de Joy d'un linge. A part cela, tout était dans le même état où je l'avais laissé. Les trois objets se trouvaient toujours sur la coiffeuse; la grossière corde jaune pendait toujours à la poutre du plafond.

Brenlow ramassa la chaise renversée et la remit debout; il y grimpa et détacha avec précaution la corde de la poutre sans la laisser toucher le bois.

Nous l'examinâmes ensemble. D'un côté de la corde, entre l'anneau chromé auquel elle avait été attachée et la poutre par-dessus laquelle elle avait été passée, les fibres étaient tirées vers l'extrémité où se trouvait le nœud coulant. Elle avait visiblement été hissée par-dessus la poutre alors qu'elle supportait un poids assez considérable, et ce poids était le corps de Joy. Les fibres de l'extrémité qui touchait la poutre étaient intactes, toutes droites. Cela décidait tout. Joy avait été assommée et rendue inconsciente. Puis on avait passé la corde par-dessus sa tête et on l'avait hissée là, pour mourir étranglée. Si elle s'était pendue, les fibres de la corde n'auraient pas été abimées, sauf là où elles touchaient la poutre.

Brenlow me regarda. « Eh bien, c'est prouvé. Maintenant, qui l'a fait? »

J'examinai le fragment du billet de cinquante dollars brûlé. Je dis : « Amenez son mari, Candor, Ozzie Williams et sa sœur, et Ace, et laissez-moi leur parler. »

Brenlow me regarda de travers, mais grommela un assentiment. Nous sortîmes et rassemblâmes le troupeau.

« Cain ici présent », dit le lieutenant, « a quelque chose à vous dire. »

Ils me regardèrent d'un air d'attente.

« Joy Rains a été assassinée », annonçai-je froidement, et je les observai.

Le regard d'Hannon alla vivement du cadavre de sa femme à moi. Il ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Ace se leva d'un bond. Il me saisit par mon veston et se mit à trembler. « Qui l'a fait? Je le tuerai! »

« Je dis: « Asseyez-vous. Vous le saurez bien assez tôt. » Je désignai les objets sur la coiffeuse. « Ceci a été disposé là par l'assassin, pour faire croire que Joy était folle et rendre son suicide plausible. Mais elle a été victime d'un assassinat dont le motif était la jalousie et... dirais-je l'ambition, Miss Williams? »

Sue Williams ouvrit lentement la bouche tandis que son visage devenait livide. Sa mâchoire remua comme si elle essayait de parler, mais elle ne put dire un seul mot. Elle regarda désespérément son frère.

Ozzie était debout, le visage empourpré. Il se précipita sur moi et me lança un coup de poing que j'évitai aisément. Brenlow lui tint les bras derrière le dos.

« Misérable! » hurla Ozzie. « Que signifie cette façon de parler à ma sœur? »

« Je dis: « Cela signifie que votre sœur cherchait un moyen de prendre la place de Joy et qu'elle a trouvé ce moyen. Le studio serait forcé de l'employer comme remplaçante de Joy pour terminer le film. Elle pourrait dicter ses conditions, probablement demander un contrat de longue durée. »

« C'est un mensonge! » cria-t-il. « Il n'était pas nécessaire d'avoir recours à ce moyen pour se débarrasser de Joy. Elle vous a dit au téléphone qu'elle voulait... »

Il referma brusquement la bouche et ses yeux se remplirent de terreur.

Je me mis à rire. « Vous êtes pincé. Je ne m'attendais pas à ce que vous tombiez si vite dans le piège. Oui, Sue Williams m'a téléphoné en prétendant être Joy, et m'a dit qu'elle voulait détruire sa réputation, mais dans votre trouble vous avez oublié que je n'ai pas parlé de ce coup de téléphone.

Vous n'êtes pas censé en avoir connaissance. » Je m'adressai à Brenlow. « Fouillez-le et passez-moi son portefeuille. »

Le lieutenant s'empressa.

Je pris le portefeuille et continuai mon discours. « Quand j'appris que Joy n'avait pas quitté le studio depuis son arrivée à trois heures et quart, je sus qu'elle n'avait pas donné ce coup de téléphone. Elle n'avait pas pu le faire puisqu'il a eu lieu à trois heures et demie et qu'il n'y a pas de téléphone dans cet immeuble. Candor a dû aller au bureau des scénaristes pour appeler la police.

« Ma tâche suivante était donc de découvrir qui avait téléphoné. La réponse était : Sue Williams. Candor a dit qu'elle serait engagée pour compléter le film, et pour doubler le dialogue. Cela voulait dire qu'elle sait imiter la voix de Joy. Elle a donné deux coups de téléphone, l'un à Hannon ici présent, et l'autre à moi. Son but était simplement de renforcer les preuves de la folie de Joy. Quelle star saine d'esprit engagerait un agent de publicité pour ruiner sa réputation? »

Ozzie essayait de se dégager de l'étreinte de Brenlow qui lui tenait les bras. « Mensonges! » cria-t-il. « Mensonges! Vous ne pouvez rien prouver! »

Je dis: « Ah, je crois que si. Quelqu'un qui assassine pour de l'argent ne va pas s'amuser à brûler des billets de cinquante dollars. J'ai examiné le morceau du billet de banque brûlé, et j'ai vu qu'on l'avait coupé au billet entier avec une paire de ciseaux. »

J'ouvris le portefeuille et en tirai plusieurs billets parmi lesquels se trouvaient environ les trois quarts d'un billet de cinquante dollars. Je regardai Ozzie.

« Vous auriez pu racheter votre vie pour cinquante dollars, assassin », lui dis-je. « Mais vous n'avez pas voulu. Vous saviez que la banque vous remplacerait le billet s'il était intact au moins aux deux tiers, par conséquent vous n'avez même pas voulu sacrifier cette somme pour faire grimper votre sœur au premier plan. »

Je tendis le billet à Brenlow. « Voilà votre preuve, cama-

rade », dis-je. « Et voilà votre assassin tout emballé. Sa sœur n'est qu'un accessoire. Je suis sûr que le laboratoire de la police démontrera que ce morceau du billet appartient bien au morceau brûlé. »

Je le saluai et partis pour le bureau des scénaristes. J'en avais assez... assez de tout ce qui se rapportait aux films.

Je trouvai un téléphone et appelai Mac. « Ecoutez, mon amour », dis-je dès que j'entendis sa voix, « aimeriez-vous épouser... »

Mac interrompit : « Ecoutez vous-même, bonne langue. Betty Hudson a hurlé à s'étrangler parce que vous n'avez pas encore réussi à introduire son nom dans les journaux. Que dois-je lui dire? »

« Dites-lui », criai-je, « qu'elle fasse un grand saut dans les puits à goudron de La Brea. Et écoutez-moi, vous. Je veux savoir si vous aimeriez épouser un reporter d'affaires policières? »

Mac rit. « Eh bien, si par hasard il s'appelait Ted Cain... »

Je dis ouf, et formai immédiatement le numéro de la rédaction de l'*Indépendant*. J'appelai mon ancien patron au téléphone. « Hé, grand fainéant! » criai-je. « C'est Ted Cain. Je vous apporte la plus fameuse histoire d'Hollywood en échange de mon ancien emploi. Qu'en dites-vous? »

DAY KEENE

LA FEMME QUI SANGLOTAIT

Le sergent Mike Duval revient d'Italie pour trouver la femme de son frère sur le point d'être exécutée pour un crime dont même la gardienne de prison refuse de croire qu'elle l'a commis. Mike s'enfonce dans cet angoissant problème au sommet d'un gratte-ciel de Chicago, où il entend les sanglots d'une femme au cœur brisé... Le titre est à la Erle Stanley Gardner, le style ressemble à celui de Dashiell Hammett, et tout cela constitue une recommandation suffisante, sans autre commentaire.

C'était la première fois que je pénétrais dans une prison, et elle ne me plaisait guère. Le secrétaire commença par me dire de me procurer des papiers, puis il regarda la triple rangée de décorations qui couvrait ma poitrine, et changea d'avis.

« Vous avez gagné ces rubans, sergent? » demande-t-il.

Je lui dis que je ne les avais pas trouvés dans des pochettes-surprise et répétai ma requête.

« Et vous connaissez cette femme?

Je lui dis la vérité. Je n'avais jamais vu même une photo d'elle. Je ne faisais qu'exécuter la dernière volonté de Johnny. Jusqu'à ce que je fusse allé, ce matin-là, à l'ancienne adresse de la femme, je ne me doutais en aucune façon qu'elle fût en prison, et qui plus est, dans la maison des condamnés à mort, où elle attendait d'être électrocutée pour assassinat.

Il dit : « Cela me semble bizarre. Mais je vais voir ce qu'en pensera le directeur. »

Il entra dans l'autre bureau. J'allai à la fenêtre. L'homme

à la mâchoire carrée et au grand chapeau, qui m'avait accompagné dans le train, était là, près du mur, et parlait à un des geôliers. Je supposai qu'il m'avait retrouvé à l'appartement de la femme. J'y avais été vers dix heures ce matin.

Le directeur apparut à la porte de son bureau : « Harris me dit que votre nom est Duval — le sergent Mike Duval. »

Je dis que c'était exact.

« Et vous voulez voir Mona Ambler? »

C'était bien cela. Il y avait même quelque chose de plus. Mais je ne voulais rien dire — je m'intéressais à cette jeune femme seulement pour tenir la promesse que j'avais faite à Johnny.

« Oui », dis-je. Je me demandais pourquoi ce préambule.

Le directeur me considéra un moment. Puis il me fit entrer dans son bureau et me désigna une chaise. « Si vous me racontiez tout, sergent. »

Il n'y avait pas grand'chose à raconter. Je dis ce que je savais. Johnny était mon jeune frère. Il avait fait connaissance de cette jeune fille pendant sa dernière permission. Ils s'étaient mariés, avaient fait de grands projets comme font les gosses. Mais ils n'avaient pas eu beaucoup de temps. Sa permission avait été abrégée. En Sicile il avait reçu une lettre d'elle, dans laquelle elle lui réclamait une pension alimentaire.

« Il y a combien de temps de cela? » demanda le directeur.

« La lettre est arrivée il y a environ six mois », lui expliquai-je. « Mais Johnny n'était plus venu aux Etats-Unis depuis plus d'un an et demi. » Il hocha la tête, et j'ajoutai : « La lettre disait qu'elle avait eu un enfant, un garçon. »

Il croisa les doigts : « Vraiment ? »

« Puis Johnny a été tué lors du débarquement à Anzio. Mais avant de mourir, il m'a demandé de prendre soin d'elle et du gosse. Je le lui ai promis. »

Le directeur me dit que c'était la chose la plus étrange dont il eut jamais entendu parler : on n'avait fait aucunement mention de l'enfant pendant le procès. Je ne pouvais imaginer cela, mais je le laissai dire.

Le directeur se nommait Kane. Il proposa : « Si nous allions voir Mona. »

Il me conduisit le long d'un étroit corridor de pierre qui sentait le désinfectant. Tous les deux cents pieds environ, un geôlier devait ouvrir des portes d'acier pour nous laisser passer. Tandis que nous traversions une grande cour de pierre pour gagner un petit bâtiment séparé, Kane me demanda si j'étais bien au courant du cas.

Je lui dis que non. Cette jeune femme — son nom même ne me disait rien.

« Elle a mérité la mort, sergent », dit-il. « Elle a attiré un pauvre imbécile de bijoutier en gros dans sa chambre d'hôtel, et l'a tué de sang-froid. »

Une gardienne nous ouvrit la porte d'un petit bureau. Quand Kane lui dit ce qui nous amenait, elle répondit qu'elle allait chercher la jeune femme. « Peu m'importe combien d'aveux elle a signé », marmotta la gardienne, « cette fille n'a jamais assassiné personne. »

Kane regarda ses ongles et ne dit rien.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais ce n'était pas à la fille qui entra. Elle avait l'air d'une pauvre petite gosse terrorisée, qui portait les boucles d'oreille en or à l'ancienne mode de sa mère.

« Voici le sergent Mike Duval, le frère de Johnny Duval », dit le directeur. « Johnny est mort au débarquement d'Anzio. Le sergent vient pour exécuter sa dernière volonté — il veut se charger de l'enfant. Vous avez eu un enfant? »

Elle recula comme s'il l'avait frappée. Quand elle parla, ce fut d'une voix basse et gutturale: « Oui, j'ai eu un enfant. *J'ai* un enfant. »

Il lui demanda où était cet enfant, et elle répondit que cela ne le regardait pas.

J'intervins et lui dis qu'elle n'avait pas à s'inquiéter et que je veillerais toujours sur cet enfant. Elle n'avait qu'à me dire le nom de son avocat, et je m'arrangerais avec lui.

Elle me regarda et parut se calmer.

« Ne tardons pas », dis-je. « Je n'ai que cinq jours de permission. Je dois être de retour à New-York le douze. »

Je lui demandai le nom et l'adresse de son avocat — et du gosse. Elle me les donna. Elle me posa quelques questions sur Johnny, et je répondis. Elle pleura un peu, et quand ce fut passé, je me trouvai en train de lui tenir la main comme un sot. Elle me regarda et dit soudain : « Depuis que Johnny est parti, j'avais oublié qu'il existe des types comme vous ». Et elle ajouta avec un sourire: « Vous avez une figure comique. »

La dernière fois qu'un type m'avait dit cela, je l'avais rossé de manière à l'envoyer à l'hôpital. Mais de la façon dont elle le dit, je n'en fus pas froissé. *J'ai* une figure comique. Et elle n'avait pas l'air d'un assassin.

Puis le directeur dit que nous ferions mieux de partir.

Je demandai à Mona si je pouvais faire quelque chose pour elle. Elle répondit que non.

« Rien que... rien que penser à moi de temps en temps », dit-elle en souriant.

Puis elle se mit à pleurer dans les bras de la gardienne et le directeur me conduisit dehors. Il répétait: « Ne vous y laissez pas prendre. C'est une mauvaise femme. L'accusation l'a prouvé au cours du procès. »

Je lui dis ce que j'en pensais, et il me demanda si je savais que nous étions en guerre: « Tout ce qu'elle voulait de votre frère, c'était une pension ».

Il se mit à parler de personnages mêlés au procès, et l'un d'eux me resta dans la mémoire, celui de Joe La Fanti. J'avais lu longtemps auparavant dans les journaux qu'il avait été arrêté et accusé d'un délit quelconque.

Nous nous serrâmes les mains, le directeur et moi, dans son bureau, et je le remerciai de sa complaisance. Il me dit que ce n'était rien du tout, et je me retrouvai devant la prison, où je grimpai dans le taxi qui m'attendait. Le type à la mâchoire carrée et au grand chapeau attendait toujours, lui aussi.

Je l'appelai et lui dis que s'il avait l'intention de me suivre

à Chicago, il ferait aussi bien de grimper dans la voiture avec moi et de s'épargner les frais d'une course à la gare de Joliet.

Il fit semblant de ne pas m'entendre et cela me fut égal. Un peu plus tard, je devais regretter de ne pas lui avoir donné un bon coup de poing dans la figure. Quand j'essayai de le faire au Bureau Central, il avait trop de flics autour de lui.

Pendant le trajet du retour, cette maudite histoire ne cessa de me tracasser. Je voyais toujours cette Mona, et je songeais comme elle m'avait paru petite, blanche et effrayée quand elle s'était jetée en pleurant dans les bras de la gardienne.

J'y pensais encore en traversant le hall de la gare de la rue La Salle à Chicago; le grand type me frappa sur l'épaule.

« Sergent Duval? »

Je dis que c'était bien mon nom. Il me dit qu'il s'appelait Diamond, de la Brigade Criminelle, et il me demanda si cela ne me faisait rien de répondre à quelques questions qu'il désirait me poser.

« A quel sujet? » demandai-je.

Il me répondit: « Au sujet d'un crime ».

Il m'emmena au quartier général et ils étaient là, dans une salle, huit grands types, y compris mon gaillard au grand chapeau de feutre.

Je crus qu'il était maître de chœurs : « A présent vous allez chanter, et chanter bien haut », me dit-il. Il passa ses doigts sur mes rubans et mes médailles. « Ceci ne signifie rien pour nous. On peut en acheter dans n'importe quel bazar. Allez-y, farceur. Quelle est cette belle histoire de visite à Mona Ambler? »

Je lui dis ce qui en était, et il éclata de rire. « Ne nous racontez pas des blagues pareilles. Cette histoire de gosse n'a été qu'un prétexte pour la voir et lui parler. Qu'est-ce qu'elle complote? Quel est le dernier truc de La Fanti pour la sauver? »

Je dis que je n'en savais rien; que je ne connaissais pas La Fanti.

Ils rirent tous de bon cœur. Je répétai que c'était la vérité, et le type au grand chapeau m'empoigna d'une étreinte si violente que les veines de son front se gonflèrent et que je tombai contre le mur. « Chantez-moi votre air, espion », ordonna-t-il.

J'essayai de me jeter sur lui, mais il y avait trop de flics entre nous. Chaque fois que j'en jetais un par terre, deux autres surgissaient. Ils m'avaient cloué au sol et me travaillaient la figure, quand un homme d'un certain âge, mince, blond, et qui portait des pince-nez, entra dans la salle et demanda ce qui se passait. Je sus plus tard qu'il se nommait Olson et était le premier assistant de l'avocat général.

Les types qui me travaillaient la figure se relevèrent. Personne ne répondit.

« J'attends, capitaine Corson », dit Olson.

Corson était le grand type au chapeau de feutre. « Ecoutez, vous dirigez votre service. Je dirige le mien », dit-il à Olson. « La Fanti mijote quelque chose. Je l'ai flairé ce matin quand ce soldat d'opérette est venu à l'ancien appartement de Mona. Il en a trop mis, voyez-vous? Comme si tout le monde ne savait pas où elle est. L'affaire est dans les journaux depuis deux mois. »

Olson me dit de m'expliquer. Je lui dis que, sauf le *Stars and Stripes*, les journaux avaient été rares dans la baie d'Anzio. Il me demanda mes papiers, les lut et me les rendit en disant : « Je ne puis vous dire combien je regrette ce qui vient de vous arriver, Duval. Quant à vous », il regarda Corson, « cela ne m'étonnerait pas si ceci provoquait votre révocation. Il se fait que les médailles et les rubans du sergent ne sont pas une farce. »

Corson devint gris. Il pouvait avoir quarante-huit ou quarante-neuf ans. Je devinai qu'il songeait à sa retraite. « Comment pouvais-je savoir? » demanda-t-il, les lèvres sèches. « Je n'ai jamais vu un type avec trois rangs de rubans, à part le général Mac Arthur. »

« Eh bien, vous en voyez un », lui dit Olson.

Il me proposa d'entrer dans son bureau pour me laver et brosser mon uniforme. J'acceptai. Quand j'eus de nouveau l'apparence d'un G.I., j'allumai une cigarette et je demandai à Olson s'il voulait bien me raconter l'histoire. « Celle de Mona? » demanda-t-il. Je répondis oui.

Il dit: « Il n'y a pas grand'chose à raconter. Nous avons appris qu'elle est la maîtresse de La Fanti depuis six mois. Mais quoiqu'il ait payé son avocat, il n'a pas levé le petit doigt pour la sauver, pour autant que nous le sachions. C'est ce qui agace Corson. Vous comprenez, La Fanti s'est toujours vanté d'avoir des relations politiques si puissantes qu'aucun de ses amis ne serait jamais exécuté. »

Je lui demandai combien de temps il restait à vivre à Mona. Il me dit que c'étaient cinq jours. Il dit aussi qu'on attendait une manœuvre à la dernière minute de la part de La Fanti, quoique le gouverneur eût juré qu'il refuserait de grâcier Mona ou de commuer sa peine.

Je demandai pourquoi les autorités étaient si désireuses de l'exécuter. Il me l'expliqua. Ce n'était pas très beau. Elle s'était saoulée avec un marchand de diamants nommé Stein. Du moins, Stein s'était saoulé. Pendant la nuit, alors qu'il dormait, elle lui avait tiré un coup de revolver dans la tête. Personne n'avait entendu la détonation, mais le coroner disait que ce devait être vers quatre heures du matin. Elle avait donné ensuite deux coups de téléphone, mais la police n'avait pu découvrir à qui, car il y avait une nouvelle employée à la centrale et elle avait omis de les inscrire. A sept heures, Mona avait téléphoné au bureau de l'hôtel pour qu'on appelle la police. Quand la Brigade Criminelle était arrivée sur les lieux, on l'avait trouvée pleurant sur une chaise, et deux cent mille dollars de diamants qu'on savait être en possession de Stein avaient disparu. Les empreintes de Mona se trouvaient sur l'arme du crime. On n'avait pas retrouvé les diamants. Elle avait avoué qu'elle avait tué Stein.

« Votre frère s'est amouraché d'une fameuse diablesse »,

conclut-il. « Si vous étiez venu me trouver d'abord, je vous aurais raconté ce détail, qu'elle faisait métier d'épouser des soldats et de leur réclamer une pension. On la poursuivait déjà quand nous l'avons arrêtée. »

Je le remerciai de la peine qu'il avait prise. Il me demanda si je désirais savoir autre chose. Je lui dis qu'il m'en avait dit assez et, grâce à Dieu, je sortis de là. J'étais rouge. Pas étonnant que Corson m'eut pris pour un farceur.

« *Pensez à moi de temps en temps.* »

Je jurai.

Je me dirigeai vers la rue State. Quelqu'un dit derrière moi : « Vous venez avec nous, sergent? »

Je voulus me retourner, mais le canon d'un revolver caché dans la poche d'un veston s'appuya contre mon dos.

« Par où allez-vous? » demandai-je.

Le type au revolver toujours invisible, me fit avancer vers une grande auto parquée au carrefour. Il y avait deux hommes sur le siège de devant. Un grand gaillard au visage lisse, beau garçon avec un sourire aussi pommadé que ses cheveux, tenait le siège arrière.

« Pas de dérangement, sergent? » sourit-il. « Montez. Je veux vous parler. Je m'appelle La Fanti. »

J'hésitai et son sourire s'éteignit comme une lampe.

« Montez », dit-il froidement. « Montez ou nous vous abattons ici au milieu de la rue. »

Je montai dans la voiture.

L'appartement de La Fanti était somptueux. Il était situé non loin du Loop, au bord du lac. Il occupait tout le dernier étage de l'immeuble. Le studio au plafond haut était pourvu d'un grand âtre de pierre à un bout et d'un balcon à l'autre. Des portes-fenêtres ouvraient sur une terrasse à la vue magnifique. On voyait l'allée à vingt-huit étages au-dessous.

« Cela vous plaît? » demanda-t-il.

« C'est un vrai repaire », avouai-je.

Un de nos compagnons, un Polonais blond du nom de Hymie, ricana : « C'est un gaillard, hé, Joe? »

La Fanti lui ordonna de la fermer. Un vétéran qu'il appela

Gordan ouvrit un bar portatif et se mit à verser du whisky dans de grands verres. La Fanti demanda si je voulais boire, et je ne dis pas non. Il y avait eu beaucoup de vin à l'endroit d'où je venais, mais le Vieux Grandod avait été rare.

Hymie demanda si je me plaisais à l'armée et je dis que c'était épatant. Un des autres types dit qu'il avait voulu s'engager dans la marine, mais qu'on l'avait refusé à cause de son casier judiciaire.

Quand j'eus vidé mon verre, La Fanti suggéra : « Si vous me racontiez tout. »

Je lui demandai s'il voulait parler de Mona. Il acquiesça, et je lui racontai la même chose qu'au directeur de la prison et à Olson. Je dis que je ne voyais pas pourquoi le gosse devait souffrir alors qu'il n'y avait pas de sa faute. Je lui racontai également ce que le capitaine Corson et Olson m'avaient dit de lui.

Il dit: « Ne faites pas attention aux propos de ces types. Ils donneraient chacun un bras pour m'avoir, soldat ils sont jaloux, vous comprenez? »

Je ne compris pas, mais je dis que oui.

Gordan remplit de nouveau les verres. La Fanti dit : « Maintenant que ceci est réglé, cessons de jouer, sergent, et venons aux faits. La dame vous a parlé, naturellement? »

Je répondis: « Elle n'a pas dit une douzaine de mots, sauf pour me donner le nom et l'adresse de son avocat, pour que je puisse verser une allocation au gosse, et lui laisser mon assurance. »

Il me demanda si je m'attendais à ce qu'il crût une bourde pareille.

Je lui dis que c'était la vérité.

« Pourquoi mentir, sergent? » demanda-t-il. « Je connais les femmes — et j'ai déjà eu affaire à des menteurs expérimentés. » Il tira un portefeuille de sa poche et se mit à compter des billets sur le bras de son fauteuil. « Mais, puisque vous ne m'avez pas trahi ni à Olson ni à Corson, je veux m'entendre avec vous. Dites-moi quand. »

Je lui dis que ses propos dépassaient ma compréhension.

« Que vous avais-je dit? » demanda Gordan. « Tous ces gaillards de petite ville sont des exploiteurs. Il va vous extirper une jolie somme. Puis il vous trahira avant d'avoir fait vingt pas. »

Hymie insinua que je voulais marchander. Cela les fit tous rire. La Fanti riait du bout des lèvres. « Très bien. Combien? » demanda-t-il.

Je voulus savoir combien, pour quoi faire.

Le gaillard qui avait voulu s'engager dans la marine dit: « Le type est malin. Il fera venir la montagne à Mahomet. »

La Fanti tambourina pendant quelques instants sur le bras de son fauteuil. « Que faisiez-vous avant d'être à l'armée, sergent? »

Je lui dis que j'avais travaillé dans un garage, et il demanda si j'aimerais l'acheter. Je dis que ce serait épatant, mais que je doutais d'y arriver jamais, car c'était un garage considérable, qui de plus avait une agence Ford.

« Vous pouvez l'acheter si vous tenez votre langue », dit-il. « Je déposerai l'argent chez l'avocat que vous m'indiquerez. Ou bien je vous ouvrirai un crédit à la banque de votre ville. Tout ce que vous aurez à faire, c'est de garder pour vous pendant cinq jours ce que cette folle vous a dit dans la maison des condamnés à mort. »

Je ne me souvenais pas qu'elle m'eût dit quelque chose que je n'avais pas déjà répété à La Fanti, sauf quand elle avait dit qu'elle ne savait pas qu'il existât encore des hommes comme moi. Et elle s'était trompée sur ce point. Beaucoup d'hommes sont affectueux, et beaucoup d'entre eux ont les cheveux rouges. C'est le cas pour nous tous, les Duval.

Je dis à La Fanti que je ne savais pas de quoi il parlait et il devint méchant. « Très bien. Si vous voulez qu'il en soit ainsi », dit-il, « je suppose que cela peut s'arranger. » Il fit signe au candidat marin. « Rends-le un peu plus docile, Tommy. »

Le type s'avança vers l'endroit où j'étais assis, et me donna un grand coup de poing sur la tête. Je roulai par terre, rame-

nai mes genoux contre ma poitrine, et le frappai de mes deux pieds en plein ventre si fort qu'il passa à travers l'écran qui se trouvait devant le grand âtre de pierre.

« Vous n'aviez pas besoin de lui dire de me frapper », dis-je à La Fanti. « Je ne veux rien de vous autres. Tout ce que je veux, c'est sortir d'ici. »

Gordan tira un coup-de-poing de sa poche et me regarda pensivement.

« Vous ferez bien de vous contenter de me regarder » menaçai-je.

La Fanti se leva. Il était hideux.

« Réfléchis, Joe », dit Hymie pour l'avertir. « Ne nous enfonce pas davantage. Ce type n'est pas un vagabond. S'il ne se montre pas au moment fixé, toute la sacrée armée des Etats-Unis va se mettre à sa recherche. »

La Fanti dit: « Oui » d'un air sombre. « C'est pour cette raison que j'ai voulu l'acheter. Mais nous pouvons nous arranger autrement s'il le faut. Il y a toujours des accidents. Il peut aller nager et se noyer. » Il traversa la pièce. Quant il revint vers moi, il tenait à la main un revolver à long canon. A la façon dont il le tenait, je pouvais voir qu'il savait s'en servir.

« Très bien. Allons-y, Duval », dit-il. « Commencez. Quels mensonges vous a-t-elle racontés à mon sujet? Et comment a-t-elle brisé la glace? »

Tommy rampa hors de l'âtre. En ce moment, il aurait fait un drôle de marin. « Laisse-moi descendre le gars », pria-t-il.

La Fanti l'écarta d'un geste. « J'ai dit : commencez, sergent. J'en ai fini de prendre des gants avec vous. »

Je lui dis qu'il était fou. La fille ne m'avait rien dit.

« Je le saurai maintenant », dit-il. « Vous vous imaginez que vous allez garder le secret pour vous et le tenir au-dessus de ma tête comme une épée. »

La Fanti et le type au coup-de-poing firent quelques pas vers moi. Tommy et Hymie tirèrent leurs revolvers. J'aurais désiré connaître le secret qu'il voulait m'arracher. Mais je

ne le connaissais pas. Je fis donc quelques pas en arrière et heurtai un guéridon.

Une photographie au cadre d'argent tomba sur le sol. Elle ressemblait à Mona — et pourtant, non. Sur la photo, on l'aurait prise pour une danseuse peinte par Varga. Elle n'était que vie, brillant et flamme. Pas étonnant que Johnny eût été fou d'elle. Mais la maison des morts l'avait transformée. Elle ne brillait plus maintenant. Elle n'était qu'une gosse, douce et terrifiée. D'une certaine manière, je l'aimais mieux ainsi.

Quand je ne pus plus reculer davantage, je dis à La Fanti: « J'ignore ce que vous croyez que je sais, et ce que Mona pourrait m'avoir dit. Mais si vous vous figurez que vous allez m'avoir, venez-y! »

La Fanti dit: « Ne lui faites pas de marques si possible. »

Tommy et Hymie s'approchèrent les premiers. J'en renversai un d'un coup de pied et cassai le bras de l'autre. Ils s'abattirent et disparurent de la scène, mais pas pour longtemps; Gordan se montra plus résistant. Il dansa vers moi, me frappa de la crosse de son revolver et dansa en arrière avant que je pusse l'atteindre.

Je ramassai le guéridon et le lui lançai à la figure. Avant qu'il pût s'en dépêtrer, je le frappai du revers de la main juste au-dessus des reins. Il tomba en hurlant qu'il était infirme pour le restant de ses jours.

La Fanti recula de quelques pas.

« Vous êtes un bon lutteur », reconnut-il.

Lui aussi. J'essayai tous les trucs de la lutte la plus déloyale. Il y riposta par des parades de cabaret. Les types qui habitent des appartements de quatorze pièces et conduisent des Cadillac seize cylindres connaissent généralement leur métier, et il connaissait le sien.

Il me repoussa jusqu'au mur et j'essayai de le terrasser. Il attrapa mon genou et nous tombâmes tous les deux. Gordan s'était remis sur ses pieds, ainsi que Tommy et Hymie. J'eus le dessous, puis ce fut lui, tandis que les trois gredins

bourdonnaient comme des frelons, et frappaient ma tête de leurs revolvers chaque fois qu'elle surgissait.

Je n'y pus tenir longtemps. Je dis « Ouf! » au moment où une des crosses de revolver s'abattait sur mon occiput, et tout le maudit appartement disparut.

Pendant un moment, je me crus revenu à Anzio. J'enfouis mon nez dans le tapis. Puis les flammes s'éteignirent devant mes yeux et quelqu'un demanda : « Vous ne croyez pas que ce type disait la vérité? Que la dame n'a pas parlé? »

« Par le diable, non, » grogna La Fanti. « Si nous ne nous débarrassons pas de ce type, nous ne serons plus en sûreté jusqu'à ce qu'on ait mis le contact. »

J'ouvris les yeux et Gordan dit : « Regardez! Il revient à lui! »

La Fanti s'approcha de moi : « Continue à dormir, vagabond, » dit-il.

Pour être certain que j'obéirais, il me donna un coup de pied à la mâchoire.

Il faisait nuit quand je revins à moi. Même à cette hauteur, je pouvais entendre le lac bruire contre la jetée de pierre. J'étais couché sur un lit. Je n'étais pas attaché. Je supposai qu'ils craignaient qu'une corde laisse des marques à mes poignets, et la police militaire aurait des soupçons, quel que fût l'endroit où on me retrouverait.

Je regardai vers le plafond à travers l'obscurité, et je me demandai combien d'entre eux étaient encore dans l'appartement, et ce que je pouvais faire de mieux.

Ce fut à ce moment que j'entendis la femme pleurer. Elle ne pleurait pas tout haut, et d'ailleurs elle ne pleurait pas vraiment. Son souffle s'échappait par saccades, et finissait en sanglots, comme si elle pleurait déjà depuis longtemps. J'essayai de localiser le bruit, mais je ne pus y parvenir. Elle pouvait être dans une des chambres, ou même à un étage inférieur.

Je me levai du lit et allai à la porte. Je m'attendais à ce qu'elle fût fermée à clef. Ce n'était pas le cas. Je l'ouvris et regardai dehors. Gordan et Tommy étaient installés dans

des fauteuils, lisant les journaux du soir. Il semblait n'y avoir personne d'autre dans la chambre.

Je revins au lit et m'assis. La femme pleurait plus fort maintenant. Je me demandai qui elle pouvait être. Je me demandai ce que La Fanti et sa bande croyaient que Mona m'avait raconté.

« *Si nous ne nous débarrassons pas de ce type, nous ne serons plus en sûreté jusqu'à ce qu'on ait mis le contact.* »

Je me souvins que La Fanti avait dit cela, et je n'en comprenais pas le sens. Johnny avait été l'esprit vif de la famille. J'ai la tête plus dure. Je ne pouvais songer qu'aux moyens de sortir de là, et peut-être de parler à Olson. Il pourrait probablement m'expliquer cela.

Sauf quelques points douloureux et quelques contusions, je me sentais bien. Je retournai vers la porte. Les deux gredins lisaient toujours leurs journaux.

Tandis que je les observais, Tommy dit soudain : « Ce sera le diable quand il ne se présentera pas le jour fixé. »

Gordan se leva de sa chaise comme si ses reins le faisaient toujours souffrir et se mit à déboucher une bouteille d'eau-de-vie. « Eh bien quoi? Personne ne l'a vu monter dans la voiture. Aucune piste ne conduit à nous. »

Ils remplirent chacun un verre et se mirent à causer. Je me glissai hors de la chambre et marchai sur le tapis sur la pointe des pieds. C'était comme de l'herbe et mes souliers s'y enfonçaient à moitié. Je voulais le revolver de Tommy. Il se trouvait sur le guéridon à côté de lui.

Ils m'entendirent avant que je pusse m'en emparer. Tommy jura, et allongea la main pour prendre le revolver. Je le devançai et cessai enfin d'être un pantin dans leurs mains. J'enfonçai le canon du revolver dans la bouche de Tommy, et il cracha ses dents. Il essaya de faire le malin et ne le put. J'avais pressé sur la détente.

En geignant de peur, Gordan tira sur moi. Il me rata de plusieurs pouces. Je voyais à ses yeux qu'il pensait au trou que j'avais fait dans la tête de Tommy. Avant qu'il pût tirer un second coup, j'attrapai la bouteille d'eau-de-vie et la

lui lançai en pleine figure. Il tomba en hurlant et en retirant les éclats de verre de ses yeux.

Je lui donnai un bon coup pour être sûr qu'il resterait où il était. Puis je sortis.

L'ascenseur attendait à son étage. Le gamin à taches de rousseur qui le conduisait me regardait à travers la grille.

Il me demanda si c'étaient des coups de feu qu'il avait entendus. Je lui dis que oui, et de ne laisser entrer personne jusqu'à ce que je revienne avec les flics.

Il me regarda comme s'il m'eût cru fou. « Mais c'est l'appartement de Joe La Fanti, » protesta-t-il.

Je lui demandai s'il croyait m'apprendre quelque chose.

Je croyais ramener la police au bout de quelques minutes. Cela dura près d'une heure. Le capitaine Corson arpentait le bureau d'Olson en maudissant tous les bureaucrates.

Olson ne se laissa pas bousculer. Il insista : « Nous voulons prendre La Fanti, c'est vrai. Mais cette fois-ci nous voulons le prendre pour de bon. Cela veut dire qu'il nous faut des motifs d'arrestation. »

Il en avait quatre quand nous nous mîmes en route : poursuite, enlèvement, attaque par traîtrise et attaque à main armée avec intention de tuer.

Une fois que nous fûmes partis, cela alla vite. Je montai avec Olson et Carson dans une voiture de la police. Quatre autres voitures nous suivaient, dont une pleine de reporters. Je demandai à Olson ce que La Fanti craignait que Mona m'eût raconté.

C'était difficile à savoir. Carson dit qu'il était prêt à parier que La Fanti avait tué Stein lui-même et que Mona se sacrifiait pour lui.

« Mais cela n'a pas de sens, » dit Olson. « Premièrement, La Fanti a un alibi. En second lieu, Mona n'est pas femme à se laisser exécuter pour qui que ce soit. »

Je m'attendais à voir un rassemblement devant l'immeuble. Il n'y en avait pas. Le même gamin à taches de rousseur conduisait l'ascenseur. Il me regarda comme s'il ne me voyait pas.

Carson lui demanda si quelqu'un était monté depuis mon départ et il répondit : « Non. Personne n'est monté depuis la dame blonde qui est venue vers trois heures. »

Olson le regarda sévèrement, mais ne dit rien. Nous nous entassâmes dans l'ascenseur comme des harengs dans une boîte. Un des reporters demanda à Olson de quoi La Fanti était accusé et il lui donna sa liste.

Ils voulurent savoir s'il croyait pouvoir réussir. Il dit qu'il tâcherait.

La porte était fermée. Carson y frappa avec son revolver. La Fanti était chez lui. Il ouvrit la porte autant que le lui permettait la chaîne de sûreté et grogna : « Qu'est-ce que vous voulez, mouchard? »

Il avait revêtu une robe de chambre et des pantoufles depuis notre entrevue. « Vous me reconnaissez? » demandai-je.

« Ouvrez, » dit Olson. « Nous venons pour vous arrêter, La Fanti. »

Le grand bandit secoua la tête. « Ah non. Je connais mes droits. Personne n'entrera ici sans un mandat d'arrêt. »

« Nous en avons un, » dit Olson. Il le lui lut par la porte entr'ouverte.

La Fanti hésita, ferma la porte et détacha la chaîne. En rouvrant la porte, il dit : « Causons ici. »

« Allez au diable! » gronda Carson.

Il le poussa de côté et entra dans le salon. La Fanti demanda de quoi on l'accusait. Un des reporters lui dit que c'était d'enlèvement et de tentative de meurtre.

« Maintenant je sais que c'est une blague, » ricana-t-il.

Je répétai : « Me reconnaissez-vous? »

Il me regarda et secoua la tête. « Non. Vraiment pas. Qu'est-ce qui vous prend, soldat? »

« C'est moi qui vais vous prendre! » et je lui lançai mon poing au visage.

Il se protégea de son bras et demanda à Olson : « Qu'est- ce qui arrive à ce type? Que se passe-t-il? Est-il fou? »

Je dis : « Vous ne m'avez jamais vu, n'est-ce pas? Vous et trois autres types ne m'avez pas enlevé. Vous ne m'avez pas

amené ici, et vous ne m'avez pas offert de m'acheter un garage si je voulais garder pour moi ce que Mona m'a dit ce matin. Et quand j'ai refusé, vous et vos trois bandits ne m'avez pas battu jusqu'à ce que je perde connaissance. Vous ne complotiez pas de me noyer dans le lac. Vous... »

Je remarquai que tout le monde me regardait avec étonnement, tandis que j'y allais comme un carillon déchaîné. L'histoire mise bout à bout paraissait en effet extrêmement bizarre. Il n'y avait aucun désordre dans l'appartement.

Je regardai Olson. Il demanda : « Où sont les types que vous prétendiez avoir tués? »

La Fanti s'exclama : « Tués? »

Je passai devant lui et entrai dans la chambre. Il n'y avait pas de corps sur le sol. Il n'y avait pas de sang. Il n'y avait aucune trace de lutte. Même le guéridon que j'avais lancé à la figure de Gordan était là, intact, près d'une chaise, et on y voyait une bouteille d'eau-de-vie à moitié pleine.

« Ils étaient là, » insistai-je. « Là par terre. Je les ai laissés saignant comme des porcs qu'on égorge. »

Carson s'agenouilla et tâta le tapis, puis le flaira.

« Eh bien? » demanda Olson.

« Pas sur ce tapis, » lui dit Carson. Ses hommes s'égaillèrent pour fouiller l'appartement.

La Fanti s'approcha d'une porte. « Pas cette chambre, si cela ne vous fait rien. »

« C'est la chambre, » dis-je à Olson, « où je suis revenu à moi. J'y suis resté pendant une demi-heure à écouter une dame qui pleurait. »

La Fanti ricana. « Le type est cinglé. Je... »

Je le repoussai et ouvris la porte. Une petite femme blonde assise sur le lit, mettait ses souliers. Si elle avait pleuré, cela ne se voyait guère.

Elle regarda la foule qui se pressait dans le salon et s'exclama : « Joe! Où sommes-nous, dans la gare de la rue La Salle? »

Je fermai la porte et La Fanti ricana : « Vous croyez tou-

jours que c'est bien dans cette chambre, soldat? Ou bien confondez-vous les appartements? »

Carson demanda : « Depuis combien de temps est-elle ici? »

La blonde l'entendit et cria à travers la porte : « Dis-lui que ce ne sont pas ses affaires, Joe. »

Un des reporters répéta ce qu'avait dit le garçon d'ascenseur : « Non. Personne n'est monté depuis la dame blonde qui est venue vers trois heures. »

La Fanti s'approcha d'Olson et lui parla gravement tout bas. Je saisis les mots « fatigués de la campagne — névroses de guerre. » Ils me paraissaient diablement comiques dans la bouche d'un va-nu-pieds comme Joe La Fanti, mais Olson ne semblait pas de cet avis. Il écoutait pensivement, hochait la tête et évitait de me regarder.

Carson continuait à rôder dans l'appartement. Je le vis ramasser un petit objet blanc, l'examiner attentivement pendant un instant et le glisser dans une poche de son veston.

Je me dirigeai vers la porte et m'arrêtai, regardant le portrait de Mona dans son cadre d'argent et me souvenant d'une chose que Johnny m'avait dite. Je comprenais tout à présent, même si certains détails me manquaient encore.

A l'autre bout de la chambre, Olson demandait sèchement : « Etes-vous disposé à jurer qu'il n'était pas chez vous cette après-midi? »

« Je le jure, » mentit La Fanti. « Demandez au garçon d'ascenseur. Demandez à tout l'immeuble. Avant qu'il n'entrât ici avec vous, je ne l'ai jamais vu. »

« Et Tommy et Gordan? »

« Ils sont dans notre maison dans les Dunes. »

Il eut un geste vers l'autre chambre. « Après tout, quand un homme a du monde... »

Carson se rendit compte de mes intentions comme j'atteignais la porte et cria : « Tiens-le, Mike! »

Je sortis le revolver que j'avais pris à Tommy et le braquai sur Carson : « Tout ce que je veux savoir, c'est ceci : si un

homme est mis en observation au service psychiatrique de cette ville, combien de temps cela dure-t-il? »

Il me dit que cela durait quatre ou cinq jours.

Je dis : « Merci. C'est tout ce que je voulais savoir. »

Je me glissai dehors et refermai la porte derrière moi.

La Fanti la rouvrit violemment en criant : « Arrêtez-le. Cet homme est fou! »

Je lui tirai une balle à travers l'oreille gauche. Il referma la porte.

Le gamin de l'ascenseur me regardait bouche bée : « Que Dieu m'aide, sergent... » commença-t-il.

Je lui dis de la fermer et de me faire descendre. J'avais une sacrée besogne à faire et peu de temps pour cela. Bien mieux, je me sentais beaucoup moins en sécurité à Chicago que quand j'étais à Anzio.

Ils *devaient* me tuer à présent, je le savais. Et, sans savoir ce qui m'avait renseigné, ils *savaient* que je savais.

Il n'y avait personne au bureau de l'hôtel où Mona avait occupé un appartement qu'un employé aux yeux rougis de rhumatisme. Je pris un billet de vingt dollars dans mon portefeuille et le posai sur le comptoir. « Ceci est à vous si vous me répondez exactement à trois questions, » lui dis-je.

Il voulut savoir lesquelles.

Je demandai : « Qui était la meilleure amie de Mona? A quel salon de beauté allait-elle? Où vivait-elle avant de venir à Chicago? »

Il répondit : « Une petite dame effarouchée qui s'appelait Clara. Au salon d'ici en face. A Pierre, dans le Dakota Sud. »

Je lui dis que le billet était à lui.

Le salon de beauté d'en face était fermé, mais il y avait de la lumière dans l'arrière-boutique. Une femme d'un certain âge, bien faite, rousse, répondit quand je frappai à la porte.

« Je crains qu'on ne vous ait mal renseigné, soldat, » dit-elle en souriant. « Ce n'est pas le genre de salon que vous croyez. »

Je lui dis que je ne désirais qu'un renseignement. Elle réfléchit à ma question et secoua la tête.

« Non. Maintenant que j'y pense, non. »

Je lui demandai si elle connaissait le vrai nom de Mona. Elle me dit qu'elle croyait que c'était Jones. « Je sais que son vrai prénom était Mary. Pourquoi? Qu'est-ce que tout cela peut vous faire, soldat? »

« Cela peut me faire beaucoup, » répondis-je.

Je la remerciai et repris ma course. Les radios appelaient sans doute maintenant. En effet. Il y avait une voiture de la police parquée derrière le coin. Un des types bâillait, appuyé contre la voiture, tandis que l'autre buvait un verre de bière. La radio de la voiture nasillait :

« Cinq pieds onze pouces... Cent quatre-vingts livres... Cheveux roux... Nez cassé... Yeux bleus... La dernière fois qu'on l'a vu, il était en uniforme... Grade de sergent... Il porte un triple rang de décorations et de médailles... Il est armé... Agir prudemment avec cet homme... »

J'attendis dans l'entrée d'un magasin que l'autre flic sortît de la taverne, et la voiture de la police s'éloigna. Ils voulaient peut-être agir prudemment avec moi, mais personne autant que moi-même ne désirait se montrer prudent.

La taverne du coin pouvait convenir. J'enlevai mes décorations de ma tunique et arrachai les galons de ma manche. Les bouts de fil me donnèrent du mal. Quand j'en fus venu à bout, j'entrai dans le bar et commandai une bière. Je demandai au barman si je pouvais téléphoner en province.

Il me dit que le téléphone était là pour ça et me changea mon billet de cinq dollars en ricanant : « Vous devriez tomber amoureux d'une dame qui habite plus près, soldat, » me dit-il.

Je lui dis que j'y songerais; j'entrai dans la cabine et demandai à l'inter de me donner la centrale de Pierre. La téléphoniste voulut savoir à qui je désirais parler à Pierre, et je lui dis que je n'en savais rien. Elle me dit qu'il y aurait des frais et je répondis que j'étais d'accord.

Puis j'attendis.

Quand j'eus la téléphoniste de Pierre, je lui demandai de me donner n'importe quelle personne de la ville qui pouvait avoir connu Mary Jones, laquelle avait quitté la ville huit ans auparavant. Elle me dit qu'elle allait me passer l'éditeur du journal local, qui connaissait tous les habitants de la ville. Il ne connaissait pas très bien la famille Jones, mais il connaissait le renseignement que je voulais obtenir. Je le remerciai et je raccrochai.

Je commandai encore une bière et je surpris le barman regardant ma poitrine, puis ma manche. Je me regardai dans le miroire derrière le bar. Je ne pouvais tromper personne. Mes rubans et mes galons étaient dans ma poche, mais on voyait leur place sur ma tunique, là où le soleil d'Italie n'avait pas pâli le tissu.

Le barman s'en alla dans l'autre pièce. Je me défilai, puis j'arrêtai un taxi. D'abord je lui dis simplement de rouler. Ensuite je lui donnai l'adresse de la pouponnière de la Côte Sud, où le gosse de Johnny était placé, selon Mona. Je doutais qu'on vînt me chercher là.

Le chauffeur abondait en renseignements erronés. Il me raconta ma propre histoire. J'étais un malheureux détraqué. Tous les flics, M. P. et patrouilles de la côte me cherchaient. J'avais essayé de tuer Joe La Fanti parce qu'il avait fait la cour à l'amie de mon frère, comme si un type de plus avait une importance dans la vie de cette fille.

Je lui racontai la vieille blague de Chicago qui n'est pas aussi grande que Londres ou New-York, mais je ne riais pas. Je ne pouvais songer qu'à cette pauvre gosse terrifiée, dans la maison des morts, qui me parlait de Johnny...

Au sommet d'une montée, je fis attendre le taxi à un demi-bloc de la pouponnière, et je dis au chauffeur que ce ne serait pas long.

La dame qui répondit à mon coup de sonnette se montra gentille, mais ferme. Elle dit qu'il était plus de dix heures, et que si je voulais voir un des enfants je devais revenir le lendemain.

J'espérais qu'elle n'avait pas entendu les avertissements de la police et je lui dis qui j'étais. Cela changea tout.

« Certainement, sergent Duval, » dit-elle. « Entrez. »

Le gosse était dans un berceau au second étage. Et c'était bien l'enfant de Johnny. Il avait les mêmes cheveux roux et les mêmes yeux bleus. De plus, il ne dormait pas. Lorsqu'il me vit, il sourit et eut une espèce de hoquet.

Je dis à la nurse : « Regardez. Il rit. »

Elle le tapota jusqu'à ce qu'il fît ça de nouveau, et elle dit que ce n'était rien qu'une petite colique... mais cela m'avait semblé un rire et m'avait fait grand plaisir. C'était le gosse de Johnny, c'était certain. Mais légalement ce serait le mien. En étais-je sûr? Il était temps pour moi de reprendre ma course.

Je dis à la dame que dès que je serais de retour à l'armée, je m'arrangerais avec le O. D. B. pour lui envoyer par le C. O. une allocation pour l'entretien du petit, mais entre temps, demandai-je, avait-elle besoin d'argent?

Elle dit que non, que la pension avait été payée pour six mois par l'amie de la mère, qui avait apporté le bébé, en même temps qu'un sac de couches, le jour de l'assassinat de Stein.

Je lui demandai à quelle heure cette personne était venue, et elle répondit que c'était vers cinq heures du matin.

Cela me frappa; je demandai si je pouvais voir ce sac, et elle me dit qu'elle n'y voyait pas d'inconvénient, mais qu'on n'avait encore pu utiliser aucun des effets qu'il contenait. Chaque bébé avait son tiroir. Elle ouvrit celui de Johnny, et me tendit un de ces sacs en tissu doublé de caoutchouc qu'on peut acheter dans tous les bazars. Il était encore plein de petites chemises, de petites robes et de langes.

« Les chemises et les robes, nous pourrons les utiliser, » me dit-elle, « quand l'enfant aura un peu grandi, mais nous avons nos langes. »

Elle alla calmer un gosse qui s'était éveillé. Je tâtai le fond du sac. Il était trop épais d'un demi-pouce, et la doublure de caoutchouc avait été décollée aux coins, puis recollée. J'avais les deux derniers détails manquants de l'histoire. Je

savais pourquoi la femme avait pleuré dans l'appartement de La Fanti. Je savais aussi où se trouvaient les diamants de Stein!

Le bébé qui pleurait avait éveillé les autres. Ils braillaient tous à présent, y compris Johnny. Je remis le sac dans le tiroir. Il était beaucoup plus en sûreté là que sur moi.

Quand je fus dehors, j'entendis hurler une sirène de la police. Je retournai à mon taxi et demandai au chauffeur s'il était déjà allé jusqu'à la maison de La Fanti dans les Dunes.

Il dit que oui, que c'était juste de l'autre côté de Miller, et qu'il y avait déjà conduit un sénateur d'Etat.

Je dis : « Très bien. Allons-y. »

Il demanda si c'était bien aux Dunes que je voulais aller et, sur ma réponse affirmative, il me regarda attentivement et je vis qu'il me reconnaissait.

La sirène s'arrêta brusquement. Les phares verts d'une voiture de la police tournèrent le coin, passèrent à côté de nous et se braquèrent sur la façade de la pouponnière.

« Faites demi-tour, » dis-je au chauffeur.

Il roula ses yeux vers la voiture de la police, puis vers moi. Deux policiers étaient montés vers la porte de la maison. Deux autres étaient dans la rue, regardant notre taxi.

« Tonnerre! Je ne peux pas faire ça, Duval, » gémit-il. Ils vont tirer. Ces types vous cherchent. »

Je lui montrai le revolver de Tommy et il changea d'avis.

Dans la rue, les deux types qui étaient montés vers la porte revenaient en courant vers la voiture de police, criant au chauffeur de faire demi-tour. La voiture tourna brusquement, accéléra, et inonda le taxi de la lumière de ses phares.

Puis des balles se mirent à marteler le taxi. Je tirai et mis une balle dans leur pneu avant droit.

« Maintenant, roulez! » ordonnai-je au chauffeur.

Il donna les gaz en disant : « Vous le regretterez. »

« Je n'y peux rien, » hurlai-je. « Ce sont mes névroses de guerre qui me rendent fou.

La villa était basse et isolée, bâtie dans un creux entre deux dunes, à cent yards environ de la route. Le sable s'était amon-

celé dans l'allée qui y conduisait. Il y avait plusieurs lumières à la façade principale, et une à la façade arrière.

Je payai le chauffeur sur la route. Il prit l'argent, mais dit qu'il attendrait. Il dit qu'en y réfléchissant, je ne lui paraissais pas si fou. J'avais probablement le droit d'être furieux contre La Fanti à cause de mon frère. En outre, son taxi était criblé de trous de balles, et il aurait probablement tous les ennuis du monde quand il le ramènerait; peut-être même serait-il arrêté.

Je marchai sur le sable, dans la direction de la maison. La lune brillait, mais les nuages la cachaient la plupart du temps. Arrivé près de la maison, je rampai.

Il y avait devant le salon une grande vérandah fermée par un volet. La porte du volet n'était pas verrouillée. Je me glissai à l'intérieur et regardai par les fenêtres.

Plusieurs messieurs aux visages inquiétants et que je ne connaissais pas, jouaient aux cartes. Cordon était assis sur une chaise, le visage emmaillotté comme une momie, et ne disait rien. Hymie, le bras en écharpe, marchait de long en large comme une sentinelle à son premier tour de garde. Il répétait : « Pourquoi Joe ne vient-il pas? Que diable allons-nous faire si la police s'amène et demande à parler à Tommy? »

Un des gaillards qui jouaient aux cartes dit qu'il ne fallait pas s'en faire pour la police, mais que lui, pour son compte, serait bien aise quand ils seraient débarrassés du cadavre.

Un autre demanda ce qu'ils attendaient. Hymie répondit : « Joe ».

Gordan grommela : « Maudit soit Joe La Fanti. Et maudit soit Stein et ses diamants. »

Je rampai vers l'arrière de la maison. Un grand nègre au bonnet blanc de cuisinier ronflait dans la cuisine. Je la traversai et gagnai le hall.

L'installation avait dû coûter une jolie somme à La Fanti. La cuisine était grande comme une maison, et il y avait autant de chambres que dans un hôtel. Je regardai dans

cinq chambres à coucher avant de les trouver. Leur chambre n'était éclairée que par la lune.

Tommy gisait sur un tapis indien, enveloppé d'un drap. Des poids étaient attachés à ses chevilles. Je le déballai assez pour atteindre ses poches. Quand j'eus trouvé le chargeur de rechange de son revolver, je fus soulagé.

La femme me regardait, couchée sur le lit. Ses chevilles et ses poignets étaient attachés. Ses yeux étaient gonflés d'avoir pleuré. Elle essaya de parler et ne le put. Elle était bâillonnée. J'avançai mes mains vers elle et trouvai son oreille. Alors je m'assis sur le lit à côté d'elle et lui demandai si elle avait tué Stein.

Elle secoua la tête.

Je lui demandai si elle pouvait prouver que quelqu'un d'autre l'avait fait.

Elle secoua de nouveau la tête et se mit à pleurer. Rien n'était donc changé à l'affaire. Je coupai les cordes qui lui liaient les poignets et les chevilles. Elle retira son bâillon. Ses premiers mots furent : « Ils vont me tuer! »

Je hochai la tête : « Oui je le pensais bien ». Puis j'allumai une cigarette en réfléchissant à ce qu'il convenait de faire. Ce fut une faute. Elle aperçut ma figure à la lueur de l'allumette et cria :

« Johnny! »

Le cuisinier s'éveilla et demanda : « Que diable...? »

J'essayai de faire taire la fille et ne pus y parvenir. Elle était hystérique. « Ils m'ont dit que tu étais mort », hurlait-elle. « Ils m'ont dit que tu étais mort! »

Des pas résonnèrent dans le hall. D'un coup de pied, je fis sauter la vitre du châssis; j'enlevai la fille du lit et sautai par la fenêtre, juste au moment où la porte de la chambre s'ouvrait. Une balle siffla à mon oreille. Une autre me brûla le flanc. La fille continuait à hurler.

Quand je tournai le coin de la maison, le nègre sortait de la cuisine. Il me vit et changea d'avis. Il recula et claqua la porte sur lui. Hymie la rouvrit et me tira une troisième balle. Je m'arrêtai et tirai aussi. Il s'accrocha au montant

de la porte, puis glissa sur le sol. Je regrettai d'avoir dû faire cela.

Personne d'autre n'essaya de nous arrêter. Les autres n'étaient peut-être pas si compromis dans l'affaire, ou bien ils raisonnaient comme Gordan et maudissaient Joe La Fanti et Stein et ses diamants.

Le chauffeur attendait à quelques pas du taxi. Son moteur était en marche et il tenait un outil à la main. « Vous n'avez rien? » me demanda-t-il.

Je dis que non, et mis la fille dans le taxi. Le chauffeur voulut savoir qui elle était, et je lui dis que c'était à elle qu'il fallait le demander. Il le lui demanda. Mais elle ne put rien dire. Elle était évanouie.

La matinée était chaude et lourde. La prison dormait encore quand nous nous arrêtâmes devant le bureau du directeur. Mais Kane et Olson nous attendaient, de même que le capitaine Corson et La Fanti.

J'espérais que je n'avais pas commis une faute en leur téléphonant de venir. L'histoire que la fille m'avait racontée me paraissait diablement étrange. Je ne voyais pas comment nous pourrions le prouver.

Olson me sourit faiblement : « Vous semblez avoir passé une nuit agitée, sergent. »

Je lui dis que j'en avais déjà passé de plus agréables, en effet.

La fille ne regardait pas La Fanti. Il ne la regardait pas non plus. Elle s'assit sur une chaise et se mit à pleurer. Ses pommettes étaient rouges. Ses joues s'étaient creusées. Son bâillon et ses crises de larmes avaient joué un vilain tour à son teint. Elle n'était plus jolie.

Olson polissait ses lunettes: « Eh bien? »

Je regardai le directeur Kane. « Elle sera là dans un instant », me dit-il.

Corson se détourna comme pour tousser. Mais ce n'était pas cela. Il arrangeait la fonte de son revolver de façon à pouvoir le sortir facilement.

Je tirai le revolver de Tommy de mon ceinturon et le

posai sur le bureau du directeur. Puis la gardienne entra accompagnée de Mona.

Ce n'était plus une gosse terrifiée. C'était une femme. Ses cheveux ne pendaient plus en mèches, ils étaient relevés en un chignon. Elle avait l'allure qui change un uniforme gris de prisonnière en une robe de Paris. Ses yeux brillaient et elle relevait le menton. Mais quand elle vit la fille assise sur la chaise ses lèvres se mirent à trembler.

Elles tombèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

Olson demanda ce que cela signifiait. Je lui dis: « Vous vous êtes trompé d'accusée. Il paraît qu'il y a deux filles Jones, exactement comme il y avait deux fils Duval. »

Le directeur Kane dit qu'il ne comprenait pas. Je lui dis que c'était une longue histoire, et que La Fanti consentirait peut-être à la lui raconter. Ce dernier me dit d'aller au diable, et je demandai donc à Mona de me dire son nom.

Elle dit qu'elle se nommait Clara Jones.

« Je suis Mona », dit l'autre fille. « Mais je n'ai pas tué Stein. »

« Pouvez-vous le prouver? » demanda Olson.

Elle dit que non. Son histoire n'était pas belle. Elle avait saoulé Stein. Elle l'avait dépouillé dans un corridor. Pendant la nuit, Tommy et Gordan le lui avaient apporté dans sa chambre, et La Fanti l'avait secouée en lui disant qu'elle serait exécutée si elle ne lui donnait pas les diamants. Ils les avaient cherchés par toute la chambre sans les trouver. Puis La Fanti et ses hommes étaient partis. Dégrisée par la peur, elle avait téléphoné à sa sœur, Clara, qui n'était arrivée dans la ville que depuis quelques jours.

Olson étudia les deux sœurs. Toutes deux avaient cinq pieds deux pouces. Toutes deux avaient de longs cheveux noirs. Toutes deux avaient la silhouette des filles de Varga. Toutes deux avaient les yeux bleus et le teint blanc. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Mona ressemblait à elle-même. Clara ressemblait à ce que Mona avait dû être un jour.

Olson demanda si leur parenté était établie. Je dis qu'elle n'était pas établie légalement, mais que s'il voulait vérifier

à Pierre, Dakota Sud, il pourrait le faire sans grande difficulté.

Carson reconnut de mauvaise grâce que la première arrestation avait peut-être été une erreur de sa part. Son gros cou devint rouge: « Mais la dame *disait* qu'elle était Mona. Et elle est restée muette, ce qui revient à plaider coupable. »

Olson rappela que, comme la jeune femme n'avait jamais été arrêtée ni condamnée auparavant, il n'y avait pas d'empreintes digitales auxquelles on eût pu se référer.

Clara reprit l'histoire. Je craignais ce qui allait suivre — cela devait paraître invraisemblable. On ne se sacrifie pas ainsi pour quelqu'un d'autre. Ou bien si? Aurais-je fait la même chose pour Johnny?

Clara était venue à l'hôtel. Elle avait cru à l'histoire de Mona. Elles avaient conçu ensemble un plan qui à ce moment leur avait paru logique. Mona connaissait toutes les ficelles. Elle avait les diamants, qu'elle pouvait donner en échange de la vérité. Si Clara voulait prendre sa place pour quelques heures, elle pensait pouvoir conclure un arrangement avec La Fanti. Ni l'une ni l'autre sœur ne se rendit compte à ce moment qu'il s'agissait ici d'une affaire dans laquelle personne ne pouvait protéger La Fanti s'il était accusé, pas même ses relations politiques. Il s'agissait d'un assassinat. Il jouait sa tête contre celle de Mona.

Je pensai au gosse, et il me sembla que je comprenais Clara.

Mona avait quitté l'hôtel avec les diamants. Elle était allée chercher le bébé dans son appartement et l'avait porté à la pouponnière de la Côte Sud, en se faisant passer pour une de ses amies.

Carson demanda pourquoi.

« Parce que j'avais peur que Joe n'enlève le bébé », dit-elle. « Mais il ne l'a pas fait. Il m'a enlevée, moi. Il m'a tenue enfermée dans son appartemnt depuis ce moment. Il *voulait* que Clara soit exécutée. »

« Pourquoi? » demanda Kane.

Je répondis: « Parce que La Fanti savait que lorsque

quelqu'un aurait été exécuté, la justice n'oserait pas reconnaître son erreur en rouvrant le procès. Entretemps, il pouvait agir sur Mona et peut-être lui faire avouer où elle avait caché les diamants. »

La Fanti railla: « Et vous savez sans doute où ils sont? »

Je répondis: « Bien sûr. Ils sont sous les langes de Johnny, dans le sac que Mona a porté à la pouponnière. »

« Que le diable m'emporte! » dit Carson. La Fanti demanda si je croyais que des juges et des jurés sains d'esprit ajouteraient foi à pareille histoire.

Il y eut un long silence. Puis Olson soupira : « Je regrette infiniment, mais je dois dire que cette histoire me paraît joliment fantastique. Evidemment, un déni de justice aussi flagrant n'aurait pu être commis qu'avec la complicité et la collaboration criminelle des bureaux de l'avocat général. »

C'était bien cela. Je regardai Olson et je dis: « Naturellement. Pourquoi ne levez-vous pas le masque, Olson, et n'avouez-vous pas que vous êtes non seulement le protecteur politique de La Fanti, mais encore son complice secret? »

Le silence se fit tel que je pus entendre les battements de mon cœur.

Je saisis le revolver de Tommy, en observant Carson : « Vous ne m'enfermerez pas », leur dis-je. « Et vous ne pourrez pas vous en tirer cette fois. Vous vous êtes trop sali les mains. Ce dont La Fanti avait peur, c'est que Clara m'ait dit la vérité quand je l'ai vue hier... »

Olson secoua la tête: « Cet homme est un vrai cas au point de vue mental. Cette histoire de sa visite à l'appartement de La Fanti était encore une de ses rêveries. »

Le cou de Carson devint rouge. Depuis que j'avais pris le revolver, il me tenait en joue avec le sien. « Non. Ce n'est pas une rêverie », dit-il. La rougeur gagna son visage. « Ecoutez. Que diable vous croyez-vous, vous autres, pour vouloir bander les yeux à un policier qui conduisait déjà des enquêtes criminelles quand vous portiez encore des culottes de caoutchouc? » Il pointa son doigt vers La Fanti. « Duval n'était pas dans votre appartement hier après-midi?

Il n'a pas tué Tommy et manqué de tuer Phil Gordan? »

« Non », dit La Fanti à voix basse.

Carson tira un objet blanc de la poche de son veston. « Et d'où vient cette dent qu'il a fait tomber de la bouche de Tommy? Et pourquoi le service de nettoyage Acme a-t-il replacé votre tapis hier entre six et sept, tandis que Olson nous tirait en longueur avec ses motifs d'arrestation, pour vous donner le temps de faire de l'ordre et de sortir Mona et le cadavre? Et comment un vaurien de garçon d'ascenseur, qui gagne vingt dollars par semaine, peut-il s'acheter tout à coup pour deux mille dollars un coupé Cadillac d'occasion? Ne serait-ce pas pour avoir menti, comme la dame blonde, qu'en pensez-vous, Joe? »

La Fanti devint aussi pâle qu'Olson. « Vous ne pouvez rien prouver. »

« Je crois que si », dit Carson. « Aussitôt que Duval m'a téléphoné, j'ai prévenu la police de l'état d'Indiana, de faire une descente à votre maison dans les Dunes. Tout le monde était parti sauf Hymie, Tommy et Gordan. Hymie et Tommy n'ont rien dit. Duval y avait veillé. Mais Gordan a chanté comme un pinson. »

Il leur répéta les aveux de Gordan. La Fanti, Hymie, Tommy et Gordan avaient jeté leur dévolu sur Stein. Ils avaient vu Mona le dépouiller, mais quand ils avaient cherché les diamants dans la chambre de la jeune femme, ils n'avaient pu les trouver. Ils crurent que Mona ne les avait pas pris, et essayèrent de faire parler Stein. Stein lutta et La Fanti l'abattit. Ils le portèrent dans la chambre de Mona, en partie pour s'innocenter eux-mêmes, en partie pour l'obliger à leur donner les diamants, si elle les avait.

La Fanti hurla: « J'ai un alibi! »

« Oui, pour sûr », dit Carson. « Vous étiez avec Olson. »

La Fanti tira deux fois à travers sa poche. Je le manquai, mais Corson ne le manqua pas. Le gredin leva la main comme pour prêter serment, puis il s'abattit.

« Et vous Olson? » demanda Carson.

Olson dit qu'il préférait des juges et un jury. Pour le prouver, il leva les mains.

Alors je remarquai que Clara pleurait. « Elle est blessée! Il l'a tuée! » cria-t-elle.

Carson s'approcha de Mona et s'agenouilla près d'elle : « Est-ce grave, mon petit? » demanda-t-il d'un ton bourru.

Elle ne pouvait plus répondre.

Je me demandai ce qu'elle dirait à Johnny. Elle souriait un peu. Peut-être parleraient-ils du bon vieux temps, alors qu'il était près d'elle. Quoi qu'elle fût devenue depuis, elle était honnête en ce temps-là. Et Johnny avait lui aussi vécu dans une maison de verre, il ne lui jetterait pas la pierre.

Clara se cacha le visage contre ma tunique.

Carson se racla la gorge. « Dites-moi une chose, Duval. Comment avez-vous su qu'elles étaient *deux*? »

« C'est Johnny qui me l'a dit », répondis-je. « Un bijoutier italien, à Palerme, voulait lui vendre des boucles d'oreille anciennes pour son amie, mais il a dit qu'elle ne pourrait pas les mettre, car ses oreilles n'étaient pas percées. » Je touchai les boucles d'oreille à l'ancienne mode de Clara. « Et celles de Clara le sont. »

Puis Carson apostropha Kane et lui demanda ce qu'il faisait là et pourquoi il ne téléphonait pas au gouverneur, car je n'avais plus que trois jours de permission et des choses à régler. Donc, après quelques instants, ils nous dirent que nous pouvions aller à nos affaires, Clara et moi.

MARIE BEYNON RAY

UN INSTANT, Dr. MARLOWE

Les récits évoquant les aspects techniques de la psychiatrie sont rares, mais il y a une place toute prête pour eux et un public qui les attend. Il est donc regrettable que Mrs. Ray n'ait pas donné suite à son projet d'écrire une série d'histoires du Dr. Marlowe pour le Cosmopolitan. *Elle était sur le point de terminer un second récit lorsque* — presto! *comme dit le magicien — un incident l'a fait renoncer à son dessein. Quelque chose n'allait pas dans son récit. Et en raison de ce « quelque chose », le Dr. Marlowe est mort après une seule apparition — mort aussi sûrement que Drury Lane ou le professeur Poggioli, quoique son décès ne se trouve inscrit dans aucun registre.*

Le Dr. Alan Marlowe lissa ses cheveux de ses paumes et se leva à demi de sa chaise dans le box des témoins. Dieu merci, *ceci* est fini, semblait dire son geste.

« Un instant, Dr. Marlowe », insista l'avocat de l'accusation, et Marlowe se laissa retomber sur son siège.

« Vous avez déposé », commença l'attorney de son ton volontairement offensant, « qu'au début vous aviez des doutes sérieux quant à la folie de l'accusé. »

« Son déséquilibre affectif », rectifia le Dr. Marlowe.

« Vous me pardonnerez, docteur, d'employer des termes que les jurés et les témoins peuvent comprendre. »

Marlowe écarta cette remarque d'un geste las.

« Vous doutiez au début que l'accusé, Maurice Zecca, fût fou. Pour quels motifs? »

« Quand j'ai examiné cet homme pour la première fois, j'ai constaté une évidente simulation... »

« Pas de termes techniques, s'il vous plaît, Docteur. Simulation? »

« En termes ordinaires donc, il faisait semblant d'être fou. »

« Merci, docteur. Tenons-nous en aux termes ordinaires. Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il faisait semblant? »

« C'était l'évidence. Personne, quelque habile qu'il soit, ou quelles que soient ses connaissances des symptômes de la schizophrénie, même guidé par un psychiatre, ne peut tromper un expert. Zecca était certainement lucide la première fois que je l'ai vu, et il jouait volontairement ce qu'il croyait être les symptômes d'un dérangement mental. La représentation de la schizophrénie qu'il essayait de donner était, pour employer un terme ordinaire, une blague. De plus...»

« Une minute, docteur. Vous dites qu'on ne peut pas tromper un expert. Cependant les deux psychiâtres qui ont déjà témoigné, et auxquels vous accordez sans doute la qualité d'experts... »

« Certes. »

« ... n'ont pas trouvé que l'accusé faisait semblant d'être fou. Comment expliquez-vous cela? »

Marlowe haussa les épaules. « Il est évident qu'ils ont vu l'homme dans des conditions différentes. Les victimes de ces maladies ont quelquefois des moments de lucidité. Les gardiens de Zecca et plusieurs personnes qui l'ont visité dans sa cellule ont témoigné que souvent il paraissait normal. C'est dans un de ces moments que je l'ai examiné pour la première fois. »

« Avez-vous d'autres raisons de croire qu'il faisait semblant? »

« Oui. Son histoire n'indique pas qu'il ait présenté des symptômes de *folie* avant l'enquête relative au crime. Aucun de ses amis ne l'a jamais cru fou ni même « bizarre ». De plus, il n'y a aucun cas de folie dans sa famille. »

« Mais la seconde fois que vous l'avez vu, il était dans un état tout différent? »

« Apres ma seconde visite, je n'ai plus eu de doute que cet homme ne fût, pour employer le langage courant, un fou

furieux. Il serait impossible à qui que ce soit de feindre les symptômes qu'il a présentés cette après-midi-là. »

« Donc, de votre propre aveu, vous vous étiez trompé la première fois. Donc un expert *peut* se tromper? »

« Je ne dirais pas... »

L'avocat de l'accusation se pencha par-dessus son pupitre : « Serait-il possible, Dr. Marlowe, que vous ayez eu tort la seconde fois — et raison la première? »

Comme Marlowe allait répondre, il fut interrompu par un hurlement de l'accusé. Se débattant entre ses gardiens, auxquels il était attaché par des menottes, Zecca déversa un tel flot d'obscénités que l'horreur et le dégoût se peignirent sur les visages de tous les assistants. Tandis que ses gardiens cherchaient à le calmer, le juge cacha son front entre ses mains, comme pour annuler cette scène. Aux blasphèmes succéda un rire bruyant et inexpressif, et l'accusé retomba enfin sur son banc, en promenant autour de lui un regard sombre et menaçant.

« Ce sera tout, Dr. Marlowe », dit l'avocat en le congédiant d'un geste.

Au moment de quitter le box des témoins, Alan Marlowe aperçut au bout de la salle un visage qui lui parut vaguement familier. L'homme détourna la tête, comme désireux d'éviter les regards de Marlowe. *C'est étrange*, se dit le docteur. *Qui diable est-ce?*

On suspendit l'audience. Marlowe se leva. Aussi accoutumé qu'il fût à s'occuper d'individus qui n'étaient plus maîtres de leurs paroles et de leurs gestes, la scène à laquelle il venait d'assister dans la salle du tribunal et la vue de ce malheureux hostile à la société et à lui-même lui avaient été pénibles. Il ne doutait pas que Zecca fût fou à présent, mais il n'était pas entièrement convaincu qu'il l'était déjà au moment où il avait commis le crime.

Quel était son degré de responsabilité, la nuit où il avait commis cet assassinat brutal et révoltant, traînant ensuite le corps de sa victime, une jeune fille, jusque sur le seuil d'un immeuble, et le laissant là, comme s'il eut désiré exposer à

tous les regards sa nudité mutilée? Cette question troublait profondément Marlowe.

Il observa Zecca qu'on reconduisait, et qui luttait toujours avec ses gardiens. Il n'avait pas le type de l'assassin brutal. Pendant ses intervalles d'apathie, entre ses accès de fureur à l'audience, son visage avait une expression presque féminine. Mais quand il entrait en rage, poussé par quelque incompréhensible mobile intérieur, il ne paraissait plus faible ni efféminé, mais indescriptiblement effrayant.

« Eh bien, vous avez décidé de son sort, docteur », commenta un des spectateurs, un grand gaillard mal vêtu, qui s'approcha de Marlowe. « On ne peut plus le condamner à mort à présent. »

Marlowe regarda l'homme qui parlait. C'était le type du badaud, essayant de faire connaissance uniquement pour rendre encore plus excitante cette journée passée au tribunal.

« L'avocat de l'accusation a touché le point faible de mon témoignage, c'est vrai. Vous voyez, je ne suis pas trop sûr que Zecca était fou quand il a commis ce crime. Et c'est là toute la question, évidemment. »

« Il est sûrement toqué maintenant, n'est-ce pas? » Son visage flasque grimaça un rire. « J'ai vu dans le temps des ivrognes bien drôles, des innocents aussi, mais cet oiseau-ci les surpasse tous. Tonnerre, quand il a commencé à hurler, j'ai cru que j'allais éclater. »

« Certaines gens le prennent de cette façon », reconnut Marlowe, sans la moindre trace d'ironie. « Naturellement, en tant que docteur, je...

« Oh, évidemment, vous devez prendre ça au sérieux. Mais vous êtes malin d'avoir remarqué qu'il n'était peut-être pas dingo la nuit du crime. Peut-être était-il seulement excité. Il prenait de la drogue, vous savez. »

« Ah, vous le connaissiez donc? »

« Morry et moi sommes allés à l'école ensemble. Je ne l'ai pas beaucoup vu depuis, mais j'ai entendu dire qu'il prenait de la drogue. Nous autres gosses, nous fumions du marijuane

et je suppose que plus tard il a voulu quelque chose de plus fort. »

« Vraiment? Ce point aurait dû être éclairci. Pourquoi n'avez-vous pas témoigné? »

« Eh bien, je n'aurais pas pu en jurer. Je ne l'ai vu qu'une fois ou deux depuis que nous avons quitté l'école. Je n'ai pas envie de me mêler de ces histoires, voyez-vous? » Il se tut soudain, craignant d'en avoir trop dit. Il s'éloigna. A ce moment la salle se remplit, et il disparut dans la foule.

Parmi les derniers entrants se trouvait l'homme dont le visage avait paru vaguement familier à Marlowe. Le docteur était certain à présent d'avoir connu cet homme jadis, et il avait l'impression que la raison de la difficulté qu'il avait à l'identifier était que cet homme avait considérablement changé. Il lui semblait se rappeler une personnalité plus énergique, un regard de puissance dans ces yeux qui n'exprimaient plus que la méfiance et la sournoiserie.

C'était une des petites vanités de Marlowe de ne jamais oublier les noms ni les physionomies. Il fut donc ennuyé de ne pas pouvoir se rappeler le nom de cet homme, surtout qu'il lui inspirait une vague antipathie.

Quel *était* son nom? Barstow? Baxter? Braxton? Quelque chose comme cela, commençant par un B, un nom de deux syllabes. Et le prénom — Eben; Otto; Ely? Qu'était-ce donc?

On amena l'accusé. Il était plus calme maintenant. Il était évident que, pendant la suspension d'audience, on l'avait efficacement dompté.

« Dr. Ezra Brandon », appela le greffier, et Marlowe sursauta.

Ezra Brandon! Evidemment! C'était le nom qu'il cherchait! Brandon, le psychiatre. Antipathique? Plutôt! Un intrigant, un charlatan — brillant comme ils le sont souvent. Un psychiatre qui guérissait les cerveaux malades en un tournemain; malheureusement, la guérison ne persistait pas. Quelle carrière était la sienne. Fortune, situation sociale, honneurs, il avait tout obtenu... puis on lui avait interdit l'exercice de la médecine dans son Etat natal. Il était venu à New-York,

avait ouvert un cabinet, était devenu populaire; toujours tenu à distance par ses confrères qui trouvaient ses méthodes irrégulières, sinon immorales. Oui, c'était là Brandon. Témoin de la défense, sans doute? Eh bien, si Marlowe s'était attendu à cela!

Au moment où Brandon atteignit le box des témoins, toute l'arrogance que Marlowe lui connaissait bien lui revint. En s'asseyant il parcourut des yeux la salle avec une parfaite assurance.

Marlowe remarqua immédiatement que Brandon était un cabotin qui avait le sens de la mise en scène. Il était bon orateur, et visiblement habitué à témoigner devant les tribunaux. Il dirigea pratiquement son propre interrogatoire, jetant des hameçons que les hommes de loi gobaient sans se rendre compte qu'ils étaient amenés à poser exactement les questions auxquelles Brandon désirait répondre.

Marlowe ne put s'empêcher de l'admirer. Là où lui-même avait hésité, cet homme s'avançait avec confiance. En phrases élégantes et concises, il diagnostiqua le cas et, arrivé au cœur de cette maladie mentale des plus étonnantes, il fouilla le passé de l'accusé et y trouva des petits signes révélateurs de déséquilibre, qui pouvaient infailliblement faire prévoir cet accès de fureur homicide.

Il a trouvé les détails qui me manquaient, s'avoua Marlowe. *Cet homme est peut-être un farceur, mais il a sûrement du génie.*

En vain l'avocat de l'accusation se lança-t-il littéralement sur le témoignage de Brandon pour le détruire. Chaque question qu'il abattit sur le psychiatre ne servit qu'à corroborer davantage le fait que l'accusé était depuis longtemps un instable et qu'il était sans aucun doute fou la nuit du crime. Finalement, le gros avocat retomba dans son fauteuil en s'épongeant le visage.

D'un air prétentieux, Brandon quitta le box, et comme il s'avançait sur le côté de la salle, Marlowe surprit sur son visage une expression étrange, mi-affectée, mi-railleuse. Il sembla au jeune docteur qu'il y avait plus que de la vanité

professionnelle et du mépris pour les hommes de loi dans son sourire; il y avait de la satisfaction personnelle, et on eût dit qu'il convenait à ses desseins que la folie de l'assassin fût prouvée.

Brandon était le dernier témoin; l'audience fut immédiatement suspendue et remise au lendemain matin à neuf heures et demie.

La salle se vida rapidement. Marlowe s'arrangea pour entrer dans l'ascenseur avec Brandon, juste avant que la porte ne se refermât.

En sortant de l'ascenseur, Marlowe attendit que tout le monde fût passé. Brandon vint le dernier. Quand leurs regards se croisèrent, Marlowe vit que Brandon le reconnaissait, mais celui-ci s'éloigna rapidement dans le couloir.

Tiens! Il ne veut pas me reconnaître, dirait-on, pensa Marlowe. *Quelle est son idée? Vanité? Honte? Ressentiment à cause de la façon dont ses confrères le traitent?*

Marlowe reçut ses clients jusqu'à la fin de l'après-midi, les traitant de la manière légère qui lui était habituelle, comme si les maladies mentales n'étaient pas différentes des maux d'estomac, ni plus graves — ce qui rassurait tout le monde. Mais pendant tout ce temps, un vague malaise occupait l'arrière-plan de son esprit; il avait le sentiment d'avoir manqué quelque chose, à la séance du tribunal, quelque chose qui était la clé de l'énigme.

Ses premiers doutes, passagèrement calmés par la conduite incontestablement insensée de l'accusé à l'audience, et surtout par le témoignage irrécusable de Brandon, commençaient à renaître. En écoutant la déposition de Brandon, il était convaincu que Zecca était fou au moment du crime. Mais à présent, cette déposition même éveillait ses doutes. Elle lui paraissait trop diaboliquement habile. L'histoire d'un cas de folie était rarement aussi logique que Brandon avait fait paraître celui-ci.

En outre, où avait-il pris tous ces faits relatifs à la conduite de Zecca depuis toujours? Le propre avocat de l'accusé n'en savait pas autant sur son client. Il était vrai que, parmi les

éléments du témoignage de Brandon, il n'y avait rien qu'on n'eût pu apprendre en questionnant adroitement l'accusé; cependant personne d'autre n'avait été capable de faire raconter ces faits à Zecca... Et puis, ce sourire quand il avait quitté le box des témoins — cet air du chat qui vient de manger le canari.

Ce soir-là, comme souvent, Marlowe dînait avec un de ses confrères, le Dr. James Conrad, dans un restaurant proche de leur hôpital; après le dîner, ils se rendirent chez Marlowe pour prendre un whisky-soda. Pendant le dîner, Marlowe avait récapitulé les événements de la séance du tribunal, sans aucun encouragement de la part de son compagnon. A présent, son verre à la main, il marchait de long en large dans le salon de sa garçonnière.

« Ce n'est pas que je n'admette pas chaque point de la déposition de Brandon, » dit-il avec irritation,« et ce n'est pas que cela me fasse quelque chose d'être battu par un plus fort que moi — ou bien est-ce cela. Peut-être, nous autres piocheurs, éprouvons-nous toujours une sourde envie, une méfiance, pour les gaillards qui considèrent la psychiatrie comme une espèce de prestidigitation. Peut-être est-ce là le fondement de l'aversion du corps médical pour Brandon — et de la mienne. Peut-être est-ce réellement la jalousie qui me pousse à soupçonner ce rusé gaillard — ou bien quoi? Je ne sais pas moi-même. »

Il s'assit en face de son confrère, un jeune homme si blond et qui avait tellement l'air d'un chérubin que sa propre mère ne lui aurait pas fait confiance. Mais sous cette expression innocente se cachait un esprit aigu comme une dent de serpent.

Quoique les deux hommes eussent environ le même âge, Marlowe avec ses cheveux prématurément gris, paraissait l'aîné de plusieurs années. Son amabilité le rendait facile à connaître. Après quelques semaines, on avait l'impression de l'avoir connu toute sa vie. Mais après un an ou deux, on s'apercevait qu'on ne connaissait et qu'on ne connaîtrait ja-

mais rien de lui, et on se souvenait que les huit neuvièmes d'un iceberg son cachés par les eaux.

Son appartement donnait l'impression d'être habité par plusieurs hommes aux intérêts très différents. Au-dessus de son bureau était accroché son brevet de pilote. Sur la cheminée, on voyait un portrait de Conrad, original et vigoureux, qu'il avait peint récemment. Au-dessous se trouvait un modèle de voilier qu'il avait construit. Un des murs était recouvert de photographies pour lesquelles il avait obtenu des prix dans des expositions d'amateurs. Les trois autres murs éaient tapissés de livres, deux d'ouvrages médicaux, le troisième de ce qu'il nommait « le terrain vague d'un esprit désordonné » — des romans français, des romans policiers et des éditions de poche.

« Mon défaut est d'avoir trop de curiosité et trop peu de discrimination, » disait-il.

Il gagnait beaucoup plus de temps que la plupart des gens du fait qu'il dormait peu. Il ne dormait jamais plus de cinq heures, et généralement moins.

A présent, sirotant leur whisky, les deux hommes se taisaient. Finalement, Marlowe s'exclama : « Est-ce que je vois des fantômes, Connie? ou bien est-ce que vous sentez le brûlé, vous aussi? Pour l'amour de Dieu, dites quelque chose! »

Le Dr. Conrad posa son verre sur la table à côté de lui. « Je sens une forte odeur de brûlé, » dit-il en hochant la tête. « Très forte, très pénétrante. » Il se leva et s'accouda à la cheminée. « Je ne connais pas votre Dr. Brandon, bien entendu. C'était un fameux gaillard en son temps, pas vrai? Chef du service de psychiatrie d'un grand hôpital du Middle-West; citation pour brillants services pendant la guerre mondiale; décorations de gouvernements étrangers? Récemment j'ai rencontré à un dîner une de ses malades, elle s'est montrée très mystérieuse, n'a pas voulu parler de son traitement. Elle paraissait fascinée par ce vieil oiseau. »

Marlowe approuva. « C'est l'histoire habituelle. Ses malades croient aveuglément en lui. Cette croyance peut, par elle-même faire des miracles, nous le savons. Mais quand la dé-

ception survient, alors c'est la tragédie. Tout cela ne prouve pas qu'il y a quelque tromperie dans le cas présent. Il a été appelé, de même que moi. Il a diagnostiqué le cas mieux qu'aucun de nous. Pas de charlatanerie là-dedans. Alors, qu'y a-t-il de louche? »

Conrad se mit à compter sur ses doigts. « Ce qui est louche, c'est ceci : Premièrement, avez-vous jamais entendu parler d'un malade mental qui, pendant ses moments de lucidité, simulait la folie? Secondement, où Brandon a-t-il puisé ses informations concernant l'instabilité ancienne de Zecca? Il reconnaît n'avoir vu l'accusé qu'une seule fois, en prison, et avoue qu'à ce moment, Zecca était complètement désorienté. Aucun des amis ou des parents de Zecca n'a jamais remarqué chez lui aucune trace de déséquilibre émotionnel. Troisièmement, Brandon a expliqué le crime par un accès de fureur homicide provoqué par la découverte que Zecca a faite de l'infidélité de cette fille. Comment a-t-il pu savoir cela? L'avocat de Zecca n'a jamais pu faire avouer à son client qu'il avait connu cette fille avant la nuit du crime. Eh bien, d'où Brandon a-t-il pris ce fait? »

« Il l'a probablement arraché à Zecca par un interrogatoire plus habile. »

« Sottises! Toute information que *vous* ne pouvez pas arracher à un cerveau détraqué tient dans le creux de la main. Quatrièmement, Brandon a établi que Zecca ne pouvait pas, de par la nature de sa maladie, avoir ces moments de lucidité que vous et d'autres médecins avez constatés chez lui; que de petits signes de déséquilibre vous ont sans doute échappé. Est-ce que vous croyez cela? »

« C'est possible, » dit Marlowe. « J'espère qu'en vingt ans j'apprendrai encore quelque chose. Et il a vingt ans de plus que moi. » Il marcha lentement vers la fenêtre. « Eh bien, quel est son jeu? Je me suis déjà dit tout ce que vous venez de faire remarquer, et je n'en suis pas plus avancé. Que soupçonnons-nous tous les deux? »

« Eh bien... peut-être... peut-être est-il payé par la famille de Zecca. »

« Même dans ce cas, il a raison. Il n'a pas inventé la maladie de Zecca. Elle existait — seulement nous ne l'avons pas vue. Il m'a certainement éclairé. »

« Ne pensez-vous pas que vous souffrez d'une pointe de mégalomanie, avec l'inévitable complexe d'infériorité? »

« Ecoutez, » dit soudain Marlowe. « Je n'ai pas l'intention de me laisser battre par un charlatan, et cet oiseau-là en est sûrement un. Nous avons affaire à un des problèmes les plus importants de la psychiatrie : la détermination du degré de responsabilité du criminel. Et puis il y a le problème humain: l'assassin lui-même. Que devient-il là-dedans? Il est presque impossible aux hommes de loi de sympathiser avec les individus dont l'esprit est faussé à ce point, mais, si un psychiatre est incapable d'atteindre l'être humain en eux, il ferait mieux de se faire forgeron. J'ai senti quelque chose remuer sous la folie de Zecca, comme si l'être humain en lui existait encore. Donc, il dépend de moi de l'atteindre. Mais comment? »

« Si je pouvais le prendre au dépourvu; l'attraper quand il n'est pas sur ses gardes, peut-être l'arracher brusquement au sommeil. Qu'en pensez-vous, hein? Cela pourrait réussir. Par Jupiter, je crois que cela *devrait* réussir! Alors pourquoi pas cette nuit — maintenant — à l'instant même! » Il se précipita sur le téléphone et décrocha l'écouteur.

« On ne vous laissera pas entrer chez lui maintenant, ne pensez-vous pas? »

« C'est donc irrégulier! Au diable! Illégal? Très bien. Impossible? Parfait! Je l'obtiendrai, dussé-je m'adresser au gouverneur! » Il transmit un numéro.

Ce soir-là, à onze heures et demie, une clé tourna dans la serrure de la porte de la cellule et le Dr. Marlowe entra. Seule une faible lueur venant du corridor éclairait la couche sur laquelle reposait l'accusé. Marlowe tourna l'interrupteur, mais l'accusé ne s'éveilla pas. Son visage, vu d'en haut, avait l'aspect dur et osseux d'un squelette. Sa peau frissonnait comme s'il eût pleuré en dormant.

Marlowe se pencha sur lui et le secoua. Il s'éveilla lente-

ment. Quand il vit le docteur, son regard exprima la crainte. Puis il eut un rire bruyant et discordant.

« Le docteur des fous, de nouveau, tiens! Eh bien, qu'y a-t-il maintenant? Vous venez voir si je suis fou quand je dors? » Il se redressa, tendit la main vers le pied du lit, cherchant ses vêtements.

« Il y a un ou deux points que je voudrais éclaircir, dit Marlowe en s'asseyant sur la chaise à côté du lit. « J'ai idée que nous avons peut-être été injustes envers vous. » Zecca sans se lever, enfilait son pantalon. « Vous ne désirez pas être enfermé pour toute votre vie, n'est-ce pas? »

Zecca s'immobilisa, et une expression rusée passa sur son visage. « Qui parle de toute ma vie? Les pauvres types comme moi peuvent guérir de nos jours. Vous autres docteurs, vous avez l'insuline et les chocs électriques et... du moins, c'est ce qu'on m'a dit. » Soudain, comme s'il se rappelait un rôle, il se tut, coulant vers son visiteur un de ces regards de biais, méfiant, caractéristique des fous.

« Oui, nous avons des traitements, » approuva Marlowe. « Mais j'ai eu l'impression que nous avions exagéré la gravité de vos symptômes. Voyez-vous, j'ai une théorie personnelle au sujet des criminels. »

« Ah, vraiment? Eh bien, je ne suis pas un criminel, comprenez-vous? On l'a prouvé au tribunal aujourd'hui. J'étais *non compos mentis* quand je... quand c'est arrivé. Je ne me souviens de rien. Comprenez-vous? »

Marlowe continua sans tenir compte de l'interruption. « Je n'ai jamais pitié d'un criminel une fois qu'il a avoué, ou que la sentence a été prononcée. Non. Car alors j'ai presque toujours observé un miracle. Les criminels n'ont pas l'air d'être condamnés, mais libérés, comme si les portes de la prison s'étaient ouvertes et qu'ils eussent pu sortir dans la clarté du soleil. Savez-vous quand je les plains? »

Son regard revint au visage de Zecca. La main que celui-ci avançait furtivement vers son veston s'arrêtait, le poing serré.

« Je les plains quand je les vois lutter pour échapper au

juste châtiment de leurs actes, la sueur au front, mentant, reniant le courage qui les fait hommes. Ils sont à l'agonie, paralysés de terreur, torturés comme des animaux pris au piège.

Les lèvres de Zecca remuèrent, mais aucun son n'en sortit. Marlowe lui posa la main sur le genou.

« C'est pour cela que je suis venu ici ce soir. Ma conscience m'a fait des reproches. J'ai senti que nous ne vous avions pas fait justice. Nous autres docteurs, nous vous avons laissé échapper à votre juste châtiment. Et aucun criminel ne devrait jamais échapper à son châtiment — dans son propre intérêt. Il est coupable; il sait qu'il doit être puni. Savez-vous ce que je crois? » Il plongea son regard dans les yeux sans défense de l'homme. « *Je crois que le criminel a droit à son châtiment.* »

Le visage de l'homme exprimait à présent une émotion presque enfantine. Il était clair qu'il savait que le docteur disait vrai. Son poing, qui reposait sur son genou, se détendit.

Marlowe tendit la main et dit : « Montrez-moi ce que vous avez là. »

Zecca leva machinalement la main, l'ouvrit à moitié, puis d'un geste sauvage il se rejeta sur le lit, renversa la tête en arrière et allait verser quelque chose dans sa bouche quand Marlowe repoussa brusquement sa main. Un petit papier blanc vola sur le sol.

Marlowe le ramassa, flaira et goûta les quelques grains de poudre blanche qui adhéraient encore au papier. Il se tourna vers Zecca qui était retombé sur le lit, la tête dans ses mains.

« Vous savez ce que c'est que cette drogue? »

« Bien sûr. C'est de la mescaline. »

« Une drogue qui produit subitement, et pour des périodes de douze heures, les symptômes de la folie, mais non la folie elle-même. C'est donc cela que vous preniez, hein? »

Les yeux qui se levèrent sur Marlowe exprimaient une fois de plus la méfiance et la crainte. « Vous êtes malin, hein? Et maintenant vous croyez que je vais vous dire où je me suis procuré cela? Il n'y a aucune chance! »

« Vous n'avez pas besoin de me le dire. Je le sais. »

« Vous dites ça! » railla Zecca. « Vous croyez que vous m'avez eu maintenant, n'est-ce pas? Eh bien... »

« Non, » dit Marlowe. « Je ne vous ai pas eu. Ce n'est pas pour cela que je suis venu ici. Je suis venu pour vous aider. Il y a des choses pires que la mort. Je pense que vous le savez. »

« Je ne serai pas exécuté! Je ne suis pas coupable. Vous ne saurez pas me faire parler, *moi!* »

« Vous savez que vous parlerez, que ce soit à moi ou à quelqu'un d'autre. Vous désirez parler. » Marlowe s'assit. « Pourquoi ne serait-ce pas à moi — maintenant? » Une expression qu'il avait déjà vue une fois dans les yeux de l'homme y passa de nouveau; c'était un regard qu'il avait déjà vu souvent à ceux de ses malades auxquels il imposait consciencieusement sa propre volonté. Il se pencha soudain et dit : « Brandon vous a hypnotisé, n'est-ce pas? »

« Brandon! » chuchota l'autre. « Brandon! » Ce nom seul paraissait l'hypnotiser. Il mit sa main sur ses yeux. « N'essayez pas de le faire! » hurla-t-il. « N'essayez pas vos sales trucs avec moi! »

« Je ne pourrais pas vous hypnotiser, si c'est là ce que vous craignez, sauf si vous êtes consentant. »

« Sortez d'ici! » hurla Zecca. « Je n'ai pas à supporter cela. Sortez. »

« Très bien, » dit Marlowe en se levant. Mais à présent que vous ne pouvez plus plaider la folie, vous feriez bien de penser à ce que vous allez faire. Qu'allez-vous plaider, à présent? »

« Je vais plaider... je vais plaider... » Zecca laissa tomber sa tête sur ses bras. Marlowe se rassit en face de lui.

« Ecoutez, c'est ainsi que c'est arrivé, n'est-ce pas? » dit-il doucement. « Vous aviez entendu parler de ce Brandon. Vous souffriez d'un mal pour lequel vous aviez besoin d'un docteur, d'un psychiatre. Vous aviez entendu les histoires des gens qu'il avait guéris. Ils vous ont parlé des piqûres qu'il faisait faire à tous ses malades. Vous ne saviez pas quelles étaient ces piqûres — personne ne le savait — mais en les

recevant, vous vous sentiez mieux, délivré de l'angoisse, capable de faire n'importe quoi. Vous avez découvert cela la première fois que vous êtes allé à sa consultation. »

Zecca releva lentement la tête; son visage exprimait l'horreur. « Comment savez-vous cela? »

« Après la piqûre, » continua Marlowe, « venait la consultation. Au moment où Brandon vous regardait, avant même qu'il ne parlât, vous sentiez qu'il avait le pouvoir de vous soulager. Pourquoi étiez-vous allé chez lui? Quel était le mal qui exigeait les soins d'un psychiatre? Je crois que je peux vous le dire. » Il s'arrêta; les regards de Zecca se cramponnaient à lui. « Cela a commencé quand vous étiez gamin. Fumer du marijuane vous a conduit à prendre des drogues plus fortes. Vous étiez toxicomane. »

« Qui vous a dit cela, docteur? » chuchota Zecca. « Personne ne l'a jamais su, pas même mes parents. »

« Attendez. Brandon s'est mis à rire quand vous lui avez demandé s'il y avait quelque espoir de guérison pour vous. Vous guérir? Il a fait claquer ses doigts — *comme cela!* Il vous a dit de venir le voir la semaine suivante, ou mieux encore, de venir le samedi suivant, à une réunion de témoignage de gens qu'il avait déjà guéris. A propos, a-t-il demandé, avez-vous remarqué ce jeune homme dans la salle d'attente, ce grand maigre au visage boutonneux? Trois mois auparavant. c'était un toxicomane invétéré. A présent il est pratiquement guéri. Et vous verrez une jeune fille, samedi... Vous avez pris rendez-vous. »

Le charme sous lequel se trouvait Zecca se rompit. Il parla lentement, d'un ton menaçant. « Vous allez cesser de lire dans mes pensées et — par l'enfer — vous — allez — sortir — d'ici! »

« Ne soyez pas stupide, Zecca. Je ne sais pas lire vos pensées. Je ne suis qu'un médecin. »

« Alors comment savez-vous tout cela? »

« Eh bien, il se fait que je connais Brandon et sa manière de travailler. Quand je vous ai examiné, vous n'aviez aucune trace de toxicomanie. Mais un de vos amis, que j'ai rencontré

au tribunal ce matin — oh, qu'importe? Ce n'est pas la question. La question est celle-ci : qu'allez-vous faire, à présent que je sais? Ecoutez-moi, Zecca » — il le repoussa doucement sur le lit — « discutons cela ensemble. Donc, je continue. Vous êtes allé régulièrement à la consultation de Brandon. Aussitôt arrivé, l'infirmière vous faisait une piqûre. Cela vous calmait et vous détendait. Vous étiez dans un état d'esprit docile.

» Vous vous asseyiez sur un divan et Brandon vous parlait. Il vous donnait l'impression d'être le seul homme au monde qui pût vous aider. Il vous a donné quelque chose que vous pouviez prendre quand vous sentiez le besoin d'un stupéfiant. C'était efficace. Mais à la fin du mois, qui était le terme qu'il avait fixé pour votre guérison, vous ne pouviez toujours pas vous passer de cette drogue. Vous aviez encore besoin d'aide, d'une force que vous ne pouviez trouver en vous-même.

» Aussi, un beau jour, il vous a hypnotisé. Quand vous êtes rentré chez vous, vous avez jeté votre provision de drogue dans l'égoût. Vous ne vous êtes pas rendu compte de ce qui vous arrivait avant qu'il ne fût trop tard. Après cela, il vous a hypnotisé chaque semaine. Vous étiez guéri de votre habitude de vous droguer, mais vous en aviez acquis une autre — le besoin de l'hypnose. Vous étiez en son pouvoir. » Marlowe s'arrêta. « J'ai assez parlé, » dit-il en souriant. « A vous maintenant. »

Zecca se mit debout en vacillant. « Et si je ne parle pas? »

« Brandon parlera — après son arrestation. »

« Le s...! Il fera bien de parler beaucoup et haut. » Zecca se détourna, se frappant le front. Finalement il fit face à nouveau. « Très bien. Je parlerai.

» Cette jeune fille, » dit-il, « celle qui a été tuée — Eileen. Elle était l'amie de Brandon — une de ses amies. Il est vieux, mais il en avait des tas. Quelques-unes étaient ses clientes. Il semblait avoir un pouvoir sur elles, même sans les hypnotiser. Drôle d'atmosphère dans cette maison. Toujours une femme chez lui; toujours une autre. J'en ai vu quelques-unes.

On aurait dit des somnambules. Chacune d'entre elles faisait ce qu'il lui ordonnait : le servait; préparait ses repas; reprisait ses chaussettes; ne sortait jamais. Et bientôt après elle s'en allait et il y en avait une autre.

» Il y en a une, un jour, qui s'est suicidée. C'est un des malades qui me l'a raconté. C'était une danseuse : Alice Parker. Quand il l'a mise à la porte pour en prendre une autre, elle est revenue et elle s'est pendue dans son ancienne chambre.

» Je m'en souviens. Cela a manqué faire un scandale. Mais les clients d'un psychiatre ne sont pas responsables. La fille était folle.

» Cette Eileen, celle qu'on dit que j'ai tuée, a été sa maîtresse pendant trois, peut-être quatre mois. Jolie, gentille, mais vous ne croyez pas qu'un monsieur comme lui aurait pu tomber amoureux d'elle. C'était plutôt mon genre. Eh bien, tout à coup — ceci se passait il y a deux mois environ — il en a eu assez d'elle. Il l'a donc envoyée faire ses paquets et il en a pris une autre. Mais Eileen n'a pas pris ça calmement comme la plupart d'entre elles. Elle est revenue tous les jours pour tâcher de le voir. Elle ne voulait qu'une chose — qu'il la reprenne chez lui et qu'elle l'ait tout à elle. Et alors, un jour... » Il s'arrêta et se tordit les mains si fort que les articulations craquèrent.

« Courage, mon vieux, » dit Marlowe.

« Et alors, » reprit Zecca, « un jour il l'a surprise montant l'escalier. Elle a tiré un revolver de son sac et a crié qu'elle allait le tuer et se tuer elle-même, *là-haut, chez lui*. Elle a dit que s'il ne la reprenait pas, elle le guetterait et l'abattrait sur le seuil de sa propre maison. Il ne pouvait pas porter plainte — elle en savait trop. Il était pris au piège. Alors il lui a donné rendez-vous pour le lendemain après-midi « pour arranger les choses. » J'étais chez lui au même moment. Je n'avais jamais vu cette jeune fille, mais il me demanda de la reconduire chez elle. La même chose arriva plusieurs fois les jours suivants, tandis qu'il traînait les choses en longueur avec elle. Je suppose qu'il se disait que peut-être elle s'amouracherait de moi. Mais elle n'en a rien fait. Elle ne désirait

rien... que ce vieil homme. Alors il a vu qu'il devait se débarrasser d'elle.

» Donc, une après-midi, en me faisant le traitement — l'hypnose, comme vous savez — il m'a sans doute dit ce qu'il voulait que je fasse. En m'éveillant, j'ai eu la sensation étrange qui me saisissait toujours quand il m'avait donné un ordre. Alors il m'en a dit assez pour que je sache ce qu'il voulait. Et je savais que je devais le faire.

» Cette nuit-là, je l'ai fait. Peut-être que je savais ce que je faisais; peut-être que je ne le savais pas. J'ai fait de drôles de choses. Je vous jure, docteur, que je n'avais jamais désiré cette fille! Je vous assure que tout ce que j'ai fait, c'est ce démon qui en a eu l'idée. Il doit me l'avoir mis en tête pendant que je dormais. Je n'ai jamais imaginé des choses comme... comme... » — sa voix ne fut plus qu'un chuchotement — « vous savez quoi, docteur. »

« Je vous crois. Et puis? »

« Eh bien, il m'avait promis de me sauver si j'étais pris — ceci quand nous avons discuté la chose ensemble pendant que j'étais éveillé. Je suis resté éveillé pendant une partie de notre conversation. Je l'avoue. Mais c'est pendant que je dormais qu'il avait vraiment du pouvoir sur moi. Bien sûr que si je n'avais pas été un mauvais garnement, il n'aurait probablement pas pu m'obliger à le faire.

» Il m'a dit qu'il me ferait absorber une drogue qui me donnerait l'air fou à lier. Mon avocat plaiderait la non-responsabilité. Puis, quand on m'aurait mis à l'asile, lui, Brandon, me soignerait — il ferait semblant, vous comprenez — et au bout de quelque temps, il dirait que je suis guéri et on me relâcherait. « Pour la première fois, il sourit. « Vous voyez que ça a pris. Même vous, vous m'avez cru toqué. »

Marlowe lui rendit son sourire. « Mais cela vaut mieux *ainsi*, n'est-ce pas? »

Zecca s'assombrit. « Sacrénom, qu'est-ce que j'en sais? Qu'est-ce qu'on va me faire, docteur? On ne peut pas m'exécuter, n'est-ce pas? On ne peut pas faire *cela!* » Il se leva d'un bond et hurla : « Malédiction, j'ai été obligé de le faire, n'est-

ce pas vrai? J'étais sous le pouvoir de ce démon. *J'ai été obligé de le faire!* Vous ne connaissez pas le pouvoir que cet homme avait sur nous tous! »

Marlowe se leva et entoura de son bras les épaules de l'accusé. « Demain matin vous vous sentirez beaucoup mieux, Zecca.. Vous avez fait ce que vous deviez faire. » Il l'obligea doucement à se recoucher sur le lit. A la porte il se retourna et dit : « Dormez tranquillement, mon ami. Le criminel recevra son châtiment. »

Du lit vint la réponse : « Je suis d'accord, quant à moi, docteur, si vous voulez parler de Brandon aussi. »

« Je veux parler de Brandon aussi, » dit Marlowe, et il referma la porte sans bruit.

JULIUS LONG

MEURTRE FORAIN

C'est de l'admirable recueil « Le Masque Noir, » *édité par le distingué Kenneth White, que provient le seul récit de caractère inclus dans ce volume. Ben Corbett est l'homme à tout faire du bureau de l'attorney général, et sa chasse à l'escroc le conduit sur le terrain de la Grande Foire de l'Exposition, et dans l'antre de l'assassin... Ce récit renferme plus de saisissante couleur locale que la plupart des œuvres d'imagination, et Julius Long maintient le même rythme accéléré depuis le premier paragraphe jusqu'au dernier.*

La grosse dame dit : « Vous marchez sur mes cors! »

« Mille excuses », répondis-je et je me frayai un chemin à travers la foule à la suite de Mike Morrow. Mike Morrow y réussissait bien. Il repoussait des épaules les gros fermiers en se forçant un passage vers la petite estrade où l'orateur discourait. L'orateur était un homme d'un certain âge dont la peau tannée luisait de sueur. Il était en manches de chemises.

« Donc, mesdames et messieurs », disait-il « pour vous prouver que je ne suis pas un charlatan venu pour vous prendre votre argent et s'enfuir ensuite comme un vulgaire voleur nocturne, je vais vous démontrer les qualités de ce merveilleux produit détachant en versant de l'encre sur ma belle chemise propre, fraîchement rentrée de la blanchisserie. Regardez! »

Comme tous les autres, je regardai. L'homme sur l'estrade déboucha une bouteille d'encre, et se mit à en verser le contenu sur la manche de sa chemise. Il tenait le poignet baissé, de sorte que l'encre coula le long de la manche et la recou-

vrit presque entièrement. Il y eut des exclamations admiratives dans le public de la foire. L'homme sur l'estrade eut un sourire amusé, puis son regard rencontra Mike Morrow et il ricana.

« *Héazé, Méazike* », *dit-il.* « *Réazéguéazardeméazoi téazournéazer céaze tréazuc!* »

Je regardai Mike. Il ricanait.

« *Tréazès béazien, Déazoc, véaza-éazy!* »

Je poussai Mike du coude et demandai : « Quelle diable de langue est-ce là? Le parler singe? »

Le sourire s'élargit sur la face ouverte de Mike. Il se mit à rire.

« Non, Ben. Doc Halliday jasait le forain. Je lui ai répondu de la même façon. Voilà tout. »

« Jasait le forain? Que voulez-vous dire? »

« Il parlait la langue foraine. C'est une sorte de patois que tous les forains emploient, pour pouvoir parler entre eux au milieu d'une foule sans que personne ne les comprenne. C'est très simple une fois qu'on l'a compris. »

« Oui, une fois qu'on l'a compris! Quelle est la solution, la clé, je veux dire? C'est une sorte de code, n'est-ce pas? »

« Je crois que c'est ainsi que tu l'appellerais. Voilà ce que nous faisons : nous mettons les lettres é-a-z devant chaque voyelle. Quelquefois, quand nous jasons le forain très vite, nous ne prononçons que les syllabes accentuées et nous laissons tomber les autres. N'importe quel vieux forain peut comprendre. »

« Je te crois sur parole. Mais tu pourrais me raconter n'importe quoi au sujet de ton monde forain, que je le croirais. Je n'ai jamais rêvé qu'il existât ainsi un monde à part. »

Mike rit, et je vis bien qu'il me considérait comme un lourdaud campagnard. Cela ne me plut guère. J'étais l'enquêteur principal du bureau de Burton H. Keever, attorney général. Auparavant, quand Keever était le brillant attorney du district de Capital County, j'avais été son agent personnel. J'avais l'impression d'avoir déjà vu beaucoup de pays, de

boulevards et d'allées mystérieuses, et je ne me voyais pas patronné par Mike Morrow, que j'avais toujours considéré comme un enfant du guignon.

Mike s'était sauvé de chez lui pour se joindre à une troupe foraine, au temps où nous étions camarades de collège. Sa famille ne parlait jamais de lui. C'étaient des gens respectables — le père de Mike tenait une droguerie — et quand son fils s'était associé avec un « docteur » qui vendait de l'huile de serpent, il avait trouvé cela trop fort. Je n'avais plus revu Mike depuis sa fugue, et je croyais ne jamais le revoir. Et ce soir, en arrivant à Millerstown pour voir la Grande Foire de l'Exposition, je m'étais heurté à Mike.

J'avais omis de lui dire que j'étais employé au bureau de l'Attorney général. Je n'avais pas mentionné non plus le fait que j'étais sur la première piste intéressante que nous eussions eue dans l'affaire Stillwell. Je laissai Mike me prendre pour un voyageur qui cherche un peu de distraction à la foire. Et Mike n'en douta pas. Le regard méprisant et apitoyé qu'il m'avait lancé avec son rire me fit comprendre qu'à ses yeux je n'étais qu'un « client » de plus; c'était là le terme dont les forains désignent leurs victimes en perspective.

Je cachai mon ressentiment. Je désirais cultiver l'amitié de Mike et en apprendre davantage sur le langage forain. Cette connaissance pouvait m'être utile.

« Que t'a dit le bonneteur de l'estrade, Mike? »

« Il a dit: Hé, Mike, regarde-moi tourner ce truc. »

« Cela n'a toujours pas de sens pour moi. »

Mike eut un rire moqueur devant un tel étalage d'ignorance.

« C'est ceci le truc », expliqua-t-il. « C'est la foule qui nous entoure. Quand le moment sera venu de la tourner, Doc Halliday le fera. C'est un plaisir de le regarder faire — c'est le meilleur pipeur de l'endroit. »

« Et qu'est-ce qu'un pipeur? »

« C'est ce que tu as appelé le bonneteur, le type qui vend la marchandise. Maintenant, regarde Doc, et tu verras un

artiste. Quand il s'agit de détache, il est au-dessus de tout. »

« Détache? Qu'est-ce que c'est que ça? »

« Le mot forain pour un produit détachant. Observe Doc. »

Doc Halliday, toujours suant dans l'humidité de ce soir d'été, avait débité un rapide discours sur l'efficacité inégalable de son produit qu'il nommait Marvelo. Il avait appliqué le produit sur sa chemise trempée d'encre et, ô miracle, les taches d'encre disparaissaient!

« Dis donc! » dis-je en me tournant avec enthousiasme vers Mike. « Ce produit est vraiment efficace! L'encre est presque partie! »

Mike rit du coin des lèvres.

« Ben, il est facile de voir que tu as toujours vécu dans une campagne reculée. Crois-tu que Doc pourrait vendre un détache vraiment bon pour un dollar la bouteille? Il achète le jus contenu dans cette bouteille pour quatre cents. Cela n'enlèverait pas les taches de poussière sur du linoléum. »

« Mais regarde! Je le vois de mes yeux! »

Mike rit. « Nigaud! Avant de commencer son tour, Doc a trempé sa manche dans un vrai détache acheté dans une droguerie. N'importe quel droguiste peut fabriquer un produit détachant imbattable, mais c'est cher comme tout. Doc en a imbibé sa manche, et maintenant il peut enlever les taches d'encre avec un chiffon mouillé. Tout ce qu'on peut dire en faveur du Marvelo, c'est qu'il peut mouiller un chiffon! »

J'entendis autour de moi des exclamations de surprise et d'admiration.

« Le moment est venu! » dit Mike en retenant son souffle. « Les clients sont prêts! Regarde Doc tourner ce truc pour deux cent dollars au moins! »

Cela valait la peine d'être vu. Quand Doc Halliday commença à « tourner le truc », c'est-à-dire à vendre ses flacons, les gens se précipitèrent en avant, se bousculant pour acheter le Marvelo. Un aide travaillait dans la foule, un autre passait les flacons à Doc Halliday et encaissait les billets.

En quelques minutes, presque toute la foule, enchantée, avait acheté le liquide magique.

« *Eazaide-méazoi, Méazike* », dit Halliday du coin des lèvres. *Féazais éazun péazetéazit kéazadéazeau.*

Du moins c'est ce qu'il dit, car je n'aurais pas pu le comprendre à ce moment, fût-ce pour sauver mon âme. Je me tournai vers Mike avec une admiration muette.

« Viens », dit-il. « Doc me demande de l'aider et de faire un petit cadeau. La foule diminue, et il y a des sceptiques qui ont besoin d'un petit encouragement. Si nous faisons un cadeau, c'est-à-dire si nous achetons, il y aura une nouvelle ruée. Tu peux aider aussi. Tu veux bien? »

Je consentis. Mike me passa un dollar, et nous allâmes chacun acheter une bouteille de Marvelo. Tout en payant, Mike dit tout haut que c'était le meilleur produit qu'il eût jamais vu, qu'il en avait déjà acheté une bouteille et que c'était miraculeux. Doc Halliday lui répondit tout aussi haut qu'il ferait bien d'en acheter le plus possible avant que le prix ne montât à deux dollars. Il présentait justement le produit à Du Pont.

Mike dit soudain d'une voix tendre :

« *Réazeguéazardéaze téaza méazanche!* »

Doc Halliday regarda sa manche. D'autres gens dans la foule l'avaient déjà remarquée. Ils revenaient, et leurs visages ravis se teintaient de méfiance. Toutes les taches d'encre avaient réapparu sur la manche de Halliday.

« Ceci vous montre, mesdames et messieurs », dit Halliday sans hésiter, « ce qui arrive quand on achète des chemises faites de ce mauvais tissu de guerre. »

Puis il continua son boniment. Je l'écoutais, bouche bée, comme les autres badauds. On me croira si on veut, mais avant la fin de son discours, Halliday avait encore vendu vingt flacons du Marvelo!

Suant plus que jamais, il descendit de son estrade et prit des paquets de billets d'un dollar des mains de ses aides. Il regardait les billets rentrer avec des yeux de faucon. Je savais qu'il tenait un compte exact de chaque vente, et ses

aides le savaient évidemment aussi, car il n'y eut pas de discussion. Ensuite, Mike me présenta à Halliday.

Deux yeux presque fermés m'examinèrent d'un air rusé. Puis, sans presque remuer les lèvres, Halliday dit: « *Céaze téazype éazest éazun fléazic!* »

Il parlait vite, mais la dernière syllabe du dernier mot me suffit pour comprendre. Dix secondes après avoir fait ma connaissance, Halliday se moquait de moi en me traitant de flic.

Je tâchai de prendre l'air innocent, mais Mike rit de cette idée

« Diable, non, Doc! » répondit-il en langage ordinaire. « Ce n'est qu'un vieux copain à moi. »

Mais Halliday m'observait toujours.

« Je vais reprendre mon argent maintenant », dit Mike. Il tendit son flacon de Marvelo à Halliday et me fit signe de l'imiter. Halliday accepta les flacons et nous remit deux dollars. Il nous remercia pour le cadeau, et nous continuâmes notre chemin.

C'était une foire considérable. Il y avait une demi-douzaine de carrousels. Peut-être ai-je attrapé le langage forain au point de ne plus m'exprimer clairement — dans une foire ou un terrain d'attractions un carrousel peut signifier n'importe quoi, depuis les chevaux de bois jusqu'au toboggan. Une foire avec une demi-douzaine de carrousels n'est pas une mince affaire, car un carrousel coûte de l'argent, surtout en temps de guerre.

Çà et là, des piqueurs étaient à l'œuvre, vendant de l'encaustique pour autos ou de l'huile de serpent. Mike me tira par la manche devant une baraque où un homme aux cheveux en broussaille vantait les vertus d'une panacée en flacons. Le vieux avait un ton professionnel — il avait vraiment l'accent du docteur au chevet du malade, là dans sa baraque de foire.

« Excellent pipeur », dit Mike avec admiration. « Le vieux Doc Jones est le meilleur med de la foire. »

A ce moment j'étais déjà suffisamment à la hauteur pour n'avoir pas à me faire expliquer qu'un « med » est un pipeur

qui vend des médicaments. Nous avançâmes. Mike me conduisit vers une tente devant laquelle pendait l'enseigne d'une chiromancienne.

« Tant que tu y es, je veux te faire connaître un grand ami à moi, Joe Davis. C'est un type, Joe. »

A notre approche, un petit garçon bohémien s'enfuit dans la tente. Immédiatement, un gros homme aux cheveux noirs et luisants en sortit. Il grimaça un sourire à la vue de Mike. Ils se saluèrent amicalement, et le gros homme se plaignit de ses affaires. Mike lui rit au nez et nous présenta l'un à l'autre. L'homme était Joe Davis.

Il m'examina d'un air soupçonneux. Ses yeux interrogèrent Mike qui haussa les épaules avec confiance. Le gros homme parut soulage. Je n'étais qu'un client, un inoffensif ami de Mike. Ensuite je vis la chiromancienne. Elle était presque aussi grosse que Davis. Celui-ci suivit mon regard, aperçut la chiromancienne et grogna: « Ma femme ».

Une jeune fille apparut sur le chemin et s'arrêta devant la tente de la chiromancienne. Elle avait l'air d'une bohémienne; du moins, elle portait le costume bohémien. Elle était la plus belle fille brune que j'eusse jamais vue, sans exception. Je regardai Mike.

Il ricana. « Reena », appella-t-il, « viens faire connaissance d'un de mes amis. Ben, je te présente Reena. Reena est la fille de Joe »

Reena sourit, montrant des dents blanches et parfaites. Ses yeux brillaient comme ceux d'un enfant, mais son sourire était aussi contrôlé que celui d'une actrice. Elle avait l'air de connaître les réponses à toutes les questions et même davantage. Mike bavarda encore un peu, et de nouveau nous reprîmes notre chemin.

La baraque de « l'enterré vivant » attira mon attention. Le bonimenteur racontait au monde entier qu'un homme vivant avait été enterré à six pieds sous terre depuis quatre jours, depuis l'ouverture de la foire. Il répondrait aux questions concernant son epreuve moyennant deux sous, dix cents. Je ne pouvais détacher mes pensées de la belle Reena.

« Cette poupée, bohémienne ou non, est épatante! D'où viennent ces gens, de Bohême ou de Moravie? » ,

Mike eut un rire qui montrait qu'il ne me trouvait pas précisément intelligent.

« Bohémienne, Seigneur! Je n'ai jamais vu de vrai bohémien en Amérique. Tous ceux que j'ai rencontrés étaient des Indiens d'Amérique du Sud. Les parents de Joe, par exemple, sont venus du Pérou. C'est leur métier de se faire passer pour bohémiens. Quand on engage une baraque de devin on s'attend à y trouver une bohémienne. Ce n'est qu'une convention. »

Je ris. « Alors tu appelles un établissement de chiromancienne une baraque de devin? »

Mike eut l'air surpris : « Pourquoi pas? C'est une expression plus courte que celle que tu as employée. »

Je ne discutai pas. « Dis donc, Mike, tu as l'air de très bien connaître tous ces gens, et ils ont de la considération pour toi. Que fais-tu au juste ici? »

« Oh, » dit négligemment Mike. « C'est moi qui dirige l'affaire. La propriétaire est une jeune fille, et très novice. Son père est mort il y a quelques mois. C'était Doc Hennesy, qui a été pipeur pendant cinquante ans. »

Je baissai vite les yeux. Je n'osai pas les lever quand je demandai : « Comment s'appelle la jeune fille? »

« Mary. Je vais te conduire chez elle maintenant. »

C'était une chance inouïe. J'étais venu à Millerstown et à la Grande Foire de l'Exposition dans le seul but de voir Mary Hennesy.

Si mes renseignements étaient bons, Mary Hennesy était la seule personne qui pût me mettre sur la piste de Dave Stillwell. En tant qu'enquêteur principal du bureau de l'attorney général, je m'intéressais particulièrement aux agissements de Dave... et aux cent mille dollars qu'il avait emportés quand il avait tacitement résilié ses fonctions de trésorier d'Etat.

Il peut paraître incroyable qu'à notre époque de comptabilité scientifique, quelqu'un, fût-il trésorier d'Etat, pût détourner une si grosse somme. Cependant, Dave Stillwell y avait réussi, et son chef d'œuvre de fausse comptabilité avait été inspiré par une femme.

« Elle s'appelle Mary Carter, » m'avait dit mon patron, Keever, deux mois auparavant, juste après la fuite de Stillwell, lorsque les vérificateurs avaient tardivement constaté les fausses écritures. « Qui est Mary Carter et d'où vient-elle? C'est ce que personne ne semble savoir. Tout ce que nous savons, c'est que Dave Stillwell s'est amouraché d'elle. Il a toujours été un coureur de jupons — je suppose que c'est cela qui l'a perdu. Il est célibataire, et il a rencontré trop de tentations. »

« Vous croyez qu'il a dépensé tout ce qu'il a détourné, dans ce cas? »

Keever avait secoué sa crinière de lion.

«Les vérifications disent qu'il a tiré une grosse carotte finale avant de prendre la clé des champs. Ils croient qu'il a fait de petites irrégularités dans les livres pendant des années, mais ce n'est que de la menue monnaie. J'imagine qu'il a décidé de tout jeter par-dessus bord pour cette Mary Carter. Je voudrais que vous le pinciez avant qu'elle ne lui prenne tout. »

J'avais haussé les épaules. « Mexico est une grande ville. »

« Bien sûr, mais j'ai idée que Stillwell n'ira jamais là. Cette fille semble de l'espèce qui aime la lumière. Vous pouvez essayer New-York. Ou la côte ouest. Même Miami. L'été n'est pas encore ici. »

Il n'y était pas alors, mais il y était sûrement maintenant. J'avais entrepris un tas de voyages, j'avais suivi de fausses pistes et je n'avais abouti nulle part que là où un train voulait bien me porter. J'en étais arrivé au point de ne plus supporter la pensée d'un voyage en train. Une fois j'avais fait tout le chemin depuis la Floride. Les gens sont fous de voyager.

Une chose était bizarre. Personne ne possédait une seule photo de Mary Carter. La seule chose sur laquelle tout le

monde était d'accord, c'est qu'elle était la plus jolie blonde d'un dessin de Petty. Cela ne m'avança pas beaucoup. Je découvris que chaque ville, chaque district, chaque village, possédait au moins une blonde voluptueuse. Il se peut qu'il n'y en ait pas assez, mais elles sont bien dispersées.

Toujours pas de Stillwell. Puis, aujourd'hui, quelques heures plus tôt, Keever tout excité m'avait appelé dans son bureau privé.

« Ben, je crois que j'ai la piste qui nous permettra de terminer cette affaire! » Il n'eut pas besoin de me dire de quelle affaire il s'agissait — il n'avait qu'une chose dans sa mémoire professionnelle depuis deux mois. « Regardez ceci, Ben. »

Je regardai le télégramme que Keever me tendait. Il n'y avait que ces quelques mots :

STILLWELL AVEC GRANDE FOIRE EXPOSITION. VOYEZ MARY HENNESY.

C'était signé : RICHARD ROE.

« Ne comprenez-vous pas? » avait demandé Keever tout agité. « Mary Hennesy, c'est Mary Carter! Dave Stillwell s'est caché avec elle dans une foire, bon endroit! Par le diable, c'est peut-être lui la femme à barbe! »

« Ou bien c'est Richard Roe qui est un farceur » avais-je dit. « Je ne sais pas pourquoi vous vous emballez ainsi à propos d'un télégramme anonyme. »

« J'ai un pressentiment! De toute manière, cela ne gâtera rien de faire une enquête. Je sais déjà que la Grande Foire de l'Exposition se tient cette semaine à Millerstown. Je voudrais que vous alliez là-bas et que vous voyiez s'il y a quelque chose là-dessous. »

La seule bonne chose, là-dedans était que Millerstown ne se trouvait qu'à septante milles de la capitale de l'Etat, et que j'avais pu me procurer les bons d'essence pour aller jusque-là en voiture. Mais je n'espérais rien découvrir jusqu'à ce moment. Mike Morrow m'avait vraiment donné une chose en citant le nom de Mary Hennesy. Et maintenant, il me conduisait vers elle !

« C'est bien gentil de ta part, » dis-je, « de me servir de guide comme tu le fais. »

Mike me regarda et eut un petit rire.

« Evidemment, Ben, j'ai toujours eu de l'affection pour toi, mais le fait est que même si je ne t'avais jamais aimé quand nous étions gosses, j'essaierais pourtant de tout te montrer et de te mettre à ton aise. Tu ne peux pas imaginer quelle joie c'est pour un type comme moi, de rencontrer un ancien camarade de collège. »

Les yeux de Mike se gonflèrent de vraies larmes. Il eut un rire moqueur à l'adresse de sa propre émotion.

« Bon Dieu, je crois que je n'ai jamais pu établir une situation nette entre mon père et moi. Il y a des années, un jour que la foire se tenait près de Freeport, je décidai d'aller la voir — quoiqu'il ne m'eût jamais prévenu lors de la mort de maman, et cependant il a toujours eu la possibilité de m'atteindre. Je résolus de me réconcilier avec lui.

» Je m'arrêtai devant le magasin et regardai par la vitrine. Papa était là, empilant sur l'étagère des flacons d'un médicament breveté. C'était justement un médicament que nous vendions à la foire, juste en face, à Freeport. Doc Halliday le vendait en ce temps-là. Il l'achetait pour cinq cents le flacon et criait misère parce qu'il devait payer ce prix, alors qu'il ne le vendait qu'un dollar. Papa en recevait un dollar nonante-huit cents dans son magasin. La seule différence était que le produit portait le nom commercial au lieu du nom forain.

» Eh bien, en regardant par la vitrine Papa qui rangeait ce truc sur son étagère, je me dis : pourquoi diable dois-je aller ramper devant lui? Qu'il continue à vendre ce jus, à sa manière de boutiquier, tout en faisant des discours au Rotary sur la déontologie commerciale, et d'autres termes dont il ne connait pas le sens. Si bien que j'ai tourné les talons, que je suis retourné à Freeport et que je n'ai plus beaucoup pensé à Papa depuis. Mais c'est bon de te voir, toi qui viens de notre vieille ville. »

Nous avions atteint une grande roulotte. Essuyant une

larme, Mike frappa à la porte. Après quelques secondes d'attente, la porte s'ouvrit.

« Mary, » dit Mike, « voici mon vieux copain Ben Corbett. Ben, je te présente ma patronne. »

Je dis bonsoir, ou quelque chose de ce genre, je ne sais plus très bien quoi, car regarder Mary Hennesy m'avait fait le même effet que descendre les chutes d'eau dans un tonneau. En raison de la chaleur, elle portait un châle de je ne sais quel tissu; en tout cas, ce vêtement ne la moulait pas assez en certains endroits, et beaucoup trop en d'autres. Je remarquai cela lorsqu'elle nous fit entrer. J'étais encore étourdi quand elle retira trois bouteilles de bière d'un petit réfrigérateur et remplit trois verres glacés.

« Voilà un événement, » dit-elle. « Depuis tant d'années que je connais Mike, vous êtes le premier homme qu'il m'ait présenté comme son ami. Il traite les forains comme s'ils avaient l'intention de le voler à la première occasion. Il nous regarde toujours de son haut. Je suppose que ses parents étaient des gens respectables. »

Mike dit qu'elle faisait erreur, et je croisai machinalement les jambes. Mary Hennesy croisa ses jambes qui étaient blanches et splendides. Elle remarqua mon regard et sourit.

« C'est une grande foire que vous avez ici, » dis-je stupidement.

Elle approuva. « Et une grande responsabilité aussi. Quand je l'ai reprise après la mort de mon père, les affaires allaient très mal. Je n'ai pu remonter le courant que ce printemps. C'est alors que Mike ici présent a pu me trouver un commanditaire avec beaucoup d'argent. Il m'a sauvé la vie et je ne l'oublierai jamais, Mike. »

Le regard de Mike disait : *C'est tout naturel.* Je commençai à penser que Mike n'avait peut-être pas eu grand'chose à voir avec ce commanditaire. Il semblait plus probable qu'une bonne partie des cent billets de Dave Stilwell étaient placés dans la Grande Foire de l'Exposition.

« Est-ce que tout ce monde est sous vos ordres? » demandai-je manquant peut-être de tact.

Mais Mary Hennesy répondit immédiatement : « Non, quelques-uns des pipeurs paient un loyer pour la saison. nous — c'est-à-dire Mike — arrangeons tous les programmes de la foire, et les pipeurs n'ont plus qu'à l'exécuter. Mais les carrousels sont à moi, ainsi que le théâtre et quelques autres attractions. »

Je dis que je comprenais que c'était en effet une grande responsabilité et je me demandais quelles étaient ces « quelques autres attractions ». A Millerstown j'avais recueilli quelques bruits concernant les jeux qui se jouaient à la foire. J'en conclus que quelques-unes des responsabilités de Mary Hennesy — c'est-à-dire de Mike — consistaient à tourner la loi locale.

« Voulez-vous encore un verre de bière? » demanda Mary, et je secouai la tête.

« Merci, mais je dois retourner à mon hôtel pour faire quelques comptes. Je suis un voyageur, vous savez. »

« Non, je ne savais pas, » dit Mike en m'examinant. « Maintenant que j'y pense, il n'y a que moi qui ai parlé. Quelle est ta branche, Ben? »

« Je m'occupe de quincaillerie », dis-je, et je ne mentais pas, car l'habituel revolver était suspendu à ma ceinture. Il était pénible de porter un veston boutonné par une nuit aussi chaude, mais c'était inévitable. Un type qui a volé cent billets peut engager une rude bataille pour essayer de les garder.

« Eh bien, il faut revenir », dit Mary Hennesy, « si vous êtes encore dans cette ville demain soir. J'ai encore toute une caisse de bouteilles de bière. »

Je dis que je reviendrais sûrement, et je fus fort satisfait de l'invitation. Mais pour ce soir, il était plus sage de partir tôt, je n'avais pas d'intérêt à passer pour indiscret.

Une fois sorti, je sifflai :

« Mon vieux, quelle femme! Je n'ai jamais vu une ligne pareille. »

Mike ne rit pas. « Ne te monte pas la tête, Ben. Mary montre beaucoup de peau, mais c'est tout. Elle est rigou-

reusement au nord de la zone glaciaire. J'en sais quelque chose. »

Je lui lançai un coup d'œil. Il était bien pincé. J'avais donc à jouer serré. Si Mike soupçonnait seulement que je pouvais causer des ennuis à Mary Hennesy, il me casserait en deux. Il était assez fort pour cela.

Mike s'était arrêté. Un homme s'approchait en courant.

« Eh bien? » demanda Mike.

« C'est Louie. Il a de nouveau des crampes. Nous avons dû faire évacuer la baraque et cesser le spectacle. »

Mike parut très ennuyé. Il se tourna vers moi. « Il parle du spectacle de l'enterré vivant. Louie, le type que nous enterrons, a eu des crampes. Quand cela lui arrive, il faut que nous renvoyions la foule sous un prétexte pour le faire sortir. C'est jour de paie aujourd'hui. La semaine prochaine je prendrai quelqu'un d'autre. »

J'eus l'air surpris. « Tu dis qu'il sort? Je croyais que ces types étaient réellement enterrés. »

Mike eut une grimace d'impatience. « Crois-tu qu'il y ait des types assez fous pour ça? Nous nous servons d'un tunnel. Louie a assez de place pour ramper et sortir dans la tente voisine, un ring de boxe. Viens, je vais te présenter Louie. »

Mike me fit entrer par derrière dans la tente voisine de celle de l'enterré vivant. Un petit homme émacié était assis, recroquevillé et frissonnant, sur une chaise de cuisine. Il prit un air coupable en voyant Mike.

« Je suis désolé de ce qui arrive, Mike. Mais quand j'attrape ces crampes, je ne peux pas y tenir. J'ai dû sortir. »

« Bien sûr, » dit Mike. « Ce qu'il te faut, c'est un bon repos. Après cette semaine, je te placerai ailleurs. Tu guériras de ces crampes. »

Le petit homme bondit, le visage crispé de douleur.

« S'il te plaît, Mike, ne fais pas ça! Je suis prêt à retourner maintenant! Vois, je vais très bien! »

Le petit homme fit un pas. Puis il poussa un cri de souffrance et tomba de tout son long sur le sol. Il sanglotait. Mike

lança un coup d'œil au messager qui l'avait prévenu. L'homme s'approcha de Louie et le releva.

« Viens, Louie. Il faut que tu te reposes. Au diable le spectacle! Cela ne marchait d'ailleurs pas si bien. »

Louie gémit pendant qu'on le reconduisait hors de la tente .

Mike me regarda d'un air un peu coupable, puis il rit.

« J'ai été obligé de le faire, Ben. Ce type finirait par se tuer. Il désirait beaucoup garder cet emploi parce que c'est bien payé. Mais il y faut un homme résistant. »

Nous quittâmes la tente. Celle du spectacle de l'enterré vivant était obscure.

« Eh bien, Mike, je te remercie de m'avoir guidé partout. Je retourne à mon hôtel. »

« Pourquoi si vite, Ben? Viens te reposer dans mon bureau. »

Le bureau de Mike était une roulotte semblable à celle de Mary Hennesy. Il était bien équipé de fichiers, de machines de bureau et autres accessoires. Mike tira une bouteille de son bureau.

« Les affaires de la foire doivent être considérables, Mike. »

« Certes. Cet été Mary achèvera de payer ses dettes. Son père dirigeait très bien la foire, mais il buvait comme un trou et jetait l'argent par les fenêtres. Il était l'habitué des salles de jeux partout où il allait. »

Mike avait de la bonne liqueur. Quand il m'offrit un second verre, j'acceptai. Je le réchauffais dans mes mains, quand on frappa à la porte. Mike se leva, ouvrit, puis sortit. Il y eut une conversation chuchotée. Quand Mike revint, il avait l'air soucieux.

« Il est arrivé quelque chose, Ben. Je regrette de devoir te congédier. Tu peux revenir demain. »

« Bien sûr. » Par la porte ouverte, je vis les yeux noirs de la petite bohémienne Reena. Ces yeux étaient terrifiés. Je descendis sur la chaussée et me mêlai à la foule. Mike se rendit en droite ligne à la tente de l'enterré vivant. La

jeune fille Reena l'accompagna. Ils entrèrent dans la tente. Je fendis la foule, gagnai la tente et y pénétrai.

Mike était penché sur le tuyau de six pouces qui permettait de voir en bas dans la « tombe ». Reena m'aperçut la première. Elle poussa Mike. Il leva les yeux et fronça les sourcils.

« Tiens, Ben. Je croyais... »

Je m'approchai du tuyau.

« Laisse-moi voir ce qu'il y a là. »

Mike hésita, puis il haussa les épaules et me fit place.

« Tu regretteras d'avoir voulu voir. »

Je regardai dans le tuyau. Il y avait un écran au sommet, mais la lumière en bas était bonne, et je pus reconnaître le visage immédiatement. L'homme étendu là en bas était Dave Stillwell. Contrairement à son prédécesseur, il n'avait pas été enterré vivant. Même par le tuyau, je pus voir qu'il était complètement mort.

Je regardai Mike : « Tu connais ce type? »

Il secoua la tête. « Je ne l'ai jamais vu de ma vie. »

« Qui l'a trouvé? »

« C'est Joe. Joe Davis. Il m'a envoyé Reena. »

« Où est Joe maintenant? »

Mike regarda Reena. Elle haussa ses charmantes épaules. Je dis à Mike : « Fais chercher Davis. »

Il me regarda avec étonnement. « On dirait que tu essaies de me donner des ordres, Ben. Je suis le maître ici. Je vais appeler la police. »

J'exhibai mon insigne. « Tu n'as pas besoin d'autre police que moi. Je suis délégué par le bureau de l'attorney général, et je suis venu ici pour rechercher Stillwell. C'est Stillwell qui est là en bas, Dave Stillwell. Peut-être as-tu entendu parler de lui par les journaux. »

Les yeux de Mike, qui s'étaient agrandis à la vue de mon insigne, s'agrandirent encore davantage.

« Comment, qu'en savais-tu? » s'exclama-t-il. « Qu'est-ce qui t'a fait penser que tu trouverais Stillwell ici? »

« C'est mon secret. Maintenant, fais-moi venir Davis. »

Mike se tourna vers Reena. « *Véazas chéazerchéazer téazon péazère.* »

Il parlait vite, mais je compris. Je me tins satisfait. Reena sortit de la tente.

J'essayai de prendre un ton d'homme d'affaires pour demander à Mike : « Que faisait Davis ici? »

« Il rangeait ses réserves de produit. Le spectacle était fermé, et il avait besoin de cette place, vois-tu? »

Il désignait une malle. Je dis : « Quelqu'un est-il au courant, à part Davis et la petite? »

« Non. Joe m'a directement envoyé Reena. Peut-être en a-t-il parlé à sa femme depuis. »

Nous attendîmes deux minutes. Quand Reena revint, elle avait l'air troublée.

« *Péazapéaza n'éazest péazas léazà,* » dit-elle à Mike. « *Méazaméazan créazoit qu'éazil éaza préazis éazune péazoudre.* »

En traduction, cela signifiait : « Papa n'est pas là. Maman croit qu'il a pris une poudre. »

Je regardai Mike en face : « Que dit-elle? »

Mike hésita, puis répondit : « Reena croit que son père se cache de nous. »

« Et pourquoi ferait-il cela? »

Mike regarde Reena, dont les yeux le suppliaient. Il secoua la tête.

« Je regrette, Reena, mais il s'agit d'un crime. Il faut que je lui dise tout. » Mike s'adressa à moi. « Joe a eu des ennuis jadis. Un coup de couteau. Il a fait de la prison. Il est probable qu'il a perdu la tête et s'est sauvé après avoir découvert le corps dans la tombe. »

Je dis : « Merci de me l'avoir dit ». La jeune fille se détourna soudain et s'enfuit hors de la tente.

« Me voilà brouillé avec toute cette sacrée famille », grommela Mike. « Les forains n'aiment pas les types à la langue trop longue. Me voilà étiqueté comme mouchard. »

« Je regrette de te causer des ennuis, Mike. Y a-t-il un téléphone par ici? »

« Non. Le plus proche est à la pompe à essence au bas de la rue. »

« Parfait. Maintenant, rends-moi un service. Place un homme en sentinelle ici dans la tente et un autre dans la tente à côté, pour veiller à ce que personne ne touche à rien dans le tunnel. Veux-tu faire cela? »

« Bien sûr. Et toi aussi tu peux me rendre un service. Laisse la police locale en dehors de cette affaire. Ça peut faire un tort du diable à la représentation. »

« Je ferai de mon mieux. »

C'était bien mon intention, car la police locale pouvait faire un tort du diable à ma propre représentation — ou plutôt à celle de Keever. Peut-être n'avez-vous pas encore entendu parler de mon ambitieux patron. En tout cas, ce n'est pas de sa faute. Il a vraiment de sérieuses aspirations politiques. En premier lieu, le ciel l'a gratifié d'une figure pour timbres-poste. En lieu second et principal, il a vraiment du génie pour s'attribuer le mérite du travail d'autrui, généralement du mien. Par conséquent, maintenir les policiers locaux hors de la scène et traiter l'affaire Stillwell avant qu'ils pussent intervenir allait devenir presque aussi important, sinon plus, que résoudre l'affaire elle-même.

Keever était à son club à la campagne quand je pus le toucher par l'inter. Je lui donnai les nouvelles.

« Grand Dieu! » grogna-t-il. « Stillwell étant mort, nous pouvons ne jamais trouver l'argent! »

« C'est vrai. Mais Stillwell étant mort, nous devons trouver son assassin. Espérons que nous trouverons l'argent à la même place. »

« Vous avez trouvé la fille? »

« Bien sûr. Elle vit sous le nom de Mary Hennesy. Je n'ai pas encore son histoire. »

« Eh bien, informez-vous-en. J'arrive en auto. »

Je n'appelai pas la police locale. Je retournai à la foire et pris le chemin de la roulotte de Mary Hennesy. Seule une faible lumière passait entre les rideaux tirés. Je frappai à la porte.

De l'intérieur, on répondit d'un ton agacé : « Qui est là? »

« Ben Corbett. C'est important. »

« Je vous ai dit de revenir demain soir. Je suis au lit. »

« J'ai dit que c'était important. J'ai à vous parler. »

Il y eut un silence. Puis : « Très bien, très bien. Attendez que je mette quelque chose. »

Il n'était que onze heures et demie. De la chaussée toute proche, me parvenait le bruit d'une demi-douzaine de baraques de jeux d'adresse et des boîtes à musique. Et on entendait aussi le mugissement étouffé de la foule.

Quand enfin Mary Hennesy ouvrit la porte, je dis : « Comment pouvez-vous dormir au milieu de tout ce tapage? »

« Les forains y sont accoutumés. » Elle me regarda d'un air soupçonneux. « Qu'y a-t-il donc de si important? »

« Rien qu'un petit assassinat. »

Ses yeux s'agrandirent. Elle recula. Je grimpai dans la roulotte. Mary Hennesy portait le même châle que tout à l'heure, et me fit le même effet. Elle me regarda anxieusement.

« Un assassinat ici? »

« C'est bien cela. N'avez-vous pas parlé à Mike? »

« Non. Il est au courant? »

« Certes. J'ai cru qu'il viendrait vous trouver tout d'abord. »

« Ce ne serait pas son genre. Il dirige la foire — c'est pour cela que je le paie. Cela ne lui ressemblerait pas de venir me déranger la nuit, fût-ce à propos d'un assassinat. »

« Vous avez une grande confiance en lui, n'est-il pas vrai? »

« Pourquoi pas? Il a travaillé pour Papa. Papa ne voulait jamais me laisser avec la foire que deux semaines en été, et encore ne m'a-t-il jamais expliqué les ficelles. Il faut que je m'en remette à Mike. Cet assassinat, est-ce bien vrai? »

« Tout ce qu'il y a de plus vrai. La victime est un de vos amis : Dave Stillwell. »

Je l'avais surprise, comme j'en avais le projet. Ses genoux plièrent. Elle tomba assise sur la couchette, la bouche entr'ouverte.

« Si vous me racontiez toute l'histoire. » Je lui fis voir

mon insigne, pensant que le moment était bien choisi. Mary le regarda silencieusement et j'ajoutai : « Je suis du bureau de l'attorney général. Je suis venu ici en suivant une piste qui vous associait à Stillwell. Vous l'avez caché, n'est-ce pas? »

« Non... non! Je ne l'ai plus vu depuis... depuis... »

« Depuis quand? »

« Cela s'est passé quand je suis allé à Capital City au printemps dernier. A ce moment j'essayais d'emprunter septante-cinq mille dollars pour ouvrir la foire. Papa avait laissé tant de dettes. On m'indiqua Stillwell comme pouvant me prêter l'argent dont j'avais besoin pour remonter l'affaire. »

« Qui vous l'a indiqué? »

« Doc Halliday, un pipeur de la foire. »

« Avez-vous obtenu le prêt? »

« Non. J'ai passé tant de soirées avec lui et j'ai subi son... ses... »

« Je sais, je sais. Stillwell était toujours ainsi. »

« Enfin, je n'ai pas aimé cela. J'étais désespérée de perdre l'argent, mais pour finir, j'ai giflé Mr. Stillwell et je l'ai envoyé faire ses paquets. Ç'a été une folie — Mike disait que nous avions vingt-quatre heures pour trouver l'argent, sans cela... »

« Mais vous l'avez trouvé? »

« Certes. C'est Doc Halliday qui me l'a prêté. »

« Halliday? Le pipeur de la foire? Où a-t-il pris septante-cinq billets? »

« A la banque. Au cas où vous l'ignorez, Doc est extrêmement riche. Il a pris une hypothèque sur la foire. Il ne perdra rien. »

Je m'assis pour réfléchir. Puis je dis : « Et vous n'avez pas vu Stillwell depuis le printemps dernier? »

« Non. Je ne peux pas comprendre ce qu'il faisait ici à la foire. Naturellement j'ai lu tout ce qui concernait le détournement des fonds publics. Je suppose que c'est ainsi

qu'il voulait me prêter l'argent — en admettant qu'il en eut vraiment l'intention. »

« Encore une question. Quand vous fréquentiez Stillwell, vous portiez le nom de Carter. Pourquoi? »

« C'est le nom de jeune fille de ma mère. Elle avait divorcé et j'ai vécu avec elle jusqu'à sa mort. Avant de me joindre à la foire, j'ai toujours porté son nom. »

Je me levai.

« Ne partez pas encore. Je veux tout savoir. Comment Stillwell a-t-il été tué? »

« Je ne peux pas vous le dire. Il est encore à l'endroit où Joe Davis l'a trouvé — dans la tombe de l'enterré vivant. Quelqu'un a dû se donner beaucoup de mal pour le fourrer là-dedans. »

Mary frissonna. « Stillwell était gros. Je ne peux pas m'imaginer comment on a pu le traîner par le tunnel. Il y avait à peine assez de place pour Louie. » Elle leva brusquement les yeux. « Où est Louie? »

« Il est malade. Il a attrapé des crampes. Mike a fermé le spectacle, et celui qui s'est occupé de Stillwell a dû se dire que cette tombe était un bon endroit pour le cacher. Le spectacle devait être fermé pour le reste de la semaine. Si Davis n'avait pas par hasard regardé dans le tuyau, et si les lumières n'étaient pas restées allumées, la foire aurait pu déménager sans que personne ne remarquât Stillwell. »

Mary frissonna de nouveau. Je la laissai. Mike était dans son bureau, assis à son pupitre, l'air sombre.

« Je me demandais où tu étais passé. As-tu appelé la police? »

« Je ne l'appellerai pas avant que Keever, mon patron, n'arrive. Ce sera probablement dans une heure, ou davantage. Entretemps, j'espère que tu as placé des gardes auprès de Stillwell. »

« Oui. Mais je n'aime pas le laisser là en bas. Ça ne me parait pas convenable. »

« Je ne crois pas qu'il s'en préoccupe. A propos, Mike, as-tu envoyé un télégramme pour dire que Stillwell était ici? »

Mike leva les yeux. « Mais non! Parles-tu sérieusement? »

Je tirai le télégramme de ma poche et le tendis à Mike. Il le lut.

« Ben, je voudrais tenir le type qui a envoyé ceci! Quelqu'un essaie de faire des ennuis à Mary! Elle connaissait à peine Stillwell — elle ne l'a rencontré qu'au printemps dernier. Doc Halliday le lui a présenté. Interroge-le. »

« C'est mon intention. Peux-tu le faire venir ici? »

Mike se leva, s'approcha de la porte et appela. Un vieux forain s'avança vers la porte de la roulotte. Mike lui cria ses instructions, et se rassit à son bureau. Nous attendîmes dix minutes. Doc Halliday suait comme à son ordinaire quand il arriva. Il me sourit et s'excusa auprès de Mike.

« J'étais juste en train de nettoyer le truc quand Matt est arrivé », expliqua-t-il. « J'espère que je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps. »

Mike dit : « Ben veut t'interroger. Il est du bureau de l'attorney général. C'est au sujet de Stillwell. Tu sais les nouvelles? »

Halliday hocha gravement la tête. Je regardai Mike d'un air interrogateur. Il grommela :

« On ne peut pas garder un secret sur un champ de foire, Ben. Les forains sont les gens les plus discrets de la terre — vis-à-vis des étrangers. Mais entre eux, ils ont un fluide plus rapide que la télégraphie sans fil. Même si on ne fait que penser à quelque chose, ils le savent tous en cinq minutes. »

Doc Halliday sourit. « Je crois bien qu'il a raison, Mr. Corbett. Nous avons même notre propre langage. C'est comme une société secrète, mais nos liens sont encore plus étroits. Je pense que cela est dû au fait que nous voyageons toujours parmi des étrangers qui nous méprisent. Tout le monde est contre nous — il faut bien que nous nous serrions les coudes. »

« Certains d'entre vous gagnent très bien leur vie », dis-je. « Par exemple, vous-même. Mary Hennesy vient de me dire que vous lui avez avancé septante-cinq billets pour sauver la foire ce printemps. »

Halliday parut stupéfait. Il lança un coup d'œil à Mike. Mike paraissait vexé.

« Eh bien, si Mary t'a dit cela, c'est parfait. Seulement cet arrangement devait rester secret. »

Halliday acquiesça. « Je ne voulais pas que quelqu'un sache que j'ai de l'argent placé dans la foire. Mais je suppose que Mary a été forcée de vous dire d'où elle avait cet argent, quand on a découvert l'assassinat de Stillwell. »

« Donc vous lui avez prêté l'argent? »

« Certes. »

« Vous connaissiez bien Stillwell? »

Halliday ricana niaisement : « Nous nous sommes connus quand nous fréquentions deux sœurs à Capital City. Stillwell m'a vu un soir avec Mary et a demandé à lui être présenté. Quand il a appris ses difficultés financières, il s'en est servi comme d'un appât. Mary a été tellement désespérée quand elle s'est aperçue qu'il se moquait d'elle, que je me suis finalement décidé à lui avancer l'argent. »

« Quand avez-vous vu Stillwell pour la dernière fois? »

« Il y a deux mois environ. J'ai été bien étonné d'apprendre qu'on l'avait assassiné. »

« Cela suffit », dis-je. « Je vous verrai plus tard. »

Je quittai la roulotte de Mike et traversai la chaussée pour gagner la tente de la chiromancienne. Reena était assise à l'extérieur.

« Votre mère est occupée? »

Reena fit signe que oui. Un jeune homme et une jeune fille s'arrêtèrent devant la tente et demandèrent à consulter la chiromancienne. Reena leur répondit, entremêlant sa conversation d'une phrase en pur forain.

« *Eazattéazendéazez-méazoi déazerriéazère léaza réazoue* », dit-elle, et je m'éloignai en traduisant ce rapide message : « Attendez-moi derrière la roue. »

Je devinai qu'en patois forain, une « roue » devait être la grande roue. La Grande Foire de l'Exposition s'enorgueillissait d'une grande roue particulièrement haute, située tout

au bout de la chaussée. Je me dirigeai dans cette direction, en tâchant de ne pas avoir l'air pressé.

Derrière la grande roue, le terrain finissait par un ravin. Une rangée de caisses d'emballage, qui servaient à contenir les pièces de la roue, était empilées à l'extrémité du terrain. Je me glissai derrière ces caisses, sûr que personne ne me voyait, convaincu que Reena m'avait demandé de l'attendre là. J'espérais qu'elle ne mettrait pas longtemps à venir.

Je fumais ma dernière cigarette quand les lumières de la foire s'éteignirent. Toujours pas de Reena. Je me dis qu'elle voulait venir en toute sécurité. Je croyais l'avoir fort bien comprise. Son père était dans le pétrin, et elle voulait me faire quelque promesse si je m'engageais à ne pas me montrer trop dur envers lui. C'était la première avance qu'elle m'eût faite.

Dix minutes après l'extinction des lumières j'entendis quelqu'un approcher. Je me levai et me dirigeai vers l'endroit d'où venait le bruit des pas.

« Reena, je suis là! Je... »

Je ne vis pas venir le coup. Quand je rouvris les yeux, je ne vis rien non plus. Il faisait noir comme poix. J'essayai de séparer mes mains pour me redresser, mais je n'y parvins pas. J'étais couché dessus, et je crus d'abord que c'était cela qui les avait engourdies. Puis je retombai. Mes mains étaient liées.

Mes chevilles étaient liées aussi. Je pliai les genoux, et quelque chose m'empêcha de les lever. J'essayai de me retourner, mais j'étais couché dans un espace si étroit que ce fut impossible. Je criai, pas très haut d'abord, puis désespérément. Pas de réponse.

J'essayai de rester calme. Il ne servait à rien de s'exciter. Ce qu'il fallait, c'était réfléchir et être prudent. Il n'y avait pas de raison sérieuse de m'alarmer, quoique...

Ma prison était froide. Humide. Mes mains reposaient sur une sorte de planche, mais je sentais l'odeur de la terre. Il y avait aussi une autre odeur. Je ne pouvais pas la définir exactement. Je commençai à examiner les lieux, me déme-

nant le plus que je pouvais, tâtant les murs qui m'enserraient de chaque côté. D'un côté j'avais un mur, un mur de terre. De l'autre côté c'était mou et souple.

Je poussai contre ce côté-là, le frappai des pieds. Puis je cessai. J'avais compris la vérité. Je piétinais un cadavre. Celui de Stillwell. Je partageais sa tombe. Peu lui importait, il était mort. Mais j'étais vivant!

Si je l'avais pu, je me serais battu moi-même. Quel nigaud j'étais, de donner droit dans le piège de Reena! Evidemment Reena n'avait pas imaginé ce piège, on s'était servi d'elle pour m'y attirer. Le garçon intelligent qui avait comploté tout cela possédait une imagination subtile. Et je savais son nom. C'était Mike Morrow.

Seul parmi les forains, Mike savait que je comprenais un peu leur langage. Reena m'avait parlé en langage forain, lentement, je m'en souvenais à présent, comme un professeur d'une langue étrangère parle à un élève débutant. Mike lui avait appris ce qu'il fallait dire. Et Mike était le seul qui pouvait m'avoir introduit dans cette tombe, puisque les hommes de garde à l'entrée du tunnel étaient ses hommes.

Une sentinelle avait été placée à l'intérieur de la tente. Il devait être parti, lui aussi. Ou bien, s'il était là, il ne faisait pas attention à mes appels. Une idée me frappa. Le tuyau de six pouces avait probablement été bouché. Quelques chiffons pouvaient étouffer tous les bruits. L'autre issue, l'entrée du tunnel...

Enfin, j'avais encore de l'air. J'essayai de me souvenir — est-ce que je m'imaginais que quelques instants auparavant il y avait plus d'air? Une sueur froide et visqueuse coulait le long de mes tempes. C'était facile de boucher l'entrée du tunnel avec quelques pelletées de boue. L'asphyxie était une affaire de minutes.

Keever... où diable était Keever? Il devait être ici à présent. Mais un incident quelconque avait pu le retarder. Il pouvait avoir eu un pneu crevé, une bougie encrassée. Si j'avais seulement appelé la police locale en premier lieu!

Cela montrait de quoi j'étais capable pour ce cher vieux Keever.

Sottises! Si jamais je sortais d'ici, qu'est-ce que Keever prendrait! Je lui dirais une fois pour toutes que j'en avais assez d'être un mouchard à gages pour un paon vaniteux comme lui. Le salaud!

« Keever, Keever! » criai-je. « Si vous voulez que je crie plus fort, sortez-moi d'ici! »

C'était le visage de Keever que j'apercevais regardant dans le tuyau de six pouces. Je l'avais aperçu subitement, faiblement éclairé, mais cependant trop net pour que ce fût une hallucination. Je continuai à crier hystériquement.

« Courage, Ben », dit Keever. « Je vais vous sortir de là immédiatement. Que diable faites-vous là en bas? »

Je me disposai vraiment à répondre, mais je m'arrêtai court. Quelque chose tomba dans le tuyau, et s'abattit en plein sur mon nez.

« Animal! » hurlai-je. « Espèce de lourdaud! Cela ne vous ferait-il rien d'être un peu plus prudent? Qu'est-ce que vous avez jeté? »

« Désolé, » dit Keever. « C'était mon canif. Mais je l'avais refermé. J'avais dû couper quelques-uns des chiffons enfoncés dans le tuyau. Vous voulez bien ramasser le canif en sortant? »

« Avec quoi? Mes mains sont liées et mes pieds aussi! Allez-vous me laisser ici toute la nuit? »

Keever ne répondit pas. Son visage disparut. Il fut remplacé par un autre. Je dis d'un ton mordant : « Eh bien, Mike, tu es vraiment un bon guide. Je te remercie de m'avoir fait voir ta foire du point de vue des vers de terre! »

« Ben, je suis désolé. Crois-moi, je ne peux pas comprendre comment ceci est arrivé! »

« Peut-être pourrai-je te rafraîchir la mémoire quand je serai sorti d'ici! »

La sortie ne fut pas précisément un plaisir. On me traîna le long du cadavre de Stillwell, puis, puis tout le long d'un tunnel de quinze pieds environ. Avant d'arriver au bout,

j'étais écorché et saignant. Keever lui-même m'attendait pour couper mes liens, et cette fois il avait un grand couteau. Je ne dis rien avant d'être remonté. Puis il m'en coûta de dire :

« Eh bien, merci, Keever. Je vous dois une fière chandelle. »

Keever rit avec un peu d'humeur. « Ça m'étonne, bien que vous ayez besoin d'un gardien. Etes-vous sûr de pouvoir prendre soin de vous-même? Vous pourriez retomber dans la fosse !»

Je le laissai dire. Pendant la demi-heure qui suivit, je fus très occupé. On me croira si on voudra, mais je retournai dans la tombe. Quand j'en ressortis, je ramenais Stillwell. Tout en tirant le grand et gros cadavre vers la sortie, j'admirais comme nous avions été nombreux dans une tombe creusée pour Louie, qui était squelettique.

La première question de Keever fut : « Avez-vous mon canif? »

« Bien sûr. » Je le lui tendis. J'avais ramassé encore autre chose : mon revolver. Il était tombé de ma ceinture pendant que j'étais en bas. Quand on m'avait enterré on me l'avait laissé, sans doute parce qu'on s'était dit que je ne serais plus jamais capable de m'en servir.

Stillwell avait été abattu au moyen d'un pistolet de petit calibre, juste derrière l'oreille. Ses poches étaient vides, et il n'y avait aucune trace des cent mille dollars.

« Si tu réunissais tout le monde dans ton bureau, » dis-je à Mike. « J'aimerais surtout échanger quelques mots avec une fille du nom de Reena. »

« Ah, oui, » dit Keever, « c'est la jeune fille dont le père est introuvable. Eh bien, nous l'attraperons quand même. »

« J'en doute. Mais cela pourrait être utile de faire venir Mary Hennesy. Je crois qu'elle serait capable d'éclaircir un peu ce qui se passe ici. »

Il fallut une demi-heure pour les rassembler tous devant la roulotte de Mike. Tout le monde à la foire vivait dans une roulotte, si bien qu'ils se rendirent tous à l'appel, sauf Joe Davis et la charmante Reena.

« Elle s'est probablement sauvée, » dit Mike. « Quelqu'un l'a poussée à attirer Ben près de la roue, et après cela elle a pris peur. Si elle était ici, elle pourrait nous dire qui était ce quelqu'un. »

« Elle ne peut aller bien loin, » dit Mary Hennesy. « Avec son teint et son costume, n'importe qui la reconnaîtra à une lieue. »

Cela m'amusa de l'entendre parler du costume de Reena. Elle-même portait le seul vêtement que je lui eusse jamais vu : un châle qui laissait extrêmement peu à imaginer.

« Vraiment, Miss Hennesy », dit Keever en regardant les genoux de la jeune femme, « cela paraît incroyable que Stillwell ait pu être assassiné sur votre champ de foire sans que personne ne l'ait vu auparavant. Etes-vous tout à fait certaine de ne pas l'avoir vu depuis votre départ de Capital City? »

« Tout à fait. Je n'ai aucune idée de ce qu'il venait faire ici. »

« Moi non plus, » dit Mike. « Je n'ai même jamais vu ce type. »

On frappa à la porte de la roulotte. J'allai ouvrir. C'était Doc Halliday.

« Je veux dire un mot à Mike, dit-il.

« Tout ce que vous avez à dire à Mr Morrow, » dit Keever, « vous pouvez le dire devant nous. »

Halliday haussa les épaules et entra dans la roulotte.

« Je ne veux dire que ce qui est juste, » dit-il à Keever. « Dans ma profession, il faut que je me range du côté de la loi. « *Méazike, jéaze péazarle, Jéaze néaze véazas éazenkéazaisséazer péazour quéazelquéazun déazautre.* »

Keever bondit.

« Qu'a-t-il dit? J'exige de savoir ce que cet homme a dit! »

« Il va parler, » traduisis-je négligemment. « Il dit qu'il ne veut pas encaisser pour quelqu'un d'autre. »

Keever eut l'air incrédule. « Comment savez-vous cela? Vous ne connaissez pas de langues étrangère. Quelle langue parle cet homme? »

« Le forain, ou le *féazoréazain*, si vous aimez mieux. C'est un code forain que ces gens emploient entre eux. Peut-être un jour vous l'enseignerai-je en six leçons. »

Keever leva les sourcils à l'idée que je pouvais lui apprendre quelque chose. Il s'adressa à Halliday.

« Très bien, je suis celui à qui vous devez parler si vous avez quelque chose à dire. »

« Ce n'est pas grand'chose. Seulement, ce n'est pas moi qui ai avancé les septante-cinq mille dollars pour remonter la foire. Mike m'a demandé de dire que c'était moi, et je l'ai dit. Mais ce n'est pas moi, et je ne veux pas mentir au sujet d'une histoire dans laquelle est impliqué un assassinat. »

Keever se tourna vers Mike.

« Alors qui a donné cet argent? Dites-moi la vérité. Il venait de Stillwell, n'est-ce pas? »

« Non, » répondit froidement Mike. « Je l'ai avancé moi-même. »

« Comment, Mike! » Mary Hennesy ouvrit de grands yeux. « Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? »

Mike baissa les yeux. « J'avais barre sur vous pour longtemps, Mary. Je ne voulais pas que vous me deviez de la reconnaissance. »

« C'est extrêmement gentil de votre part, Mike. Et pendant tout ce temps j'ai cru que c'était Doc Halliday qui avait sauvé la foire! »

« Oui, » interrompis-je, « Mike est vraiment très gentil! S'il avait tant d'argent, il devait sûrement le tenir de Stillwell. Et c'est pourquoi il a descendu Stillwell. Il aurait volontiers pris le même soin de moi, mais il n'a pas eu le temps. Dis-moi, Mike, pourquoi as-tu voulu me supprimer? Je n'avais encore rien découvert. »

« Ben, tu es fou. Qu'est-ce qui te fait croire que c'est moi qui t'ai fourré dans cette tombe? »

« C'étaient tes hommes qui montaient la garde, n'est-ce pas? »

« C'est vrai. Mais c'étaient des types qui avaient durement

travaillé toute la journée. Aussi, quand la foire a fermé et que la foule est partie, j'ai cru que plus personne ne viendrait déranger Stillwell, et j'ai renvoyé les hommes. Je ne te voyais pas revenir, alors j'ai cru que ça n'avait pas d'importance. »

« Très commode. Une fois les gardiens renvoyés plus personne ne pouvait s'en mêler quand tu m'as traîné dans le tunnel. »

Mike ouvrit la bouche pour répondre, mais il se tut et ses lèvres se pincèrent.

« Il me semble, » dit sévèrement Keever, « que vous aurez à répondre de l'origine de ces septante-cinq mille dollars. »

« Peut-être pouvons-nous en rester là pour le moment, » dis-je. « Mike, fais entrer la diseuse de bonne aventure. »

Mike alla à la porte et appela. La bohémienne entra, ayant peine à passer la porte. Elle nous fixa d'un air stupide.

« Mrs. Davis, » demandai-je, « depuis combien de temps êtes-vous avec cette foire? »

« Seulement depuis cette saison, monsieur. »

« Est-ce que vous connaissiez quelqu'une de ces personnes auparavant? »

La femme désigna Mike. « Rien que lui. C'est lui qui m'a engagée pour la foire. »

Je m'adressai à Halliday : « Est-ce vrai que personne à la foire ne connaissait cette femme auparavant? »

« Moi pas, en tout cas, » dit Halliday. « Et maintenant que j'y pense, en effet, personne ne connaissait cette famille. »

« C'est ce que je pensais, » dis-je à Keever. « Vous pouvez cesser de chercher Joe Davis. Il est mort. C'est lui Stillwell. Il est venu à la foire avec une perruque noire et un maquillage brun. Il s'est fait passer pour le mari de cette femme et le père de sa fille. Quand une piste est devenue brûlante, on l'a liquidé. » Je me tournai vers Mrs. Davis : « C'est exact, n'est-ce pas? »

Elle cligna des yeux mais ne dit mot. Finalement je dis à Keever : « Faites sortir tout le monde, peut-être alors parlera-t-elle. »

Mike éclata de rire. « Tu te trompes d'adresse, Ben, si tu crois qu'elle parlera. Les forains ne se dénoncent pas entre eux. »

Je me mis à rire aussi. « Ah, je crois bien que si. Elle parlera quand elle saura que sa petite Reena a été assassinée! Elle... »

Je n'en pus dire davantage. La bohémienne brandit son énorme poing. « Vous l'avez tuée! Vous avez tué ma Reena! Je vous tuerai! »

Elle l'aurait fait, si elle ne s'était pas heurtée à Keever en essayant d'atteindre son but. Ce but était Mary Hennesy. La jolie blonde se glissa vers la porte. Elle me battit presque quand elle l'atteignit, mais j'eus finalement le dessus. La première fois que j'essayai de la saisir, j'attrapai son châle, mais la seconde fois il ne restait plus rien à lui ôter. La dame se démena, frappa et griffa, que c'en était répugnant. Je lui donnai une gifle pour lui apprendre les bonnes manières, et cela la calma.

Keever roulait des yeux.

« Qu'y a-t-il? » demandai-je. « N'avez-vous encore jamais vu une criminelle? »

Keever se leva, et il lui parut plus intéressant de caresser le châle qu'une confession. En tout cas, il eut les deux.

D'abord au sujet du télégramme : Mary Hennesy l'avait expédié elle-même. Elle avait extorqué à Stillwell tout son argent, et voulait se débarrasser de lui. L'imbécile s'était laissé peindre en brun et coiffer d'une perruque uniquement pour être près d'elle. C'était Mary qui avait eu cette idée; elle avait conclu un arrangement avec Mrs. Davis et avait envoyé celle-ci à Mike pour demander du travail. Mike s'y laissa prendre, car il ne connaissait pas cette femme ni sa fille.

Mary savait que Stillwell prendrait la clef des champs dès qu'il apercevrait un enquêteur, et, en tant qu'ancien trésorier d'État, dont le bureau était à quelques portes de celui de l'attorney général, il connaissait tous les enquêteurs.

Mary s'imagina qu'en lui prenant son billet elle pourrait

lui dire adieu pour toujours. Mais Stillwell se révéla récalcitrant. Il dit à Mary qu'il ne partirait pas seul, et que si elle refusait de l'accompagner, il irait à la police et avouerait tout. La réponse de Mary fut une petite balle derrière l'oreille, et le bruit du coup de feu se perdit aisément dans la rumeur de la foire.

Les crampes de Louie donnèrent à Mary l'occasion de cacher le corps dans la tombe de l'enterré vivant. Quand le spectacle fut fermé on put fourrer le cadavre dans la fosse et supposer que personne ne le trouverait. Ce fut l'affaire du pauvre vieux Louie. Désespéré à l'idée de perdre son emploi, il aida à transporter Stillwell par l'issue de derrière de la tente, et par le tunnel. Son habitude de ramper dans sa tombe et d'en sortir lui permit de faire passer même la masse que représentait Stillwell.

Il réussit également à me traîner là-dedans quand il m'eut assommé, derrière la roue. La maman de Reena l'avait entendue me donner rendez-vous et elle avait prévenu Mary. Louie s'occupa de moi tandis que Mary entraînait Reena dans sa roulotte, la ligotait et la baîllonnait. Ce fut là que nous la trouvâmes. Mary avait réellement seulement l'intention de la garder prisonnière jusqu'à ce que sa mère pût en prendre soin. Malheureusement pour Mary, maman Davis manqua de confiance.

Le rendez-vous que Reena m'avait donné n'était pas un piège, car, lorsqu'elle eut vu le corps de Stillwell, elle prit peur et décida de me dire qu'elle avait menti en disant que c'était son père qui l'avait découvert. Elle voulait me dire aussi que Stillwell s'était fait passer pour son père, et que Mary payait sa mère pour qu'elle y consentît.

« Pauvre Louie, » se lamenta Doc Halliday ce matin-là au déjeuner. « J'espère que vous ne serez pas trop sévère envers lui. »

« Je l'espère aussi, » renchérit Mike. « Il faut qu'il n'ait pas tout son bon sens pour avoir laissé Mary se jouer de lui ainsi. »

« Comme vous parlez, les gars! Mary a fait des clients de

vous deux! Halliday, elle a amené Mike à vous faire dire que vous aviez consenti ce prêt. Puis, quand vous vous êtes défilé, Mike a été prêt à creuser son propre tombeau en nous disant que c'était son argent à lui qui était placé dans la foire. Et vous appelez ces campagnards des clients! »

Mike rougit. « Tu as vu toi-même ce que c'est que cette fille. »

Evidemment, Keever ne put me quitter sans me lancer une dernière pointe.

« Voulez-vous que je vous ramène à Capital City, ou bien pensez-vous pouvoir rentrer tout seul sans vous faire enterrer vivant? »

Je dis : « Je crois que je resterai encore un jour ou deux. Il y a encore de petites choses à régler. »

Keever dit qu'il croyait que tout était réglé, mais je passai quand même toute la semaine à Millerstown. Cette fille, cette Reena... ffft!

C. WILLIAM HARRISON

JE VOUDRAIS QUE TU SOIS MORTE

Avez-vous jamais dit à votre femme, dans un moment de colère, que vous voudriez qu'elle fût morte? Sinon, vous l'avez pensé, *ne fût-ce qu'un instant. Dave Stafford l'a dit, lui, et le lendemain matin un témoignage photographique* prouvait *qu'il l'avait tuée, quoique sa conscience affirmât le contraire. Telle est la situation exploitée par C. William Harrison dans son récit mouvementé. Et le dénouement final, rendu possible par le souvenir incomplet d'un rêve, n'est pas moins surprenant.*

Dave Stafford rentra tard ce soir-là. Quand il descendit de l'autobus en vacillant, au terminus de la ligne, à deux blocs de chez lui, le conducteur dit : « Croyez-vous que ça ira, Mr. Stafford? »

« Bien sûr. » Dave rassembla ses forces pour descendre de l'autobus sans trébucher, songeant qu'au matin tout le voisinage saurait que Dave Stafford, chroniqueur politique du *Journal* et citoyen respectable, s'était saoulé. Fiez-vous à un conducteur d'autobus, rusé comme une chouette, pour recueillir et répandre des commérages.

« Je vais très bien, Jack. Je suis seulement un peu gai — j'ai bu quelques verres de bière. »

Le conducteur ricana en faisant un geste d'adieu. « Quelques verres de bière pour faire descendre quelques pintes de Scotch. Vous aurez la gueule de bois demain, Mr. Stafford. »

C'était, Dave s'en souvenait, ce que Phil Collyn lui avait dit. « Tu es en train de te préparer un bon mal de tête, mon vieux. » Mais en ce moment peu lui importait. Tout ce que Dave avait voulu, c'était montrer à Clair qu'il était maître

de ses actes, et qu'elle n'avait pas, sous prétexte qu'elle était sa femme, à essayer de le mener par le bout du nez. Repeindre les murs de la cuisine n'était pas le programme qui lui convenait pour occuper son prochain congé, et c'était à ce sujet qu'ils s'étaient disputés. Cela semblait futile et sans importance, à présent. Il était d'ailleurs vrai que la cuisine avait besoin d'une couche de peinture.

Il avait échoué au Club de la Presse pour y noyer sa colère dans la boisson, et Phil Colby, qui était le reporter du *Journal* au tribunal, s'était assis à sa table.

« C'est ce que je ressens. »

Phil ricana. « Moi aussi, quand j'ai eu une scène avec la petite dame. C'est cela? »

Dave hocha la tête. Phil Colby était un type agréable, et cela lui fit du bien de lui raconter ses ennuis. Ils avaient bu, et Dave avait fait ses confidences, que Phil avait écoutées avec sympathie. Plus tard, Phil s'était retiré, et Dave avait terminé la soirée tout seul.

Sa tête commençait à le faire souffrir et il avait mal au cœur en tournant le coin de l'allée pavée, pour gagner le cottage de bois et de stuc. Les lumières ne brûlaient pas dans la maison, mais il s'attendait à cela. C'était conforme au programme traditionnel de ses querelles conjugales. Clair passerait la nuit enfermée dans la chambre d'amis, et Dave dormirait seul. Demain elle ne ferait aucune allusion à leur dispute, et au bout de quelque temps, Dave surmonterait son orgueil et ferait des excuses.

Tout en essayant d'introduire la clé dans la serrure, il se rappelait le rire amusé de Phil Colby.

« Ainsi, vous lui avez dit que vous voudriez qu'elle soit morte! C'est drôle, mais quand je suis furieux je dis la même chose à ma femme. Ça commence à devenir banal, Dave. Mais aucun de nous ne l'a jamais pensé sérieusement. »

Dave réussit à ouvrir la porte, et la referma doucement derrière lui. Il réfléchit un moment, puis il poussa sur le bouton de l'électricité. Mais les lampes ne s'allumèrent pas. Une colère irraisonnée monta de nouveau en lui. Clair devait

avoir fermé l'interrupteur principal, rien que pour ennuyer son mari.

Il éleva la voix dans l'obscurité : « Clair! »

Pas de réponse. La maison était sombre et silencieuse, et étrangement dépourvue de son atmosphère d'intimité. Il avait presque l'impression de se trouver seul dans une maison où il serait entré pour la première fois. Il eut un brusque sursaut de peur à la pensée que Clair pouvait l'avoir quitté — mais il repoussa cette idée. Il laissait, se dit-il, le whisky donner le branle à son imagination. Clair n'était pas une lâcheuse.

Mais il savait qu'il ne pourrait pas s'endormir sans s'assurer qu'elle était bien là.

Il se mit en marche vers la chambre d'amis mais, au premier pas qu'il fit, son pied heurta un objet sur le plancher. Il se baissa machinalement et le ramassa. C'était rond et dur et bizarrement humide au toucher. Il glissa les deux mains le long de l'objet, et quand il sentit le renflement strié de la poignée, il sut que c'était le tisonnier.

Il y eut dans la pièce un petit bruit métallique de déclic, mais il s'en effraya à peine.

Il se tourna dans l'obscurité vers le foyer et, lorsqu'il eut remis le tisonnier à sa place, il fut étrangement soulagé. Clair pouvait bien jeter des objets pour passer sa colère, mais, si elle l'avait quitté, sa fierté et l'habitude ne lui auraient pas permis de laisser la maison en désordre. Donc, elle passait la nuit dans la chambre d'amis, comme toujours après leurs querelles. Le mieux, se dit Dave avec discrétion, est de ne pas l'éveiller. Il tâtonna jusqu'à la chambre à coucher, se roula sous une couverture et s'endormit instantanément.

Une sonnerie retentit. Dave allongea la main vers la table de nuit, les paupières crispées pour lutter contre la douleur qui lui battait aux tempes. Il décrocha le téléphone, dit : « Allo, laissez-moi tranquille, » et il raccrocha.

Mais c'était la sonnerie de la porte d'entrée, non celle du téléphone, qu'il avait entendue. Il s'assit dans son lit et se frotta les yeux pour en chasser le sommeil. Il était presque

neuf heures, d'après la montre sur sa table de nuit. L'appel strident de la sonnerie lui faisait mal aux oreilles. Il aurait bien voulu qu'elle cessât. Pourquoi Clair n'avait-elle pas ouvert?

Il tâta des pieds pour trouver ses souliers, mais il ne put y arriver. Des démons frappaient ses tempes à coups de maillet et sa bouche était amère et pâteuse. Il se demanda s'il irait à la salle de bains ou bien s'il ouvrirait d'abord la porte. Il ne comprenait pas pourquoi Clair ne répondait pas à la sonnerie. Il ne l'avait jamais vue bouder le lendemain d'une querelle.

Il se rappela soudain les paroles amères qu'il avait lancées à Clair la veille pendant le souper.

« Clair, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Si quelque chose t'arrivait, je ne pourrais pas le regretter. »

Si jamais quelque chose arrivait à Clair, il semblerait à Dave qu'il perdait tout au monde. Il le savait. Pourquoi dit-on des choses pareilles? On ne les pense jamais. On laisse une insignifiante divergence d'opinion s'enfler jusqu'à devenir amère, haineuse, déraisonnable. On dit des choses qu'on ne pense pas, et on le regrette ensuite. On le regrette de tout son cœur, mais on ne peut plus effacer ce qu'on a dit.

La sonnerie reprit, insistante.

Dave se mit debout et alla d'un pas incertain jusqu'au salon. Le soleil, passant à travers les volets vénitiens des fenêtres donnant à l'est, lui fit mal aux yeux. Il alla ouvrir la porte.

« Tiens, tiens, » dit-il, « le petit express! »

Le facteur était un petit homme cérémonieux. Il dit : « Mr. David Stafford? Un envoi recommandé pour vous. »

« Le courrier marche, dans la pluie et le vent! » Mais Dave ne se sentait pas gai. Il avait mal à la tête et la nausée; il se faisait du souci à cause de Clair. Il souhaita entendre les bruits d'objets remués qu'elle faisait d'habitude en travaillant dans la cuisine. Peut-être était-elle souffrante.

Il prit la grande enveloppe brune et tendit la main vers le

crayon et le récépissé. Il vit l'expression du facteur changer, ses yeux et sa bouche se durcirent.

« Vous êtes blessé, monsieur? »

Dave abaissa vivement son regard. Ses paumes étaient couvertes de sang séché, d'un brun rouge. Il les regarda avec un vif sentiment de surprise et de trouble. Il ne se souvenait pas de s'être blessé la nuit précédente. Il ne se souvenait d'aucun incident qui eût pu amener du sang sur ses mains.

« Vous vous êtes coupé, Mr. Stafford? »

« Je viens de tuer un poulet. » Cette explication ne semblait pas très habile. Elle rendait un son creux, stupide. Mais il ne trouva rien d'autre.

Le facteur hocha la tête, mais il continua à regarder le sang. Dave se demanda si l'autre se rendait compte que le sang était déjà sec. C'était une sottise d'avoir dit cela.

Puis il entendit le facteur dire quelque chose où il était question de sang séché.

Il grommela : « C'est ainsi que nous élevons tous nos poulets — avec du sang qui sèche vite. C'est purement une invention Stafford, cela augmente le potentiel calorifique de nos amis les poulets. »

Il ferma la porte et s'y appuya. Il tremblait.

Il avait peur. Il ne savait pas très bien de quoi, il devait avoir peur et cependant il y eut sondain plusieurs petites choses. De petites choses insignifiantes jusque-là. De petites choses qui croissaient rapidement en importance.

Dans aucune de leurs querelles précédentes Clair n'avait essayé de le taquiner en fermant l'interrupteur principal de la maison. Mais la nuit dernière, il avait eu beau pousser sur les boutons, les lumières ne s'étaient pas allumées.

La maison avait paru étrangement et silencieusement habitée. Il avait appelé Clair une fois, mais elle n'avait pas répondu.

« Clair! »

Son cri traversa la maison et se cacha dans le silence.

Il se souvenait d'avoir trébuché sur un objet la veille dans

l'obscurité, de l'avoir ramassé et d'avoir senti que c'était le tisonnier étrangement humide au toucher.

Le regard de Dave sauta vers le tisonnier, et il vit que la lourde tige portait les mêmes taches sèches d'un brun rouge, que ses mains. Du sang!

Sa peur devint soudain quelque chose de réel, profondément enfoncée dans son esprit, et il n'osa plus faire confiance à sa mémoire. Il était ivre, la veille au soir, et peut-être son esprit lui jouait-il des tours. Peut-être, après tout, n'avait-il pas trébuché sur le tisonnier juste en entrant dans la maison! Peut-être était-il allé tout droit au lit, toujours plein d'amertume et de colère contre Clair — et le souvenir du tisonnier humide de sang provenait-il d'un autre événement survenu plus tard dans la nuit. La terreur l'envahit. Il avait été reporter d'affaires criminelles dans son jeune temps, et il avait entendu parler d'hommes qui avaient assassiné et ne s'en souvenaient même pas.

« Clair! »

Il courut à la chambre d'amis. Le lit était défait, mais la chambre était vide. Il courut à la salle de bains, à la cuisine, chercha au sous-sol, mais ne trouva pas Clair. Quelque chose était arrivé pendant la nuit. Clair était partie!

Il retourna au salon et s'assit, tremblant, baigné d'une sueur froide.

— Tu te conduis comme un maudit sot, Dave, se dit-il à lui-même. Peut-être est-elle simplement fâchée et est-elle allée passer la nuit chez une amie.

Il visita de nouveau toute la maison, en s'efforçant cette fois de maîtriser sa panique. Clair n'avait emporté aucun bagage. Pour autant qu'il pût s'en souvenir, aucune de ses robes ne manquait. La peur le reprit. Elle aurait emporté quelques vêtements, si elle était allée passer la nuit chez une amie.

Une scène de violence devait avoir eu lieu la nuit dernière. Il en chercha les traces et ne trouva pas grand'chose : le tisonnier et une petite tache de sang sur le tapis du salon, non loin de la porte d'entrée. Et le sang sur ses mains.

La panique, affolante, se mit à lui battre les tempes. Il ne lui semblait pas possible d'avoir assassiné et de ne pas s'en souvenir. Encore moins possible qu'il eût emporté le corps de sa femme dans la nuit pour le cacher, et qu'il ne s'en souvînt pas .

Comme il restait là, il s'aperçut qu'il tenait encore à la main l'enveloppe que le facteur avait apportée. Il l'ouvrit machinalement et en tira un agrandissement photographique.

L'image représentait un crime : on voyait Dave Stafford, debout, un tisonnier à la main. Le corps d'une femme était étendu à ses pieds, les bras étendus, le visage contre le tapis. Il ne pouvait voir qu'une petite partie de son visage, mais sa mémoire reconstitua les petits détails qui n'étaient pas visibles sur la photographie.

« Clair! » chuchota-t-il. « Oh, Clair! »

Ils s'étaient mariés en juillet, cinq ans auparavant, et ils avaient passé leur lune de miel dans un cottage au bord du lac, très loin dans le Michigan. Une douce brise agitait les hauts sapins, et les petites vagues se brisaient dans la baie avec un bruit musical. Tard dans la nuit, Clair avait dit : « Je suis à toi, chéri, et tu es à moi, pour toujours. » Il l'avait taquinée.

« Toujours, c'est long, mon amour. »

« Pas assez long. Jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

« Je tue toutes mes femmes, quand j'en ai assez d'elles. Je suis un Barbe-Bleue! »

« Tu es mon chéri! »

« Tu essaies de me gâter. Tu appartiens à l'âge des corsets et des tournures. Je suis invulnérable à ce genre de charme. »

« Tu crois? Tu crois, chéri? Viens... »

Ses cheveux, sur l'oreiller, retenaient un peu du clair de lune qui pénétrait par la fenêtre et sur ses lèvres se jouait un sourire léger, lucide...

La police arriva pendant que Dave était encore en contemplation devant la photographie. La sonnerie de la porte d'entrée retentit, et Dave traversa la pièce sans s'en rendre compte. Il ouvrit la porte et se trouva face à face avec le sergent Mulhavy.

« Tiens, tiens, notre journaliste batailleur en personne! »

Ce sergent de détectives était un petit homme trapu, qui avait porté jadis l'insigne de lieutenant. Son emblème était le noir. Son costume, ses yeux et ses cheveux étaient de cette couleur, et le récent passage du rasoir donnait à son menton une légère teinte bleue-noirâtre. Il y avait, Dave le pensait depuis longtemps, du noir dans l'âme de cet homme. Mais, à sa manière, Mike Mulhavy était un policier. Dur et quelquefois brutal dans ses méthodes, mais un bon policier.

Dave dit : « Ah, l'homme à la culotte de cuir! »

« En chair et en os! » ricana Mulhavy. Mais ses yeux ne riaient pas. Il désigna la photographie que Dave essayait de glisser sous son veston : « Nous en avons reçu une au courrier de ce matin, nous aussi! » dit-il.

« Vous êtes une victime toute désignée pour ce genre de plaisanterie, » dit Dave, mais sa voix était faible et tendue.

« C'est de cela que je suis venu parler avec vous, » répondit sèchement Mulhavy. Il mit sa main sur la poitrine de Dave, et avança lentement. Il entra lentement dans la chambre et ferma la porte derrière lui. Il verrouilla la porte.

« Voulez-vous bien que je jette un coup d'œil? »

« A votre aise, Mike. » Dave essayait de rester froid, mais son sang tourbillonnait dans sa tête. Pourquoi cette photo avait-elle été envoyée chez lui et au quartier général de la police? Qui l'avait prise? Quand? Pourquoi lui faisait-on cela?Où était Clair?

« Montrez-moi le chemin, » dit Mulhavy.

Dave haussa les épaules, se retourna. Il aurait dû savoir ce que le détective ferait. Il sentit qu'on empoignait ses bras derrière son dos, entendit le déclic des menottes qui attachait ses poignets l'un à l'autre.

Il cria par-dessus son épaule : « Qu'est-ce que cela... un piège? »

Mulhavy eut un rire sans gaîté. « Ne soyez pas stupide, Stafford. Je ne prends jamais de risque avec les assassins. »

« Je ne suis pas un assassin. »

« Cela, » dit froidement Mulhavy, « c'est à voir. »

Ils traversèrent la maison, pièce par pièce; les durs yeux noirs du détective enregistrant chaque détail. Mulhavy s'arrêta dans la cuisine, son regard fouilla le jardinet. Mais le gazon n'avait pas été abîmé. Il se retourna soudain pour aboyer une question brutale au visage de Stafford.

« Où l'avez-vous caché? »

« Quoi? »

« Le corps. N'essayez pas de faire l'innocent, Stafford. Où avez-vous caché le corps de votre femme? »

« Je n'ai pas... »

« Pour qui me prenez-vous, Stafford, pour un fichu crétin? Vous avez tué votre femme, la nuit dernière, et vous avez caché le corps. Je veux savoir où. »

« Je suis en train de vous dire... »

Mulhavy frappa la bouche de Dave du revers de la main. Il savait se montrer, quand il le voulait, brutalement patient.

« Très bien, Stafford, » dit-il doucement. « Continuez votre petit jeu. Je jouerai le mien. Et quand j'aurai fini, vous serez emballé, tout prêt pour la chaise électrique! »

Ils descendirent au sous-sol, et Mulhavy se tourna vers une porte. « C'est votre chambre noire? »

Dave fit signe que oui.

La bouche pincée de Mulhavy exprimait une froideur amusée. « J'ai entendu dire que vous étiez photographe amateur. Moi aussi, mais cela, vous ne le saviez pas, n'est-il pas vrai? Voyons par ici, Stafford. »

Il alluma une lampe dans la chambre noire. C'était une petite chambre encombrée où Dave avait passé bien des heures de liberté avec ses plateaux et ses appareils. Tout était propre et bien rangé, toute l'installation bien en place.

Mulhavy passa son doigt dans l'appareil à développer les films, et le retira humide. Il lança à Dave un regard significatif.

« Vous auriez dû mieux sécher cet appareil la nuit dernière. »

« Je n'ai pas développé de négatif depuis un mois. »

Mulhavy haussa les épaules et se tourna vers l'agrandisseur. Il retira la pince qui maintenait le négatif pendant

qu'on l'agrandissait. Il sépara les deux plaques de métal et retira le négatif qui se trouvait dans l'agrandisseur. Il tint le rectangle de celluloïde devant la lumière, et, de l'endroit où il se trouvait, Dave put distinguer l'image du négatif. C'était le film sur lequel on avait pris la photo du crime.

Le regard de Mulhavy était glacé, sarcastique. « Maintenant, dites-moi que vous n'avez jamais vu ce négatif, » railla-t-il.

Il sembla à Dave qu'un filet se resserrait soudain autour de lui, étouffant sa respiration, faisant battre son cœur contre les parois de sa poitrine.

« Je n'ai jamais vu ce film avant que vous ne l'ayez retiré de l'agrandisseur. Vous devez me croire, Mulhavy! Quelqu'un me joue, et je ne sais pas pourquoi! »

« Ils disent tous cela, Stafford. »

« Mais c'est la vérité! J'aimais ma femme. Nous avions nos désaccords, mais je l'aimais. Je n'aurais pas pu tuer Clair! »

« Vous devriez savoir jouer mieux que ça, Stafford. Vous êtes journaliste, et vous parlez comme un vagabond quelconque. »

Il poussa Dave hors de la chambre noire, éteignit les lampes. Il le fit monter l'escalier et asseoir sur une chaise du salon. Il se pencha en avant, et sa voix se fit glacée, métallique.

« Je vous ferai exécuter, Stafford! Mettez cela sous votre bonnet, et retenez-le bien. Je vous emballerai et je vous livrerai à la maison des morts pour cet assassinat. »

Il se tourna vers la lampe et le réflecteur qu'il avait apportés de la chambre noire. Il mit le contact et envoya le jet de lumière blanche et brûlante dans les yeux de Dave.

« Maintenant parlez! »

L'éclat de la lumière blessait les yeux de Dave. Cela brûlait. Il essaya de détourner les yeux, mais Mulhavy le frappa au visage. Le détective retombait dans son ancienne manière de travailler. Il était rusé et brutal. C'était un policier en culotte de cuir qui battait les suspects pour les faire avouer.

C'étaient ces méthodes qui lui avaient coûté son grade de lieutenant, et il devait sa révocation aux articles de Dave dans les journaux.

« Vous vous êtes servi de votre journal pour me faire révoquer, et je n'ai pas pu lutter. Maintenant, je vous ai mis au pied du mur, Stafford. J'ai ma preuve, et j'aurai vos aveux. Où avez-vous caché le corps de votre femme? »

« Je ne l'ai pas tuée. » C'était tout ce que Dave pouvait dire. Sa bouche lui faisait mal, ses yeux lui faisaient mal, sa tête lui faisait mal. Il se sentait malade, il y avait du sang entre ses dents. Son corps était douloureux là où le poing du détective avait frappé. Mais les coups continuaient de pleuvoir. Et aussi ces mots, brutaux, pleins de pièges.

« N'essayez pas de me faire avaler que vous avez ramassé ce tisonnier seulement pour le remettre en place. Vous étiez ivre, mais pas exagérément. Vous avez assassiné votre femme, et vous serez exécuté. Vous vous êtes querellé avec elle hier soir. »

« Comment le savez-vous? »

« Tout le monde le sait chez nous. Phil Colby est arrivé hier soir et nous a raconté sa rencontre avec vous au Club de la Presse. Il croyait que c'était une blague. Mais ce n'était pas une blague. Vous lui avez raconté que vous vous étiez disputé avec votre femme et que vous lui aviez dit que vous voudriez qu'elle soit morte. Phil a trouvé cela drôle. Mais ce n'a pas été drôle pour votre femme. Et ce ne sera pas drôle pour vous. »

« Je ne l'ai pas tuée. J'essaie de vous expliquer... »

« Alors d'où avez-vous tout ce sang sur vos mains? »

« Du tisonnier, je vous l'ai dit. Je l'ai ramassé... »

« Et d'où venait le sang sur le tisonnier? »

« Je ne sais pas. »

« Si ce n'est pas vous qui avez pris cette photo, qui est-ce? »

« Je voudrais le savoir! » Dave passa sa langue sèche sur ses lèvres sèches. Il se sentait malade et endolori, mais il ne pouvait s'empêcher de songer à Clair.

Nous avons fêté notre premier anniversaire de mariage en retournant au bord du lac pour voir le cottage de notre lune de miel, mais il y avait eu un incendie, le cottage était détruit, et Clair pleura...

« Combien de temps vous a-t-il fallu pour développer et imprimer ce négatif? »

« Je vous ai dit que ce n'est pas moi qui ai pris cette photo. »

« Quelqu'un s'est servi de votre chambre noire la nuit dernière? »

« N'importe qui l'aurait pu. J'étais ivre. Je suis tombé endormi dès que j'ai touché mon lit. »

« *Je t'aime, chéri. Dave, quelquefois je t'aime tant que cela me fait mal.* »

Mulhavy enfonça le bout de ses doigts raides au creux de l'estomac de Dave. « Je veux la vérité. »

« Je vous ai dit la vérité. » Il se sentait malade. Il se demandait depuis combien de temps Mulhavy le battait. Une heure? Un an? Cela lui paraissait aussi long, car tout ce qu'il pouvait faire, c'était de rester là et de recevoir les coups. Recevoir ces coups transperçants qui faisaient mal mais ne laissaient pas de marques, recevoir dans les yeux l'éclat brûlant du flot de lumière, recevoir les mots obstinés, affolants, de Mulhavy.

« Vous avez assassiné votre femme, et je le prouverai, Stafford. »

« Non! »

« Vous êtes rentré la nuit dernière et vous avez assassiné votre femme au moyen du tisonnier. Vous avez mis votre camera en place et vous avez pris cette photo au moyen du mécanisme à retardement. Vous vous êtes cru habile en vous dénonçant vous-même. Vous vous êtes cru très habile! Vous avez fait les agrandissements dans votre chambre noire, et vous avez envoyé une épreuve à la police, pour une raison que vous avez crue excellente. Vous n'avez oublié qu'une chose — aucun assassin de l'extérieur n'aurait envoyé en même temps une photo à vous et à nous.

« La plupart des meurtriers prennent la fuite devant leur crime, mais votre plan était de vous y plonger. Vous vouliez que tous les témoignages fussent si clairement dirigés contre vous et si faciles à découvrir, que nous soyons obligés de croire que vous étiez victime d'une conspiration. Un homme aussi intelligent que vous ne commettrait pas de crime sans essayer de s'enfuir ou de se procurer un alibi. C'est ce que vous vouliez nous faire croire. Peut-être les autres policiers le croiront-ils, mais non Mike Mulhavy! N'essayez pas de vous détourner, Stafford; levez la tête, sacrénom! Je veux que vous regardiez ceci en face. Je trouverai l'endroit où vous avez caché le corps de votre femme. Peu importe dans combien de temps. Je vous chargerai de ce crime. »

C'est tout ce qu'entendit Dave Stafford...

Sa tête lui faisait mal, et même ses dents lui faisaient mal, et sa bouche était pleine de la saveur âcre du sang. Mulhavy était parti, mais Dave n'en éprouva ni surprise ni espoir. C'était bien dans la méthode de Mulhavy, d'inspirer au suspect une terreur mortelle, puis de le laisser seul. Si'l essayait de quitter la ville, ce serait un témoignage de plus contre lui.

Mulhavy était actif, et il était cruel. Quand il entreprenait de charger d'un crime un homme dont la culpabilité lui paraissait certaine, le détective ne se laissait arrêter par rien. Il était infatigable, inexorable. Et on se disait, au quartier général de la police, que Mulhavy avait plus d'une fois rassemblé les témoignages nécessaires pour condamner un meurtrier. Cependant le policier était incontestablement honnête, il était impossible de le corrompre.

Mais Mulhavy n'était qu'un homme, et Dave se sentait glacé d'angoisse. Mulhavy était un homme, et il avait ses parti-pris, même s'il refusait de l'avouer. C'était là la cause du danger qui menaçait Dave. Mulhavy le haïssait, car il avait un jour mené une campagne de presse pour forcer le détective à abandonner ses méthodes du policier en culotte de cuir. Il emploierait tous ses moyens et toute son habileté pour charger Stafford de ce crime. Ce serait une occasion

pour Mulhavy de prouver une fois pour toutes que, quand il s'agissait de condamner un meurtrier, la fin justifiait les moyens.

Dave se leva, alla à la salle de bain, et lava le sang séché de sa bouche. Il se regarda dans la glace, mais les coups de Mulhavy n'avaient pas laissé de marques. Mulhavy était trop habile pour cela.

Dave retourna au salon, comme un homme livré à son inquiétude et à sa crainte. Il lui paraissait incroyable que sa femme, sa Clair, pût être morte.

Hier matin, je l'ai embrassée avant de partir travailler. Je lui ai dit : « J'ai eu une chance qui n'était pas la mienne quand je t'ai trouvée. Tu es épatante, chérie. » Et hier soir, nous nous sommes disputés.

Il ramassa la photographie et regarda l'image du crime. Oui, c'était bien Clair. Il la reconnaissait. Le bras droit de la femme de la photo était nu jusqu'à l'épaule, et là, sombre et distincte, on voyait la tache de naissance en forme de fraise. Cela seul suffisait à Dave Stafford comme identification.

Il aurait voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Tout en lui n'était qu'une plaie vive, desséchée. Il se répétait inlassablement : « Même ivre comme je l'étais, je n'aurais pas pu tuer Clair sans m'en souvenir. Quelqu'un d'autre l'a tuée. Quelqu'un a assassiné Clair et m'a attiré dans ce piège. Il faut que je réfléchisse. Il *faut* que je trouve qui l'a fait! »

Il examina l'enveloppe qui avait contenu la photo, mais elle ne lui apprit rien. Elle avait été expédiée comme lettre recommandée, de la ville même, et elle ne portait que son nom et son adresse en caractères d'imprimerie. Et une idée le traversa soudain, avec une certitude menaçante : si l'accusation était suffisamment poussée, Mike Mulhavy prouverait que l'adresse avait été écrite avec l'encre et la plume de Dave. Dans l'esprit de Mulhavy, ce serait une preuve de plus que Dave avait essayé de faire croire qu'on avait comploté de le charger du crime.

Cette photo avait quelque chose de particulier qui tour-

mentait Dave. Il était plus habile en photographie que l'amateur moyen, et cependant il ne pouvait distinguer une faute bien déterminée dans cette photo. La pose avait été dictée par le sombre dessein du photographe, qui était d'inculper Dave Stafford dans une accusation d'assassinat. L'objectif était clair et bien distinct sur la photo. Celui qui avait manœuvré le déclencheur, conclut Dave, devait se tenir près de la salle à manger, et avait disposé son appareil de manière à prendre tout le mur devant lequel se tenait Dave quand il était entré dans la maison la veille au soir.

« Cependant il faisait noir quand je suis entré! » se dit-il. « J'étais saoul, mais je m'en souviens bien! »

Une photographie faite dans une chambre complètement obscure? Un instantané pris sans aucune lumière visible?

Dave se pencha encore sur la photo, notant les détails du mobilier de la chambre et les examinant à l'aide de son expérience de photographe. Le vase sur la table était rose, mais il n'avait pas sur la photo le ton gris neutre qu'il aurait dû avoir. Il était parfaitement blanc. L'eau de la marine suspendue au-dessus de la radio était noire sur la photo. La tache de fraise, à l'épaule de Clair, ressortait sombre et éclatante sur une peau d'une transparence peu naturelle. Cependant les ongles de la femme, qui auraient dû normalement avoir la même couleur que la tache de naissance, étaient tout à fait incolores.

Dave examina sa propre image, et il comprit. Il s'était rasé avant de quitter la maison la veille au soir, cependant une barbe sombre colorait son menton sur la photo. C'était bien cela.

L'infra-rouge!

C'était la clé de tout ce que Dave avait besoin de savoir au sujet de la photo. L'assassin photographe, quel qu'il fût, avait employé une ampoule et un film d'occultation pour prendre cette maudite photo. Il s'était servi d'un film sensible aux rayons infra-rouges, une ampoule enveloppée qui ne laissait passer aucune lumière visible quand elle projetait ses rayons infra-rouges pour prendre une photo. Des

rayons infra-rouges rendaient visibles les poils de barbe cachés sous la peau, reproduisaient les bleus en noir opaque et pâlissaient les rouges jusqu'au blanc.

L'excitation envahit Dave. Il décrocha le récepteur du téléphone, transmit le numéro du quartier général de la police et demanda à parler à Mike Mulhavy.

« Qui? »

« Mike Mulhavy, et vite! »

Puis la peur reprit Dave Stafford, et il raccrocha. Cela ne servirait à rien de raconter sa découverte à Mulhavy. Mulhavy prétendait lui aussi s'y connaître en photographie. S'il n'avait pas déjà remarqué que cette photo avait été faite aux rayons infra-rouges, il ne serait pas long à le deviner. Et il soutiendrait seulement que Dave avait employé ce moyen pour bâtir un complot criminel contre lui-même.

L'ironie de la situation blessait et étourdissait Dave Stafford, il avait résolu un des problèmes de cet assassinat — un assassinat dont il voulait trouver le coupable surtout à cause de Clair — mais cela ne l'aidait pas à rester libre pour terminer sa tâche. Et il n'avait personne à qui demander assistance.

L'atmosphère de cette chambre, remplie des souvenirs de la vie commune de Dave et de Clair, commença à lui peser. Ils avaient passé là des soirées calmes et douces, ils avaient ri et quelquefois ils avaient dansé au son de la radio et c'est là que Clair était morte.

Il prit son chapeau et sortit, verrouillant soigneusement la porte derrière lui, comme il avait l'habitude de le faire quand Clair n'était pas à la maison. Il se mit à marcher, tâchant de se forcer à réfléchir pour savoir qui pouvait avoir souhaité la mort de Clair. Il ne lui connaissait pas d'ennemis. Le vol ne pouvait pas être le motif du crime. Ses ennemis à lui, alors?

Comme polémiste, il s'était fait des ennemis, mais il n'y en avait pas qu'il considérât comme capables de meurtres. Mike Mulhavy le haïssait, mais de la haine loyale d'un policier qui croyait que c'était une injustice de l'avoir obligé à adoucir ses méthodes.

Il y avait l'agent de change dont Dave avait parlé dans son journal comme d'un escroc. Cet homme était toujours en prison, mais peut-être un de ses parents ou de ses amis était-il l'auteur du crime? C'était peu probable.

Il y avait Georges Maston, directeur du Service des Travaux Publics de la ville. Maston avait la capacité de certains politiciens de s'enrichir d'une manière rapide et douteuse. Il briguait, comme beaucoup d'individus de son espèce, les votes des petites gens, et, une fois élu, se servait de son mandat pour emplir sa bourse.

Dave avait combattu la réélection de Maston, et s'était attiré la haine de cet homme. Maston était sans doute capable de combattre l'opposition par des ruses, des menaces et son influence politique, mais l'assassinat n'était pas son genre. Quant aux autres...

Il tournait le coin de la rue en direction de l'arrêt de l'autobus quand il entendit une voix qui l'appelait :

« Hé, monsieur! »

Il fit halte, se retourna. Un petit garçon aux cheveux filasse accourait vers lui, les yeux brillants.

« Etes-vous Mr. Stafford, monsieur? »

Le gamin s'arrêta, ricana. « J'ai ici quelque chose que vous avez perdu. Le voilà. » Il tendit la main.« Il est mis dessus qu'on reçoit une récompense si on le rapporte quand c'est perdu. »

C'était un bâton de rouge à lèvres, et sur l'étui de plastique on avait gravé ces mots : « Rapporter à D. Stafford, 67, place Winthrop. Récompense. »

« Il est mis que vous donnerez une récompense, » dit le gamin avec vivacité.

Dave ouvrit l'étui : la cire n'était pas rouge, mais d'un brun foncé. Cela faisait partie du maquillage utilisé pour faire des portraits aux rayons infra-rouges, et servait à donner aux lèvres une couleur naturelle. C'était de cela qu'on s'était servi pour donner à la tache de naissance, sur l'épaule de Clair, une couleur naturelle, de manière à ce que l'identification du corps fût incontestable.

« Ce n'était pas une blague, cette récompense, n'est-ce pas, monsieur? »

Dave dit sombrement : « Ce n'était pas une blague. » Mais il n'avait jamais acheté ce bâton de rouge, et ne l'avait jamais vu auparavant. Il tendit un dollar au gamin.

« Où as-tu trouvé ça, petit? »

« Dans l'allée derrière votre maison. Je ne l'ai d'ailleurs pas exactement trouvé. Je jouais avec Ronny et Judy, quand un monsieur est passé et l'a trouvé. Il me l'a donné et m'a dit que je pouvais garder l'argent si je vous le rapportais. » Soudain le gamin eut l'air alarmé. « Seulement je ne devais pas vous dire ça. »

« Quoi? »

Le gamin serra étroitement son dollar. « Le monsieur m'a dit de ne pas vous en parler. Il a dit que vous ne me donneriez peut-être pas la récompense. Vous n'allez pas me la reprendre, monsieur? »

« Je ne vais pas te la reprendre, petit. Comment était ce monsieur? »

« Il était plutôt grand. »

« Quelle grandeur? »

« A peu près aussi grand que vous, je crois. Il avait un costume bleu, je crois, ou peut-être bien noir. »

Mulhavy! Cette idée transperça Dave, froide et aiguë comme un poignard. Ceci devait constituer une partie des preuves que Mulhavy accumulait contre Dave!

« Et je crois bien qu'il fumait la pipe. »

Mulhavy était exclusivement un fumeur de pipe.

Le soleil du matin était déjà haut, et la chaleur venant du trottoir baignait Dave Stafford. Dave descendit de l'autobus au Rond-Point du Monument et, de l'autre côté de la rue se dressait l'imposant mémorial gris érigé en l'honneur des morts de la Guerre Civile d'Indiana. L'eau qui jaillissait dans les bassins jumeaux du monument était verdâtre et pure. Elle paraissait fraîche, mais la journée était chaude. Un marin en permission s'accoudait au parapet, parlant à une jeune fille qui, d'une manière étrange et douloureuse,

fit penser Dave à Clair. Ni le marin ni la jeune fille ne virent Dave s'approcher.

Le marin dit : « Un type a beaucoup de temps pour songer, quand il est là-bas au large. »

« Une fille qui attend à la maison songe aussi beaucoup, Bill. »

« Je songeais — c'est à dire, il arrive parfois qu'un type songe que s'il avait quelqu'un pour l'attendre à la maison, une femme — que si vous vouliez m'épouser... »

La jeune fille dit : « Je voudrais... je veux bien, Bill, oui! »

Dave passa à côté d'eux et continua son chemin. Ces deux-là vivaient dans leur monde de vie et d'espoir, et il était dans son monde à lui d'anxiété et de deuil — de crime sans raison et sans réponse.

Il marchait lentement. Il regarda derrière lui, se disant que ce serait bien de Mike Mulhavy de le faire filer. Mais il ne remarqua personne qui le suivait. Il quitta le Rond-Point, prit la rue Penn et entra dans le magasin d'articles photographiques. C'était le plus grand magasin de ce genre dans la ville, et le mieux achalandé. Ken Stratton, qui tenait le magasin s'approcha du comptoir.

« Bonjour Mr. Stafford. »

Ce Stratton était un homme de haute taille, et une étrange et amicale lueur d'amusement secret brillait dans ses yeux ronds. Sauf cette nuance de gaieté dans les yeux, Stratton était grave. Dave le sentit plutôt qu'il ne le vit, et cela le tracassa sans raison. On eût dit que l'homme derrière le comptoir se doutait de quelque chose — qu'il s'attendait presque à ce que Dave vînt lui poser cette question.

Stratton hocha la tête.« Bien sûr, Mr. Stafford. Cela fait partie du maquillage pour l'infra-rouge. Nous sommes les seuls dans la ville à en vendre. Vous devriez savoir cela. »

Dave Stafford fut surpris : « Moi? »

« Bien sûr. »

C'était plus que Dave ne pouvait comprendre. Mais enfin il fréquentait ce magasin, comme tous les autres amateurs, et peut-être le gérant pensait-il que Dave devait avoir remarqué son stock d'accessoires pour l'infra-rouge.

Dave dit : « Ecoutez, c'est important pour moi. Il faut que je sache qui a acheté ce bâton de rouge. »

« Ne le savez-vous pas? »

« Que diable, Ken, cessez de vous moquer de moi! Comment pourrais-je le savoir? »

« Je ne me moque pas, » dit Stratton. « C'est *vous* qui avez acheté ce bâton de rouge! »

Un frisson parcourut le dos de Dave. « Allons donc... »

« Votre nom est gravé dessus, » remarqua Stratton.

« Je le sais! Mais ce n'est pas moi qui l'ai inscrit là. Je n'ai jamais vu ce bâton de rouge! »

« Vous êtes venu il y a une semaine et vous l'avez acheté, » dit fermement Stratton. « Et vous avez acheté une demi-douzaine d'ampoules occultées. Nous ne vendons pas beaucoup ce genre d'articles, c'est pourquoi je m'en souviens exactement. »

« Vous êtes fou! »

« Vous disiez que vous vouliez prendre quelques instantanés à l'infra-rouge. De votre femme, je crois. Que vous vouliez lui faire une blague, ou quelque chose comme ça. Je ne suis pas fou, Mr. Stafford. »

Dave resta bouche bée devant cet homme. Il se sentait glacé intérieurement, et il avait peur. « Alors c'est *moi* qui le suis, » dit-il d'une voix rauque. Il était plus effrayé qu'il ne l'avait été de sa vie.

Il alla jusqu'au terminus, et regarda les autobus se remplir et partir pour les villes voisines. Il ne savait pas depuis combien de temps il était là, ni comment il y était arrivé.

Et il n'avait aucune raison d'être là. Il avait marché, poussé sans relâche par une panique qui écrasait son jugement, et soudain il s'était trouvé là au terminus. Un besoin inconscient de fuir, peut-être...

Il se mit à réfléchir à cette question, qui le conduisit bientôt à s'en poser d'autres. Est-ce que sa peur provenait de sa culpabilité, d'un assassinat qu'il aurait commis et dont il ne pouvait pas se souvenir?

Il avait dit bouillant de colère : « Clair, si quelque chose t'arrivait, je ne pourrais pas le regretter beaucoup. »

Il n'avait pas pensé cela en réalité. Il avait travaillé dur ce jour-là et il s'était senti irrité, et Clair avait été furieuse contre lui et lui contre elle. Elle avait toujours été plus habile que lui pour discuter. Il avait dit cela parce qu'il était sur la défensive et qu'il le savait. Il avait seulement voulu la blesser.

Mais ce qu'il avait dit avait peut-être pris racine dans quelque coin sombre de son esprit, pour se donner ensuite libre cours dans un accès de fureur insensé et meurtrier, pendant qu'il était ivre? Pouvait-il l'avoir assassinée?

C'était, il le savait, psychologiquement possible. Mais des choses pareilles n'arrivent qu'aux *autres*, pas à David Stafford. Cependant il y avait cette photo, dont Mike Mulhavy prétendait que c'était Dave qui l'avait prise. Et l'appareil à développer les films, dans sa chambre noir, venait d'être employé, le négatif du film se trouvait dans son agrandisseur. Et le gérant du magasin d'articles photographiques prétendait que Dave avait fait emplette d'accessoires pour infra-rouge, et Dave ne se souvenait ni de les avoir achetés ni de s'en être servi!

Une pensée rapide et effrayante traversa Dave : *Peut-être* que je suis *fou!*

Il se retourna, et ce fut comme si quelque force obscure lui avait permis de distinguer, au milieu de la foule des passants, un seul homme : Mike Mulhavy. Le détective se tenait assez loin du terminus et, comme Dave s'approchait de lui, il vit que l'autre avait toujours son même sourire froid et implacable.

Mulhavy dit : « Pourquoi avez-vous changé d'idée et n'êtes-vous pas parti? »

Dave secoua la tête: « Je n'avais pas l'intention de partir. »

Le regard et la voix du détective étaient pleins d'une colère déçue : « Je vous observe depuis cinq minutes, Stafford, depuis que vous êtes ici. Vous êtes venu pour essayer de quitter la ville, mais vous n'avez pas pu décider quel autobus prendre. Vous êtes venu ici parce que vous êtes coupa-

ble du meurtre de votre femme. Vous le savez et je le sais. Vous n'avez pas cru que je vous perdrais de vue, n'est-ce pas? »

« Je vous dis que je ne l'ai pas tuée, Mulhavy. »

« Où avez-vous caché son corps? »

« Je n'ai pas tué Clair, je vous l'ai dit. »

« Vous aviez l'intention de vous sauver. C'est pour cela que vous êtes venu ici. Vous aviez peur, et cela se voyait. Vous n'êtes pas le premier assassin à qui je vois perdre la tête. »

Dave dit durement : « Si vous êtes si sûr que je suis coupable, pourquoi ne m'arrêtez-vous pas? »

Mulhavy eut un sourire patient, sans gaieté. « Chaque chose en son temps, Stafford. Quand je vous arrêterai, vous serez mûr pour la chaise électrique. Si je vous arrête maintenant, vous avez assez de ressources pour être libéré en moins de rien. Mais croyez-moi, je rassemble les preuves qu'il me faut contre vous. »

« Lesquelles? » demanda Dave. « Quelles preuves avez-vous contre moi? »

Mulhavy haussa les épaules.

« Vous n'en avez aucune, et vous le savez! » éclata Dave. « Tant que vous ne saurez pas qui a pris cette photo, elle ne constitue pas une charge. Laissez-moi vous raconter une chose, Mulhavy. Pendant un moment, tandis que je regardais partir les autobus, je me suis dit que peut-être *j'avais* tué ma femme. Tous ces événements m'ont presque fait perdre la raison. J'aurais pu essayer de quitter la ville sans savoir exactement pourquoi, j'ai été si troublé pendant un moment. Mais je ne l'ai pas fait. Et c'est grâce à vous. »

Les yeux de Mulhavy se plissèrent : « A moi? »

« A vous! » lança Dave. « Vous avez manqué votre but à ce moment, Mulhavy. Vous m'avez suivi de trop près. Je vous ai vu ici, et c'est ce qui m'a remis d'aplomb. Je vous avais oublié, vous et vos méthodes. Maintenant je sais que je n'ai pas tué Clair. Je ne peux pas le prouver, mais je le sais... parce que *vous* le savez.

« Quelqu'un — et je ne sais pas qui — m'a joué en prenant cette photo. Mais tout le reste est de votre invention. Vous croyez que c'est moi qui l'ai prise. Vous avez essayé de me faire avouer en me battant. Et maintenant vous essayez de me tromper au moyen de fausses charges de votre façon. »

Mulhavy cracha.

« Vous êtes allé dans ce magasin avant moi. Vous avez dit à Ken Stratton de me dire que j'avais acheté des accessoires pour prendre des photos infra-rouges. Vous avez essayé de me terrifier au point que je prenne la fuite. »

Il n'y avait aucune expression, ni d'acquiescement, ni de dénégation, sur le visage dur de Mulhavy.

Dave tira le bâton de rouge de sa poche. « Vous avez même donné à ce gosse ce bâton de rouge pour photo infra-rouges, rien que pour me pousser à entrer dans le magasin de Stratton. »

Mulhavy prit le bâton de rouge de la main de Dave. Une expression surprise et perplexe passa comme une ombre sur son visage, puis disparut.

« C'est donc cela que j'ai fait, vraiment? » grommela-t-il. Il lança à Dave un long regard aigu. « Ou bien vous êtes un sot, ou bien vous êtes rudement malin, Stafford. Quand je découvrirai ce qui en est, vous serez tout prêt pour la chaise électrique. Et n'essayez pas de quitter la ville, mon vieux. Vous n'iriez pas très loin. »

Dans le dépôt de son magasin d'articles photographiques, Ken Stratton se montra plein d'humilité, et ses yeux avaient perdu leur éclat d'attente joyeuse.

Il dit : « Je regrette énormément, Mr. Stafford. C'était l'idée de Mike Mulhavy. Il a dit que si je vous disais que vous aviez acheté ce produit pour photos infra-rouges, ce serait une bonne blague. Mais après votre départ, j'ai fait mes réflexions là-dessus. »

« Un assassinat n'est pas une blague, » lui expliqua Dave.

Les yeux de Stratton s'élargirent, épouvantés. « Assass... » suffoqua-t-il.

Dave demanda : « Qui a acheté ces accessoires pour photos infra-rouges? »

Mais il ne put contenir l'effroi et la curiosité qui s'étaient emparés du gérant. Dave Stafford était à bout de patience. Il avait été harcelé par les coups de Mike Mulhavy, et, aussi par ses propres doutes et craintes. A présent il était au pied du mur, et il se défendait. Il appuya sa main ouverte sur la poitrine de Stratton, et repoussa l'homme contre une caisse d'emballage.

Il dit sauvagement : « Voyez-vous, Ken, vous pouvez ménager votre curiosité jusqu'au moment où les journaux de midi sortiront. Je vous ai posé une question, et je veux connaître la réponse. Qui a acheté ce produit pour l'infra-rouge? »

Stratton répondit sans hésiter : « George Maston. »

« *Comment?* » Dave eut un choc. « En êtes-vous sûr? »

Le gérant fit signe que oui.

« Mais Maston est un politicien! Il est politicien de la tête aux pieds. C'est son dada et son métier. J'ai étudié son histoire, et je le connais. Il ne reconnaîtrait pas le déclencheur de l'objectif, s'il est question de photographie! »

« C'est possible, » dit Stratton. « Mais je lis vos articles, Mr. Stafford. Vous y avez attaqué Georges Maston, et j'ai reconnu son nom quand il m'a téléphoné au sujet des produits pour l'infra-rouge. »

Dave saisit le bras de l'homme. « Vous dites qu'il n'est pas venu les chercher? »

« Pas lui-même. Il les a commandés par téléphone, et il a envoyé une jeune fille pour les prendre. »

« Sa secrétaire? »

« Je ne sais pas. C'était une simple visiteuse. » Stratton agita les mains. « Elle m'a payé avec un chèque de Maston, le montant exact. Il y a dix jours de cela, et le chèque a été accepté. Donc il était bien de Georges Maston! »

« Mais qui était cette fille? » demanda Dave avec violence. « Comment était-elle, sa taille, son poids, ses cheveux? »

« Environ cinq pieds, j'imagine. Je l'ai remarqué, car je me suis dit qu'elle devait peser environ cent dix-huit livres. Cheveux blonds foncés — une robe bleue — de jolies jambes. Je ne l'ai jamais vue auparavant ni depuis. »

Dave poussa un grognement. D'après cette description cette femme aurait pu, il le savait, être sa propre femme.

Il demanda avec lassitude : « Vous avez raconté tout cela à Mulhavy? »

Stratton hocha la tête. « Certainement. Il m'a demandé si vous aviez acheté des produits pour l'infra-rouge, et je lui ai dit que non. »

Un soupçon traversa l'esprit de Dave. « Mulhavy n'a pas acheté le bâton de rouge que je vous ai montré? »

Le gérant secoua la tête : « Il n'a rien acheté. »

En ce cas, constata Dave, quelqu'un d'autre avait déposé ce bâton de rouge près de sa maison, pour qu'on le trouvât. Cependant la description du gamin ne s'appliquait pas à Georges Maston.

Dave se détourna lentement pour partir.

Le gérant lui saisit le bras. « Il y a une chose que j'ai oublié de dire à Mike Mulhavy. Quand cette femme a ouvert son sac pour en tirer le chèque de Maston, j'ai pu lire une partie de son adresse sur son carnet. C'était le deux cent dix et quelque chose de l'avenue Centrale. Cela peut-il vous être utile, Mr. Stafford? »

C'était un quartier inconnu, fait de hautes maisons de briques, à appartements multiples. Dave s'informa à l'épicerie et au restaurant de l'endroit, mais sans succès. Il essaya la droguerie du coin, interrogea un commis.

Il répéta la description que Stratton lui avait faite. « Cette demoiselle a répondu à mon annonce pour un emploi de sténographe. J'ai décidé de l'engager, mais j'ai égaré son nom. Je me rappelle que l'adresse était dans ces environs. »

Le commis de la droguerie fronça les sourcils. « Ça pourrait être Mrs. Collings. Seulement elle travaille dans un service de défense, et elle a dit un jour qu'elle n'accepterait pas d'autre situation jusqu'à ce que son mari revienne de la guerre. » Soudain il fit claquer ses doigts. « Si c'était June Harvey? »

Dave se frotta pensivement le menton. « Le nom me dit quelque chose... »

Le commis de la droguerie dit : « Elle est la seule dans le quartier qui réponde à votre description. Elle habite aux Appartements Carmon, n. 32. Je fournis du cake là-haut... »

L'appartement était situé très haut, et Dave trouva le numéro 32 à mi-chemin d'un hall faiblement éclairé. Il frappa à la porte; pas de réponse. Il attendit. Un homme qui flânait au bout du hall sortit lentement de la pénombre.

Dave frappa de nouveau à la porte. L'homme dans le hall se rapprocha; il était petit et trapu et avait une démarche étrangement légère. Il s'arrêta et regarda Dave de ses petits yeux profondément enfoncés. Il avait une entaille au nez, des cicatrices autour des yeux, et son oreille droite avait été mutilée dans quelque rixe.

« Vous cherchez June? » Il avait une voix rauque et chuchotante, étrangement hostile .

Dave fit signe que oui. Il éprouvait une bizarre sensation de froid au creux de l'estomac.

« June n'ouvre pas sa porte, aujourd'hui, » dit l'homme. « Je vais vous faire entrer. »

Dave fronça les sourcils. Il n'aimait pas la façon dont cet homme le surveillait. Il y avait là quelque chose de personnel, une menace, un danger.

Il dit d'un air incertain : « Je peux revenir tout à l'heure. »

« June ne dira rien, » chuchota l'homme. Il fit tourner une clé dans la serrure. Il ouvrit la porte. « Elle ne dira rien, Monsieur. Entrez, je vous prie. »

C'était, se dit Dave, plus une menace qu'une invite. Il ne pouvait en comprendre la raison, mais cette menace était là, froide et incontestable. Il hésita, mais seulement le temps de lire un avertissement dans les yeux fixes de l'homme. Cet homme voulait que Dave entrât. C'était un ancien lutteur et il pouvait, si c'était nécessaire, faire entrer Dave de force dans l'appartement.

« Merci, » murmura Dave. Il passa le seuil, fit lentement deux pas, et s'arrêta.

Le corps gisait sur le plancher, étendu sur le flanc, un

bras jeté en travers de la figure, tout à fait immobile. Dave comprit que la femme était morte.

L'homme derrière lui dit : « La voilà. Vous avez dit que vous vouliez voir June. »

Dave ne dit rien. Il ne bougea pas. Il resta là, fixant des yeux le corps et remarquant combien cette femme ressemblait à sa Clair. La femme portait une robe blanche avec un dessin imprimé de fleurs roses, exactement pareille à celle que Clair avait achetée quelques jours auparavant. Ses cheveux étaient légèrement plus foncés que ceux de Clair, et la forme du visage que Dave pouvait voir sous le bras raidi était également différente de celle de sa femme.

L'homme empoigna Dave par l'épaule et le fit pivoter avec une violence subite. Il dit brutalement : « Je vous avais prévenu de ne plus chercher à voir June! »

Et il brandit son poing.

Dave tomba sous ce coup sec comme un coup de massue. Ses côtes lui faisaient mal là où le poing de l'homme les avait touchées, et il avait la respiration coupée. Mais l'homme ne lui permit pas de rester étendu.

Il remit Dave debout d'une secousse et lui dit d'une voix rude et hargneuse :

« Je vous avais prévenu de cesser de tourner autour de mon amie! »

Cet homme était fou d'amertume et de haine. Il lâcha Dave et le frappa de nouveau du poing gauche, puis du droit. Dave vacilla et tomba. Il roula sur lui-même et se força à s'asseoir. Il avait la nausée et pensait : « *Cet homme va me tuer!* »

Il essayait de dire : « Je n'ai jamais vu cette femme avant aujourd'hui! » Mais il avait la respiration coupée, et les forces lui manquèrent pour jeter ces mots à l'homme à la figure couturée.

Il sentit qu'on le remettait sur ses pieds et qu'on le poussait contre le mur. Il essaya de frapper, instinctivement et à l'aveuglette, mais il ne parvint même pas à toucher l'homme. Il regarda les poings de l'homme qui s'élevaient de

nouveau, durs, blanchis aux articulations, semblables à des masses qui pouvaient blesser et briser. Des poings qui pouvaient abattre la vie d'un homme. La lutteur possédait la force de ses épaules musclées, il possédait l'art de se battre. La volonté de tuer luisait dans ses petits yeux brûlants.

Dave glissa sur le côté, frôlant le mur de son dos. Il s'efforça de s'écarter du mur mais il ne le pouvait pas. Il ne pouvait pas échapper.

Un coup le frappa derrière l'oreille, paralysant ses mouvements. A travers le brouillard rouge qui obscurcissait sa vue, il distingua l'homme qui s'approchait tout près. De tout son poids et avec une force cruelle, l'homme courba Dave sur le dossier d'une chaise, jusqu'à ce que les muscles de son estomac fussent tendus à se rompre. Il entendit la voix basse et chevrotante de haine :

« Vous avez tué mon amie, et maintenant je vais vous tuer! » Le visage de l'homme était rouge sombre, ses yeux féroces, et son poing se leva et resta suspendu au-dessus des muscles tendus de Dave. « Quand je frapperai, par le diable, je vous ferai éclater le ventre! »

Une autre voix, si basse et si lointaine pour l'esprit étourdi de Dave, qu'il douta de sa réalité, dit: « Ne faites pas cela! ».

Mais le poing du lutteur ne se desserra pas.

La voix se fit plus sévère : « Ne faites pas cela, je vous dis! Je n'aimerais pas devoir tirer sur vous! »

Le poing serré disparut du champ de la vision de Dave, et l'étau qui maintenait son dos tendu se relâcha. Il essaya de se redresser, mais il ne le put. Il glissa sur le sol et resta assis, regardant d'un air sombre Mike Mulhavy sur le seuil de la porte.

Le détective entra dans la chambre, un revolver à la main. C'était bizarre, se dit Dave, que Mulhavy n'ait jeté qu'un regard furtif sur le corps de la femme. Son visage n'exprimait aucune surprise. On eût presque dit que Mulhavy s'attendait à trouver la mort dans cette chambre.

Phil Colby entra à la suite de Mulhavy. Comme c'était son métier de recueillir les nouvelles de crime et de faire les

photos, Colby avait son appareil. Il aperçut Dave Stafford et, après, un moment de surprise, il affecta une indifférence froide et étrange.

Mike Mulhavy dit : « Vous n'êtes pas blessé, Stafford? »

Dave hocha la tête. « J'ai l'impression d'avoir été heurté par un tank. » Il essaya de sonder le regard de Mulhavy, mais les yeux de cet homme étaient impénétrables. Cependant, ils ne paraissaient pas aussi hostiles, aussi inexorablement accusateurs qu'auparavant. Mulhavy se taisait, attendant des éclaircissements.

Dave lui raconta son second entretien avec le gérant du magasin d'articles photographiques, et le renseignement qui l'avait guidé jusqu'à l'appartement de la morte.

Dave désigna le lutteur. « Ce type attendait dans le hall quand j'ai frappé à la porte, mais je ne l'avais jamais vu auparavant. Il prétend qu'il était l'amant de June Harvey. Il m'a fait entrer et » — il hésita — « elle était là, morte. C'est la première fois que je la voyais, mais je n'ai pas pu en convaincre cet homme. »

L'ancien lutteur regardait Phil Colby avec un intérêt sombre. Il dit amèrement : « Par l'enfer, ce n'était pas ce type-là! C'était vous qui tourniez autour de mon amie! Il faisait noir le soir où je vous ai surpris avec June... »

Phil Colby haussa les épaules.

Mike Mulhavy dit sèchement : « Si vous voulez des photos d'ici pour votre journal, Stafford, vous feriez bien de les prendre vous-même. Je ne crois pas que Colby travaillera encore pour votre papier. C'est lui qui a aidé à vous mettre dans ce pétrin. »

Dave se remit lentement debout. Il aurait voulu que quelqu'un jette un drap sur le corps qui gisait là. Il aurait aimé rappeler le jour précédent, et les centaines de jours où il avait eu la voix de Clair, le rire de Clair, la présence proche et tiède de Clair.

Il regarda Phil Colby, et celui-ci railla : « Vous avez dit

à votre femme que vous voudriez qu'elle soit morte, et Georges Maston m'a dit qu'il voulait tuer votre chronique. J'ai cru que c'était une occasion. »

Ainsi, pensa Dave, *Colby avait construit ce complot de meurtre avec Maston!* Ce fut un choc pour lui. A ce que savait Dave, il n'y avait guère d'amitié entre Colby et le politicien, depuis que le fils de Maston avait perdu une grosse somme, en faveur de Colby. A combien se montait cette dette? Dix mille dollars, avait prétendu Colby, et Maston avait refusé de payer les pertes de son fils.

Mike Mulhavy disait : « Il y a une heure, Stafford, je croyais encore que vous étiez soit très malin, soit sacrément idiot de prétendre qu'on vous avait joué. Mais quand vous m'avez montré ce bâton de maquillage pour l'infra-rouge, à la station d'autobus, je me suis souvenu que le gérant du magasin m'avait dit en avoir vendu à George Maston. Je vous accordai le bénéfice du doute et suivis cette piste.

» Quand j'arrivai chez Maston, il était aussi fou qu'un horticulteur qui a trouvé des fourmis dans ses plants. Il ouvrit la porte, me reconnut, et hurla qu'il n'avait pas eu l'intention de la tuer. Je ne savais même pas de quoi il parlait. Puis il me frappa, et se sauva à l'étage. Avant que je pusse le rejoindre, il prit un revolver dans sa chambre et se tira une balle. Avant de mourir, il a tout avoué. C'est Colby ici présent qui a donné à Maston l'idée de vous charger d'un meurtre simulé. »

« Simulé? » Dave regarda le détective. Un espoir montait soudain en lui, et une crainte profonde que cet espoir ne fût vain. « Vous voulez dire... vous voulez dire que Clair... »

« Elle va très bien. Elle doit être rentrée à la maison maintenant. Elle était chez Maston, ligotée et un bandeau sur les yeux. Tout ce qu'il voulait, c'était vous mettre en difficulté jusqu'à ce qu'il fût réélu aux élections de la semaine prochaine. »

Un soulagement profond, inexprimable, s'empara de Dave Stafford. Il aurait voulu pleurer et rire en même temps. Il voulait rentrer à la maison pour embrasser Clair, et il vou-

lait, quand il aurait son congé, repeindre la cuisine comme jamais cuisine ne fut peinte.

Mulhavy dit : « Colby a mijoté ce plan et l'a vendu à Maston. Il a équipé son appareil pour pouvoir prendre des photos à l'infra-rouge dans l'obscurité complète, et il a dit à Maston ce qu'il avait à faire. Ils ont engagé cette June Harvey; elle a un casier judiciaire long d'une aune pour entôlage — et ils lui ont fait mettre une robe de votre femme pour faire la morte sur le plancher.

« D'après Maston, il s'est procuré un peu de sang chez le coroner pour en mettre par terre et sur le tisonnier. Ils ont posé le tisonnier là, de manière à être certain que vous ne manqueriez pas de trébucher dessus et le ramasser en rentrant chez vous la nuit dernière. Quand vous êtes rentré ivre, Maston a pris la photo et la fille Harvey s'est glissée hors de votre chemin en attendant que vous soyez couché. Puis Colby est arrivé, et il s'est servi de votre chambre noire pour développer le négatif et faire l'agrandissement qui devait vous faire prendre. »

Dave se frotta les yeux. Tout ce qu'il entendait s'harmonisait et prenait forme, mais il y avait quelque chose de plus. Il *devait* y avoir quelque chose de plus.

Mulhavy poursuivit : « Votre femme a été ligotée et baîllonnée, et elle était dans l'impossibilité de dire qui l'avait enlevée. Maston a cru sans doute qu'il avait monté un bon complot bien assuré contre vous, mais le reste de ses aveux n'est pas clair. Il a renvoyé Phil Colby, mais la fille Harvey a dû rester encore un moment avec Maston. Je suppose qu'elle a essayé de l'entôler à sa manière habituelle. Il a prétendu qu'elle s'est trouvée mal et a demandé un peu de bromure. Il lui en a donné, et elle en est morte. Seulement c'est du cyamide de potassium qu'il lui a donné. J'en ai trouvé des traces dans une bouteille à bromure vide dans son armoire à médicaments. »

Dave dit : « Maston a avoué qu'il l'avait empoisonnée? »

Mulhavy secoua la tête. « Il est mort tout de suite après m'avoir raconté comment il a apporté le corps ici. » Il ajouta

belliqueusement : « De toute manière, quelle preuve de plus vous faut-il que le poison qui a tué cette femme est celui qui se trouvait chez Maston? Le coroner établira qu'elle a été empoisonnée par du cyamide. Je connais mon métier, Stafford! »

« Vous pensiez aussi connaître votre métier quand vous m'avez accusé d'assassinat, » lui rappela Dave. Il frotta ses lèvres sèches du dos de sa main. Il alla à la cuisine, prit un verre et le remplit au robinet. Mais il ne but pas. Il trouva ce qu'il cherchait : la salière, et la regarda d'un air sombre. Ses yeux étaient durs, et aussi sa bouche.

Il retourna au salon et regarda le corps étendu. Quoique June Harvey eût été de son vivant dure et avide, la mort avait adouci ses traits. Elle gisait, Dave la remarqua, à peu près dans la position qu'elle avait prise pour simuler la mort de Clair. La couleur brune du maquillage au produit pour l'infra-rouge avait été effacée de son épaule, mais on y voyait encore une tache sombre. En regardant cette tache, Dave se rappelait la photo pour laquelle cette femme avait posé, et les craintes, les doutes et les terreurs qu'elle avait contribué à lui inspirer. Mais elle n'était pas seule coupable. Il y en avait d'autres : Georges Maston et Phil Colby.

Dave leva les yeux vers Colby : « Je devrais vous battre jusqu'à vous tuer, » dit-il lentement avec une haine concentrée. « Mais vous me paierez cela en vous asseyant sur la chaise électrique, assassin! »

Les lèvres de Colby se pincèrent et une légère teinte grisâtre se répandit sur ses pommettes, mais, à part cela, son expression ne changea pas.

Mulhavy s'exclama : « Que diable, Stafford! »

Dave dit : « Georges Maston m'a joué, nous le savons, mais Phil Colby a joué Maston. Voici votre assassin, Mike! »

Mulhavy grommela : « Ne vous mettez pas à nous faire de belles théories. » Mais il restait tendu. Il écoutait.

Dave dit : « Ç'a été facile pour Colby de tromper Maston, car Maston ne connaissait rien en photographie. Maston a commandé les accessoires pour photo à l'infra-rouge que

Colby avait déclarés nécessaires, et il les a payés avec un chèque de lui, sans savoir ce que Colby savait, c'est-à-dire que ces produits sont peu demandés et qu'on retrouverait sûrement l'acheteur. Et c'était ce que Colby voulait. »

Phil Colby dit d'un ton moqueur : « Ce que vous êtes malin! »

Dave poursuivit : « Colby a avisé June Harvey de faire la malade et de demander du bromure quand elle serait seule avec Maston. Mais Maston ne se doutait pas que le « bromure » qu'il a donné à June était en réalité du poison que Colby avait mis dans la bouteille. C'est certain que c'est Colby qui a fait cela. Le cyamide de potassium est un poison chimique à effet rapide que n'importe quel photographe peut acheter dans un magasin d'accessoires. C'est ce poison qui a tué June Harvey, et Colby savait que Maston serait inculpé. »

Dave s'adressa au détective : « Quand vous êtes allé chez Maston pour l'interroger sur l'achat des ampoules et des produits pour l'infra-rouge, Maston a cru que vous le poursuiviez pour l'assassinat. Il a avoué avoir tué la fille, puis il s'est suicidé. S'il ne s'était pas tué, il aurait peut-être été condamné à mort pour meurtre. C'est ce que voulait Colby. Une fois George Maston mort, son fils héritait, et alors Colby pouvait toucher sa créance de dix mille dollars. »

Colby ne disait rien à présent il paraissait anxieux. Mike Mulhavy dit : « Et quelles preuves avons-nous? »

Dave secoua la tête : « Je n'en ai pas. »

Il vit les yeux noirs de Colby se remplir de moquerie et de soulagement. Il dit : « Je vais prendre votre appareil et vos rouleaux de films maintenant, Colby. »

Colby haussa les épaules : « Je vous poursuivrai en diffamation, Stafford. » Il lui tendit l'appareil. Il fouilla dans sa poche, et en sortit deux rouleaux de films.

Dave prit les rouleaux, les regarda, et examina les grains blancs qui en couvraient les bouts. Il leva les yeux.

« Voyez cette substance blanche, Colby, » dit-il. « Il doit s'en être répandu un peu dans celle de vos poches où se trouvaient les films. Qu'est-ce que c'est — une partie du cya-

mide de potassium que vous avez mis dans la bouteille de bromure? »

Pendant un moment, Colby resta sans mouvement; son expression de fausseté se changea soudain en panique. Puis il s'élança vers la porte. Mike Mulhavy hurla, saisit son revolver. Dave lança l'appareil photographique. C'était un bon appareil, très lourd, mais après cela il fut inutilisable; l'homme s'abattit.

Dave dit : « George Maston s'est joué de moi, et Colby s'est joué de Maston, alors moi je me suis joué de Colby. Il n'y a pas de cyamide sur ces rouleaux de films, seulement du sel de table que j'ai pris à la cuisine. Mike, si vous devez employer vos méthodes de policier en culotte de cuir pour lui arracher des aveux complets, je vous le permets. »

Quand il arriva chez lui les lumières brûlaient, et Clair l'attendait à la porte. Ils échangèrent de tendres paroles, et se promirent mutuellement de ne plus jamais se disputer.

Mais beaucoup plus tard dans la nuit Dave s'assit soudain dans son lit, l'esprit traversé par une question unique et brûlante.

« Quoi? »

« Ce maquillage ou produit pour l'infra-rouge était exactement à la bonne place sur l'épaule de la fille Harvey! Comment Phil Colby connaissait-il cette tache de naissance? »

La voix de Clair était engourdie de sommeil : « Qu'est-ce que tu dis, chéri? »

Dave Stafford se ravisa : « Rien, » dit-il. « Rien du tout, ma chérie ».

HENRY NORTON

LE PIÈGE

Le piège dans lequel Sam Newton fut précipité au Club Quarante-Neuf était chargé d'un cadavre à un bout, de la chaise électrique à l'autre. Une charge considérable pour un homme revenu tout récemment de l'enfer des champs de bataille!... Henry Norton n'est arrivé à se faire reconnaître par les bons magazines de récits policiers qu'après avoir laborieusement grimpé pendant des années à l'échelle noire de monde qui conduit aux éditeurs; cette reconnaissance est plus que justifiée, comme on le verra par ce récit.

Sam Newton était seul, accoudé au bar, quand la petite blonde entra, et il se dit que si elle ne cherchait pas une conquête, c'est que les vingt mois que Sam avait passé dans le Pacifique Sud lui avaient obscurci le jugement. Il avait conclu cela de la petite halte qu'elle avait faite à la porte en entrant dans la salle de bar presque vide, du regard imperceptiblement approbateur qu'elle avait arrêté sur lui juste une fraction de seconde de trop, de la manière dont elle avait marché vers une table, d'un pas lent et égal qui accentuait son consentement et l'éloignait fort d'un refus possible.

Sam fit signe à Russ, le barman : « Qui est-ce? »

Russ lança un regard rapide de dessous ses épais soucils noir, et ses lèvres s'arrondirent en un sifflement muet : « Je n'ai jamais eu le plaisir, » dit-il.

« Donnez-moi une serviette, » murmura Sam Newton.

Le barman lui passa une serviette blanche pliée et ricana : « Souvenez-vous que nous partageons le pourboire, dit-il. « Du moins si c'est quelque chose qui se puisse partager. »

Sam lui fit un signe, puis il composa cérémonieusement

son visage et drapa la serviette sur son bras. Il alla vers la table éloignée où la jeune fille s'installait. Vue de près, elle lui plut encore mieux qu'au premier abord. Un teint lisse et clair, des traits bien formés, et des yeux aux longs cils, d'un charme particulier.

« Madame désire? » dit Sam.

Elle le regarda froidement. « Je voudrais un zambi, » dit-elle. « Mais je ne m'attendais pas à en trouver un avec une serviette sur le bras. »

Il encaissa sans sourciller. « Un zambi — très bien, Madame. »

Il retourna au comptoir, commanda le cocktail et le paya d'un billet pris à la petite liasse qu'il avait en poche. Russ posa le verre sur un plateau, enregistra un dollar et en rendit quatre à Sam Newton.

« Ce devrait être un dollar quatre-vingt, » murmura Russ, « mais je sais comprendre une plaisanterie. »

Sam posa soigneusement le grand verre devant la jeune fille. « Compliment de la direction de Chez Henri, » dit-il.

Elle essaya de rester indifférente, mais ses yeux pétillaient. « Ne vous trompez-vous pas? » demanda-t-elle. « Ici c'est le Faisan Doré. Chez Henri est dans l'autre bloc. »

« Je sers dans les deux en même temps, » expliqua Sam. « C'est à cause du manque de main-d'œuvre masculine. Mais peut-être madame ne s'est-elle pas encore aperçue du manque de main-d'œuvre masculine? »

« Maintenant que vous me le faites remarquer, » dit-elle, et elle rit. Elle avait un joli rire, chaud et vivant. Elle pencha la tête de côté et regarda Sam. « Vous n'êtes pas garçon de café. Je vous ai vu en entrant, accoudé au bar du côté des clients. De plus, votre plastron est propre. »

Sam rit.

« Eh bien, » dit-elle finalement, « vous m'avez payé un verre. Cela vous donne droit à quelques minutes de conversation et à cinq points pour votre badge de louveteau. Apportez donc votre verre et asseyez-vous. »

Il apprit qu'elle se nommait Helen Odell, et que son

métier consistait à rester parfaitement immobile, pendant qu'on la photographiait coiffée des chapeaux dernier-cri ou vêtue des robes les plus chics, ou recevant des baisers parce qu'elle employait le meilleur savon. Elle déclara franchement, en réponse à l'enquête discrète de Sam, que les fabricants de costumes de bains et de vêtements féminins intimes n'avaient qu'à se débrouiller sans elle ou pas du tout.

« Quel gaspillage de matière première, » gémit Sam. « Ne savez-vous donc pas que nous sommes en guerre? »

La jeune fille lui faisait impression, il devait bien le reconnaître. Il lui raconta qu'il avait été réformé, et elle accueillit cette confidence avec une discrétion convenable, attendant qu'il abordât lui-même ce sujet et manifestant de l'intérêt, mais non de la curiosité. Elle avait aussi des idées personnelles sur les livres, les films et la radio. Ses opinions étaient généralement raisonnables, et raisonnablement générales. Sam se surprit à rêver, regrettant vaguement de ne pas avoir fait sa connaissance d'une manière plus conventionnelle. Mais, se dit-il, elle avait probablement remarqué qu'il n'était pas homme à avoir l'habitude d'accoster les femmes dans les salons de bar.

La réponse agaçante qu'il se faisait à lui-même était : « Mais tu viens de le faire? »

Il demanda : « Etes-vous une habituée de cet endroit? »

Helen Odell dit : « Surveillez vos paroles, monsieur! »

Sam sourit : « Je me demandais si vous connaissiez ce type au long pardessus qui vient d'entrer. Vous paraissez l'intéresser extrêmement. »

Elle regarda prudemment autour d'elle. « Celui avec un col empesé et de hautes bottines? »

« Et son toupet de cheveux, » acheva Sam. « Il n'a pas l'air tout à fait à sa place ici. »

« Je ne le crois pas, » dit-elle.

« Je suppose que ce n'est pas une nouveauté pour vous d'être regardée, en tout cas, » murmura Sam en se baissant pour ramasser le gant qu'elle avait fait tomber.

« Je ne m'y suis jamais faite, » avoua-t-elle. « Eh bien,

Sam, vous n'avez pas les dents longues. Je connais un endroit où le homard est bon, la musique agréable, et la note divisible en deux parties égales. Si vous ne regrettez pas encore votre étourderie... »

Sam se leva vivement. « Merveilleuse idée, » dit-il. « Je suis d'accord pour tout, sauf pour diviser la note en deux. »

Elle se moqua de lui : « Vous voulez que je paie le tout? »

« Préparez-vous à recevoir une fessée, » grommela Sam, « ou un baiser. »

Ils marchèrent bras-dessus bras-dessous, comme deux gosses amoureux, et Sam se disait que ce serait bien agréable de connaître mieux cette jeune fille. Elle parlait la même langue que lui — elle faisait des remarques sensées sur les chapeaux extravagants qu'ils voyaient, en passant, dans les étalages, quoiqu'elle en portât un elle-même. Elle lui serra le bras tandis qu'ils regardaient une devanture pleine d'impressionnants diamants et chuchota : « Les gens aiment bien de penser que des couples sont en train de choisir leurs anneaux, ne les décevons pas. » Elle regarda avec envie un mannequin dans un étalage de confection et dit : « Quel torse! »

« Finissez, » lui dit Sam.

Elle lui sourit : « Vous êtes fin. »

Guidé par la pression presque imperceptible du bras d'Helen, ils pénétrèrent dans la salle du Quarante-Neuf. C'était un endroit moderne, étincelant d'ors et de verts, orné de fresques censées dater de l'époque des pionniers, mais qui étaient aussi modernes qu'un projet pour une construction future. Sam recula instinctivement, et regarda autour de lui avec une sorte d'effroi.

« Hé, attendez un instant! » dit-il. « C'est le restaurant de Doc Henderson! »

« Et alors? » demanda Helen Odell.

« Vous le connaissez? »

« De vue, » dit la jeune fille. « Nous n'avons pas besoin de commander qu'on nous serve le propriétaire sur canapé,

vous savez. Et ils ont le meilleur homard de Newbrug de la ville. »

« Doc n'aime pas ma figure, » grommela Sam.

« Doc aime tous ceux qui ont assez d'argent pour payer leur note, » dit Helen. « De plus il a un fils dans le Pacifique, Sam. Il a un faible pour les militaires. »

« Comme l'araignée pour les mouches, » dit Sam.

Il entra cependant, songeant que vingt mois d'absence pouvaient avoir émoussé son inimitié avec Doc Henderson. Quoique, dans le temps, celle-ci eût été assez brûlante pour provoquer des actes de violence de la part des deux intéressés.

Cela avait commencé quand Sam Newton était reporter au *Times Bulletin*. Irrité par l'attaque dont quelques-uns de ses camarades militaires avaient été victimes au club d'Henderson, Sam avait écrit une série d'articles où il dévoilait les secrets de la vie de nuit en général et du Club Quarante-Neuf en particulier. Cela n'avait causé qu'un ralentissement temporaire dans les affaires de Doc. Le résultat le plus fâcheux du point de vue du directeur du club de nuit était de lui avoir amené un essaim de O.P.A. et d'inspecteurs de la taxe sur les liqueurs, et de lui avoir fait dépenser beaucoup de pots-de-vin.

Henderson n'avait pas accepté cela sans lutte — ce n'était pas son genre. Il était sorti des rangs, avait colporté des alcools de droguiste pendant la prohibition, pour mériter son surnom (1), avait commandité des tripots et avait fini par être propriétaire d'une des boîtes les plus chic de la ville. Il avait des protections partout sauf auprès des militaires qui l'avaient lâché, et aucune mesure ne fut prise contre lui après la bonne correction que Sam reçut dans une rue sombre, de Bast Cumming et deux autres hommes de Doc, quelques jours après le scandale.

Enfin il y avait presque deux ans de cela, pensa Sam, *et aucune brouille ne dure toujours.* Il remit son chapeau et son pardessus à un bandit aux cheveux rouges et à la robe

(1) Doc : diminutif de docteur.

verte décolletée, et suivit un garçon majestueux à une table située tout au fond, près de la porte de derrière.

« Par temps clair on peut voir la piste, » dit Sam à la jeune fille. « Peut-être pourraient-ils nous installer à la cuisine et nous faire manger avec le personnel. »

« Qu'espériez-vous donc, sans places réservées? » gronda Helen. « De plus, nous sommes venus pour manger, n'est-ce pas? »

« La vue de quelques décolletés ne m'aurait pas gâté l'appétit, » dit Sam. « Je reviens de la guerre. Mon moral a besoin d'être remonté. »

« C'est dégoûtant, » dit-elle joyeusement.

Le homard était délicieux, mais Sam Newton n'en dégusta pas grand'chose. Ils venaient de commander, et Sam commençait une anecdote très amusante concernant un officier de marine qui avait été rendu sourd par une bombe à Saipan et qui était chargé d'établir le contact avec une unité avancée. Ce fut alors qu'il entendit les coups de feu — deux explosions sourdes, à travers la porte qui se trouvait derrière lui. Il cessa de parler et se redressa.

« Avez-vous entendu? » dit-il. « Des coups de feu! »

« Sans doute des ratés de moteur dans la cour. »

Sam expliqua : « J'ai entendu assez de coups de feu pendant ces deux ans pour ne pas les confondre avec des ratés de moteur, petite fille. Attendez-moi une minute — je reviens. »

« Attendez, Sam! »

Mais il était déjà parti, agile, silencieux, vers la porte à panneaux derrière leur table. Personne autour d'eux ne leva les yeux. La jeune fille et lui étaient peut-être les seuls à avoir entendu le bruit. Il aperçut encore Helen Oddel, assise, pâle et soudain effrayée, à la table puis il passa la porte.

La porte se referma complètement derrière lui. Il se trouvait dans un hall long et large, avec des portes d'un côté, et une volée d'escaliers qui montait au milieu de l'autre. Au bout du passage, il y avait une grande porte qui était sans doute celle de la maison. Le hall était faiblement éclairé,

mais il faisait assez clair pour que Sam pût voir du premier coup le revolver noir posé au pied de l'escalier.

Toute la mise en scène criait ouvertement : « Piège! » et Sam avança sur la pointe des pieds. Il voyait maintenant que la lumière venait de la cage d'escalier. *Quel bon endroit,* se dit-il, *pour être aux aguets!* S'il faisait un geste pour ramasser le revolver noir, il serait une cible rêvée pour quelqu'un qui se trouverait sur les marches. *Retourne, Sam,* lui conseilla son bon sens. *Ce n'est pas ton affaire... Sors de là! Retourne auprès de la blonde!*

Et ce fut cette pensée qui le décida — la constatation soudaine du fait que s'il n'avait pas accosté cette blonde errante qui le désirait visiblement, il ne se serait pas trouvé à l'endroit et au moment voulus pour entendre ces deux coups de feu, et qu'il ne serait pas maintenant occupé à fixer des yeux un revolver noir et brillant dans la maison de son ennemi. *Retourne auprès de la blonde, vraiment! Qu'est-ce qui te fait penser qu'elle te laisserait revenir, Sam? Elle est du complot!*

Il longea le mur, tous les sens en éveil. Il y avait une porte vitrée qui donnait sur le hall, en face de l'escalier. En baissant la tête, il put voir le reflet de l'escalier, qui était désert. D'un grand pas, il atteignit le revolver. Il se baissa pour l'examiner. Il put voir l'éclat sombre du plomb dans les deux compartiments supérieurs. Le revolver était chargé. C'était une arme, dont il pouvait avoir besoin.

Au haut de l'escalier, une porte s'ouvrit. Un homme était là, regardant en bas. Il dit : « Par Dieu, c'est Sam Newton! Le voilà revenu pour en recevoir davantage, n'est-ce pas, beau garçon? »

Doc Henderson n'avait pas changé en ces deux ans. Il avait le même crâne luisant, la même bouche pincée, le même nez recourbé en bec d'aigle et les mêmes yeux ternes à moitié cachés sous d'épais sourcils. Il vit le revolver aux pieds de Newton et porta vivement la main à l'épaule.

« N'essaie pas d'y toucher! » cria-t-il. « N'essaie... »

Un revolver claqua, tout près de l'oreille de Sam, si près que la poudre lui toucha la joue. Il essaya, d'un geste rapide de saisir le revolver, puis sauta de côté juste à temps pour voir la porte vitrée se refermer violemment. Un mince nuage de fumée grise se dispersa dans le léger courant d'air de la porte vitrée, et l'odeur âcre de la poudre rappela à Sam les jours et les nuits de Brak, de Saipan et de Guam.

Il leva les yeux et vit Doc Henderson s'abattre. Doc tomba lentement, pliant d'abord les genoux, puis se courbant en avant pour rouler en bas de l'escalier aux pieds de Sam. Il resta sur le dos, ses yeux sinistres toujour ouverts et fixes. Mais à la place de son nez, il n'y avait plus qu'un trou rouge qui n'appartenait pas à un visage vivant.

Sam ne perdit pas de temps avec Henderson. Il arrêta la porte battante et passa le seuil tandis qu'elle frappait le mur. Il bondit dans l'obscurité d'un autre hall, non éclairé. Il galopa vers l'autre bout du passage, passa une autre porte et s'arrêta, clignant des yeux dans la brusque lumière.

Il se trouvait dans la cuisine brillamment éclairée et une douzaine de personnes se précipitaient vers lui. Il reconnut Bart Cummings, à la mâchoire carrée, insolent comme toujours, avec la cicatrice rouge qui marquait sa joue d'un bleu noir. Il ne connaissait pas les autres, mais Bart Cummings tenait un revolver automatique braqué, et deux des cuisiniers en bonnet blanc portaient des haches.

Sam n'avait aucune chance de son côté. Il jeta son revolver et étendit les bras contre la porte refermée derrière lui. Tous l'entourèrent et Cummings dit sévèrement : « Que personne ne touche à cette arme! » Puis il eut un rire moqueur à l'adresse de Sam Newton.

« Longtemps que je ne t'ai plus vu, vaurien! » dit-il.

Il voulut frapper la tête de Sam du canon de son revolver. Sam esquiva lestement le coup avec son avant-bras, puis il frappa Cummings entre les yeux, de sa main ouverte. C'était un coup adroit, que Sam complèta par un croc en jambes à Cummings, tandis que sa main droite enserrait le poignet du cuisinier qui se trouvait près de lui. Puis la porte derrière lui

s'abattit contre son dos, et, tandis qu'il tombait en avant, l'autre cuisinier le frappa derrière l'oreille du revers de sa hache. Sam tomba tout à fait, et tout s'obscurcit devant ses yeux.

Il s'éveilla, couché sur le plancher de la cuisine, et, dès la première respiration saccadée qui lui rendit conscience, il constata qu'il n'avait pas été traité avec trop de douceur pendant son évanouissement. Une douleur déchirante lui dépeçait le flanc; le goût salé du sang dans sa bouche montrait qu'on s'était attaqué à sa figure. Il leva les yeux, et clignota en recevant la vive lumière du plafonnier.

Le sergent Kendell de la brigade criminelle se pencha et dit : « Eh bien, Sam. Je regrette de vous trouver ici. Dans quoi diable vous êtes-vous fourré, mon ami? »

Sam ricana, tout étourdi : « Ne m'arrêtez pas, sergent. »

« Au diable! » dit Kendell. « Ne me racontez pas que vous espérez en réchapper! Entrer dans la maison d'un homme, le descendre, et puis me dire de ne pas vous arrêter! »

Sam comprit alors, et cela ne contribua pas à soulager son violent mal de tête. Ils l'avaient eu, cette fois! Quelqu'un désirait la mort de Henderson, alors on avait mis une petite poupée blonde comme appât et on avait réussi à introduire Sam juste au bon moment, avec ses empreintes digitales sur le revolver et tout. C'était joli, mais cela avait l'air fatal.

« Avez-vous entendu parler du campagnard qui avait acheté une maison en ville? » demanda-t-il à Kendell. « Le bain de pieds de la salle de bains avait deux couvercles. L'un, ils l'ont employé comme planche à pain, et l'autre pour encadrer le portrait de grand-papa. (1) Mais, camarade, ce n'était pas un cadre comme celui-ci! »

« Un complot, dit-il! » hurla Bart Cummings. Nous entendons les coups de feu, puis cet individu s'amène dans la cuisine en brandissant un revolver. Nous avons un peu de mal à le calmer, puis nous allons voir et nous trouvons Doc transformé en chair à pâté! »

(1) Jeu de mots : Frame (cadre) signifie aussi complot, mise en scène pour prendre quelqu'un au piège.

Sam remarqua avec satisfaction que le nez de Bart était bandé et ses yeux injectés de sang. « Ferme les yeux, Bart, » dit-il pensivement, « ou tu vas perdre tout ton sang. »

Kendell dit : « Je dois vous emmener, Sam. »

« Accordez-moi une faveur, sergent, » dit Sam. « J'étais en train de manger du homard avec une rusée petite blonde, à la table la plus proche de la porte de derrière. Trouvez-la et demandez-lui si nous n'avons pas entendu deux coups de feu pendant que j'étais encore à table. »

Un homme d'un certain âge, en smoking immaculé dit : « Pardon, monsieur, mais c'est moi qui ai servi le dîner de ce monsieur. Il a commandé du homard, c'est vrai. Mais il était absolument seul à la table! »

Sam réussit à sortir de prison au bout d'un moment, quoiqu'il dût pour cela tenir de longs et rapides discours à Hymie Rubin. Hymie céda finalement, et se cramponna au bras de Sam tandis qu'ils sortaient du palais de justice.

« Tu ne te sauveras pas, n'est-ce pas, Sam? » supplia Hymie. « Tu n'essaies rien de ce genre, hein, mon petit? Tu ne ferais pas ça à Hymie? »

« Ne t'en fais pas, » lui dit Sam. « Je tiens le bon bout, Hymie. »

« Et puis, » cria Hymie pris d'une nouvelle inquiétude, « ne les laisse pas te jeter à la rivière s'ils te tuent. Arrange-toi pour qu'ils le fassent à un endroit où on puisse retrouver le corps! »

Sam Newton rit et frappa sur l'épaule du petit homme maigre, son complice. « Cesse de t'en faire, » dit-il. « Tu ne connaîtrais pas une rusée petite blonde, dis donc, Hymie? Elle s'appelle Adell, elle travaille pour l'agence de Modèles Bannerman? »

Hymie grogna. « Dans un moment pareil, il songe à des blondes! Je ne la connais pas, petit, mais j'ai un jour attrapé Mr. Bannerman pour une petite chose qui ruinerait positivement son agence si la vérité se savait. Cela peut-il être utile? »

Sam dit : « Qui sait? »

Il éprouva un second choc aux Armes de Bristol, où le fameux John Bannerman avait sa garçonnière. Un Philippin souriant lui ouvrit la porte, et Sam pénétra dans une chambre glacialement charmante, aux murs tendus de bleu et aux meubles ivoire, pour se trouver face à face avec le monsieur au col raide qu'il avait vu au Faisan Doré. L'expression de son visage était indifférente et polie.

« Vous désirez me voir? »

« En effet, » répondit Sam avec chaleur. « Voyez-vous, je viens d'être arrêté pour assassinat, et... »

L'homme appela : « José! » d'une voix étranglée.

« Calmez-vous, » lui dit Sam. « C'est une accusation fantaisiste, et je n'ai besoin pour le prouver que de retrouver Miss Adell. Alors j'ai pensé... »

Etonné, Bannerman dit : « Adell? »

« Vous savez, la petite blonde, » répondit Sam. « Helen Adell. Elle pose comme modèle, tout habillée. »

« Je regrette, » dit Bannerman avec raideur.

« Moi aussi, » concéda Sam. « Elle devrait être quelque chose de spécial comme... Quoi donc? Vous voulez dire que vous ne la connaissez pas? »

« Exactement, » dit Bannerman. « Je n'ai jamais entendu parler d'elle. A présent, vous m'excuserez... »

« Une minute! » dit Sam d'un ton menaçant. Un sourire déplaisant tordit son visage, lui donnant l'air de quelque malveillant dieu oriental.

Il fit un pas rapide et empoigna l'homme par le revers de son veston, qu'il serra rudement sous le col raide.

Bannerman cria : « José! »

« Vous feriez mieux d'y réfléchir, » dit Sam. « Je vous ai vu au Faisan Doré une minute avant qu'elle m'entraînât chez Doc. Elle vous a signalé, en laissant tomber son gant, que j'étais en bonne voie, n'est-ce pas? Où commence votre rôle, mannequin? Parlez, ou sinon... »

Des mains douces se posèrent sur les poignets de Sam, des mains si caressantes qu'il ne prévit pas la catastrophe. Elles se firent d'acier contre sa force et il se sentit soulevé, rejeté

par-dessus un petit dos, pour aller s'étaler dans un coin de la chambre. José lui sourit d'un air amusé.

« Jiu-jitsu, » dit-il. « Très joli à connaître. »

« Je n'en doute pas, » répondit Sam, pris de vertige, en s'efforçant de se mettre debout. Le Philippin se tenait à quelques pieds de lui, attentif et aux aguets. Sam regarda John Bannerman.

« Allez-vous parler? » demanda-t-il.

Bannerman dit : « Sortez ou j'appelle la police. »

Sam Newton fit prudemment un pas en avant, et José s'approcha pour saisir un de ses bras de ses petites mains brunes. Sam céda à la pression. Il tomba en arrière, et amena le petit homme brun en travers de ses pieds levés. Quand Sam toucha le sol, il détendit brusquement ses jambes, et José vola à travers les airs sur une distance de vingt pieds; il heurta la bibliothèque avec un grand fracas, et resta étendu, immobile. Sam se leva en s'époussetant les mains.

« Jiu-jitsu, » dit-il. « Très joli. Voulez-vous l'essayer? »

« Allez-vous-en, » dit faiblement Bannerman.

« Pas avant que vous n'ayez parlé, » lui dit Sam. « Pas avant que vous ne m'ayez dit qui a machiné ce complot. Qui a tué Henderson? Qui m'a envoyé la petite au Faisan? Où puis-je la trouver? Quel est votre rôle là-dedans? Allons, parlez? »

Les mâchoires de l'homme remuèrent convulsivement : « Bart Cummings! » croassa-t-il. « Il veut depuis longtemps prendre la place de Doc. Quand vous êtes revenu, il avait son piège tout prêt. Tout ce que j'ai fait a été d'enregistrer le signe convenu et de lui téléphoner que vous arriviez. Adell est la maîtresse de Bart — elle est prête à tout pour lui! »

Sam Newton hocha la tête avec amertume. Il aurait voulu griffer ce vieux brigand à face blanche, mais son bon sens lui disait que c'était bien la vérité. Cela expliquait tout, et rien d'autre ne l'expliquait.

Il dit : « Vous devez dire cela à la police. »

« Je ferai n'importe quoi, » gémit Bannerman. « N'importe

quoi pour faire cesser ces folies et ces crimes. Appelez la police — je leur dirai tout! »

Il s'approcha du téléphone d'ivoire posé sur un bureau en forme de rognon, recouvert de cuir bleu. Il transmit le numéro, et, pendant qu'il manœuvrait le cadran, il se retourna pour voir si José était encore dans son coin. Cette idée lui vint trop tard, mais de quelques secondes seulement, car il vit dans un éclair le petit homme se glisser derrière lui, un instant avant que le poing de José ne le frappe au centre nerveux derrière l'oreille. Cette fois, Sam tomba sur le dos. *Comme cela je suis hors du chemin,* pensa-t-il vaguement en perdant conscience.

Bannerman tenait avec beaucoup de nervosité un revolver automatique braqué sur Sam, quand celui-ci ouvrit les yeux. L'ex-marin se redressa et tâta la bosse derrière son oreille d'un air dégoûté.

« Vous autres gaillards n'avez donc aucune imagination? » demanda-t-il avec aigreur. « Vous auriez au moins pu me frapper derrière l'autre oreille. »

« Je vous recommande de vous tenir très tranquille, » dit Bannerman. « Je n'hésiterai pas à me servir de ce revolver. »

« Qu'est-ce qu'on attend? » demanda Sam.

Bannerman hésita : « José est allé chercher la police. »

Sam répondit : « Sottises! c'est *moi* qui appelais la police. Si vous ne désiriez que des flics, ce n'était pas la peine de m'assommer. »

« Restez tranquille ou je tire, » dit Bannerman.

Sam regarda le revolver tenu par les mains agitées de l'homme. La sûreté n'était pas mise. L'arme était prête à faire feu, et même un amateur médiocre ne pouvait rater tous les huit coups à cette distance. Mais si... par le diable? Cela valait la peine d'essayer.

« Vous en tirerez des coups avec ce joujou, » railla-t-il. « La sûreté est mise. Il faut la relever pour pouvoir faire feu. »

Bannerman rougit et dit : « Mais je croyais... »

Sam bâilla, s'étira. « Très bien. Laissez-la comme ça. Mais vous vous ferez sûrement attraper par les copains quand ils

verront la manière dont vous avez braqué un revolver sur moi. »

Bannerman, troublé, releva le cran de sûreté, et Sam sauta sur lui. Bannerman pressa frénétiquement la détente bloquée pendant une seconde, puis, hurlant de rage, il brandit le revolver sur la tête de Sam. Sam esquiva le coup, et, saisissant l'homme par son veston, il lui lança un direct du gauche qui fit explosion sur le menton de Bannerman comme un pétard.

« Fais de beaux rêves, mannequin, » dit-il.

Ses doigts rapides fouillèrent les poches de Bannerman évanoui.

Il trouva ce qu'il cherchait dans le portefeuille. Il y avait près de sept mille dollars en gros billets. Il n'y toucha pas. Il y avait une reconnaissance de dette signée de Merwin C. Henderson. Il la prit. Il y avait un simple carton blanc où était inscrit : « Appartements Laguna Vista, No 107. » Il s'en empara avec une hâte fiévreuse et quitta l'appartement, laissant Mr. John Bannerman ronfler d'une manière déplaisante sur le divan de cuir.

Il trouva la Laguna Vista à sept blocs de là, vers la ville, et il sourit en voyant un bouquet de poivrons rouges artificiels à l'entrée du patio. « Laguna Vista » dit-il à une froide lune blanche, « cela signifie vue du lac, et la seule façon dont cette auberge pourrait jamais avoir vue sur un lac, ce serait en faisant venir Vérone en face d'elle. »

Il trouva le numéro qu'il cherchait et frappa doucement à la porte. Il dut frapper un certain nombre de fois avant qu'une lumière ne s'allumât et quelqu'un ne s'approchât de la porte.

« Qui est là? » C'était la voix d'Helen.

« José, » chuchota Sam. « Un message de Mr. Bannerman. »

La porte s'entrouvrit avec un grincement et, d'un vigoureux coup d'épaule, Sam l'ouvrit toute grande. Il entrevit Helen Adell vêtue d'une chemise de nuit photogénique qui semblait sortir d'une corbeille de mariage. Elle resta stupéfaite, puis se détourna et courut se remettre au lit.

« Sortez! » dit-elle furieuse en s'enveloppant d'un couvre-

pieds. « Quelle idée vous prend de vous introduire ici en pleine nuit. »

Il pinça les lèvres de dédain. « Vous en faites pas, ma petite, » dit-il. « Tout ce que je veux, c'est causer avec vous, et vite. Vous pouvez rester la chérie de Bart Cummings, en ce qui me concerne. »

« Bart Cummings! » souffla-t-elle. « Vous êtes fou? »

« Je le suis, ou bien c'est Bannerman qui l'est, » dit aigrement Sam. « Il a dit que c'est pour cela que vous m'avez attiré dans ce complot criminel — parce que vous feriez n'importe quoi pour Bart. »

Elle devint pourpre et bondit hors du lit, oubliant le couvre-pieds. « Ah, le menteur! » cria-t-elle. « Je n'ai jamais été l'amie de Bart Cummings. Et, autre chose — vous avez dit *crime?* » acheva-t-elle tout bas.

« C'est une belle chose, » dit sentencieusement Sam Newton. « Je ne regrette pas beaucoup de l'avoir ratée. Je suppose que vous ne savez pas que Henderson a été abattu cette nuit? »

Elle se tut pendant si longtemps que Sam ouvrait déjà la bouche pour poser une nouvelle question. Puis elle parla lentement, d'une voix tremblante. « J'ai été une telle idiote, » dit-elle. « Sam, je ne savais pas que c'était cela. Je vous en prie, croyez-moi. Je cherchais du travail. Bannerman m'a dit que si je réussissais à vous attirer au Quarante-Neuf, il me donnerait un emploi. Il disait que vous vous étiez battu avec Henderson dans le temps, mais que Henderson voulait se réconcilier. J'ai cru que c'était vrai. Honnêtement, Sam, je l'ai cru. »

« Ça ne colle pas, » dit-il durement. « Pas quand on me charge d'un assassinat; pas quand j'ai la chaise électrique en perspective! Pourquoi vous êtes-vous sauvée? Le garçon jure que j'étais seul! »

Elle ne le quittait pas des yeux. « Le garçon m'a dit que vous parliez avec Henderson, » dit-elle d'un ton plus ferme. « Il a dit qu'il vous donnerait mon numéro de téléphone, si

vous vous informiez de moi. Je suis rentrée à la maison, et vous ne m'avez pas appelée. »

« Non, je ne vous ai pas appelée, » répondit Sam d'un air sombre. « Vous voulez savoir pourquoi? Parce que j'étais en prison, accusé d'assassinat. On ne peut pas téléphoner aux petites blondes, de la prison, même quand elles sont rusées et faciles à aborder! »

« Oh, allez au diable, Sam Newton! » s'exclama-t-elle. « Je ne suis pas facile à aborder. J'ai seulement essayé de me procurer un emploi et je... »

« N'y pensez plus, » conseilla Sam. « Mettez vos vêtements, vos vêtements de combat. Nous allons au Quarante-Neuf retrouver Bart Cummings. »

« Vous croyez que cela me fait peur? » dit-elle. « Tournez le dos pendant que je m'habille. »

« Pour être attaqué de nouveau? » demanda cyniquement Sam. « Comptez là-dessus, mon cœur. Habillez-vous dans la salle de bains! »

Il téléphona pendant qu'elle s'habillait, et réussit finalement à éveiller le sergent Kendell. Il lui donna rendez-vous un quart d'heure plus tard au Quarante-Neuf, et il raccrocha au moment où Helen sortait de la salle de bains, prête à partir.

« Très bien, » dit-il, et il remarqua son élégance et son expression résolue. « Vous êtes chic. J'espère que je me trompe à votre sujet. »

Ils marchèrent vite. Ils passaient devant chez Henri quand Helen murmura : « Ne regardez pas, mais je crois que nous sommes en tête d'un cortège. »

Il ne leur fallut pas longtemps pour s'en assurer. José était à leur suite, petit et agile, se cachant de temps à autre derrière un promeneur attardé, et se tenant à un demi-bloc derrière eux. Il leur fallut plus longtemps pour distinguer Bannerman, car il marchait sur l'autre trottoir et ne s'approcha que quand ils furent à un bloc et demi du Quarante-Neuf. Alors Bannerman et José s'avancèrent tous deux, jus-

qu'à ce qu'une distance de quelques yards seulement les séparât du couple qu'ils suivaient.

« Un bloc sombre devant nous, » dit Sam. « Croisez les doigts. »

Les lumières étaient presque toutes éteintes aux fenêtres, et les passants s'étaient raréfiés au point qu'il n'y avait plus que quelques personnes dispersées dans la rue. Le bloc sombre devant eux paraissait long de plusieurs milles, et derrière eux retentissait le bruit régulier des pas qui maintenaient leur distance. Puis Helen haleta, et tendit le doigt.

Bart Cummings s'avançait à leur rencontre, entre deux hommes. Il n'y avait pas d'échappatoire. Ils étaient pris au piège, Sam le savait, et comme pour le lui prouver, une auto tourna le coin et s'approcha lentement le long de la place.
« Ça ne va pas, » dit Sam. Il saisit le bras de la jeune fille et l'obligea à s'arrêter devant l'étalage d'un bijouterie. « Peut-être nous laisseront-ils le temps d'une brève lune de miel, » dit-il.

« Sot que vous êtes, » murmura-t-elle en lui pressant le bras.

Sam entoura son poing de son chapeau et le passa à travers une des petites vitres. Puis il se retourna pour faire face aux hommes qui s'approchaient de tous côtés.

« Monte dans cette voiture, » gronda Bart.

« Une minute, » dit Sam. « Et cette jeune fille? Que devient-elle? »

« C'est celle que vous avez engagée? » demanda Bart.

« Elle-même, » dit catégoriquement John Bannerman. « Je crains que nous ne devions la prendre avec Newton. S'ils ont eu l'occasion de se parler, elle en sait probablement trop. »

« Elle sait peut-être que vous êtes les grands génies de ce complot? » demanda Sam. « Elle sait que vous aviez sur Doc une créance suffisante pour pouvoir lui prendre sa boîte s'il était tué? Elle sait que vous faites travailler vos modèles au Quarante-Neuf, à attirer les clients dans des pièges, et cela pour conserver leur emploi? Quel salaud vous êtes, Bannerman! »

« Montez dans la voiture, dit Bannerman.

« Un voyage de noces à l'ancienne mode, mon amour, » dit Sam à Helen. « Vous me permettez de vous dire que vous êtes les dix personnes avec qui j'aimerais mourir? »

« Chiche, monsieur, » dit-elle. Il l'embrassa.

« Dépêchez-vous, espèce... »

La nuit se déchira brusquement, dans le hurlement des sirènes et la lumière d'une demi-douzaine de voitures convergeant vers la bijouterie. Un flot de silhouettes aux uniformes bleus se déversa si soudainement que Bannerman et ses complices n'eurent pas le temps de faire un geste.

« Je suis malin, moi, » se vanta Sam. « Je connais les signaux d'alarme dans les étalages des bijoutiers, et tout. »

« Qui a tué Henderson en fin de compte? » demanda Kendell. Il était arrivé trop tard pour l'arrestation, et il se sentait négligé.

« Cummings, par l'entrée de la cuisine, » dit Sam. « Il a d'abord tiré deux coups pour que j'aille voir, et pour que Henderson ouvre sa porte. Puis il a abattu Doc et s'est reglissé dans la cuisine. Vous n'aurez pas tort en arrêtant tout le personnel du Quarante-Neuf, mais c'est Bannerman le vrai criminel. Faites-lui son affaire, sergent. »

Il glissa son bras sous celui de Helen. « Retournons regarder l'étalage de la bijouterie, » dit-il. « Ça commence à me donner des idées! »

NORMAN A. DANIELS

PRESQUE PARFAIT

Norman A. Daniels connut d'abord le succès comme chroniqueur sportif, et ce n'est qu'après plusieurs années de ce métier qu'il se mit à écrire des histoire policières. Cette première expérience l'a doté d'un style que n'arrivent pas souvent à acquérir les auteurs de romans policiers, attelés depuis toujours à la même tâche. La brièveté des phrases directes et la ponctuation simplifiée communiquent à l'histoire qui suit un caractère de vigueur assez rare.

Une seule petite chose inquiétait le docteur Barton Kent : on ne l'avait pas enterrée. Il avait plu sans arrêt pendant trois jours et trois nuits, si bien qu'il avait été impossible de creuser une tombe. En attendant, le corps avait été déposé dans la crypte du cimetière.

Et ceci pouvait être dangereux pour lui.

Il était content d'en avoir fini. Sans doute, il restait des moments difficiles, mais l'enterrement avait été sa plus vive cause dè soucis. Il avait dû se fier à son propre jugement et assurer que la femme déposée dans le cercueil ressemblait assez à la sienne pour passer pour le cadavre de cette dernière.

« Elle était si malade, si malade », expliquait-il à ceux qui faisaient une remarque sur l'aspect de la morte. Et cette assurance leur suffisait. Elle avait suffi à tous.

A présent, c'était fait. Le crime parfait. Absolument parfait. Les gens l'avaient vue mourir; il avait appelé d'autres médecins à son chevet, en prétextant qu'il ne se sentait pas la force de soigner sa propre femme. La cause de la mort? Une

pneumonie. Pas de doute à ce sujet : *ç'avait été* une pneumonie. Mais la malade n'avait pas été la femme du docteur Kent.

Le docteur Kent entra dans la grande maison ancienne et fit un signe au vieux Peterson, ce bel exemple de la ladrerie de Cora. Un domestique ne peut pas en même temps servir de chauffeur, de cuisinier, entretenir le jardin et cultiver par dessus le marché une petite ferme d'un hectare. Pourtant, Peterson le pouvait, et faisait aussi le nettoyage de la maison. Au surplus, c'était un bon cuisinier et il ne réclamait jamais d'augmentation.

Le docteur Kent pénétra dans le vaste living-room. Il se sentait très joyeux. A présent, tout ceci lui appartenait. Plus besoin d'attendre que Cora lui allonge quelques dollars. Tout l'argent, toutes les propriétés qu'elle avait accumulés, c'était à lui maintenant. Il pouvait voyager, boire et jouer. Après un intervalle décent, bien sûr. Il devait être très prudent.

Une lourde odeur de fleurs funéraires flottait dans la chambre. Il ouvrit deux des fenêtres de derrière. Il resta là, à respirer l'air frais et à regarder la propriété qui était maintenant la sienne. Il eut un mince sourire. Un homme qui a de la cervelle sait toujours se débrouiller, même dans le crime. Sans doute, il lui restait encore un point à régler, mais ce serait facile.

Des pas se firent entendre derrière lui et Kent se retourna, soudain très pâle. Puis ses sourcils se froncèrent. Ce n'était que Peterson, courbé par l'âge, et dont les yeux bleus et doux étaient comme toujours impassibles. Il tendit à Kent un portrait encadré qui représentait Cora. Il se dirigea vers la cheminée et déposa le portrait au centre.

« J'ai pensé que ça vous ferait plaisir », dit Peterson. « Que ça vous la rappellerait, si je peux dire. »

« Oui », dit Kent. « Oui, bien sûr. Merci, Peterson. A propos, resterez-vous avec moi à présent que Madame Cora n'est plus? »

« Si je peux, Monsieur. J'ai toujours bien aimé de travailler ici. Je ferai de mon mieux. »

« Vous pouvez rester », dit Kent. « Seulement, ne rampez pas ainsi dans mon dos. Vous me faites peur. Mais, Peterson — trouvez-vous que Madame Cora avait beaucoup changé? »

Peterson balança un instant sa tête grise. « Oui, Monsieur, elle *avait changé,* beaucoup changé. Mais elle a été si malade. Fallait vraiment faire attention pour voir comme elle avait été jolie. »

Kent poussa un soupir. « Je comprends », dit-il. « Les gens ont dit qu'elle avait changé, mais moi, qui étais tout le temps près d'elle, je ne pouvais guère m'en apercevoir. Au fait, Peterson, vous pouvez prendre tous ses vêtements — excepté les bijoux — et les emporter chez vous pour votre femme. Je suis sûr qu'elle pourra les employer. »

Peterson sembla stupéfait. « Oh, merci, Monsieur. Y en a tellement. Ma femme sera bien contente. Je m'en occuperai dès que j'aurai fini ma journée. »

« Occupez-vous en maintenant », dit Kent brièvement. « Il y a des valises au grenier. Prenez ma voiture — et débarrassez-moi de ces affaires aussi vite que possible. Oh, Peterson, vous n'avez guère pu travailler au jardin ces derniers jours? »

« Non, Monsieur. Il a plu trop fort. Mais je m'en occuperai aussitôt que la terre sera sèche. Je travaillerai aussi dur pour vous que je l'ai fait pour elle, Monsieur. »

« Bien, bien », dit Kent. « C'est tout pour maintenant. »

Mais Peterson ne partit pas. Il restait là et ses yeux très bleus semblaient détailler le nouveau maître de la maison.

« Eh bien? » demanda Kent. « Que voulez-vous! »

« Je pensais justement, Monsieur, Madame Cora n'a jamais été très, comment dire?... généreuse en ce qui concerne mon salaire. Et je me demandais si vous voudriez... c'est si difficile de vivre de nos jours avec un petit revenu comme le mien, et j'espérais...

« Nous y songerons plus tard », répondit Kent.

« Merci, Monsieur », dit Peterson tout souriant. « J'étais sûr que vous verriez les choses comme moi. Je m'en vais tout de suite chercher les affaires de Madame Cora. Merci beaucoup. »

Lorsqu'il fut parti, Kent fronça de nouveau les sourcils. Qu'est-ce que ce vieux fou avait bien pu dire en insinuant que Kent verrait les choses « comme lui »? Savait-il quelque chose? Kent jeta son mégot dans l'âtre. Quelle bêtise! Peterson ne savait rien. Il croyait que c'était Cora qui était morte dans la chambre. Il croyait que c'était Cora qu'on avait emmenée au cimetière, une heure plus tôt. Le vieil homme avait pleuré si fort, si sincèrement, que Kent aussi y était allé d'une larme : juste ce qu'il fallait pour faire croire à sa douleur.

Kent alluma une nouvelle cigarette en souhaitant que cette odeur de fleurs se dissipât vite. Mais le parfum du tabac l'apaisa. Après tout, pourquoi s'inquiéter? Il se prit à songer, se rappelant le moindre détail de ce qui était arrivé. Il tâcha de se remémorer les moments où il avait pu broncher, par négligence ou par sottise. Mais il était sûr de n'avoir commis aucune erreur. Dans ce petit jeu, le Destin était avec lui : un bon partenaire, d'ailleurs, que le Destin, car il n'y a pas besoin de le payer.

Le docteur Kent avait épousé Cora Hicks trois ans auparavant, peu après avoir terminé son internat et s'être établi comme médecin dans cette petite ville. Il l'avait soignée plusieurs fois et savait qu'il lui avait plu.

Il s'était aperçu qu'elle était très riche. Certes, elle n'était pas belle : un visage trop mince, trop aigu et des cheveux filandreux. D'ailleurs de huit ans l'ainée de Kent. Mais son compte en banque compensait largement ces défauts.

Quant au défaut de Kent, c'était la paresse. Il avait fait ses études de médecin avec une sombre détermination, espérant pouvoir ainsi quelque jour épouser une femme qui avait de l'argent — et qui ne vivrait pas trop longtemps! Cora faisait fort bien l'affaire. Pourtant, il fut déçu : elle ne mourait pas. Au fait, le mariage la fit plutôt prospérer. Kent vit qu'il avait été joué. Cora avait voulu l'épouser pour lui-même, sans doute, mais aussi pour l'argent que pouvait gagner un bon médecin. Inutile de se le dissimuler : Cora était, en fin de compte, une avare.

C'est elle qui se chargea de tenir le registre des visites de son mari, de répondre pour lui au téléphone et de se faire payer ses notes. Si un malade était en retard, elle lui rendait visite et lui représentait, avec des notes insinuantes, les difficultés qu'un médecin avait à vivre. On la payait toujours, parce qu'elle avait tant d'influence à la banque que les gens n'osaient pas se la mettre à dos. Et cet argent allait grossir son compte en banque à elle, pas celui de Kent. C'est à peine si elle consentait à lui donner assez d'argent pour lui permettre de s'acheter les instruments médicaux indispensables.

« Travaille bien tant que tu es jeune et que tu peux le faire », lui disait-elle. « Quand nous serons vieux, nous pourrons être à notre aise et vivre tranquilles. »

Kent n'aimait guère penser à sa vieillesse. C'est maintenant qu'il voulait vivre. Il aimait les courses, le champagne, les boîtes de nuit et les blondes. Pour cela, il fallait de l'argent — beaucoup d'argent. Et il ne pourrait l'avoir tant que Cora vivrait.

La résolution de la tuer, il l'avait prise quatre ou cinq mois, à peine après leur mariage. Mais Kent était prudent. Il s'était résigné à attendre, espérant contre tout espoir que Cora deviendrait malade et mourrait. Mais elle semblait obstinée à vivre et c'était même une des femmes les mieux portantes que Kent eût jamais connues.

Le soir où l'occasion se présenta, ils étaient allés passer quelques heures chez Mr. et Mrs. Crawford. On avait appelé le docteur Kent au chevet d'une enfant malade. Evidemment, Cora avait insisté pour qu'il y allât immédiatement. Ce n'était pas qu'elle éprouvât aucune sympathie pour les petits malades, mais bien pour les cinq dollars que cette visite lui rapporterait.

Kent partit, assez soulagé d'échapper ainsi à cette ennuyeuse soirée. Le punch était si coupé d'eau qu'un homme aurait pu en boire plusieurs litres sans ressentir la moindre ivresse.

Le cas de la petite fille n'était pas grave. Kent la rassura,

dit aux parents que tout irait bien et reprit le chemin des Crawford pour aller rechercher Cora.

Il avait plu cette nuit-là. C'était le début de la saison des pluies. Et il faisait froid, prématurément froid. Le printemps serait en retard cette année-là.

Les phares de la voiture qui balayaient la route déserte avaient soudain révélé la forme d'une femme qui marchait en trébuchant comme si elle avait trop bu.

Kent ralentit et stoppa à sa hauteur. Il ouvrit la portière. Elle le regarda, et il vit qu'elle avait les yeux fiévreux. Soudain, elle s'abattit sur la route. Il sortit, la ramassa, l'examina rapidement. En vérité, cette femme était très malade, dangereusement malade. Une fièvre de cheval.

« Je... je voulais aller jusqu'au village. » Elle ouvrit les yeux et regarda Kent. C'est alors qu'il fut frappé de sa ressemblance avec Cora. « Je... je vis toute seule à Bradford place. J'ai acheté cette maison il y a un mois. Mais j'ai été malade depuis mon arrivée et personne n'était près de moi pour m'aider. Etes-vous médecin? »

« Oui — le docteur Kent, du village », répondit-il. « Je vais vous donner deux comprimés qui vous feront dormir. Je vous conduirai chez moi, si vous le voulez bien. Il n'y a pas d'hôpital ici, et vous avez besoin de soins immédiats. »

« Merci, docteur », dit-elle. « Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je vous donnerai ce que je pourrai. Je... je suis si faible... »

« Bien sûr, bien sûr », dit Kent. Un projet insensé se faisait jour en lui. Il jeta un coup d'œil derrière lui : Cora avait laissé son vieux manteau dans la voiture. Kent prit deux comprimés et les fit avaler à la femme. Elle le remercia d'un sourire et, de nouveau, sa ressemblance avec Cora surprit Kent.

Son projet lui semblait moins fou.

Il savait que cette femme allait mourir. Elle avait une pneumonie et il était trop tard pour la traiter par des sulfamidés, le sérum ou l'oxygène. Elle pouvait vivre encore deux jours, trois jours tout au plus.

Kent attendit qu'elle s'endorme pour démarrer. Alors, il l'enveloppa dans le manteau de Cora, changea sa coiffure pour la faire ressembler à celle de sa femme : une ligne au milieu et les cheveux tirés sur les oreilles. Ceux de cette femme avaient exactement la même couleur que ceux de Cora; et ils étaient aussi filandreux. Sans doute, il pouvait y avoir des différences de détail. Mais au lit, malade, mourante, la ressemblance serait étonnante.

Kent resta encore quelques minutes à méditer. Il ne pouvait pas manquer son coup. L'ennui, avec les maris qui tuent leur femme, consistait à ce qu'on les soupçonnait aussitôt. Quant au poison, c'était peu sûr. Les autres procédés : asphyxie par accident, accident d'auto, chute dans l'escalier, étaient également précaires. On découvrait toujours le coupable.

Mais si la femme du docteur Kent rentrait chez elle très malade, si elle traînait deux jours dans le coma et recevait la visite de ses amies, si elle était soignée par d'autres médecins — alors on ne pourrait jamais soupçonner Kent. Cette femme pouvait mourir en tant que Cora et être enterrée dans la tombe de Cora. De toute manière, elle était mourante. Apparemment, on ne la connaissait pas dans la région. Enfin, il y avait cette incroyable et providentielle ressemblance.

Kent démarra et se dirigea vers chez lui. Sans doute, il lui faudrait ensuite s'occuper de Cora, mais elle ne serait pas difficile. Peu importait la manière dont il la tuerait. Il l'enterrerait dans le parc. Qui le saurait? Qui rechercherait là un cadavre, alors que la personne en cause avait été enterrée bel et bien?

Lorsque Kent entra dans la maison avec la femme dans ses bras, celle-ci entrait déjà dans le coma. Le vieux Peterson apparut et exprima son inquiétude. Kent lui ordonna de rester en bas. Il monta la femme et l'étendit sur le lit de Cora. Il l'examina de nouveau plus attentivement et reconnut avec joie qu'elle ne pourrait pas vivre.

Il descendit alors et s'adressa à Peterson: « Madame Cora », dit-il, « est malade. Elle s'est trouvée mal pendant la soirée.

J'ai peur qu'elle n'ait une pneumonie. Ne venez pas auprès d'elle. Elle dort, et je ne veux pas qu'on la dérange. Je dois faire une autre visite qui me prendra quelque temps. »

« Oui Monsieur », dit Peterson. « Je ne la dérangerai pas. Mais je ne partirai pas avant votre retour. »

Kent fut sur le point d'ordonner au vieillard de retourner chez lui, puis il se ravisa. Il ne fallait pas avoir l'air de se méfier. Il hocha la tête vers le vieux serviteur et se hâta de remonter dans sa voiture. La femme avait résisté à l'examen superficiel de Peterson. Enveloppée du manteau de Cora, ses traits avaient été partiellement cachés. Mais Peterson l'avait vue néanmoins, et il n'avait rien remarqué d'anormal.

Lorsqu'il fut arrivé à proximité de la maison des Crawford, Kent arrêta la voiture et sortit de sa trousse un tube de comprimés.

« Tu en as mis du temps », lui dit Cora. « Je trouve qu'on devrait payer ton déplacement aussi bien que tes soins. As-tu ramassé quelque chose? »

Kent tendit à sa femme une coupure de cinq dollars que Cora enfouit dans son sac. Elle sourit. Elle souriait toujours après que de l'argent lui était passé par les mains.

« On vivra comme des rois », dit-elle. « On sera riches et influents. Patience! »

« Je n'en doute pas », répondit Kent. C'est à lui qu'il pensait. « Mais Cora, tu n'as pas l'air très bien. C'est ce rhume que tu as attrapé la semaine dernière — es-tu sûre qu'il soit fini? »

« Bien sûr », minauda-t-elle. « Je me sens très bien. Tu ne trouves pas que j'ai l'air malade, au moins? »

« Si, franchement », dit-il. « Ça se voit à tes yeux. Il reste toujours quelque chose des mauvais rhumes. Avant de partir, tu ferais bien de prendre quelque chose de fort. Ce punch est un peu faible, mais on peut le renforcer. »

« Entendu », dit-elle. Kent manqua de bondir de joie. Il remplit un verre et s'arrangea pour y laisser tomber ses deux comprimés qui fondirent instantanément. Il mélangea un bon moment le liquide et tendit le verre à Cora. Elle le vida en trois ou quatre gorgées.

« Je disais justement à Mrs. Crawford que tu ne me trouvais pas bien du tout. J'irai me coucher dès que nous rentrerons. »

Vingt minutes plus tard, Cora s'endormit. La drogue avait fait son effet. Rien de dangereux d'ailleurs dans ce soporifique. Mais il rendait Cora très pâle et l'avait plongée temporairement dans l'inconscience.

Kent la porta sur un divan, demanda sa trousse, et examina sa femme. Il fronça les sourcils d'un air sombre.

« Elle est plus malade que je ne le croyais. Elle a attrapé un mauvais rhume la semaine dernière. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas? Cora pensait en être débarrassée, mais ce n'est pas le cas. Elle est très malade. Il faut que je la ramène immédiatement. »

Après que les Crawford eurent exprimé leur sympathie, Kent roula vers chez lui. Car bientôt, ce serait vraiment *chez lui*. Il ne lui restait plus qu'à tuer Cora. Comment? Une injection peut-être. C'était rapide et facile. Il passerait par la grille les phares éteints. Peterson, qui était presque sourd, n'entendrait pas la voiture. Il y avait des outils dans une petite remise située loin derrière la maison. Kent la tuerait, creuserait une petite fosse et l'enterrerait. Enterrement provisoire, bien entendu.

Plus tard, il creuserait une véritable tombe. Très profonde. Le parterre de tulipes lui offrait la place rêvée. C'est toujours lui qui s'était occupé des tulipes. Il pouvait se débarrasser de Peterson sous un prétexte quelconque, aller chercher le corps et l'enterrer. Il planterait des tulipes par dessus.

Qui remarquerait un changement? Qui soupçonnerait qu'il s'était passé quelque chose? Ce serait parfait. Sans une bavure! La propriété de Cora était isolée. De chaque côté, pas de voisins sur une distance d'un mille, et le pays environnant était très boisé .Tout servait le dessein de Kent.

Une chose survint cependant. Comme il enlevait Cora de la voiture, la posait sur le sol et s'apprêtait à lui faire la piqûre, elle se réveilla. Et soit qu'elle se fût attendue à ce qu'il lui arrivât quelque chose de ce genre, ou qu'elle eût vu

l'intention de Kent dans ses yeux, elle se mit à se débattre. Cora était forte et la terreur accroissait encore sa force. Elle le repoussa violemment, évita l'aiguille et parvint à se mettre debout. Elle poussa un grand cri et commença à courir.

Cela se passait à plus de cinq cents mètres de la maison. Pas de lune ni d'étoiles, il bruinait toujours et une pluie plus forte menaçait. Le sol était spongieux, et ses hauts talons ne rendaient pas la fuite facile à Cora. Au surplus, elle était vêtue de blanc et facilement repérable.

Kent la poursuivait. Elle ne courait pas bien vite d'ordinaire, mais le péril qui la menaçait la rendait rapide comme un daim. Kent aussi retrouvait pour la poursuivre une vigueur inaccoutumée. Si elle parvenait à s'échapper, tout était perdu.

Ils étaient à présent près de la rivière. Une petite rivière, mais profonde et trop large en tout cas pour qu'on pût sauter par-dessus. Cora courait le long de la rivière, mais Kent gagnait du terrain. Elle ne criait plus. L'effort physique qu'elle faisait pour sauver sa vie lui coupait le souffle. Puis elle pataugea dans la boue de la rive. Elle tomba, et Kent la rejoignit.

Ses mains cherchèrent la gorge de Cora. Il n'était plus question de lui faire délicatement une piqûre. Les doigts de Kent trouvèrent la gorge et il poussa un rire triomphant. Mais une fois de plus elle parvint à s'échapper. Partiellement étourdie et folle de terreur, il faut croire qu'elle ne se rendit pas compte du chemin qu'elle prenait, car elle sauta dans la rivière et s'éloigna de la rive jusqu'à ce que l'eau lui arrivât aux genoux.

« Si c'est de l'eau que tu veux », fit Kent d'une voix étouffée, « je vais t'en donner ton compte. »

Il la ressaisit et lui plongea la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'elle eût cessé de se débattre. Néanmoins, il attendit encore cinq minutes, pour être sûr. Alors, il la tira sur la rive. Elle était morte. Il chercha autour de lui un endroit où il pût la cacher. Il aurait fallu creuser une petite fosse, mais il avait perdu trop de temps rien qu'à la tuer.

Il pensa à la petite remise à légumes qui se trouvait à quelque pas de là en aval. Quatre murs et un toit. Il n'y avait pas de plancher et la cabane était légèrement surélevée au moyen de pilotis. Grâce à cette disposition, l'air pénétrait par en-dessous, et la remise avait pu servir de séchoir. Mais plus personne à présent n'y allait, pas même le vieux Peterson.

Kent souleva le corps de Cora et se mit en marche en chancelant sous le poids. Il ouvrit la porte de la remise en entra. Le sol de terre était recouvert d'un grand tas de paille pourrie. C'était juste ce qu'il lui fallait. Il fit un trou dans la paille et y déposa le cadavre. Il le recouvrit soigneusement avec de la paille, se hâta de regagner sa voiture et roula vers la grand' route.

Quelques secondes plus tard, il alluma les phares et entra dans le garage. Il ne fallait pas que Peterson le vît dans cet état, trempé jusqu'aux os. Le vieillard était le plus souvent dans la cuisine. En faisant vite, Kent pourrait être à l'étage avant que Peterson ne sortît.

Elle était toujours sans conscience, ce qui n'empêcha pas Kent de lui donner deux autres comprimés opiacés. Elle pouvait vivre encore quelque temps. La drogue, d'ici là, serait absorbée sans laisser de traces, et si même quelqu'un demandait une autopsie, on ne pourrait rien découvrir.

Le pouls de la femme était faible, sa respiration difficile. Les poumons s'infectaient. Il ne lui donnait pas vingt-quatre heures à vivre. Il arrangea l'éclairage de la chambre de manière à ce que le lit fût plongé dans la pénombre. Il fit deux pas en arrière et examina la femme. Il fut persuadé que, s'il était entré par hasard dans cette chambre et l'avait vue étendue là, il aurait cru que c'était Cora.

Il eut envie de boire quelques verres, mais il n'en avait pas le temps. Il descendit rapidement l'escalier en appelant Peterson. C'était à présent l'épreuve décisive. Depuis des années, Peterson voyait Cora tous les jours. S'il ne remarquait rien d'anormal, alors tout était parfait.

« Peterson », dit Kent, « voulez-vous aller veiller Madame

Cora? Son état s'aggrave. Je vais appeler d'autres médecins. Je... je ne me sens pas capable de prendre soin de ma propre femme. Un médecin ne devrait jamais soigner ses proches. Elle est très malade, Peterson. »

Le vieillard grimpa l'escalier clopin-clopant. Kent téléphona à deux médecins réputés. Ceux-là seraient facilement bernés. Ils ne voyaient guère Cora que deux ou trois fois par an. Puis Kent remonta. Peterson était assis près du lit, ses traits ravagés de rides empreints d'un chagrin profond.

« Oui, docteur », dit-il, « je peux voir moi-même qu'elle va très mal. Vous ne croyez pas qu'elle?... »

« Non », dit sévèrement Kent. « Il ne faut pas penser à cela, Peterson. Les autres médecins arriveront bientôt. Vous pourriez aller leur préparer un peu de café. Je reste ici. »

Peterson sortit. Quand les médecins arrivèrent, ils ne dissimulèrent pas la gravité du cas. Cette femme, qu'ils croyaient être Cora, allait mourir. Ils essayèrent de faire tout ce qui était possible, mais il était trop tard. Elle ne reprit pas conscience, mais vécut encore pendant trois jours. Tout d'abord, cela inquiéta Kent, mais, après tout, c'était plutôt une circonstance favorable. Des amis, des voisins vinrent faire des visites. Tous regardèrent la femme et aucun ne douta que ce ne fût là Cora, malade, agonisante. Très changée, sans doute, mais encore ressemblante néanmoins.

Kent alla une fois inspecter la remise. Il pleuvait à flots. Tout était en ordre, et il sourit de satisfaction.

Enfin, la femme mourut. On lui fit un grand enterrement, et Kent alla même jusqu'à permettre qu'on l'exposât. Tout le monde crut qu'il s'agissait de Cora.

A présent, il était seul dans la grande maison, il était temps d'en finir. Bientôt, Peterson serait parti porter les vêtement de Cora à sa femme. Peterson habitait loin et resterait absent plusieurs heures.

Kent monta à l'étage et revêtit de vieux habits, mit de gros souliers. Il était assis près de la porte d'entrée lorsque Peterson sortit avec trois grosses valises.

« Vou pouvez rester absent le reste de la journée », lui dit

Kent. « Vous avez eu beaucoup à faire ces derniers temps. Pendant que vous serez parti, je vais m'occuper de ces tulipes. Il faut que je m'occupe pour ne pas penser à... tout ça. »

« Vous avez raison », répondit Peterson. Mais n'y avait-il pas un sous-entendu dans son sourire? « Je suis bien content que vous ne me demandiez pas de travailler aussi dur que Madame Cora. Je suis sûr qu'avec moins de travail, et avec l'augmentation que vous m'avez promise, nous serons tous les deux plus satisfaits, n'est-ce pas, Docteur? »

« Oui, sans doute », dit Kent. « Je ne suis pas un tyran. Partez à présent. A propos, votre salaire sera désormais de dix-huit dollars par semaine. Est-ce assez? »

Le sourire de Peterson découvrit quelques dents jaunes très parsemées. « On parlera de ça quand je reviendrai, Docteur. De toute manière, je ne tiens pas tant à l'argent. »

Kent regarda la voiture s'éloigner, et il fronça les sourcils. Qu'était-il donc arrivé à ce vieux? Il agissait comme si... cette idée fit bondir Kent... Comme s'il savait!

Kent contourna la maison à toute allure en se dirigeant vers la vieille remise. Peut-être Peterson était-il tombé sur le cadavre, peut-être avait-il compris. Si c'était le cas, il ferait chanter Kent. Il faudrait lui donner beaucoup d'argent. Kent se mordit les lèvres. Est-ce que son plan allait être renversé par un vieil homme qui aurait dû être mort depuis longtemps?

Il atteignit la remise. De l'extérieur, tout paraissait normal. Il entra et eut peine à retenir un cri. La paille avait été bouleversée. Il se mit à donner des coups de pieds, frénétiquement, dans toutes les directions. Et ce fut seulement lorsqu'il n'eut plus de doute que le désespoir l'envahit. Le corps de Cora avait été enlevé!

Peterson! Pas de doute. Il s'était rendu compte que la femme qui était morte n'était pas Cora. Ou bien il avait découvert le cadavre par hasard. De toute manière, c'en était fait des rêves de Kent. Et Peterson avait caché sa découverte. Désormais, Kent serait sous la griffe du vieillard. Il s'assit pour réfléchir, jetant distraitement des pierres dans les eaux

encore gonflées de la rivière qui coulait à deux pas de la remise.

Eh bien, il payerait Peterson. Pour autant que ce dernier ne fût pas trop exigeant. S'il insistait trop, l'esprit qui avait inventé ce crime parfait pouvait en combiner un autre. C'était la seule réponse à cette situation.

Plein de rage, Kent revint vers la maison. A présent, inutile de s'occuper des tulipes. Inutile de s'esquinter à creuser une fosse très profonde au milieu du parterre : il n'y avait plus de cadavre à cacher. Il entra, changea de vêtements, et but une demi-douzaine de whisky et soda.

Son inquiétude le rendait malade. Peterson restait parti bien longtemps. C'était propablement la première fois qu'il avait ainsi négligé de préparer le dîner.

Peterson parut enfin, avec sa démarche si bizarrement balancée, et ses jambes arquées. Il entra dans la cuisine et eut pour Kent un large sourire.

« Je vois que vous vous êtes arrangé sans moi. Tant mieux, parce que je *dois* avoir un soir de congé par semaine, Docteur. Ma femme y tient. On a causé ensemble cette après-midi. Vous savez comme la vie est chère au jour d'aujourd'hui. C'est vrai que j'ai travaillé dur pour Madame Cora, et pas pour beaucoup encore. C'est que j'avais peur de perdre ma place. Mais maintenant qu'on trouve si difficilement à se faire servir, peut-être que je pourrais trouver quelque chose de mieux qu'ici. »

« Qu'est-ce qui vous en empêche », lui lança Kent, qui le sentait venir.

« Oh, non. A moins que vous ne m'y obligiez. Mais je ne pense pas que vous mettiez dehors un vieil homme comme moi, et qui vous a été fidèle. Mais ma femme trouve que dix-huit dollars par semaine, c'est pas assez. Elle dit... »

« Vous en aurez cinquante », dit Kent. « Ça vous fera-t-il taire? »

« Cinquante? » s'exclama Peterson. « Cinquante dollars par semaine? Vous êtes très bon, docteur. »

« Laissez-moi en paix », dit Kent. « Taisez-vous, et vous aurez cinquante dollars chaque semaine. »

Il sortit et se prépara un nouveau whisky. Il lui semblait que Peterson lui avait lançé un regard étrange.. Mais le visage du vieux était si ravagé de rides qu'on ne pouvait pas savoir. Il s'assit, et but à toutes petites gorgées.

Trois jours passèrent. Peterson évitait Kent. Celui-ci n'acceptait pas de malades. Il n'avait plus besoin de travailler. Il s'excusait poliment, disant qu'il n'était pas encore consolé de la mort de sa femme. Bientôt, il partirait.

Partir — et laisser Peterson ici? Etait-ce possible? Le vieux buvait quelquefois et, quand il était ivre, parlait à tort et à travers. Il pourrait un jour en dire trop long.

Kent se sentait la gorge sèche. Si le Shériff Gladstone avait vent de quelque chose — et le shériff était jeune et très capable — s'il ouvrait la tombe, il lui serait facile de prouver que le corps n'était pas celui de Cora. La dentition, par exemple, constituerait une preuve incontestable. Kent poussa un gémissement. Il avait fait disparaître avec succès la femme qui le retenait prisonnier, et maintenant un vieil idiot prenait sa place.

Kent décida de tuer Peterson. Mais comment? Peterson n'avait pas le cœur solide. Un stimulant, peut-être, pouvait lui être fatal. Quelque chose dans sa tasse de café. Peterson buvait tant de café que lui administrer une drogue ne présentait guère de difficulté. Et qui aurait l'idée d'exiger une autopsie? Kent pourrait verser la drogue dans l'énorme tasse de faïence que Peterson employait toujours. Une substance incolore, sans goût. Quelques gouttes suffiraient. Peterson emplirait sa tasse, boirait et, en dix minutes, il serait mort.

Kent agit avec prudence. Il envoya le vieillard à la pharmacie chercher un médicament dont il lui dit le nom. Pas d'ordonnance. C'était un médicament employé dans les maladies de cœur chroniques. Comme cela, tout le monde saurait que Peterson avait récemment souffert du cœur.

Peterson quitta la maison pour aller prendre la voiture au garage. Lorsqu'il fut parti, Kent alla prendre la drogue dans

sa trousse et retourna à la cuisine. Simple comme bonjour. Dès le retour de Peterson, Kent sortirait, retrouverait quelques amis au village et resterait avec eux plusieurs heures.. Puis il les inviterait à dîner. En arrivant, ils trouveraient tous Peterson étendu mort sur le plancher. Kent appellerait d'autres médecins, qui déclareraient qu'il avait été terrassé par une crise cardiaque. Tous les symptômes y seraient.

Kent se frotta les mains, saisit la vieille tasse de Peterson et enleva le bouchon de la fiole. Il tint la tasse à la hauteur de ses yeux et fit tomber dedans quatre gouttes de la drogue, un large sourire sur les lèvres. Soudain son sourire disparut. La porte battante qui séparait la cuisine de la salle à manger venait de s'ouvrir. Le vieux Peterson était là, ses yeux châssieux pleins de terreur. Il dit :

« J'ai oublié le nom de ce médicament... Mais qu'est-ce que vous faites là avec ma tasse? Qu'est-ce que vous mettez dedans? Qu'est-ce que vous voulez me faire?... »

C'en était fait. Kent laissa tomber la tasse et la fiole, et se précipita sur le vieillard. Peterson poussa un petit cri de terreur. Il était parvenu au milieu de la salle à manger lorsque Kent le rattrapa. Kent avait en main le long couteau de cuisine. Il en porta un coup à Peterson.

Celui-ci trébucha, tomba. Kent le frappa à plusieurs reprises, sauvagement. Partout, du sang.

Kent s'approcha du buffet et but à même la bouteille autant de whisky qu'il put en avaler.

Le vieux fou, qui s'imaginait pouvoir le faire chanter, *lui!* Ce n'était pas si difficile de se débarrasser d'un cadavre, surtout pour un médecin. Kent se sentait à la hauteur de la situation. Les recherches que susciterait la disparition de Peterson resteraient vaines.

A moins que... ce fut comme s'il avait été frappé par la foudre. A moins que Peterson n'ait laissé un écrit où il racontait tout. S'il mourait subitement ou disparaissait, on ouvrirait l'enveloppe, et... Kent se trouvait au comble du désespoir.

Il décida de sortir au plus vite. De rassembler tout l'argent qu'il pourrait et de quitter la ville. Il avait un compte en

banque important, des valeurs sur quoi il pouvait emprunter. En faisant vite, il pourrait rassembler cinquante mille dollars. Puis disparaître. A présent, il n'avait plus le choix.

Il se dirigea rapidement vers la porte.

Des freins grincèrent. Il se précipita vers la fenêtre et écarta légèrement les rideaux. Le shériff Gladstone, Jim Lane — l'entrepreneur qui avait enterré Cora — et le docteur Jackson descendaient de voiture. C'était bien ici qu'ils venaient. C'était bien ici qu'ils venaient. Peterson avait parlé — ou bien le corps de Cora, que le vieux fou avait caché quelque part, venait d'être découvert!

C'était la chaise électrique! Kent se sentit les lèvres sèches, la gorge serrée. Le procès : des jours et des jours pendant lesquels il serait exposé à la vue de tous. Des centaines d'yeux accusateurs fixés sur lui. Des mots qui l'accuseraient. Enfermé pendant des semaines et des semaines à songer à la chaise électrique. C'est là qu'on le ligoterait. Non, pas cela, pas cela! Kent se précipita sur sa trousse médicale. Il dévissa le bouchon d'une fiole qu'il porta à ses lèvres. Du poison! Ils allaient bien voir! Ils ne l'auraient pas. C'était un poison très rapide. Même un lavage d'estomac resterait vain.

Pourtant, il fallait quelques minutes au poison pour faire son effet. Kent poussa des meubles lourds contre la porte. Quand on sonna, il se mit à rire et continua à élever sa barricade. Il retourna dans la salle à manger où gisait le corps de Peterson, l'enjamba et saisit une chaise pour l'ajouter au tas. On frappa à la fenêtre. C'était Gladstone, le sheriff.

Des éclats de verre. Kent se remit à rire, sauvagement. Gladstone s'approcha, revolver en main. Les deux autres le suivirent en entrant aussi par la fenêtre. Les menottes se refermèrent sur les poignets de Kent qui riait toujours. Le docteur Jackson ramassa la fiole que Kent avait laissé tomber. Puis il examina le blanc des yeux de Kent et secoua lentement la tête.

« Ce poison qu'il vient d'absorber fait déjà son effet », dit-il. « Mais Sheriff, qu'est-ce qui a bien pu se passer ici? »

Gladstone grogna. « Peux pas comprendre. Kent doit être devenu fou. Il se conduisait drôlement ces derniers temps. Je suppose que c'était la mort de sa femme. C'est lui qui a tué Peterson, pas de doute. Pourtant, le vieux était si joyeux, ces derniers jours! Il racontait partout que Kent avait augmenté son salaire jusqu'à cinquante dollars par semaine. Il trouvait que Kent était un type magnifique. De l'adoration! »

« Cinquante dollars à ce vieux qui n'était qu'un domestique? » demanda Jim Lane. « Incroyable! »

Gladstone hocha la tête. « C'était bien l'avis de Perterson. Mais il ne voulait pas manquer une occasion comme celle-là, et je ne le blâme pas. Il pensait que Kent était devenu fou de chagrin. Il avait eu des drôles d'allures depuis la mort de sa femme. Vous savez pourtant que je ne croyais pas que Kent était amoureux de Cora. J'ai toujours cru qu'il l'avait épousée pour son argent et que, ma foi, il avait été refait. Mais il *faut* bien qu'il l'ait aimée! C'était aussi ce que pensait Peterson. Comment va Kent? »

« Il sera mort dans deux ou trois minutes », dit le médecin. « Mais vous savez, je crois qu'il peut nous entendre. Il a un drôle de regard. Ce poison provoque la paralysie, mais c'est le cerveau qui est atteint en dernier lieu. Dommage qu'on ne soit pas arrivés plus tôt. »

Gladstone haussa les épaules. « Nous n'aurions tout de même pas pu l'empêcher de devenir fou. Enfin... Il va falloir trouver un autre médecin pour témoigner de la mort de cette femme qu'on a repêchée dans le lac. »

Le docteur Jackson hocha la tête, sans quitter Kent des yeux. « J'ai besoin d'un autre médecin pour faire l'autopsie. C'est un suicide ou un accident. Il est très possible qu'elle soit tombée dans une des rivières qui alimentent le lac. Ou même qu'elle soit morte de mort naturelle sur la rive et qu'elle ait été emportée par la crue. Vous savez qu'avec toutes ces pluies, beaucoup de ces rivières ont débordé récemment. Le corps a pu être charrié jusqu'au lac. »

Le sheriff fit des yeux le tour de la salle à manger et frissonna. « C'est à moi de découvrir son identité. Elle est depuis

trop longtemps dans l'eau pour qu'on puisse la reconnaître, mais j'ai l'impression que c'est la femme qui avait acheté Bradford Place. On a découvert qu'elle était arrivée là récemment et qu'on ne l'avait plus revue depuis. »

« Dieu merci. *Ça* au moins, ce n'est pas un meurtre. Vous savez, je suis content que Cora soit morte. Elle avait tant d'affection pour Peterson. A propos, Jim, vous l'aviez très bien arrangée, Cora. Elle avait l'air tout à fait naturelle. J'ai été la voir deux fois... Et Kent, docteur? »

« Mort », dit le médecin en se relevant. « Mort. Et ses yeux sont remplis de terreur. On dirait qu'il vient d'entendre quelque chose d'horrible. Pauvre vieux! »

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos VII

Introduction — *David C. Cooke* IX

Voué au Crime — *G. T. Fleming-Roberts* 1
(Paru dans *Argosy*)

Un bon Truc — *Royce Howes* 41
(Paru dans *The Saturday Evening Post*)

Ne reviens pas vivante — *Robert C. Dennis* 55
(Paru dans *Detective Tales*)

Les Œillets blancs — *Q. Patrick* 67
(Paru dans *Collier's*)

Prélude au Crime — *Walter C. Brown* 87
(Paru dans *Blue Book*)

L'Homme qui a perdu sa Tête — *Bruno Fischer* 113
(Paru dans *Doc Savage*)

Un Cadavre dans la Grange — *Margaret Manners* 135
(Paru dans *Argosy*)

Publicité et Crime — *A. Boyd Correll* 155
(Paru dans *Detective Story Magazine*)

La Femme qui sanglotait — *Day Keene* 177
(Paru dans *Detective Tales*)

Un Instant, Dr. Marlowe — *Marie Beynon Ray* 209
(Paru dans *Cosmopolitan*)

Meurtre Forain — *Julius Long* 229
(Paru dans *Black Mask*)

Je voudrais que tu sois morte — *C. William Harrison* 263
(Paru dans *New Detective*)

Le Piège — *Henry Norton* 297
(Paru dans *Detective Story Magazine*)

Presque Parfait — *Norman A. Daniels* 315
(Paru dans *The Shadow*)

Achevé d'imprimer en janvier 1948
sur les presses des Editions « La Boétie »
28, rue de la Serrure — Bruxelles

Imprimé en Belgique.

131148

ÉDITIONS " LA BOÉTIE „

EXTRAIT DU CATALOGUE

Auteurs Anglais et Américains

Herbert Adams
Ecrit sur le Mur.
Les Quatre Vents.
Le Chant de la Victoire.
Le Signal de l'Invasion.

Gerald Abrahams
La Conscience fait les Héros.

Aldous Huxley
Le Meilleur des Mondes.

Raymond Postgate
Le Verdict des Douze.
Quelqu'un frappe à la Porte.

Frank Tilsley
« Pleasure Beach ».
Jim rentre à la Maison.
« What's In It for Walter ? »

Llewelyn Powys
L'Amour et la Mort.

Margaret Ferguson
Le Signe du Bélier.

Austin Freeman.
Le Mystère de la rue Jacob.

Letitia Preston Osborne
« They Change Their Skies ».

Caroline Wells
Meurtre au Casino.

Catalogue complet envoyé sur demande aux E. L. B.
rue de Loxum, 36, à Bruxelles.

Les Meilleurs Récits Policiers AMÉRICAINS DE 1946

DAVID C. COOKE

ÉDITIONS "LA BOÉTIE"